BnF Gallica

Légendes, croyances et superstitions de la mer. La mer et le rivage / Paul Sébillot

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

Sébillot, Paul (1843-1918). Auteur du texte. Légendes, croyances et superstitions de la mer. La mer et le rivage / Paul Sébillot. 1886.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

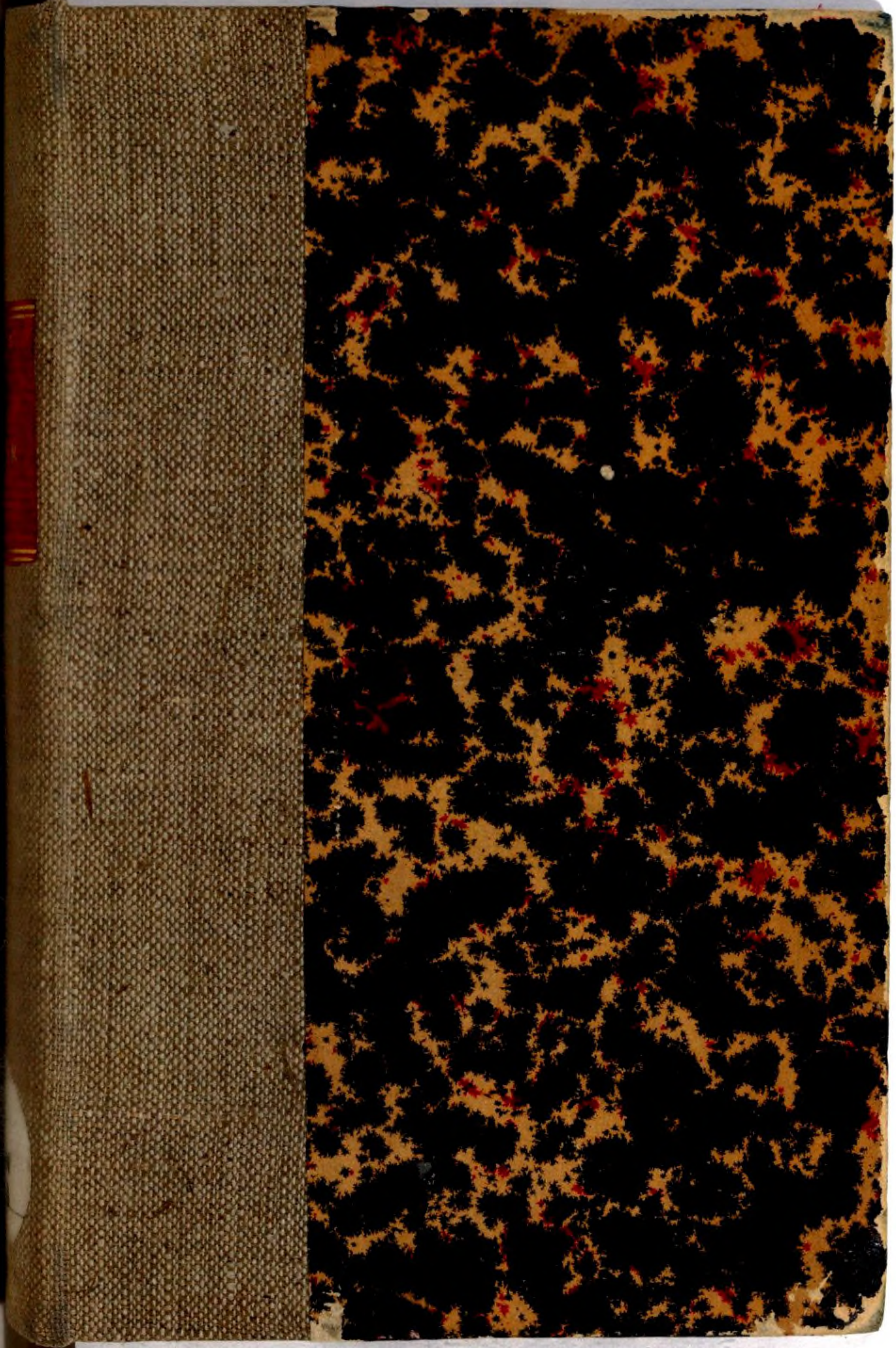
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

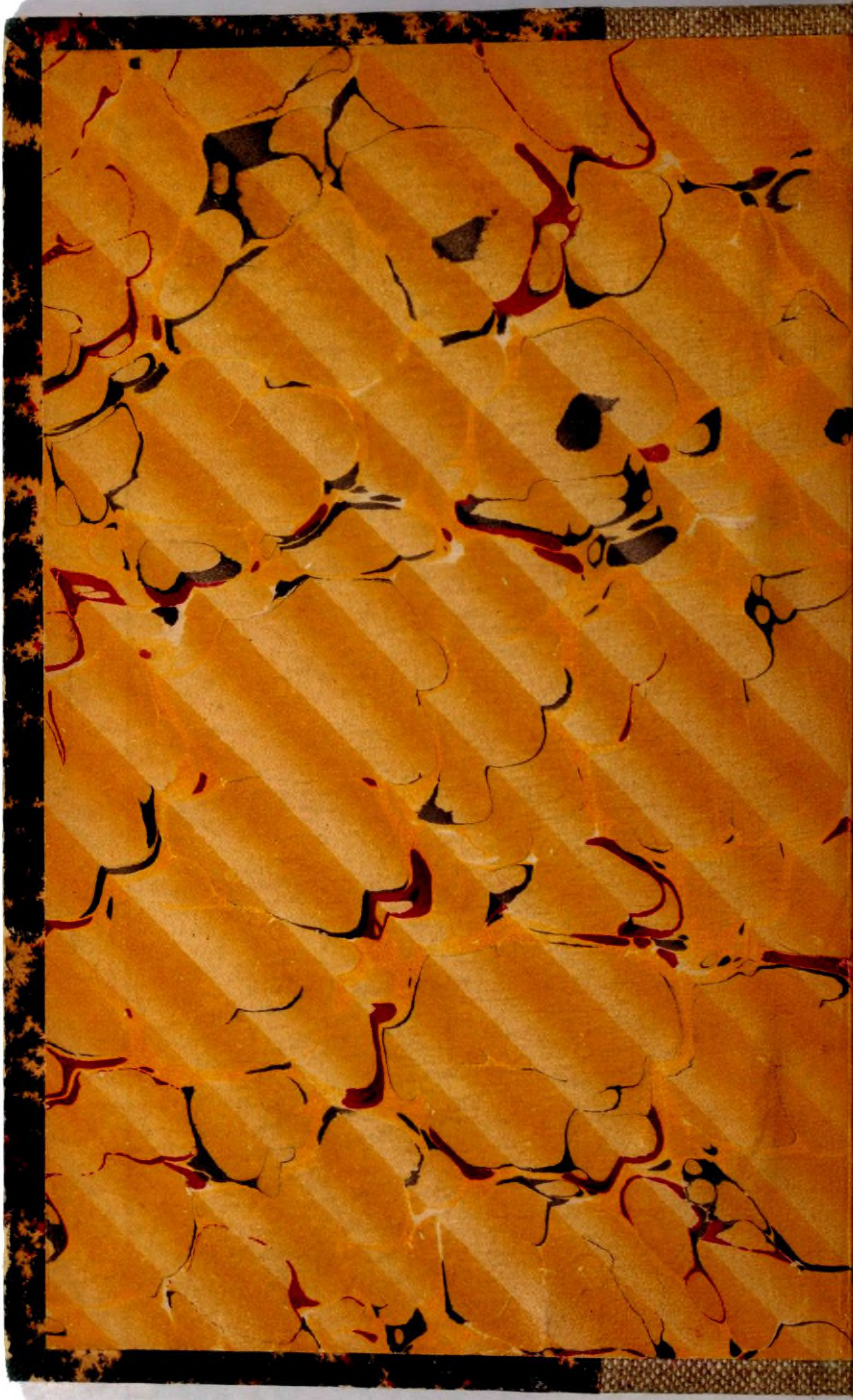
5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France





P-A. MATHIEU REL.

PAUL SÉBILLOT

LÉGENDES

CROYANCES ET SUPERSTITIONS

DE LA MER

PREMIÈRE SÉRIE

LA MER ET LE RIVAGE

PARIS

G. CHARPENTIER ET Cie, ÉDITEURS

11, RUE DE GRENELLE, 11

—

1886

à M. Ernest Renan

Hommage

Sibillot

LÉGENDES

CROYANCES ET SUPERSTITIONS

DE LA MER

576

Renan
Z
6801 (1)

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

A) Haute-Bretagne

BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER & Cie

11, rue de Grenelle, 11.

Contes populaires de la Haute-Bretagne. 1 vol. in-8 de XII, 360 pages, 3 fr. 50
Contes des paysans et pêcheurs, 1 vol. in-18, de XVI, 344 pages... 3 fr. 50
Contes des marins, 1 vol. in-18 de XII, 374 pages..... 3 fr. 50
(Ouvrages autorisés pour les bibliothèques populaires et celles de la Marine.)
Contes de terre et de mer, légendes de la Haute-Bretagne, 1 vol. in-8 illustré, de 250 pages..... 10 fr.

LIBRAIRIE MAISONNEUVE & CH. LECLERC

25, Quai Voltaire, 25.

Littérature orale de la Haute-Bretagne, 1 vol. de XII, 404 pages, avec musique..... 7 fr. 50
Traditions et Superstitions de la Haute-Bretagne, 2 vol. de VII, 387 et 389 pages..... 15 fr.
Coutumes populaires de la Haute-Bretagne, 1 vol. de VIII, 376 pages. 7 fr. 50
(Collection des littératures populaires de toutes les nations.)

B) Autres pays

LIBRAIRIE LÉOPOLD CERF

13, rue de Médicis, 13.

Le Blason populaire de la France (en collaboration avec M. H. Gaidoz), 1 vol. in-18 de XII, 382 pages..... 3 fr. 50
Contes des provinces de France, 1 vol. in-18 de XX, 332 pages.... 3 fr 50
(Collection de la France merveilleuse et légendaire.)

LIBRAIRIE MAISONNEUVE & CH. LECLERC

Gargantua dans les traditions populaires, 1 vol. de XX et 342 pages. 7 fr. 50
(Collection des Littératures populaires.)
Bibliographie des traditions populaires des Frances d'Outremer (en collaboration avec M. H. Gaidoz), in-8 de 93 pages..... 2 fr. 50

LIBRAIRIE LECHEVALLIER

39, Quai des Grands-Augustins, 39.

Questionnaire des Croyances, Légendes et Superstitions de la Mer, in-8 de 20 pages..... 1 fr. 50

Sous presse :

Légendes, Croyances et Superstitions de la Mer (Charpentier).
2e série : *la Météorologie et les Vents.*

*
* *

Revue des Traditions populaires (organe de la Société des Traditions populaires), recueil mensuel, 12 fr. pour la France, 15 fr. pour l'étranger. — Adresser les abonnements à la librairie Maisonneuve, et les communications à M. Paul Sébillot, 4, rue de l'Odéon.

5780-86. — Corbeil. Typ. et stér. Crété.

PAUL SÉBILLOT

LÉGENDES

CROYANCES ET SUPERSTITIONS

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
DE
Mme C. LÉVY

DE LA MER

PREMIÈRE SÉRIE

La Mer et le Rivage.

PARIS
G. CHARPENTIER ET Cie, ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, 11

1886

Tous droits réservés.

PRÉFACE

Pendant que je m'occupais à recueillir les contes populaires parmi les populations maritimes de mon pays natal, il m'arriva souvent d'entendre les marins faire allusion à de singulières croyances relatives à la mer : plusieurs étaient très poétiques, très étranges, et ceux qui en parlaient ne semblaient pas croire qu'on pût douter de leur existence réelle ; aussi, tout en prenant des notes, je me gardais bien de montrer une incrédulité qui m'aurait tout de suite fermé cette source précieuse d'investigations.

Plus je les entendais causer, plus j'étais surpris que personne n'eût songé à relever cette partie si intéressante et souvent si bien conservée des Traditions orales. A mon retour à Paris (1881), je parlai à quelques amis, qui s'occupaient des choses populaires de la richesse, des découvertes qu'il y aurait à faire dans ce domaine inexploré, et je m'étonnais qu'on l'eût si longtemps négligé. Tout

en m'encourageant à tenter l'exploration, ils me disaient que les documents existants étaient peu nombreux, très dispersés, et que bien des points n'avaient même pas été effleurés par les écrivains qui s'étaient occupés des choses de la mer. Ils m'assuraient que j'aurais beaucoup de mal à réunir ce qui avait été publié, et que dans bien des cas l'enquête était entièrement à créer, puisque sur certains sujets il n'y avait rien.

Ce monde de la mer légendaire m'attirait pourtant : des récits, quoique passablement écourtés, m'avaient fait entrevoir des trésors de poésie naïve ou terrible ; j'y étais aussi excité par l'amour de la mer, au bord de laquelle je suis né, et qui, dans ma carrière de paysagiste, m'a toujours plus ému que les motifs les plus beaux et les plus aimables de l'intérieur des terres. Je me mis à penser sérieusement aux découvertes à tenter, et en réunissant ce que j'avais recueilli personnellement et mes notes de lectures, je pus, au commencement de 1883, constituer un questionnaire manuscrit. Il visait les principaux sujets à enquêter, ceux que je savais déjà être l'objet de croyances et de superstitions, et d'autres, plus nombreux encore, que, par induction, je supposais devoir être l'objet de conceptions singulières, poétiques ou effrayantes. J'en adressai dès lors des copies à quelques personnes, et j'eus la satisfaction de constater que dans bien des cas j'avais deviné juste.

J'avais d'abord eu l'intention de borner l'enquête au littoral de la Manche, et d'y joindre

comme points de comparaisons les faits que Jal, Garneray et les romanciers maritimes avaient constatés ailleurs; puis je lus les *Credenze* de Castelli, le *Folk-Lore of Scotland* de W. Gregor, les *Credulities* de Jones, et peu à peu la pensée me vint d'élargir le cadre de mes recherches, et de voir s'il ne serait pas possible, au moyen de lectures, ou d'enquêtes faites par des correspondants, d'étendre les investigations au monde maritime tout entier.

Je commençai tout naturellement par essayer de provoquer des découvertes en Basse-Bretagne : mon ami Luzel, auquel je m'adressai tout d'abord, me répondit que parmi les nombreux documents qu'il avait réunis, un très petit nombre étaient en rapport avec la mer. M. L. F. Sauvé me fit une réponse à peu près semblable : « J'ai lieu de craindre, me disait-il dans une lettre du 10 février 1883, que les superstitions de la mer ne soient peu nombreuses sur les côtes du Finistère. Mes recherches dans cette direction ont été, jusqu'ici du moins, presque toujours infructueuses. Le marin descendu à terre est généralement porté à faire l'esprit fort : les vaisseaux-fantômes, les Mary Morgan, les Sirènes, le roi des Poissons, sont pour lui contes de bonnes femmes. Il consent difficilement à s'y arrêter, et va même jusqu'à se fâcher si on le presse. Je me mets toutefois bien volontiers à votre disposition pour diriger mon enquête sur tel point qu'il vous plaira de me désigner. » Je cite le passage de cette lettre parce qu'elle met bien en relief les diffi-

cultés que rencontrent ceux qui veulent interroger les marins. Je priai pourtant M. Sauvé, que je connaissais pour un excellent investigateur, d'essayer d'obtenir quelque chose, et je lui envoyai un questionnaire : trois mois après il me remettait un manuscrit d'une quarantaine de pages, qui prouvait, on le verra dans plusieurs passages de ce livre, que cette fois sa persévérance avait été couronnée de succès.

Je m'adressai aussi à d'autres correspondants, et des enquêtes m'arrivaient de différents côtés. Pour les rendre plus faciles, je publiai dans le *Vieux Corsaire* de Saint-Malo (1884) un questionnaire des croyances, légendes et superstitions de la mer (1); dans l'*Homme* (10 juillet 84), un article sur l'Eau de mer; dans l'*Archivio*, à la même époque, des articles sur la marée et le feu Saint-Elme; des tirages à part de ces articles, envoyés à mes correspondants, me valurent de précieuses notes additionnelles.

J'aurais pu, dès ce moment, publier une monographie de la mer légendaire, qui aurait été beaucoup plus complète que tout ce qui avait paru jusque là. Mais à mesure que ce sujet me devenait famillier, je le trouvais de plus en plus vaste et intéressant: en dépouillant les livres, en lisant les réponses de mes correspondants, il me semblait assister à la découverte d'un monde

(1) Il en fut fait, à cette époque, un tirage à part ; en 1885, je le refondis et le publiai à nouveau dans les *Bulletins de la Société d'Anthropologie*, et on fit un second tirage à part.

inconnu, et j'éprouvais parfois une sensation de plaisir analogue à celle que durent ressentir les découvreurs de terres lorsque des îles nouvelles semblaient sortir des flots devant leurs navires. La mer est, en effet, un monde, et au point de vue des légendes et des croyances, c'est véritablement un monde nouveau, dont, maintenant encore, des coins restent à découvrir.

Il me semblait aussi curieux et utile, après avoir constaté les croyances des Européens, de rechercher et de leur comparer celles des peuplades peu avancées en évolution, qui sont pour nous une sorte d'antiquité contemporaine. J'ai fait de mon mieux pour les relever dans les livres, dans les revues, partout où j'ai pu les retrouver. Après les avoir lues, on verra, je pense, que sur bien des points, les traditions maritimes des primitifs se rapprochent, en les considérant par grandes lignes, de celles des civilisés; avec une variété infinie dans les détails, celles du monde entier donnent une espèce d'unité de conception, au moins quant aux grands phénomènes de la mer.

Partout son aspect émeut, ses colères terrifient, sa puissance étonne, et elle éveille chez les hommes, à des degrés bien différents d'évolution, des conceptions qui sont presque semblables : les marins des deux grands pays maritimes de la Manche parlent des états de la mer, des vagues, du vent, en des termes analogues à ceux que le même spectacle suggère aux peuplades de la Polynésie ou du Groenland, et on peut constater

dans les documents assez rares qui nous viennent de l'antiquité, que les Grecs et les Romains s'exprimaient à son sujet comme on le fait au XIX^e^ siècle sur nos rivages.

Si l'on possédait une enquête faite quelques siècles avant notre ère, on constaterait sans doute que bien des légendes, bien des croyances encore vivantes parmi le peuple de la mer remontent aux premiers âges de la navigation, et qu'elles se sont transmises jusqu'à nous avec bien peu de changements. On peut même dire, sans trop de paradoxe, que certaines d'entre elles n'ont depuis des siècles éprouvé que de simples variations dans la forme.

* * *

Dans l'enquête que j'ai poursuivie pendant plus de quatre ans, j'ai eu la bonne fortune de trouver des collaborateurs zélés : MM. Le Calvez, Galabert, Ballesteros, Braulio Vigon, Webster. Bien d'autres, dont les noms se trouvent au bas de leurs communications, ont bien voulu recueillir pour moi de nombreuses notes dans les pays divers où ils résident. MM. Loys Brueyre et V. Bogisic ont mis à ma disposition les livres étrangers de leur collection, dont plusieurs manquent à notre Bibliothèque Nationale ; MM. Léon Sichler et Hjalmar Pettersen ont traduit pour moi nombre de proverbes russes ou scandinaves. Sans leur bienveillant concours, dont je leur suis très reconnaissant, bien des faits curieux qu'on

trouvera consignés dans ce volume et dans les suivants m'auraient certainement échappé. Je serais très heureux de recevoir des communications de ceux qui liront ce livre et que les choses de la mer intéressent (1); elles pourraient trouver place dans les volumes qui suivront celui-ci. Pour mener à bien une enquête aussi neuve et aussi compliquée que celle des légendes, croyances et superstitions de la mer, ce n'est pas trop du concours de toutes les personnes de bonne volonté.

(1) Prière d'adresser ces communications à M. Paul Sébillot, 4, rue de l'Odéon, Paris.

1er mai 1886.

LIVRE PREMIER

LA MER ET SES MOUVEMENTS

CHAPITRE PREMIER

L'ORIGINE DE LA MER

Lorsqu'on demande aux marins à quelle époque la mer a été créée, cette question les étonne d'abord ; si on les presse, ils répondent généralement que la mer existait dès le commencement des temps, et que sa création est antérieure à celle de la terre, qui a été longtemps recouverte par ses eaux.

Leur curiosité ne va pas plus loin : je n'ai rencontré en France aucune légende racontant comment la mer fut formée. La seule trace de tradition est celle des marins de la Manche, qui disent que Dieu la fit avec une écuellée d'eau et trois grains de sel. Mais en général, pour les marins, l'Océan est primordial, et a une existence si ancienne qu'elle se perd dans la nuit des âges.

En assignant à la mer une espèce d'éternité, les matelots de la Manche se trouvent, sans le savoir, être d'accord avec la plupart des cosmogonies, et avec les livres sacrés de la majorité des peuples anciens ou peu avancés en évolution.

Brinton, qui a comparé les légendes du nouveau monde à celles de l'ancien, a constaté en Amérique et ailleurs cette idée commune des peuples : D'une voix presque unanime, les mythologies assignent à

l'eau la priorité sur les autres éléments. Ce fut la première des choses, et les autres viennent d'elle. D'après les Grecs et les Aztèques, les dieux eux-mêmes naquirent de l'eau. Les cosmogonies ne remontent pas plus haut qu'à l'époque où l'Océan primitif roulait ses vagues sans rivages sous la nuit éternelle.

Omnia pontus erant, deerant quoque littora ponto.

La terre, le soleil et les étoiles étaient cachés dans se abîmes sans fond. Nous tous, disait la formule mexicaine du baptême, sommes les fils de Chalchithuityene, déesse de l'eau. Les Péruviens en disaient autant de Mama Cocha, les Botocudos de Taru, les naturels du Darien de Dobayba, les Iroquois d'Ataensic, toutes mères de l'humanité, toutes personnifications de l'eau (*Myths of New World*, p. 128-9). Dans les légendes océaniennes, au commencement la mer seule existait. Avant la création de l'univers il n'y avait, d'après les Kalmoucks (*Revue d'Anthropologie*, t. I, p. 539), qu'un abîme d'une étendue incommensurable. Du fond de cet abîme s'élevèrent des nuages d'or d'où jaillirent des éclairs et qui se fondirent en pluie donnant naissance à l'Océan.

Si l'on consulte les théogonies des peuples les plus âgés de l'ancien monde, on retrouve les mêmes idées. Dans la tradition biblique, les eaux existent avant toutes choses : au commencement (*Genèse*, ch. 1) l'esprit de Dieu était porté sur les eaux. Après avoir créé la lumière, Dieu sépara les eaux qui étaient sous le firmament de celles qui étaient au-dessus... Il dit encore : Que les eaux qui sont sous le ciel se rassemblent en un seul lieu et que l'élément aride paraisse. Dieu donna à l'élément aride le nom de terre, et il appela mers toutes ces eaux rassemblées.

Dans l'*Avesta*, la première des créatures matérielles fut le ciel, puis l'eau, puis la terre. L'ordre est le même dans le *Bound ehèche* (HOVELACQUE, l'*Avesta*, p. 332-33).

Le Manava Sastra (MOREAU DE JONNÈS, *Les temps mythologiques*) raconte la création dans le même ordre que la Bible : Le monde était obscur, confus, comme dans un profond sommeil. Dieu existant par lui-même se manifesta par cinq éléments et dispersa les ténèbres. Par une émanation de sa puissance, il produisit d'abord les eaux, les doua du mouvement par le feu, et créa un œuf brillant comme le soleil, d'où sortit Brâhma, père de tous les êtres qui raisonnent.

Le philosophe Zénon avait une opinion qui se rapproche de la tradition biblique et surtout de la tradition hindoue. Il pensait (DUPUIS, *Origine des cultes*) que Dieu existant lui-même dans le commencement avait converti en eau, par le moyen de l'air, toute la substance matérielle.

Dans la mythologie finnoise (*Kalevala*, IX^e^ runo) l'air est le plus ancien des éléments, puis est venue l'eau, puis le feu. Ukka, le créateur très haut, sépara l'air de l'eau et de l'eau il tira la terre. Ailleurs (XVII^e^ runo), Wipunen, l'homme puissant dans les chants, dit comment, sur l'ordre de Jumala, l'air s'engendra de lui-même, l'eau se sépara de l'air, la terre ferme surgit du sein de l'eau, et se couvrit de plantes.

Une légende recueillie à Ceuta par M. de Ollavarria y Huarte, et qui semble d'origine musulmane, raconte ainsi comment l'Océan fut créé, et les bornes qui lui furent imposées.

C'était dans les premiers temps du monde : Dieu créa la mer; puis pensant à sa meilleure œuvre,

l'homme, il posa des bornes à l'immense pouvoir de l'Océan.

« O mer, dit-il aux eaux qui couvraient déjà les trois quarts de la terre, occupe le vaste espace que je te donne, mais respecte la partie qui va se couvrir de fleurs et de plantes, pour que l'homme y habite, et y vive content et heureux sur tes bords. Tu réfléchiras dans ton sein l'azur du ciel; avec le bruit de tes houles, tu répéteras l'écho de ma voix irritée; par toi les hommes me reconnaîtront, et tu seras l'épée de ma gloire. »

La mer promit de respecter ce que Dieu avait mis en dehors de sa puissance; mais peu à peu elle se repentit de sa promesse; et, orgueilleuse de son pouvoir, elle osa défier le Seigneur et se moquer de ses ordres. Elle souleva ses vagues contre le ciel, agita avec violence ses eaux furieuses, et inonda la terre. L'homme allait être détruit, lorsque Dieu survint et parla. La mer soumise lécha les sables de la plage sans oser aller plus loin.

« Tu m'as désobéi, ô mer, tu as été ingrate envers ton créateur : tu es digne de châtiment, toi en qui j'avais pensé avoir toujours un enfant soumis et obéissant à mes ordres. Insensée! tu t'es crue assez forte pour te mesurer avec ton Seigneur! tu vas comprendre ta faiblesse et je vais te donner une idée de ma force. »

Alors Dieu créa le moustique, et des nuées de cet insecte peuplèrent le ciel, qu'ils remplirent comme des tourbillons de poussière. Il leur ordonna de s'étendre sur la mer, et en un moment ces petites bêtes l'avalèrent et la mirent à sec. Dieu parla à la mer qui était enfermée dans l'estomac des moustiques :

« M'entends-tu, ô mer?

— Oui, répondit-elle en tremblant.
— Reconnais-tu que je suis ton Seigneur?
— Je le reconnais. »
Dieu ordonna alors aux moustiques de rendre l'eau qu'ils avaient avalée, et la mer revint occuper son lit.

Depuis ce moment, elle n'a plus cherché à se révolter ni à inonder la terre ou à détruire l'homme. Mais pendant qu'elle était dans l'estomac des moustiques, ses eaux acquirent la salaison qu'elles n'ont pas perdue, et qui doit lui rappeler le châtiment de sa faute (*Boletin Folklórico español*, janvier 1885).

Cette tradition est citée également dans le *Voyage au Maroc* de Drummond Hay.

Par son début, elle se rapproche d'un passage du livre de Job, ch. XXXVIII, 8-10 : « Qui a mis des digues à la mer pour la tenir enfermée, lorsqu'elle se débordait en sortant comme du sein de sa mère?... Lorsque je l'ai resserrée dans les bornes que je lui ai marquées, que j'y ai mis des portes et des barrières; et que je lui ai dit : Vous viendrez jusque-là, et vous ne passerez pas plus loin, et vous briserez ici l'orgueil de vos flots? »

Dans une légende de la Haute-Bretagne, relative au pouvoir de la lune sur la mer, la lune l'avale aussi pour la punir, mais elle la crache aussitôt, la trouvant trop salée.

D'après Thevet, les Brésiliens Tupis racontaient qu'un jour la terre fut submergée par un déluge de feu. Un seul homme se sauva parce que Monan l'enleva au ciel. L'homme se plaignit au dieu de ne plus avoir d'endroit où vivre. Alors Monan en eut pitié, il envoya sur la terre une pluie diluvienne qui éteignit le feu, et, coulant de tous côtés, forma l'Océan, qui fut appelé *Parana*, les grandes eaux (F. DENIS, *Une fête brésilienne à Rouen en* 1550, p. 82).

A Tahiti (Cook, *Deuxième voyage*), il semble aussi que la mer a été créée par Oo-Manao, une des divinités de la mer, différente de treize autres qui y président.

A côté de la mer créée par les dieux, on trouve chez un grand nombre de peuples, de races très diverses, la croyance que la mer doit sa naissance aux divinités elles-mêmes. Cette tradition de la mer fille des dieux est commune aux Grecs et aux Polynésiens.

Dans la *Théogonie* d'Hésiode, la Terre enfante d'abord Uranus couronné d'étoiles, puis elle engendre Pontus, la stérile mer aux flots bouillonnants, puis, s'unissant avec Uranus, elle fait naître l'Océan aux gouffres immenses.

En Océanie (Lesson, *Voyage autour du monde*, t. I, p. 355), Tane mariée à Taaroa eut pour enfants l'eau fraîche, la mer, le vent, etc. D'après les traditions polynésiennes (Tahiti, *Illustration*, 1852, p. 154), toutes choses créées ont été mises au monde par des mères, et la mer est aussi due à une mère qui lui donna naissance.

Certaines traditions présentent une conception différente : la mer n'est plus fille des divinités, elle est elle-même une partie de la divinité, ce qui explique le culte dont elle a été l'objet de la part de quelques peuples, qui parfois, ainsi qu'on le verra à propos des dieux de la mer, les confondaient avec les dieux mêmes.

Macrobe (*Saturnales*, I, xx) disait que le ciel formait la tête de Sérapis, et la mer son ventre. Les traditions scandinaves résumées par Thorpe (N. M., t. I, § 1) racontent ainsi la création de la mer : au commencement, il n'y avait ni sable ni mer, mais seulement Ginnunga-gap, l'abîme des abîmes. Les fils de Bör ayant tué le géant Ymer, il sortit tant de sang de ses bles-

sures, que tous les géants de glace furent noyés, excepté Bergemir qui, avec sa femme, s'échappa sur un coffre et continua la race. Les fils de Bör traînèrent le corps d'Ymer au milieu du Ginnunga-gap, et en formèrent la terre; de son sang la mer et les eaux, de ses os les montagnes, des os brisés et des dents les pierres. Du sang qui coulait de ses blessures, ils firent le grand et impassible Océan, dans lequel ils fixèrent la terre qu'il entoure de ses plis. D'après une tradition de Nouka-Hiva (LESSON, *Polynésiens*, t. II, p. 232) un lac dont l'eau est salée comme celle de la mer a été formé par l'urine d'une divinité femelle.

Les pythagoriciens (PLUTARQUE, *Isis et Osiris*, ch. XV) prétendaient que la mer était une larme de Saturne. Les poèmes kalmouks décrivent la manière dont la mer fut formée du sang d'une géante (GRIMM, D. M., ch. XX). Les prêtres d'Isis (PLUTARQUE, *Isis et Osiris*) disaient que Typhon était la mer, et ils l'avaient en abomination.

D'autres expliquaient l'origine de la mer par la combinaison des forces seules de la nature. Les prêtres isiaques (PLUTARQUE, *Isis et Osiris*, ch. IV) estimaient qu'elle avait été produite par le feu sortant hors des bornes de la nature, opinion qu'on a déjà vue professée par Zénon. Empédocle, d'après Plutarque (*Opinions des philosophes*, III, 16), croyait que la mer était la sueur de la terre échauffée par le soleil.

D'après un passage du Mahâhbârata, liv. III, résumé par A. Barth dans *Mélusine*, t. II, c. 365, la mer, ayant été mise à sec par le saint personnage Agastya, resta plusieurs milliers de siècles vide et béante. Au temps marqué par Brahmâ, le pieux roi Bhahgirâta s'assura la faveur de Çiva, et de la rivière céleste la Gangâ. Celle-ci consentit à descendre du ciel, tomba sur l'épaisse chevelure de Çiva et, précédée par le saint

roi, descendit jusqu'à l'immense bassin qu'elle remplit jusqu'aux bords.

A l'inverse, d'autres traditions faisaient remonter à la mer l'origine de certaines parties de l'homme. Dans un texte du moyen âge (PAULIN PARIS cité par Grimm, ch. XX), le sang d'Adam est formé de la mer.

Certaines peuplades américaines racontaient sur la création de la mer des légendes bizarres ; en voici deux, l'une de l'Amérique du Nord, l'autre de l'Amérique méridionale : Au commencement du monde, disaient les Hurons (*Relations des jésuites de la Nouvelle-France*, 1636, ch. II), « la terre estoit seiche et aride, et toutes les eaux estoient ramassées sous l'aisselle d'une grosse grenoüille, de sorte que Iskeka ne pouvoit en avoir que par son entremise. Un jour il se résolut de se délivrer, luy et toute sa postérité, de ceste servitude, et pour en venir à bout, il luy fit une incision sous l'aisselle, d'où les eaux sortirent en telle abondance, qu'elles se répandirent dans toute la terre, et de là les fleuves, les lacs et les mers ont pris naissance. » Les Indiens des îles de Vancouver faisaient remonter l'origine de la mer à un panier qui, contenant toute l'eau, fut dérobé par un esclave à un géant qui le possédait ; poursuivi, l'esclave laissa échapper l'eau ; la plus grande partie échauffée par sa sueur forma la mer (*Journal of Anthropological Institute*, t. VIII, p. 207).

Une légende indienne mise en vers par Mello Moraes (*Poèmes de l'esclavage et légendes des Indiens*, p. 87) attribue à la mer l'origine suivante : Yaia avait placé la momie de son fils mort dans une courge, et l'avait abandonnée. Le lendemain il vit s'échapper de la courge d'énormes poissons. Quatre enfants jumeaux partirent et mirent la courge sur leurs épaules ; le

liquide suintait : Yaia paraît, les enfants saisis de peur s'enfuient et laissent tomber la courge qui, se brisant sur le sol, inonde les foyers les plus lointains. De cette eau le mythe barbare a fait la genèse des mers.

La plupart des traditions et des cosmogonies racontent qu'à l'origine des temps l'eau contenait les germes de tout, et qu'en particulier la terre était recouverte par les ondes, en attendant l'agent créateur qui devait la faire s'élever au-dessus d'elles.

On a déjà vu, dans les légendes de la Bible et du Kalevala relatives à l'origine de la mer, que la divinité en avait fait sortir la terre, soit par la volonté créatrice, soit au moyen du vent, la puissance qui, avec l'oiseau son emblème, se trouve le plus souvent dans les cosmogonies.

Dans le *Kalevala* (première runo), la vierge Luonnotar descend du ciel dans la mer qui la rend féconde, et durant sept siècles elle nage çà et là sur les flots sans limites; un jour elle élève son genou au-dessus de l'onde, et l'aigle vient y déposer ses œufs; six sont d'or et le septième de fer. Le troisième jour, ils tombent à la mer parce que la vierge secoue son genou : de leur partie inférieure se forme la terre, mère de tous les êtres, de leur partie supérieure le ciel sublime, du jaune le soleil, du blanc la lune, des débris tachetés les étoiles, des débris noirs les nuages de l'air.

Dans la légende chinoise (Brinton, p. 209), l'œuf nage çà et là jusqu'au moment où il devient un continent.

D'après la mythologie japonaise (Dubois de Jancigny, *l'Asie*, p. 144), un des dieux dit un jour à sa compagne : « Il doit y avoir quelque part une terre habitable; cherchons-la sous les eaux qui bouillonnent au-dessous de nous. »

Les Sumatrais (L. DE BACKER, *Archipel indien*, p. 282) disent qu'au temps où il n'y avait rien autre chose que l'eau, le plus renommé de leurs dieux, Batara Gourou, avait une fille, Pouta Orla Boulang, qui désirait descendre du ciel. Elle descendit en effet sur un hibou blanc, et comme l'eau l'empêchait de prendre pied, son père fit tomber sur la terre de Bata la montagne Bakarra qui était très haute, afin que sa fille pût s'y reposer et prendre pied. Le reste de la terre adhéra peu à peu à cette montagne, et Batara Gourou envoya du ciel son fils Layand Mandi, afin de lier les pieds et les mains de Nagapagoha, le serpent qui portait la terre sur sa tête et l'avait jetée une première fois au milieu de l'eau, et de l'empêcher de la secouer et de la faire disparaître une seconde fois.

D'après la légende huronne (BRINTON, p. 176), Michabo prit un grain de sable dans le fond de l'océan primitif, le forma en terre habitable, et le mit à flotter sur l'eau, jusqu'à ce qu'il fût devenu d'une telle grandeur, qu'un jeune loup, courant sans cesse, mourut de vieillesse avant d'avoir atteint ses limites.

Les légendes américaines qui font sortir la terre de la mer par le moyen d'un agent qui, la plupart du temps, est un animal, sont nombreuses. En voici quelques-unes :

Les Chipiouyans (MACKENZIE, *Voyages*, t. I, p. 277) croyaient que le globe n'était autrefois qu'un vaste Océan, et qu'il n'y avait d'être vivant dans l'univers qu'un puissant oiseau. Ses yeux étaient de feu, ses regards des éclairs, et le mouvement de ses ailes un éclatant tonnerre. Il descendit sur l'Océan, et aussitôt qu'il le toucha, la terre s'élança au-dessus des eaux, et y demeura en équilibre.

D'après la légende des Quichés (BRINTON, p. 211) il n'y avait d'abord rien que la mer silencieuse

et les ténèbres. Au-dessus passa l'ouragan Hurrican, le vent puissant, et la terre solide apparut.

Les Muscogees racontaient qu'avant la création on ne voyait qu'un grand espace d'eau : deux pigeons volaient sur ses vagues. Ils finirent par ramasser un brin de gazon qui flottait sur les eaux. La terre sèche le suivit peu à peu, et les îles et les continents prirent la place qu'ils occupent aujourd'hui.

Chez les Hurons, il y en a qui disent qu'au commencement du monde « la terre étoit toute couverte d'eau, à l'exception d'une petite île, qui portoit toute l'espérance du genre humain, sçavoir est un seul homme, qui n'avoit pour toute compagnie qu'un renard et un petit animal semblable à une fouine. L'homme, se voyant retranché dans une si petite étendue de pays, invita le renard à se plonger dans l'eau pour sçavoir s'il y auroit fond; mais il ne se fut pas plutôt mouillé les pattes qu'il se retira. L'homme d'un coup de pied le rejeta dans l'eau, où il but un peu plus que son saoul. L'autre petit animal, encouragé par l'homme, plongea et se heurta contre le fond, dont il rapporta son museau couvert de vase. A force de chercher au fond de l'eau, il apporta assez de vase pour faire les vastes campagnes de la terre » (*Relations de la Nouvelle-France*, 1636, p. 103).

On retrouve dans l'antiquité la conception de la terre qui flotte sur les eaux. Thalès (Sénèque, *Questions naturelles*, III, 13) disait que la terre est soutenue par l'eau sur laquelle elle flotte comme un navire, et qu'à la mobilité d'un tel support sont dues les fluctuations qu'on appelle tremblements de terre.

Quelques peuples avaient un nom qui semblait ndiquer qu'ils étaient sortis de la mer, comme certains dieux lui devaient leur naissance : chez les So-

malis plusieurs tribus portent le nom de Dehr pour Dourh, « sortis de la mer » (*Bulletins de la Soc. d'Anthropologie*, 1884, p. 334).

De Maillet (*Telliamed*, sixième journée) pensait que les hommes sauvages et grossiers comme ceux des premiers siècles, qu'il prétendait être sortis de la mer, ne pouvaient conserver le souvenir de leur origine; et devaient penser qu'ils avaient été produits par la terre même qu'ils habitaient. Il cite pourtant une légende des Chilinois : d'après Witsict, les gens de cette nation disaient que leurs ancêtres, premiers de tous les hommes, issirent d'un certain lac, que Telliamed assimile à la mer.

LA FIN DU MONDE ET DE LA MER.

Ainsi qu'on l'a vu dans plusieurs exemples, la terre est sortie de la mer; mais d'après des croyances, moins nombreuses à la vérité, mais cependant très répandues, la mer doit un jour l'engloutir. Elle l'a déjà fait, d'après les traditions relatives à des déluges, soit totaux, soit partiels, dont la trace se trouve chez beaucoup de nations de l'ancien monde et du nouveau.

Dans la géographie primitive le courant de l'Océan déroule ses plis infinis autour de la terre que nous habitons, attendant le moment de l'engloutir tout entière. Malgré lui, il tire la terre de son sein, et chaque jour il en tire un morceau pièce par pièce. Chaque soir il engloutit la lumière dans ses profondeurs, et la nuit et l'eau reprennent leur ancienne puissance (BRINTON, *Myths of New World*).

D'après l'Edda, à la fin du monde, la terre se noiera dans l'Océan.

La mythologie scandinave (THORPE, § 1) parle d'une

seconde période à la suite de la première destruction de l'univers : alors il sortira de l'Océan une nouvelle terre parfaitement belle, et qui produira des fruits sans culture.

Une autre tradition fait périr la mer elle-même ; il est probable qu'elle existe chez plusieurs peuples, je ne l'ai trouvée que chez les Siamois : ils croient (*Magasin pittoresque*, 1852, p. 298) que lorsque l'heure où le monde doit finir sera venue, les sept yeux du soleil s'ouvriront au ciel et dessécheront successivement toutes choses. Ce sera le cinquième qui fera évaporer toute la mer.

Une pièce de Richepin, le *Dernier Océan*, est fondée sur l'hypothèse poétique de la fin de la mer.

CHAPITRE II

LES NOMS, LES SURNOMS ET LES ÉPITHÈTES DE LA MER

Parmi les deux ou trois mille idiomes qui, suivant les calculs les plus modérés, sont en usage dans les différentes parties de notre globe, il n'en est guère qui ne possèdent un ou plusieurs mots pour désigner le prodigieux amas d'eau qui entoure les continents et les îles et forme la grande route d'échange entre les nations.

Quoique beaucoup de tribus n'habitent pas ses rivages, il est rare que les plus isolées, les plus éloignées des bords de la mer, n'en aient pas au moins entendu parler. Cataloguer les noms de la mer serait une besogne longue, difficile, forcément incomplète, et, à moins d'être éclairée par de fortes discussions philologiques, cette liste présenterait un intérêt hors de proportion avec l'espace occupé et les recherches à faire.

Dans les langues des nations civilisées, on peut même dire dans la plupart des langues, les noms de la mer, fondés sans doute à l'origine sur quelque image naturelle ou sur une idée concrète, sont devenus des termes abstraits, dont la signification primitive nous échappe aujourd'hui.

Je me contenterai de donner les noms français,

en renvoyant ceux qui seraient curieux de connaître les noms étrangers aux dictionnaires polyglottes de marine, et surtout au *Glossaire nautique* de Jal.

§ 1. — LES NOMS.

Voici les noms que porte la mer en France et dans les pays où on parle le créole français.

Dialectes du Nord : l'*Merre*, Pays boulonnais (DESEILLE). L'*Mé*, Calvados (SEVRETTE). La *Mé*, la *Mée*, la *Meu*, la *Meû*, Haute-Bretagne. La *Mar*, Charente (FAVRE), Bourguignon (MIGNARD).

Dialectes du Midi : La *Ma*, Gascogne (BLADÉ, *Proverbes*). La *Maa*, Béarn (REINSBERG). La *Mèr*, Limousin (MISTRAL). La *Mar*, Provence, Languedoc (MISTRAL).

Créole français : *La Mè*. Guyane (SAINT-QUENTIN). *Lau Mai*, Martinique.

Langues non françaises, mais parlées en France : *Mare*, Corse (MATTEI). Ar *Mor*, Ar *Vor*, Breton armoricain. *Zee*, Flamand. *Ichasoa*, Basque (JAL). *Itsatsoak*, Basque (VINSON).

Des golfes, des rades, ont été appelés petites mers, par opposition à la grande mer. Ce sont généralement des étendues d'eau considérables et entourées de presque tous les côtés par la terre.

En Bretagne le nom de *Morbihan* donné à un golfe signifie littéralement petite mer. Le port de Libeau (RECLUS, t. V), sur la Baltique, est formé par un étang nommé petite mer. A Tarente (RECLUS, t. I) le port est appelé *piccolo mare*, sa rade *mare grande;* un marais de la Basse-Camargue se nomme la *pichouno mar*, la petite mer (MISTRAL), le lac de Tunis *Eh Bahyrah*, la petite mer (*Tour du monde*, t. XI, p. 3). Un des golfes du

grand lac Baïkal porte aussi le nom de petite mer (RECLUS, t. VI, p. 736).

A cause de leur étendue, des lacs ont été gratifiés par les riverains du nom de mers. Tel est le lac Baïkal : les pêcheurs qui habitent ses bords prétendent (RECLUS, t. VI) qu'il se fâche si on lui donne le nom de lac au lieu de celui de mer auquel il a droit.

Le lac le plus considérable d'Acarnanie est appelé par les indigènes *Pelagos* ou mer à cause de son étendue et de la violence de ses eaux (RECLUS, t. I, p. 71).

Un lac du Yunnan se nomme *mer de T'ien*, une partie du Caveri (RECLUS, t. VIII, p. 518) *mer de Siva*.

Dans l'idiome macusi (Guyane anglaise), la voie lactée est appelée *Parana*, « la Mer » (*Mélusine*, II, 154).

Comme la mer est la chose grande par excellence, on a, par comparaison, appelé mers de vastes étendues, même non liquides. C'est ainsi qu'en Asie Mineure, la plus grande forêt du pays porte le nom de mer d'arbres (RECLUS, IX, 528), les grandes prairies du Texas celui de mer des herbes (AUBE, *Entre deux campagnes*), le désert celui de mer de sable (TREMEAUX, *Voyage au Soudan*); dans le Sahara on trouve la mer des palmiers (*Tour du monde*, XLII, 24). Un plateau des Alpes de Salzbourg est qualifié de *Steinernes Meer*, mer de pierres (RECLUS, III, 153), de même qu'un glacier suisse est connu sous le nom de mer de glace.

Les Malais appellent mer de sable une plaine de sable volcanique noir au fond du cratère de Tenger (*Revue britannique*, 1869, t. V, 129). D'après Mandeville (*Magasin pittoresque*, 1860, p. 118), dans une contrée tributaire du royaume de Jean, il y a une mer toute de sable, sans une seule goutte d'eau, qui a son flux et son reflux comme l'Océan ; on ne peut pas la traverser sur des vaisseaux.

Ce terme a été employé au figuré pour désigner

une grande quantité, quelque chose comme un superlatif. On le trouve dans l'antiquité : *Mare bonorum*, ἀγαθῶν θάλασσα, *Mare malorum*, θάλασσα κακῶν. Malheureuse, je vois une si grande mer de maux que je n'entrevois aucune espérance d'en réchapper (EURIPIDE, *Hippolyte Stéphanophore*). Plaute dans l'*Asinaria* appelle deux proxénètes mâle et femelle la mer, comme auteurs de tous les maux (ERASME, *Adagia*).

On a encore appliqué le terme *mer* dans un sens figuré, pour désigner des pensées ou des abstractions.

Le lion demeura un espace de temps plongé dans une mer de différentes pensées (BIDPAÏ, p. 404, éd. *Panthéon litt.*). Perdu dans la mer immense de mes malheurs, je ne puis oublier les détails de mon premier naufrage (J.-J. ROUSSEAU, *Confessions*, V).

Les mers inconnues ou sur lesquelles on n'osait se risquer étaient douées par l'imagination populaire d'étranges propriétés, que constataient des noms significatifs :

D'après Pindare et Euripide, la navigation devenait impossible dès qu'on avait franchi les Colonnes d'Hercule. Tacite parle ainsi de deux mers du Nord de l'Europe, peu fréquentées de son temps : « On raconte que cette mer (celle située au nord de la Bretagne) est paresseuse et lente sous la rame, et que les vents mêmes ne la soulèvent pas comme les autres (*Agricola*, c. X). Au delà des Suiones est une autre mer, dormante et presque immobile. On croit que c'est la ceinture et la borne du monde, parce que les dernières clartés du soleil couchant y durent jusqu'au lever de cet astre... (*Mœurs des Germains*, ch. XLV).

Les navigateurs normands (RECLUS, t. IV, p. 712)

appelaient *Libersee* ou mer visqueuse, les parages des Orcades, en raison des brouillards qui y étaient fréquents. La mer Glaciale était nommée par les Scandinaves *Dumslaf* (mer muette) et *Trollbotin* (golfe enchanté) (DEPPING, *Histoire des Normands*, p. 32). La mer Blanche s'appelait autrefois *Gandvik* ou golfe des prodiges et était redoutée des Norwégiens. (RECLUS, t. V, p. 622).

Un proverbe allemand, cité par Reclus, t. III, p. 484, fait allusion à une qualification donnée à l'Océan germanique à cause des dangers que les navigateurs y courent.

Nord-See, Mord-See.
Mer du Nord, mer de Mort.

L'océan Atlantique, assez mal connu jusqu'à ces derniers siècles, était de la part des navigateurs de l'antiquité et du moyen âge l'objet de craintes qui se reflétaient dans les noms qu'on lui donnait.

Les marins carthaginois (BASSETT, *Sea*, p. 13) disaient qu'au delà de Cerné l'océan Atlantique du sud cessait d'être navigable à cause des herbes marines. Saint Amaro, personnage du moyen âge, fut aussi arrêté par les herbes dans l'océan Occidental.

Les Arabes appellent (d'HERBELOT, *Bibliothèque Orientale*) la mer Océane *Bahr al Modhallam*, la mer obscure et ténébreuse. Cette épithète s'applique particulièrement à la mer Atlantique, à cause, dit Ebn Al Vardi, que personne ne sait ce qui est au delà. Pour la même raison, ils la nommaient encore (d'AVEZAC, *Iles de l'Afrique*) *Baharel-Zholmât*, mer des ténèbres. Lorsque les Arabes se lancèrent sur l'Océan, d'abord ils eurent peur; ils se le représentèrent comme couvert de ténèbres, ou rempli d'une eau épaisse, où il était impossible de naviguer. Edrisi

parle de l'Océan comme en aurait parlé Eschyle. « Ses eaux, dit-il, sont épaisses et de couleur sombre. Les vagues s'y élèvent d'une façon effrayante, la profondeur est considérable, l'obscurité y règne continuellement, la navigation y est difficile, les vents impétueux » (GAFFAREL, *La mer des Sargasses*, p. 78). Hésiode donnait aussi à la mer l'épithète de ténébreuse.

Plus tard, lorsque la navigation sur l'Atlantique a été mieux connue, les marins ont ri des terreurs de leurs devanciers, et ils ont fait, à propos des mers dangereuses ou étrangères, des espèces de charges de bord qu'ils racontent aux passagers naïfs :

« Comment se nomme la mer où nous naviguons? — La mer inconnue qui tombe directement dans l'embouchure du lac Cacafouin... C'est z'un lac de poudre liquide à fumer les cannes à sucre : on navigue dans c'te mer-là, la tête en bas, les pieds en haut, avec une brasse de profondeur et on ne prend sa respiration que par le dernier bouton de la guêtre » (CORBIÈRE, *La Mer*, p. 234).

Dans les contes de marins, il est question de géants qui sont si vastes qu'ils ont une mer intérieure sur laquelle voguent les navires qu'ils ont avalés. On lit dans la *France maritime*, t. IV, p. 357, que la barque à Fanfreluchon est avalée par un Gargantua des bords du Gange, nommé Trifouillard. Le caboteur se trouve lancé sur une mer intérieure toute nouvelle, dont le conteur le fera sortir sain et sauf.

§ 2. — LES SURNOMS.

Si la plupart des noms que porte la mer sont abstraits, il n'en est pas de même des surnoms qu'on emploie pour la désigner. Souvent ceux-ci sont au

contraire très expressifs, et éveillent des idées d'animisme et d'anthropomorphisme. Quelques-uns découlent de comparaisons inspirées par la ressemblance de certains états de la mer avec les choses familières aux habitants du rivage.

Dans les Eddas on voit que la mer portait plusieurs noms et surnoms chez les anciens Scandinaves : « les hommes l'appellent Océan, mais les Ases surface unie; c'est le flot chez les Vanes, la demeure des anguilles chez les géants, l'appui des eaux chez les alfes, le gouffre de la mer chez les nains » (*Le poème du nain Allvis*, 25).

A cause de sa grandeur, on la nomme en Haute-Bretagne la *grand'mé salée*, dans la Gironde la *gran'ma* (1).

Les marins français l'appellent aussi la « grande eau », nom qui se retrouve chez plusieurs peuplades sauvages : chez les Cris (*Bulletins de la Société d'anthropologie*, 1884), la *Grande Eau*, c'est la mer ; chez les Osages (Tixier, *Voyage aux prairies*) elle porte le même nom, *Nhî Granlèh;* d'après le Dr Holub (*Tour du monde*, XLVI, 38), les Marutsés du Zambèze appellent aussi la mer la grande eau.

Sur le littoral breton, dire simplement l'*eau*, c'est désigner la mer. Il en est de même en Ecosse (W. Gregor, *Folk-Lore Journal*, 1885). Pour dire qu'un bateau est sur mer, on dit : « The boats ar o' the water. »

Sur les côtes de Bretagne on l'appelle la *grande fontaine*, la *source inépuisable*, — terme aussi employé par Homère (*Odyssée*, I et VII), — le *grand étang*, qualification usitée en Haute-Bretagne et qu'on trouve employée au XVIIe siècle. La mer est comme un

(1) Les *Nombres*, ch. XXXIV, appellent la Méditerranée *la mer salée*, par opposition à la mer Morte.

grand étang frisé par les zéphirs (CHOISY, *Voyage à Siam*, p. 16). On raconte à Saint-Cast qu'une femme *de dessus l'pais* (de l'intérieur) étant venue sur la côte s'écria à la vue de la mer : « Oh ! le grand étang ! s'il venait à déborder, je serions tous *enhersés* » (entraînés).

Une autre bonne femme qui voyait la mer pour la première fois disait : *V'avez ti* (comme vous avez) *un biau doué* (lavoir)*! i det y ava bien des lavoués* (pierres à laver) *pour l'entourer*.

Sur la côte de Galice (*Cuestionario gallego*), on donne à la mer le nom de *el charco*, l'étang ou la mare; on y dit aussi qu'elle est *como una poza*, comme une mare (Communiqué par M. Braulio Vigon).

On trouve en Ecosse (W. GREGOR, *Folk-Lore Journal*, 1885) des surnoms similaires. On appelle la mer *the Haddock Peel* (Pool), le vivier, mare ou l'étang aux égrefins (morues de Saint-Pierre); *the Herring Peel*, la mare aux harengs; *the Herring Pond*, le réservoir aux harengs. « Envoyer quelqu'un sur la mare aux harengs », c'est le bannir.

Plusieurs surnoms de la mer en ancien scandinave se rattachent au même ordre d'idées (*Corpus poeticum boreale*, t. II, p. 457. EGILSSON, *Lexicon poeticum antiquæ linguæ septentrionalis*) : *Lyrgata*, *Lyslod*, ce sont les sentiers du *gadus pollachius*, sorte de merlan; *Lysu vangr*, le champ de la merluche; *Hvaltun*, le champ de la baleine; *Hvalmœnir*, le toit de la baleine; *Hvalrann*, *Hvals bud*, la demeure de la baleine; *Lývskáli*, la maison du merlan.

D'autres surnoms tels que *Mas jörd*, *Maferill* signifient la terre ou le sentier de la mouette; *Scedings slod*, la route du harle, etc., du nom des oiseaux qui fréquentent la mer. En norwégien dialectal, *Store-*

myri, littéralement : le grand marais, est aussi un surnom de la mer (comm. de M. H. Pettersen). Dans le *Corpus poeticum boreale*, *Sillægia*, un des noms de la mer, signifie le marais ou le lac éternel.

A l'idée d'eau et de boisson se rattachent les surnoms de :

La *grande tasse* (Haute-Bretagne, Gironde). El *graune tasse* (Boulogne, DESEILLE).

Ce terme était usité à la fin du XVIII^e^ siècle. Lorsque l'adjudant général Ramel (*Journal de Ramel*, 1799, p. 39) fut embarqué pour la Guyane avec d'autres proscrits, sur leur passage on répétait à grands cris : « A bas les tyrans, faites-les boire à la grande tasse. »

Sur le littoral, boire à la grande tasse, c'est se noyer. On retrouve cette image dans Plaute, *Rudens*, II, 3.

AMPELISCA. — *Perît potando, opinor :*
Neptunus magnis poculis hac nocte invitavit.
TRACHELIO. — *Credo, hercle, anancæo datum quod*
[*biberet.*

A. Il sera, je pense, mort en buvant, Neptune l'a invité à boire dans ses grandes coupes. — T. J'entends, il l'a fait boire dans la coupe de nécessité.

On surnomme aussi la mer : le *grand bassin*, la *grande marmite*.

En Haute-Bretagne, on appelle la mer « le grand pré ». Cette expression est ancienne ; Cicéron, dans sa traduction des *Phénomènes* d'Aratus, parle des navires qui coupent avec leurs proues les prairies de Neptune :

Rostro Neptunia prata secantes.

On la retrouve en basque ; pour exprimer l'état d'agitation des vagues, on dit (JAL, *Scènes de la vie maritime*, t. II, p. 216) : il y a des moutons sur le pré, *Sorho peza handia*. Richepin, dans son poème, si

marin, de la Mer, s'est servi de la même image :

Toi, simple pêcheur de harengs...,
Tu dis que la vague moutonne
Et l'on voit mieux qu'avec nos vers
Ces points clairs sur fond monotone,
Ces blancs troupeaux dans ces prés verts.

La langue verte l'a aussi employée : *aller faucher au pré* dix ans, c'est avoir dix ans de galères. Le grand pré (L. LARCHER) est ici la mer dont les galériens coupaient jadis de leurs avirons les ondes verdâtres, comme des faucheurs rangés dans une prairie.

Actuellement cette expression, dans le sens particulier de condamnation aux travaux forcés, n'est qu'une survivance. Du temps de Cervantès, c'était une réalité, et elle était usitée dans le même sens. « Quand j'aurai (dit un des galériens à Don Quichotte, ch. XXII) fauché le grand pré pendant quinze ans, l'affaire sera faite. — Qu'est-ce que cela, faucher le grand pré? demanda Don Quichotte. — C'est ramer aux galères ; répondit le forçat. » *El gran prado* est encore usité en Espagne comme surnom de la mer (*Cuestionario gallego*) ; en Galice sa forme dialectale est *Prau Grande* (communication de M. Braulio Vigon) ; en argot on nomme aussi la mer le *pré salé* (L. LARCHER).

En basque on surnomme la mer : *Landa-lihoa :* le champ de lin, et l'on raconte à ce sujet l'anecdote suivante :

Deux femmes qui se trouvaient un jour en présence de la mer crurent voir sous leurs yeux un champ de lin, et s'écrièrent : « Oh! le beau champ de lin » (Comm. de M. W. Webster). Les ondulations du lin bleu éveillent en effet assez facilement cette comparaison.

Dans plusieurs contes populaires, il est parlé de

gens qui, voyant un grand champ de lin fleuri, bleu comme la mer, et dont une brise légère fait onduler les fleurs comme des vagues, s'écrient que c'est la mer et y prennent un bain. Cette aventure est attribuée en France aux habitants de Saint-Jacut de la Mer, accusés par leurs voisins de n'être pas des plus fins. On trouvera deux contes où figure cet épisode dans mes *Contes populaires de la Haute-Bretagne*, n° XXXVII, et dans ma *Littérature orale de la Haute-Bretagne*, p. 253.

En Espagne la mer reçoit aussi le nom de la *gran huerta*, le grand verger (*Cuestionario gallego*). Chez les Scandinaves un des noms de la mer était *blamoer* (*terra cærulea*), terre bleue (*Corpus poeticum boreale*, t. II, p. 457).

Dans le pays basque on la nomme *Landa-zelaya* : le champ plein (Comm. de M. W. Webster). C'est en ce même sens qu'un proverbe russe des marins d'Arkhangel (Dal, *Prov. russes*) dit : La mer est notre champ; et que les Serbes du littoral (Vuk, *Proverbes serbes*) disent aussi : « La mer est un champ infidèle. »

Les matelots anglais l'appellent *Davy Jones's lockers*, le parc de Davy Jones qui habite le fond de la mer (Russell, *Sailor's Language*).

Les poètes l'ont aussi assimilée à une plaine (Homère, *Iliade*, ch. XI); on trouve dans le Kalevala une image semblable (xxxix^e^ runo). Wainamoinen, saisissant la barre, dit : Marche, ô navire, sur cette plaine sans arbres.

> Cependant sur le dos de la plaine liquide
> S'élève à gros bouillons une montagne humide.
>
> (Racine, *Phèdre*.)

> Nos travaux sont légers sur les plaines humides
> Quand le dos de la mer ne montre point de rides.
>
> (Sarrazin, *Eglogue* II.)

« Déjà les proues aiguës sillonnaient l'argent de la plaine liquide » (CAMOENS, *Lusiades.*)

Parce que la mer porte les navires et qu'elle est la grande artère commerciale, on l'appelle *la grande rue*. Naviguer sur la grande rue, c'est tomber à la mer (Comm. de M. L. F. Sauvé). Homère a parlé des *sentiers humides* (*Iliade*), des *routes incertaines* (*Odyssée*, I), des *humides chemins* (*Odyssée*, III) de la mer.

Des Indiens de l'Amérique du Nord désignèrent à Mackenzie (*Voyages*, II, 310) la mer sous le nom du *lac puant* à cause de sa senteur saline.

La mer porte aussi des surnoms qui éveillent la comparaison avec des animaux. En Poitou on la nomme (DESAIVRE, *Croyances*, p. 22) la *grand' jument blanche*, expression déjà employée au XVI^e^ siècle par Noël du Fail (t. II, p. 176, éd. Assézat) : « Comme furent les gabeloux et sauniers du Croisil, qui après estre exenterez, estrippez, emplis de sel et le ventre cousu, furent par la truandaille du pays envoyez au fin fond de la grand' jument Margot, qui se bride par la queue. »

Dans le pays de Tréguier, surtout lorsque la mer est houleuse, on la nomme *Ar gazek gwen :* la jument blanche.

Lorsqu'elle est calme, on l'appelle *Ar marc'h glas*, le cheval bleu ; *Ar gazek c'hlaz*, la jument bleue (à l'île de Batz) ; *Ar gazek klānv*, la jument enragée, lorsqu'il y a tempête (Comm. de MM. Le Calvez et G. Milin). L'épithète de mer indomptée employée par les poètes se rattache peut-être à cette idée de cheval.

C'est en ce dernier sens que des personnages d'E. Sue (*Jean Bart et Louis XIV*, p. 5) s'expriment ainsi : « Qui n'a vu cavale en rut et mer en rage n'a vu que l'ombre au milieu du jour ».

Un ancien chant norwégien cité par W. Scott (*le*

Pirate, ch. VI) compare la mer à un cheval dont le vaisseau est le cavalier.

Tu as rencontré le cavalier de l'Océan,
Le vaste navire du corsaire intrépide.

C'est peut-être à ces comparaisons de la mer et du cheval qu'il faut rattacher le « dos de la plaine liquide » et les expressions parallèles, qui ne sont pas limitées à la mer, puisque les Russes, en parlant des fleuves, emploient une image similaire : le Volga est un bon petit cheval, il traverse sur son dos tout ce qu'on veut (DAL, *Proverbes*).

On l'a aussi comparée à une vache ; en Haute-Bretagne c'est la grand'vache *gare* (de diverses couleurs, *varia*), à cause de sa couleur bleue et du blanc de ses vagues. Sur le littoral du Finistère, on la nomme, dans un autre sens, *Ar vioc'h lezeg*, la vache à lait. La mer est une vache qui met bas pour nous, dit le riverain breton ; tout ce qu'elle jette à la côte nous appartient (Comm. de M. Sauvé).

En Basse-Bretagne, on l'appelle encore :

« La nourrice des gens de l'Arvor » ; « le pays des animaux muets » ; « le tombeau ou le cimetière des marins ».

En Allemagne (WERNER, *Souvenirs*, p. 40), « elle porte le nom de caveau de Dieu ».

Le chapitre dernier des *Travailleurs de la mer*, celui où Gilliatt se noie, est intitulé la Grande Tombe.

A cause de son bruit, on l'a appelée le grand Hou-Hou (*Figaro*, 31 décembre 84). A Saint-Cast, on la surnomme *Ronflot*, vraisemblablement pour la même raison.

Par une sorte de personnification amicale, les marins surnomment la mer, l'ancienne, la commère (LA LANDELLE, *Derniers quarts de nuit*). En Espagne

elle porte des vocables analogues : *la anciana, la comadre*, la *madrina*, l'ancienne, la commère, la marraine (*Cuestionario gallego*).

Je n'ai pas trouvé en France de personnification absolue de la mer; les matelots allemands donnent à la mer personnifiée, quand elle se fait sentir d'une manière désagréable, le nom de Rasme ou d'Erasme; ce dernier terme est la personnification du coup de mer (WERNER, *Souvenirs*, p. 88, 116).

§ 3. — SURNOMS DE CERTAINES MERS.

En raison des phénomènes qu'on y observait ou qu'on croyait y voir, de leur danger, de leur couleur ou de qualités réelles ou supposées, certaines mers portaient des appellations particulières : la mer de Médoc est nommée mer Sauvage, parce qu'on y éprouve souvent des orages violents; pour le même motif, cette dénomination est aussi appliquée à la partie de la mer qui s'étend entre Quiberon et Belle-Isle.

Le canal d'Irlande est appelé le *Dib*, c'est-à-dire la mare; « traverser le Dib, » c'est aller en Irlande.

Parmi les marins, l'Atlantique porte le nom de *Pond*, l'étang; en langage de marin, « traverser le Pond » c'est aller en Amérique (W. GREGOR, *Folk-Lore Journal*, 1885). Il existe sur l'Océan trois régions de brumes, deux polaires, une équatoriale, les marins lui donnent un seul nom : le pot au noir (V. HUGO, *les Travailleurs de la mer*). Les matelots appellent la Ligne le pot au noir, et ce n'est pas sans raison. Dans le beau temps apparent, le plus avisé n'y voit goutte. Le vent saute, fraîchit ou tombe à chaque instant. Le ciel, pur tout à l'heure, se couvre maintenant de nuages épais; une pluie diluvienne refroidit l'air na-

guère encore incandescent. Tout est irrégulier, tout est imprévu (THIERCELIN, *Journal d'un baleinier*, t. II).

Les Espagnols nomment égout de la mer du Sud la distance qui se trouve depuis la baie de la Gargona jusqu'à la baie Saint-Jean ; il y fait mauvais, sauf durant quatre mois de l'année (RAVENEAU DE LUSSAN, *Histoire des aventuriers*, p. 83).

§ 4. — ÉPITHÈTES DE LA MER.

Lorsque la mer est calme, on lui donne des épithètes gracieuses. Dans presque toutes les langues, si elle est calme, on dit qu'elle est belle. Si elle est presque sans rides, on l'appelle en Bretagne « mer de roses ».

En Haute-Bretagne, quand elle est peu agitée, on dit qu'il « fait un temps de dames » ; en Portugal, on la qualifie de mer de dames : *mar de senhoras* (ROQUETE, *Dictionnaire portugais*).

La tranquillité de la mer l'a fait comparer à un agneau. On dit en Haute-Bretagne : « La mer est douce comme un mouton» ; en Basse-Bretagne elle est douce comme l'agneau, *Mor habask e-c'hiz ann-oan* (Comm. de M. Sauvé).

En Écosse (W. GREGOR, *Folk-lore*), elle est *quiet as a lam* (lamb), tranquille comme un agneau.

Dans cet état, où elle ressemble, soit réellement, soit par assimilation, à une chose blanche ou à du lait, on l'appelle blanche : en Provence (MISTRAL) on la nomme *Mar blanco*. En Basse-Bretagne *Mor gwen*.

Dans ce dernier pays, on dit qu'elle est « d'un calme blanc ». Dans le Pas-de-Calais, quand il n'y a pas le moindre vent, il fait « calme tout blanc ». Sur la côte du Pas-de-Calais (DESEILLE), dans cet état on l'appelle aussi : « blanque comme ein drap », et lors-

qu'elle commence à se calmer, on dit qu'elle est « blanquettée ».

En Basse-Bretagne, si la mer est sans mouvement, on la compare au lait. *Mor sioul e-c'hiz al leaz*, tranquille comme le lait (comm. de M. Sauvé), en Portugal (ROQUETE) c'est la mer de lait, *mar de leite*.

La surface très calme de l'eau a été comparée à l'huile, image naturelle qui rend bien certains de ses aspects.

— La mer est calme comme de l'huile » (Basse-Bretagne).

— Al est comme de l'huile (Pays boulonnais, DESEILLE).

— La mer est belle comme de l'huile (Gironde, com. de M. Daleau).

— La mar douço comme d'oli » (Provence, MISTRAL).

— Lau mai bel con l'houille (dicton nègre de la Martinique. *France maritime*, II, 176).

En Angleterre, on compare la mer calme à celle dont l'agitation a été calmée par l'huile répandue dessus : *The sea as smooth as though oil had been poured on it* (RUSSELL, *Sailor's language*).

Lorsqu'elle est si peu agitée qu'elle reflète les objets sans les briser, on dit qu'elle est « claire comme un miroir », unie comme une glace », droite comme un miroir », ou « comme un papier », ou « unie comme un lac, » ou « calme comme un étang ». Cooper (*le Paquebot*) a employé dans le même sens l'impression « unie comme une mare ». Sur le littoral de la Méditerranée (MISTRAL), on dit que la mer « fai mirau ».

Cette comparaison se trouve déjà dans Lucien (*l'Alcyon*). « Vois comme le temps est serein ! comme la mer tout entière est calme, sans vagues, et ressemble, pour ainsi dire, à un miroir ! »

Quand la mer est parfaitement calme, que tous les objets s'y reflètent avec une parfaite netteté de con-

tours, que les seuls changements qui paraissent s'y opérer sont ceux du mirage qui fait resplendir l'horizon lointain comme une longue bande d'argent ou d'acier, les pêcheurs disent que « la mer se regarde » (RECLUS, *la Terre*, t. II, p. 164).

En Basse-Bretagne on dit alors qu'elle attend fortune. « *Ar mor a c'hortoz fortun.* » Ou : elle est endormie, elle ne bouge pas plus qu'un enfant qui dort (Comm. de M. Sauvé).

O vento dorme, o mor et as ondes jazem.

Les vents dorment, la mer et ses vagues reposent (CAMOENS, *Lusiades*).

« L'apaisement de la mer était inexprimable. Elle avait un murmure de nourrice près de son enfant. Les vagues paraissaient bercer l'écueil » (V. HUGO, *les Travailleurs de la mer*).

Si la mer est parfaitement calme et unie, on dit, en Basse-Bretagne, qu' « elle est bonne à servir de promenoir aux mouches » (Comm. de M. Sauvé) ; en cet état les marins boulonnais (DESEILLE) disent : « Les mouqu'i (mouches) pleument l'iawe. »

La tendance à prêter à la mer les passions d'un être animé se manifeste dans un grand nombre d'expressions :

Elle se « courrouce, se fâche, s'arpiffe, se met en colère » (DESEILLE) ; elle gronde comme une personne en colère, elle menace, elle crie, elle chante. « En vérité la mer en colère est un prédicateur pathétique, et le père Bourdaloue se tairait devant elle... La mer s'est mise à la raison » (CHOISY, *Voyaye à Siam*, p. 161).

« L'insolente mer était maintenant de bonne humeur » (V. HUGO, *Travailleurs*). On l'a aussi appelée de même que la mort « cruelle ».

Plus cruel que la douleur, la faim et l'Océan.
(SHAKSPEARE, *Othello*, V, 2.)

Dans le langage poétique, pour exprimer la méchanceté de quelqu'un, on disait qu'il était né de la mer. C'est en ce sens que Catulle, LXIV, a dit : « Quelle mer t'a conçu et rejeté du sein de ses vagues écumantes? *Quod mare conceptum spumantibus expuit undis ?* » et (Tibulle, t. III, 4) : « Tu n'as reçu la vie, ni du vaste abîme des mers, ni de la Chimère affreuse. »

La mer est appelée sourde, de même que le rivage, à cause des flots qui y font entendre un si grand bruit qu'on n'entend qu'eux (ERASME). Les Latins (ERASME, *De figuris proverbiorum*) se servaient du terme *æquore surdior*. Cette image se retrouve dans Shakespare.

RICHARD. — Ils sont tous deux hautains, pleins de colère; dans leur emportement, ils sont sourds comme la mer (*Richard II*, I, 1).

Quelquefois, pour exprimer un état d'agitation extrême de la mer, on l'a appelée « folle », ou « en démence ». Shakspeare, en parlant d'Hamlet (act. IV, sc. 1), a comparé sa folie à celle de la mer agitée :

LE ROI. — En quel état est Hamlet?

LA REINE. — En démence comme la mer et le vent quand ils luttent à qui sera le plus fort.

Dans un sens moins métaphorique, la mer est dite « sotte » (LA LANDELLE, *Derniers quarts de nuit*), lorsque les vagues formées à une grande distance au large trouvent tout à coup des obstacles qui, sans les rompre, sans les abattre, détruisent leur régularité.

On a aussi dit en parlant d'elle : Elle bondit, elle saute, elle danse.

Le bruit de la mer, qui est en effet des plus variés, et rappelle tantôt le cri d'une personne ou celui d'un animal, tantôt une musique douce ou terrible,

a naturellement donné naissance à des comparaisons ou à des épithètes.

Si dans les gros temps on entend la mer faire un bruit qui ressemble à une plainte, on dit en Haute-Bretagne qu'elle « brait » (crie en pleurant); dans le pays boulonnais (DESEILLE), qu'elle « bruenne » (fait du bruit).

En Haute-Bretagne, si elle « chante » sur les grèves, ou au pied des falaises, « elle brait comme un âne. »

Les Hollandais se servent de l'expression de *wilde Zee* (DE FOE, *Robinson Crusoé*) en parlant de la mer, et ils la comparent à une bête sauvage. Sur le littoral de la Bretagne, elle rugit comme un lion déchaîné; en Écosse on emploie la même image. *She is roarin' like a lion* (*Folk-Lore Journal*, 1885).

V. Hugo a dit (*Travailleurs de la mer*) : « Le vent était là prêt à souffler, la mer était là prête à rugir. »

D'autres fois, par assimilation à un taureau, elle mugit, expression usitée aussi en Provence. *La mar bramo* (MISTRAL); on a même dit : la mer meuglait, la terre tremblait (*Matières d'entretien du sieur Le B.*, II, 23), et Shakspeare, *Conte d'hiver*, III, 3, s'exprimait dans les mêmes termes en parlant d'elle : « J'aurais voulu que vous vissiez comme elle gronde, comme elle mugit, comme elle se rue sur le rivage. »

Sur la côte, quand la mer est très mauvaise, on dit qu'elle est enragée ou déchaînée.

Les anciens prenaient pour les aboiements de Cerbère le sourd. clapotis des eaux qui s'engouffraient à la base du Ténare (RECLUS, I, 84).

De même qu'en Haute-Bretagne, en Écosse la mer chante sur les grèves. Sur le rivage de Moray Firth (GREGOR, *Folk-Lore of N. E. of Scotland*, p. 155), les pêcheurs appellent le bruit des vagues le chant de la mer, *the song of the sea*. En Angleterre, si on en-

tend le long de la côte une sorte de gémissement, c'est l'appel de la mer, *calling of the sea* (RUSSELL' *Sailor's language*), nom qui se retrouve en France : « Ce grand hurlement majestueux que les marins nomment appel de l'Océan » (V. HUGO, *les Travailleurs*).

En Haute et en Basse-Bretagne, la mer « sonne », expression qui a son similaire en Portugal : *O mar soa* (ROQUETE, *Dictionnaire*).

En Écosse (GREGOR, *Folk-Lore Journal*, 1885), un certain bruit est assimilé au glas des cloches, *knell glas*.

Sur les côtes de Bretagne, on dit, lorsqu'elle est agitée, qu'elle fait un charivari d'enfer ou un tapage d'enfer. D'après Jones (*Credulities*, p. 1), on l'appelle *many-sounding*, qui résonne beaucoup, équivalent exact de l'épithète homérique bien connue, qu'on traduit par bruits tumultueux.

En Haute-Bretagne, la mer est dite brûlée, quand par la trop grande chaleur on ne prend plus de poisson. Dans le même sens, elle est « dessévée », elle a perdu sa sève. Si elle est agitée par le gros temps, on dit qu'elle bout, d'où le dicton « la mer bout quand elle est battue ». « L'Océan bout. Le diable a mis la mer dans sa chaudière, disait Ruyter » (V. HUGO, *Les Travailleurs de la mer*).

On trouve dans La Landelle (*Troisièmes quarts de nuit*, p. 30) un passage où sont décrits une partie des états changeants de la mer : « La mer, c'est une masse d'eau salée qui a toutes les couleurs, suivant le temps qu'il fait. Je l'ai vue blanche comme le lait, c'était le vent qui la fouettait, il faisait gros temps. Je l'ai vue toute tachetée avec des moutons, comme nous disons : grise, verte, bleue, par bonne brise. Une fois, en rade de Toulon, par un coup de mistral, elle était pareille à l'arc-en-ciel.

« La nuit je l'ai vue noire comme de l'encre, et d'autres fois plus brillante qu'un sac d'écus fourbis tout neufs; sur les côtes et le long du bord, il y a des jours qu'elle est plus verte qu'une salade, et d'autres qu'elle a couleur de terre et de vase.

« Enfin, en calme, c'est comme qui dirait un grand miroir, où l'on voit le portrait du ciel en miniature, les nuages gris, blancs, noirs, ou le fond bleu, comme à Cadix. En plein midi, quand le soleil est à pic, c'est pareil à un drap d'argent sans franges ni coutures, et là dedans, s'il y a des courants, on jurerait des serpents dorés qui se promèneraient la canne à la main. »

La couleur de la mer a été aussi une source de comparaisons, parfois même d'animisme. C'est ainsi que ses aspects variés étaient devenus, dans la poétique mythologie des Grecs, des nymphes aux diverses couleurs.

Parmi les Néréides (*Iliade*, XVIII) qui dans les chants homériques personnifiaient les aspects de la mer, l'une était la Bleue, une autre la Lactée, une troisième la Verdoyante (RECLUS, *La Terre*, II, 40).

Une des épithètes les plus communes est celle de bleue. Les Bretons l'appellent souvent ainsi *Mor glass*. Dans les contes russes, dans le Kalevala, la mer est généralement appelée la mer bleue.

Dans le pays boulonnais, lorsque la mer est verte, on dit qu'elle est « verde comme du querson » (cresson) ; d'autres fois, qu'elle est *gaune* (jaune) (DESEILLE).

Sur la côte de Bretagne on dit qu'elle est sombre, ou noire comme la bouteille à l'encre. Quand la mer change de couleur, on dit qu'elle change de draps, *Ar mor a chench liser* (Comm. de M. Sauvé).

Les marins considèrent que la teinte verte de la mer est en général l'indice de bas fonds, l'indigo bleu le signe d'une grande profondeur (TIMBS, *Things not generally known*, t. I, p. 25).

Les anciens tiraient des augures de la couleur de la mer lorsqu'elle était singulière. Tacite, au nombre des présages funestes observés en Bretagne, place celui de l'Océan couleur de sang (*Annales*, XVI, 22).

A côté des épithètes faisant allusion à la puissance destructive de l'Océan, on en trouve d'autres qui peignent l'amour du marin pour cet élément terrible.

Dans plusieurs chansons populaires la mer a l'épithète de jolie (*Bujeaud*). On la qualifie aussi de même en Bretagne. Dans le dialogue du Naufrage, d'Érasme, les marins surpris par la tempête l'appellent riche. belle, miséricordieuse, pour essayer de l'apaiser.

C'est une image assez familière à bord : « Tenez cousin, votre métier me fait peur, et je ne comprends pas comment vous appelez jolie votre vilaine et méchante mer » (LA LANDELLE, *Nouveaux quarts*, p. 175).

Quand la mer est mauvaise, les marins lui adressent quelquefois des épithètes injurieuses : « Quelle sacrée mer ! quelle chienne de mer ! »

Victor Hugo (*Les Travailleurs de la mer*) a dit à la fin de la description d'une tempête : C'était un de ces cas où Jean Bart eût dit le fameux mot qu'il adressait au flot de la mer chaque fois qu'il esquivait un naufrage : « Attrapé, l'Anglais ! » On sait que quand Jean Bart voulait insulter l'Océan, il l'appelait *l'Anglais*.

Lorsqu'elle est violemment agitée par la tempête, on l'appelle mer à tout briser, par allusion à son pouvoir destructeur, et mer en feu, mer d'enfer.

Voici d'autres épithètes qui sont pour ainsi dire techniques :

La mer agitée est dite *grosse* ou *mauvaise*. Elle est *dure* lorsqu'au plus près le navire en reçoit des secousses fortes et répétées, *houleuse* quand les lames s'agitent en ondulations (*France maritime*, t. I, p. 49).

Elle *creuse* quand de fortes vagues laissent entre elles des abîmes. Elle fait des bosses, pour parler comme le Parisien. Elle est *hachée* quand la lame est courte et irrégulière; on dit aussi qu'elle est brisée.

On l'appelle mer patouilleuse; on dit : La mer est sale, c'est un vrai pot de chambre.

La mer bouillonne quand elle ne brise que médiocrement (AUBIN).

Lorsque la morue vient frayer sur les côtes d'Islande, qui sont très escarpées, la laitance qui y est déposée est si abondante que la mer en devient grasse. Les lames sont longues, s'élèvent peu et les navires pêcheurs courent moins de dangers dans ces parages que dans les endroits où le poisson ne donne pas. Ici la mer est maigre et clapoteuse, la lame courte. La mer crève, disent les marins, c'est-à-dire se troue comme une voile trop tendue.

(Communiqué par M. Galabert).

CHAPITRE III

LES PROVERBES ET LES DEVINETTES

Les proverbes relatifs à la mer sont en grand nombre; les uns se rapportent à la mer elle-même, d'autres se trouvent en relation avec le vent, les navires et la navigation. Il n'existe à ce sujet aucun recueil spécial, ni en France, ni en Italie, ni en Angleterre, pays où pourtant la navigation est en grand honneur. Ils se trouvent dispersés dans des recueils très variés, et il m'a fallu de nombreuses recherches pour réunir les quelques centaines de proverbes qu'on trouvera aux différents chapitres de cet ouvrage. Ceux qui suivent ont trait plus ou moins directement à la mer elle-même.

Pour les devinettes maritimes, à en juger par celles qui ont été publiées, elles paraissent être assez rares; des recueils, même généraux, de devinettes n'en contiennent pas une seule qui se rapporte directement à la mer. Il est probable cependant qu'il en existe un certain nombre, et que si l'on se donnait la peine de les recueillir, on en trouverait plus qu'on ne se l'imagine : plus de la moitié de celles qu'on trouvera à la fin de ce chapitre sont inédites, ce qui semble démontrer que les recherches n'ont pas été poussées bien loin jusqu'ici.

§ 1. — PROVERBES, DICTONS ET COMPARAISONS.

*
* *

— Grand coumo la mar (Languedoc, A. Mir).

— Grand coume la mar (Provence, Mistral).

— Grand comme la mer d'bon Dieu (Boulogne, Deseille).

— *Come mare* = sans fin (Locution italienne, Buttura).

— *Más que la mar*, plus que la mer (*Folk-Lore Andaluz*, t. I, p. 368).

— La mer est comme le chagrin, on n'en voit pas les bords (Russe, Dal).

— Sans bornes est la mer, sans fond est le Kiang (Chinois, Reclus, t. VII, p. 399).

— Croyez-vous que l'Océan et un trou à fumier soient d'égale grandeur ? (Tamoul, Percival.)

« Ma bienveillance pour toi est immense comme la mer, et mon amour en a la profondeur » (Shakspeare, *Roméo et Juliette*, II, 2).

*
* *

— *Et terram rumor transilit et maria.*

Le bruit de la renommée traverse la terre et les mers (Properce, II, 18).

— *Brud fall a ia beteg ar mor ;*
Brud vad a chomm e toull ann nor.

Mauvaise réputation va jusqu'à la mer. Bonne réputation reste au seuil de la porte (Bretagne, Sauvé).

*
* *

— La patience est plus grande que l'Océan (Tamoul, Percival).

— *Founs coume la mar*, profond comme la mer (Provence, Mistral).

— *Dounoc'h eo kaloun ar merc'hed.*

'Vit ar mor douna euz ar bed.

Plus caché (profond) est le cœur des femmes — que la mer la plus profonde du monde (Ile de Batz. Communication de M. G. Milin).

— On peut voir dans le sein de la mer, mais on ne peut voir ce qui est dans le cœur de l'homme (Raguse, DANISIC).

*
* *

En Provence on appelle *blad beù* (beau) *coume la mar* le blé ondoyant et touffu (MISTRAL).

*
* *

— Une pierre jetée dans la vaste mer n'en trouble point la surface, mais elle trouble et agite toute l'eau enfermée dans une mare (SAADI, *Le Jardin des Roses*, II, 36).

— Comme de l'assa fétida jetée dans l'Océan (Tamoul, PERCIVAL).

— *Mari è vecchiu assai*, la mer est bien vieille (Sicile, PITRÈ).

*
* *

— *Tra mor*, *tra Briten*, tant durera la mer, tant durera le Breton (Prov. gallois, *Tour du monde*).

*
* *

— Nous passerons, la terre et la mer resteront (Proverbe russe, DAL).

— *Faire mar et mount. Fa mars e mounts.*

Faire monts et merveilles (MISTRAL).

— *Maria et montes pollicere* (latin).

— *Promise mari e monti*, Promettre mer et montagnes, monts et merveilles (Sicile, GUASTELLA, *Le Parita*).

*
* *

— *Ié dounarien l'estang que voudrié la mar*. On lui donnerait l'étang qu'il voudrait la mer : il est insatiable (*Armana prouvençau*, 1883).

*
* *

— *Pinvidik evel ar mor*, riche comme la mer (Pays de Tréguier ; Léon).

— Riche comme la mer (Gascogne, Bladé, *Contes*).

— Jamais si riche comme la mer, qu'est-ce qu'i a d'pu riche? (Deseille, *Gloss. boulonnais.*)

— *Riche coume la mar* (Mistral).

— Riche comme la mer ou riche comme saint Pierre, expression qui se dit d'un homme qui possède une grande fortune. Pour le marin breton, tout ce qui tombe à la mer appartient de droit à saint Pierre (Communication de M. Sauvé).

— *Lu mari è riccu*, la mer est riche.

— *Nenti cc'è cchiù riccu di lu mari.*

Rien n'est plus riche que la mer (Sicile, Pitrè) (1).

*
* *

— *D'er mangt i marki og meir i sjoen.*

Il y a bien des choses au champ, mais il y en a davantage dans la mer (Norwégien, Aasen).

— La mer est notre champ (Russe, Archangel, Dal).

*
* *

— Avare comme la mer qui prend tout et ne rend rien (Loire-Inférieure, communication de M. Bézier).

(1) Cela se disait surtout des gains que procurait jadis la navigation à voiles. Dans un conte sicilien (n° 7, Pitrè) on dit en parlant d'un personnage riche : « C'era un conti, riccuni quantu lu mari. »

— *Orco sive mari, mens æquiparatur avari.*

A l'enfer ou à la mer on compare l'âme de l'avare (Reinsberg).

« Je ne voudrais pas, pour tous les trésors de l'Océan, mettre des entraves à mon existence. » (Shakspeare, *Othello*, I, 2).

— *S'avaru est uno mare senza fundu,*
Qui sinde salvet unu est casu raru.

L'avarice (l'avare) est une mer sans fond, et si quelqu'un y tombe et s'en sauve, le cas est rare (Sardaigne, Pitrè).

— *Helvede, Havet og den Gierrige faaer aldrig nok.*

L'enfer, la mer et l'avare n'ont jamais assez (Dict. des Prov. danois).

— Il se trouve aussi un certain proverbe qui dit qu'il y a trois choses insatiables : les prestres, les moines et la mer; duquel Barlete m'a fait souvenir disant : *Presbyteri et fratres et mare nunquam satiantur;* mais j'ay ouy quelquefois de vieilles gens qui mettoyent ces trois, les prestres, les femmes et la mer (H. Estienne, *Apologie pour Hérodote*, I, viii).

*
* *

— Mon cœur est insatiable comme la mer et capable de digérer autant qu'elle (Shakspeare, *La Douzième nuit*, ii, 4).

— *The sea complains it want water.*

La mer se plaint de manquer d'eau (Anglais, Bohn).

*
* *

— Il mesure les eaux de la mer dans son poing; il tente l'impossible (Perse, Rœbuck).

*
* *

— Arrêter le grand Océan avec la main ; essayer

une chose impossible (Prov. japonais, BOUSQUET, *Le Japon*, I, 419).

— On ne peut pas opposer (arrêter) la mer quand o coule (Haute-Bretagne).

— La mer s'arrête-t-elle à la vue d'un ruisseau? Tamoul, PERCIVAL.)

— *He is building a bridge over the sea.*

Il est à bâtir un pont sur la mer (Anglais, BOHN).

*
* *

Mari, ventre et focu
Si fa dari locu.

Mer, vent et feu
Se font faire place.
(Sicile, PITRÈ.)

— *Mari e fossa aquam*, c'est mettre dans la mer l'eau d'une mare (Latin, ERASME).

— Porter de l'eau à la mer, c'est-à-dire porter quelque chose en un lieu où il y en a grande abondance (LEROUX, *Dict. comique*).

— Au soleil ne porte lumière.

Ne verse de l'eau dans la mer (BAÏF, *Mimes*).

— Dedans la mer de l'eau n'aporte (BAÏF, *Mimes*).

On disait déjà en latin : *In mare aquam defert ; mari aquam addere.*

— *E porta l'acqua al mare* (Italie, REINSBERG).

— *Puertê l'acqua a e mêr* (Romagne).

— *Portar acqua al mare* (Italie).

— *Azzunze dell' agua a o mâ* (Nord de l'Italie).

— *Aggiungher abba ad su mare* (Italie du sud).

— *Levar agoa ao mar* (Portugal).

— *E deitar agua no mar* (Portugal, ROQUETE, *Dict.*).

— Pisser dans la mer et lui prêcher, c'est la même

chose inutile ; la mer n'augmentera pas et lui ne profitera pas (Raguse).

(Communiqué par M. Bogisic).

— *To carry water into the sea.*

Porter de l'eau à la mer (Angleterre, REINSBERG); les deux proverbes qui suivent ont le même sens.

— *Wasser in das Meer tragen* (Allemagne, REINSBERG).

— *Water in de zee brengen* (Hollande).

— Donner au riche, c'est verser de l'eau dans la mer (Ottoman, *Osmanische Sprichwörter*).

— Il donne de l'eau de l'Océan. Cela se dit de celui qui obtient de l'aide d'un autre et qui tire d'une source abondante, mais ne donne rien de son propre fond (Perse, RŒBUCK).

— C'est une goutte d'eau dans la mer (LEROUX).

— Faire du bien à la canaille, c'est jeter de l'eau dans la mer (*Don Quichotte*, ch. XXIII).

— *No disiari acqua a mari e sali 'n Trapani.*

Il ne faut pas souhaiter l'eau à la mer ni le sel à Trapani (Sicile, PITRÈ).

— *Aboundous como l'aigo à la mar.* Abondant comme l'eau à la mer (Languedoc, A. MIR).

— *Nè mari senz' acqua, nè Diu senza cunsigghi.*

Ni mer sans eau ni Dieu sans sagesse (Sicile, PITRÈ).

*
* *

— Une goutte d'eau ne fait pas la mer (*Variétés historiques*, t. VII, p. 116).

— La mer sera-t-elle remplie par la rosée qui tombe? (Tanoul, PERCIVAL.)

— *Hij zou wel zeggen, dat in de zee geen water was.*

On dirait que dans la mer il n'y a pas d'eau (Hollandais, REINSBERG).

— *In mare aquam quæris.*

— Ἐν θάλασσα ξητεῖς ὕδωρ (ERASME, I, IX, 75).

— *Wasser in Meere suchen,* chercher de l'eau dans la mer (Allemand, REINSBERG).

— *Han lyver saa Bielkerne maa revne uder Loflet. Som skulde vel sige at der var ikke Vand i Stranden.* Il ment de telle sorte que les poutres du grenier en craquent; comme celui qui dirait qu'il n'y a point d'eau dans la mer (*Dict. des Prov. danois*).

— *Naar kvinder fattes Svar paa Stand,*
I Vester-Hav da fattes Vand.

Quand une femme n'a pas de réponse à donner sur-le-champ, la mer manque d'eau (*Dict. des Prov. danois*).

*
* *

— *Er fährt Sand in's Meer.* Mettre du sable dans la mer (Allemand, REINSBERG).

— Demander à l'avare, c'est creuser dans la mer (Turc, CAHIER).

*
* *

— Goutte à goutte,
La mer s'égoutte (LEROUX DE LINCY).

— *Gotta e gotta, o mar se esgota* (Portugais, REINSBERG).

— *Gota à gota la mar se apoca* (Espagnol).

— *Drop by drop the sea is drain'd* (Anglais).

*
* *

— L'eau court tousjours en la mer (LEROUX DE LINCY, XVI^e^ siècle).

— L'eau va toujours à la mer (Poitou, SOUCHÉ, *Proverbes*).

— *L'acqua scende a u mare* (Corse, MATTEI).

— *Ogni acqua va a mari* (Sicile).

— *Ogni acqua va al mare* (Toscane, PITRÈ).

— *Alt Vand vil tit Strand, og Pengene til den riije Manns Haand.* Toute l'eau va à la mer, et tout l'argent passe par la main des riches (*Dict. des Prov. danois*).

— *Alt Vand flyder til Strand, og Penge til den rige Mand.* Toute l'eau va à la mer, et tout l'argent dans la bourse du riche (Danois).

— *Alle vande löbe til Havet, dog bliver det ey fuldere.* Toutes les eaux vont à la mer, et cependant elle n'en est pas plus pleine (Danois).

— *Havet sluger det færske Vand i sig, og giver det salte fra sig.* La mer reçoit dans son sein les eaux douces, et celle qu'elle donne est salée (Danois).

— Les rivières retournent à la mer (LEROUX DE LINCY).

— *Tutti li cuimari vannu a mari* (Sicile).

— *Ogni funtana scende a u mare.*

— *Ogni riu torrat in mare* (Sardaigne).

— *Tutti i fiumi vanno al mare* (Toscane).

— *Tute le rôse van a caschè in tel mare* (Piémontais, PITRÈ, *Proverbi*).

— *All rivers do what they can for the sea.* Toutes les rivières font ce qu'elles peuvent pour la mer (Anglais, BOHN).

— *Todos os rios vâo dar ao mar* (Portugal, ROQUETE).

— Tous les fleuves vont à la mer, et la mer ne déborde pas (Prov. chinois, PERNY).

On retrouve dans l'antiquité des proverbes similaires.

— *Omnia flumina intrant in mare, et mare non redundat ; undè exeunt flumina revertuntur, et iterum fluant* (*Ecclésiaste*, I, 7).

— *The sea refuse no river.* La mer ne refuse aucune rivière (Anglais, BOHN).

— *Viam qui nescit ad mare, eum oportet amnem quærere comitem sibi* (Erasme).

— Suivez la rivière et vous gagnerez la mer (*Polyglots Proverbs*).

— Qui ne sçait le chemin qui mene
A la grand mer pour guide prene
Le courant de la premiere eau,
Et qu'aval la rive costoye
Il s'en ira la droite voye
Se rendre en la mer bien et beau.
(Baïf, *Mimes*, II.)

— *Follow the river, and you 'll get to the sea* (Anglais, Bohn).

* * *

— *Mare exhauris; exurere mare*, épuiser la mer, s'essayer à un ouvrage impossible (Erasme).

— Moult a à faire qui la mer a à boire (XV^e^ siècle, Leroux de Lincy).

— Il boirait la mer et les poissons (Oudin, *Curiosités*).

— C'est la mer à boire, c'est une chose difficile (Leroux).

— *Es la mar à beure* (Nice, Toselli).

— Ce n'est pas la mer à boire.

— *Es pas la mar à beure* (Provence, Mistral).

Properce (II, 32) dit en parlant d'une chose difficile : *Tu prius et fluctus poteris siccare marinos.*

— *Quand avès begu la mar, poudès ben manja li péis.* Quand on a bu la mer, on peut bien manger les poissons; quand on a souffert une grande avanie on peut bien en endurer d'autres (Mistral).

Lorsque quelqu'un est ivre, on dit qu'il est aussi plein que la Baltique, *as fou's the Baltic*, ou aussi plein que la mer (Écosse, *Folk-Lore Journal*, 1885).

— *De zee en de vischen werzwelgen.* Avaler la

mer et les poissons (Hollandais, *Polyglot Proverbs*).

Lorsqu'un homme a très soif, il emploie parfois cette expression : J'ai si grand'soif que je boirais la mer (Écosse, *Folk-Journal*, 1883).

— C'est comme s'il essayait de compter les sables du désert ou de boire l'Océan (SHAKSPEARE, *Richard II*, II, 3).

Une anecdote de l'antiquité raconte que le philosophe Xanthus paria un jour de boire la mer, à condition qu'on en ôterait les rivières ; on la retrouve dans le *Grand parangon de Nouvelles nouvelles*, XIV :

« Deux compagnons qui venoient de sur la mer entreprennent de bien mentir. Je vais gager, dit l'un, vingt escus que je bevrai bien toute l'eaue de la mer, moyennant que tu la me veuilles bailler et livrer. — Vrayement, dit l'autre, je gage que tu ne la bevras ja, et si te la bailles à belles seillées dedans ta gorge. — Or bien, dit l'autre, je suis content, mais il faut que tu gardes de laisser venir toutes les eaues des rivières dedans la mer, car je ne marchande pas de boire ceulx-là. »

*
* *

— *Non mettere e cavare, si seccherebbe il mare* (Sicile).

Ne rien y mettre et toujours ôter, la mer sécherait.

— *No meter e cavar, se secarave'l mar* (Venise, PITRÈ).

*
* *

— On ne peut sécher la mer avec des éponges,
Ni prendre la lune avec les dents, (Français, CAHIER).

— *De zee met sponsen opdroogen*. Épuiser (essuyer entièrement) la mer avec une éponge (Hollandais, *Polyglot Proverbs*).

— Est-ce qu'un chien en lapant l'eau diminue l'Océan ? (Tamoul, PERCIVAL.)

— *Send you to the sea, and ye 'll not get saut water.* Qu'on vous envoie à la mer, et vous n'y trouverez pas d'eau salée (Anglais, BOHN).

— Il est allé à la mer et l'a trouvée sèche. Celui qui marche sans courage ferait bien de retourner en arrière, car il échouera dans son entreprise (Proverbe tunisien, *Tour du Monde*, t. XI, p. 12).

— *No halla agua en la mar.* Il ne trouverait pas d'eau dans la mer (Espagne, *Polyglot Proverbs*).

— *S'io andassi al mar, il troverei secco* (Italie, REINSBERG).

— *Si andas a mare, non incontras abba* (Sardaigne, REINSBERG).

— Être sur l'Océan, et revenir chez soi altéré (Indoustani, RŒBUCK).

*
* *

— Salé comme la mer : cela se dit en parlant de la soupe (Haute-Bretagne).

— Salé comme la mer, c'est-à-dire trop salé (LEROUX).

— Salé comme de l'iaue d'mer (Boulogne, DESEILLE).

— Quand il y a beaucoup de poissons, on dit que la mer est salée (Haute-Bretagne).

— Saler la mer et les poissons, c'est saler beaucoup (Haute-Bretagne).

— On dit qu'une marchandise est salée, lorsqu'elle a été payée cher.

— *Ad ògni latu, lu mari è salatu.* De tous côtés la mer est salée (Sicile, PITRÈ).

— *Lu mari è amaru.* La mer est amère (Sicile).

— *In'n Becher verdrinken mehr, as in't Meer.* Il y a plus d'eau à boire dans le puits que dans la mer (Hollandais, REINSBERG).

— *Daar verdrinken er meer in de vijn* (*jenerer*) *flesch, dan in de Zee*. Il y a plus à boire (pour se guérir) dans une bouteille que dans la mer (Hollandais, REINSBERG).

— Dans la mer une mésange ne boira pas beaucoup d'eau (Russe, DAL).

*
* *

La mobilité de la mer a donné naissance à des proverbes expressifs :

— En l'eau de mer vouloir voir son visage (LEROUX DE LINCY).

— Labourer sur les vagues (ancien proverbe, 1623, H. LE GAI).

— Labourer le rivage de la mer : prendre une peine inutile (LEROUX, *Dictionnaire comique*).

— *Chi crede in femmina,*
In l'acqua solca, sull' arena semina (Corse, PITRÈ).

Un personnage de Walter Scott (*le Pirate*, ch. V) fait allusion à ces proverbes : « Je n'ai appris à labourer que sur la mer, et à moissonner que sur des rocs. »

Dans le Kalevala (IIIe runo) le jeune Joukahainen dit à Vaïnaïmoïnen qu'il se souvient du temps où il était à labourer la mer.

*
* *

— Demander quelque chose à l'avare, c'est vouloir creuser un puits dans la mer (Proverbe turc, LA LANDELLE, *Langage*).

*
* *

— Celui qui ne peut franchir un canal pourra-t-il franchir la mer? (Tamoul, PERCIVAL.)

— Il désire traverser l'Océan, mais il n'a pas de pieds pour traverser un petit ruisseau (Tamoul, PERCIVAL).

— Celui qui traverse la mer est mouillé (Prov. wolof, DARD).

— *He mâ evel ar mor or garek.*

Il est comme la mer sur la roche; cela se dit d'un homme tenace (Tréguier; communication de M. Le Calvez).

*
* *

Au siècle dernier Lemierre avait dit :

Le trident de Neptune est le sceptre du monde

sans se douter qu'il paraphrasait deux proverbes populaires :

— *Chi xe paron del mar xe paron de la tera.* Qui est maître de la mer est maître de la terre (Venise, PASQUALIGO).

— *Herre over Vandet, er og Herre over Landet.* Celui qui est maître de la mer est aussi le maître de la terre (*Hollandorum dictum. Dict. des prov. danois*).

*
* *

— La grenouille dans son puits ignore l'immense Océan (Prov. japonais, BOUSQUET, t. I, p. 418).

*
* *

— La grandeur de la mer est diminuée par le voisinage de Ravun. La société des méchants fait du tort au respect qu'on porte aux bons (Indoustani, RŒBUCK).

— *Wer einen Narren über's Meer schickt, wird ihn um einen Thoren tauschen* (Allemand, REINSBERG).

Qui envoie un imbécile sur mer, à son retour le trouvera encore plus sot.

— Les oies sont parties au delà de la mer, elles n'en sont pas revenues cygnes (Russe, DAL).

*
* *

— La mer fait l'esprit de l'homme,
Les vagues lui donnent de l'intelligence.
(Prov. finlandais.)

— La mer est sage (Iles Féroé, *Mélusine*, II, 209).

— L'abîme a dit : Elle n'est point en moi (la Sagesse), et la mer : Elle n'est point avec moi (Job, XXVIII, 14).

— Qui fol envoye à la mer n'en rapporte ni poisson ni sel (XVe siècle, LEROUX DE LINCY).

— Qui fol enveit en mer,
N'avera peissoun ne el (Prov. au villain, LEROUX DE LINCY).

— Un sot jette une pierre dans la mer, cent sages ne la retireront pas (Prov. russe, *Mag. pitt.*, 1852, p. 215).

— *Lu pazzu jetta la petra 'ntra lu puzzu, e deci savii la vonnu nèsciri fora* (Sicile, PITRÈ).

— *Hai fortuna, e jettate a mari.*

— *Damni sorti e jèttami a mari.*

Si tu es né heureux, tu peux te jeter à la mer. Rends-moi heureux, et jette-moi à la mer.

— *Nasce fortunato ièttete a mare, e lo mar te caccia fora* (Naples, PITRÈ). Nais heureux, jette-toi à la mer, et la mer ne voudra pas de toi.

— *Give a man luck, and throw him into the sea* (Anglais, BOHN).

— *Give a man luck, and fling him i' the sea* (Écossais, BOHN).

*
* *

Cu' havi lingua passa lu mari. Qui a langue passe la mer (Sicile, PITRÈ).

*
* *

— Qui connaît le cours de l'Océan ou celui du roi? (Indoustani, RŒBUCK.)

*
* *

— Un temps orageux a-t-il mis toute la mer en mouvement? (Tamoul, PERCIVAL.)

*
* *

— L'aboiement du renard atteindra-t-il la mer? (Tamoul, PERCIVAL.)

*
* *

— *Vi hum homem, que vio outro homen, que vio o mar.*
J'ai vu un homme qui avait vu un autre homme qui avait vu la mer (Portugal, *Polyglot Proverbs*).

*
* *

— On dit que la cigogne mourut en attendant que l'Océan fût à sec, pour se procurer du poisson sec (Tamoul, PERCIVAL).

*
* *

— *Ignis, mare, mulier, tria mala.*
— Πῦρ καὶ θάλασσα καὶ γυνὴ, κακὰ τρία.
Feu, mer, femme, trois maux (ERASME).
— Femme, feu, messe, vent et mer,
Font cinq maux de grand amer (XVI^e^ siècle, LEROUX DE LINCY).
— *Mari, focu e fimmini, Diu nui scanza.*
De mer, de feu et de femme Dieu nous garde (Sicile).
— *Mare, fuoco e femini tre male cose* (Toscane, PITRÈ).

— *Donna, focu e mari,*
Fannu l'omu piriculari (Sicile, PITRÈ).
— *La donna, il fuoco e il mare,*
Fanno l'uomo pericolare (Toscane, Marche).

La femme, le feu et la mer, font l'homme périclicer.

— La mer, le feu et la femme sont les trois pires maux (Raguse, DANISIC).

*
* *

— *Evid ar mor bout traïtour, traïtouroc'h ar merc'hed.*
Si traîtresse que soit la mer, plus traîtresses sont les femmes (Finistère, SAUVÉ).
— *Dona in còlera, e mar in burasca.*
Femme en colère, et mer en furie (Venise, PASQUALIGO).

— Blanc corbel trouveras avant
Et un asne cornu devant
Et la mer partie par mi (coupée en deux)
Que tu trouves un bon ami.
(REINSBERG-DURINGSFELD.)

— *Crede ratem ventis; animum ne crede puellis;*
Namque est femina tutior unda fide.
Livrez votre navire aux vents, mais non votre âme aux jeunes filles. Le flot est plus sûr que la foi d'une femme (CICÉRON).

*
* *

— *De la mar la sal, de la muger mucho mal* (Prov. espagnol, BARJAVEL). De la mer le sel, de la femme beaucoup de mal.
— *Di lu mari nasci lu sali, e di la fimmina ogni mali* (Sicile, PITRÈ).
— *Dal mare sale, e dalla donna male* (Toscane).

*
* *

— La mer est traître comme un loup (Portugal, Leite de Vasconcellos, *Tradições*, n° 182).

*
* *

— Traître comme l'Océan (Bretagne).

— Ne te fie ni aux discours des grands, ni au calme de la mer, ni au crépuscule du soir, ni à la parole d'une femme, ni au courage de ton cheval (Ottoman).

— La mer est un champ infidèle (Prov. serbe, Vuk).

*
* *

— La mer est liquide = dangereuse (Raguse, Danisic).

— Le chagrin vient de la mer, les malheurs viennent de l'eau. L'eau brise même un moulin (Russe, Dal).

— Plus la mer est loin, moindre est le chagrin (Russe, Dal).

*
* *

— N'aille au banquet qui ne veut pas manger,
Ni sur la mer qui a peur du danger (Reinsberg-Duringfield).

— Qui craint le danger ne doit pas aller sur mer (Leroux, *Dict. comique*).

— Qui a été sur mer a vu la peur (Russe, Dal).

— Qui n'a pas été sur mer n'a pas vu le chagrin (Russe, Dal).

— Il ne fait sûr en mer, ni au milieu ni à la rive (Leroux).

— *Qui s'embarquo sur la ma*
Court dangès de se nega (Gascogne, Bladé, *Prov.*).

— *Cu cregne aiga e vent non s'arrische en mar.*

Qui craint l'eau et le vent, qu'il ne se risque pas sur la mer (Nice, Toselli).

— *Deitar se aos mares*. S'exposer à un grand danger (Portugal, Roquete).

— *Chi a paura dell' onda, non navighi il mare* (Italie, Pitrè).

— *Chi teme acqua e vento, non si metta ni mare* (Italie, Romagne).

— *Chi teme aqua e vento, no se meta in mar* (Venise, Pasqualigo).

— *Quie timet s'abbà non andet a mare* (Sardaigne, Reinsberg).

— *Quem se não quer aventurar, não passe o mar* (Portugais).

— *Quien no se aventura, ni vaya a la mar ni ande en mula* (Espagnol).

— *Quien no se osa aventurar, no pasa la mar* (Espagnol).

— *He that would sail without danger, must never come on the main sea.*

Celui qui veut naviguer sans danger, qu'il n'aille jamais en pleine mer (Anglais, Bohn).

— *Was das Wasser fürchtet, der gehe nicht zu Schiff* (Allemand, Reinsberg).

— Un tzar même ne calmera pas les eaux (Russe, Dal).

— *D'er jamnare jordvegen en sjovegen.*

Le chemin est plus uni par terre que par mer (Norwège, Aasen).

— *Hvo der seiler paa Vandet, har ikke Veiret i Haanden*. En mer on ne maîtrise pas le temps (n'a pas le temps dans la main) (Danois, Molbech).

*
* *

— Il en est de la cour comme de la mer, le vent

qu'il y fait décide de tout (Proverbe chinois, PERNY).

— Le service des grands ressemble à la mer : plus on y est engagé, et plus on court de risques (*Maximes des Orientaux*).

— *Cui voli jiri in àutu mari, s'affunna.*

Qui veut aller en pleine mer prend fond bientôt = se noie (Sicile, PITRÈ).

*
* *

— Si tu veux apprendre à prier, va sur mer (Sagesse de Sancho Pança).

— Si tu veux apprindre à prier, va su' l'mer (Boulogne, DESEILLE).

— *Por opréne o pregá*
Dessus már cal oná (Aveyron, VAYSSIER).

— Pour savoir prier, il faut avoir navigué (Haute-Bretagne).

— *Qui n'a passat ni port ni maà,*
Nou sab pas qu'ey Diù prega (Béarn, REINSBERG).

— *Që Dîou vôou bë prega à la mer dèoù ana* (Languedoc, REINSBERG).

— *Qui nescit orare pergat ad mare* (Latin, REINSBERG).

— Les marins n'ont pas besoin de livres pour apprendre à penser à Dieu : la mer et le ciel leur parlent assez haut. Communiqué par M. Sauvé.

— *Chi no navega, no sa cosa sia timor de Dio.*

Qui n'a pas navigué ne connaît pas la crainte de Dieu (Venise, PASQUALIGO).

— *Cui nun sapi prigare, vaga a mari* (Sicile, PITRÈ).

— *Qui non ischit pregare*
Qui andet a mare (Sardaigne).

— *Chi non sa orare,*
Vada in mare a navigare (Toscan, REINSBERG).

— *Chi no va per mar, Dio non sa pregar* (Venise, PASQUALIGO).

— *Non sab bè à Deù pregar qui par mar no va* (Catalan, REINSBERG).

— *Si à Dèu vols pregàr, passat en lo mar* (Espagne, Valence).

— *Se queres aprender a orar, entra no mar* (Portugais, *Polyglot Proverbs*).

— *Si quieres aprender a orar, entra en la mar* (Espagne, REINSBERG).

— *Qui no entra en la mar non sabe a Dios rogar* (Espagnol, *Polyglot Proverbs*).

— *He that would learn to pray, let him go to sea* (Anglais, BOHN).

— *Den som ej kan bedja, han fare till sjös* (Suédois, REINSBERG).

— *Die niet ter Zee vaart, weet niet wat God is* (Hollandais).

— *Die wil leeren bidden, moet zich of Zee begeven* (Hollandais).

— Qui n'a pas été en mer n'a pas prié Dieu jusqu'à satiété (Russe, DAL).

— En partant pour la guerre, fais une prière ; en allant sur mer, fais deux prières ; veux-tu te marier, fais-en trois (Russe, DAL).

— *Hvo ikke kand bede, give sil til Söes.*
Hvo ikke kand sove, gaae i Kirke.
Qui ne sait pas prier doit aller en mer ; et qui ne sait pas dormir doit aller à l'église (*Dict. des prov. danois*).

— Il faut louer la mer et se tenir en terre (LEROUX, *Dict.*).

— *Lauso l'Uba, tèn-te à l'Adre;*
Lauso lou mount, tèn-te à la plano;
Lauso la mar, tèn te à la terra.

Loue le Nord et reste au Midi, loue la montagne et reste à la plaine, loue la mer et reste à terre (*Armana Prouvençau*, 1883).

— *Laude la màa, estat à terre* (Béarn, Reinsberg).

— *Lauzo la mar, et ten to en terro* (Provence, Mistral).

— *Lauda la mar, e tenti a la terra* (Nice, Toselli).

Les Latins avaient des dictons analogues :

— *Laudetur mare, sed teneantur littora.*

Louez la mer, mais tenez-vous sur le rivage.

Les Italiens ont sur ce sujet de nombreux proverbes :

— *Loda il mar e tienti alla terra* (Reinsberg).

— *Lassa lo mare e piglia le taverne.*

— *Ama lo mare e tienete alla taverna.* Laisse la mer et prends l'auberge (Naples, Pitrè).

— *Loda 'l mar e tiente a la tera* (Venise, Trieste, Pasqualigo).

— *Guarda* (*Godi*) *lu mari e teniti a la terra* (Sardaigne, Reinsberg).

— *Por ter a vista bella, olha o mar e mora na terra* (Portugal, Reinsberg).

— *Vê o mar e sê na terra* (Portugal).

— *Hablar de la mar y estar en la tierra* (Espagne).

— *Praise the sea, but keep on land* (Anglais).

— *Lobe die See, und bleib auf dem Lande* (Allemand).

— Loue la mer, (mais) en pays étranger (Russe, Dal).

— Loue la mer, assis sur le poêle (Russe).

— La mer est belle vue du rivage (Russe).

— La mer est comme le chagrin, très belle de côté (Russe).

— Il fait plus chaud au delà de la mer, mais il fait plus clair chez nous (Russe).

— Ne lie amitié ni avec le feu, ni avec l'eau, ni avec le vent, mais lie amitié avec la terre (Russe).

— Au delà de la mer, c'est la gaîté, mais étrangère; chez nous c'est le chagrin, mais il est à nous (Russe).

*
* *

— *Quand pos ana sus terro, anes jamá sus mar* (Mistral).

— Il y a de grands profits à faire dans les voyages de mer; mais pour éviter le danger, le plus sûr est de ne pas s'embarquer et de demeurer sur le rivage (*Maximes des Orientaux*).

— *Es miou si raccoumandà ai ome en terra che ai sant en mar.*

Il vaut mieux se recommander aux hommes sur terre qu'aux saints sur mer (Nice, Toselli).

— *Cui pò jiri pri terra, nun vaja pri mari* (Sicile, Pitrè).

Qui peut marcher sur terre, n'aille pas sur mer.

— Comme la misère soufferte par celui qui s'est embarqué alors qu'il pouvait faire voyage par terre (Tamoul, Percival).

— Plutôt (entendre) les flatuosités du chameau que les prières des poissons. Le plus fatigant voyage par terre est préférable à la navigation la plus plaisante. Les Egyptiens détestent les voyages par mer (Arabe, Burchkardt).

*
* *

— *Satius est pauperem in terra vivere quam divitem navigare.* Il est plus sûr de vivre pauvre à terre que riche sur mer (Ménandre cité par Dan).

— *Nihil tam capax fortuitorum quam mare.*

Rien n'est plus exposé aux vicissitudes que la mer (TACITE, liv. XIV).

*
* *

— *Siculus mare* (*adspectat*) (Proverbe grec à l'origine). Un Sicilien qui portait des figues dans un navire ayant fait naufrage et s'étant sauvé, un jour qu'il était sur le rivage et que la mer était tranquille, dit : « Je vois ce que tu voudrais : tu veux mes figues » (ERASME).

On sait qu'une des plus jolies fables de La Fontaine, *le Berger et la Mer*, est fondée sur cette donnée.

*
* *

— Hasarder sa chevance à mercy de mer (*Variétés historiques*, VI, 51).

*
* *

— *Chiazza e marina,*
Portanu a la ruina.
Chasse et marine apportent ruine (Sicile, PITRÈ).
— *La mar fai de riche e de paure* (MISTRAL).

*
* *

— *A l'aigo ni au vènt*
Noun boutes toun argènt (Provence, MISTRAL).
— Tout homme qui veut être réduit à la misère et à la mendicité n'a qu'à confier sa vie et sa fortune à la mer (PLAUTE, *Rudens*, II, 6).

— Un sou gagné sur terre vaut mieux que dix gagnés sur mer : un sou gagné sur terre, on peut le posséder; les dix qu'on a gagnés sur mer, on les voit se noyer (Haute-Bretagne).

Dans le même pays, pour exprimer que quelqu'un est à l'abri, on dit : « Son sac est à terre. »

— *Een Skilling er bedre para Landet end ti paa Vandet.* Mieux vaut un sou sur terre que dix en mer (Danois, MOLBECH).

— Mieux vaut une maisonnette sur terre que la valeur d'un château sur mer (Basse-Bretagne; Com. de M. Sauvé).

— *Bedre fattig paa Landet, end riig paa Vandet. En Skilling bedre paa Landet end ti paa Vandet.* Mieux vaut pauvre sur terre que riche sur l'eau. Un sol sur terre vaut mieux que dix sur la mer (*Dict. des prov. danois*).

— *Beter met een ouden wagen in de heide dan met een nieuw schip op Zee.* Mieux vaut être sur la lande avec un vieux chariot que sur mer dans un navire neuf (Hollandais, *Polyglot proverbs*).

— *Beter arm te land, dan rijk op Zee.* Mieux vaut pauvre sur terre que riche sur mer (Hollandais, *Polyglot proverbs*).

— *Quien quiere medrar iglesia, ó mar, ó casa real* (Espagne, *Polyglot proverbs*). Église ou mer, ou maison de roi. « Qui veut réussir et devenir riche doit entrer dans l'Église, ou naviguer pour faire le commerce, ou se mettre au service des rois dans leur palais (*Don Quichotte*, ch. XXXIX).

— Sois voisin du roi ou de la mer (pour acquérir des richesses) (Arabe, FREYTAG).

— *Maritimus cum sis, ne velis fieri terrestris.* Il ne faut pas changer sa condition, même pour une meilleure.

On trouve aussi le proverbe inverse : Si tu es à terre, ne cherche pas la mer (ERASME).

*
* *

— La mer n'a point d'amis, c'est-à-dire il n'y a pas d'amis sur mer (TAVERNIER, *Voyages de Perse*, t. III, ch. I).

*
* *

— *Itsassoak adarric es.* La mer n'a pas de branches (auxquelles on puisse s'accrocher) (Prov. basque, Oihenart).

— Quand on se noie, on s'accroche aux brins de mousse (Prov. arabe, *Mag. pitt.*, 1865).

— Celui qui tombe à la mer se cramponnerait à un serpent (Turquie d'Asie, E. Dutemple).

— *A mari nun c'è taverna,*
E si da pure con l'autorità di Pulcinella :
Dici Puddicinedda : supra mari nun cci nn'è taverna
(Sicile, Pitrè).

En mer il n'y a point de taverne et l'on y va avec l'autorité de Polichinelle. Polichinelle dit : Au-dessus de la mer il n'y a pas de taverne.

— *A lu mari vôi truvari funnu ?*
— *Lu mari è senza funnu.*
La mer est sans corde (Sicile, Pitrè).

*
* *

— A tort se lamente de la mer
Qui ne s'ennuie d'y retourner (XVIe siècle, Leroux de Lincy).

« Publianus, philosophe, disait qu'à tort se lamente de la mer celuy qui s'est hasardé la passer deux fois (Guevara, *Travaux et privilèges des galères*, préf.).

— *A torto si lamenta del mare, chi due volte ci vuol tornare* (Italie, *Polyglot proverbs*).

— *He complain wrongfully of the sea, who twice suffer shipwreck.* A tort se plaint de la mer celui qui a deux fois fait naufrage (Anglais, Bohn).

*
* *

— *Sjoen tærer, sa' mannen han aat upp nista si pan*

fyrste fjordungen. La mer fatigue, dit l'homme qui avait déjà mangé ses provisions après avoir fait le premier quart d'une lieue (Norwégien, AASEN).

*
* *

— *Slikt hender ofta paa sjoen, sa' selen, han var skoten i augat*. Cela arrive souvent sur mer, dit le phoque, comme il recevait un coup de feu dans l'œil (Norwège, AASEN).

*
* *

J'ai entendu dire à un marin près de s'embarquer : « La mer me supera, » m'avalera. Cela ne l'empêcha pas de faire son voyage. Il pensait sans doute comme celui dont l'anecdote a été souvent rapportée :

Quelqu'un disait que son aïeul, son grand'père et son père étaient morts à la mer. « Si j'étais que de vous, lui dit quelqu'un, jamais je n'irais sur mer. — Pourquoi? répondit-il; où votre aïeul, votre grand'père et votre père sont-ils morts? — Où? si ce n'est dans leur lit. — Si j'étais à votre place, jamais je n'irais me coucher dans un lit » (W. JONES, p. 7).

*
* *

— *Ann douar d'ar c'houeridi.*
Hag ar mor d'ann duda listri.
La terre aux paysans,
Et la mer aux gens de vaisseaux (Basse-Bretagne, Communication de M. L. Sauvé).

— La mer, comme on dit, est au matelot et la terre au troupier (CORBIÈRE, *la Mer*).

Ce dicton est aussi usité en Sicile :

— *Lu mari pri cui lu navica, la terra pri cui la zoppa* (PITRÈ).

— *Being on the sea, sail; being on the land, settle.*

Sur mer navigue, sur terre établis-toi (Anglais, Bohn).

— Chercher quelqu'un par terre et par mer, le chercher en divers endroits (Leroux, *Dict. comique*).

— *Lukka er liksom sjoen : stundom fell og stundom flöder.* La fortune est comme la mer, quelquefois elle monte, et quelquefois elle tombe (Norwège, Aasen).

— *Lou monde es couma la mar, che cu non sau dene-dà s'en va au fount* (Nice, Toselli).

— *Mundu hunec diduri itsassoa, iguerica estaquiena ondarrera doa.* Le monde ressemble à la mer, on y voit noyer ceux qui ne savent pas nager (Basque, Oihenart).

— Si la mer jamais ne se fâchait,
Toute femme voudrait naviguer.

*
* *

— C'est un homme à la mer, il est coulé; il flotte encore; il se débat contre la mauvaise fortune, mais sans grandes chances de la surmonter.

— C'est à la mer. Cela est perdu, fini.

— Il vogue en pleine mer : se dit d'un homme dont la fortune est bien établie (Leroux).

— *Vouga en pleno mar* (Provence, Mistral).

— Il est en pleine mer : se dit de celui qui avance un grand ouvrage qu'il a entrepris (Leroux).

— *Estre dins li grand mar.* Naviguer en grande eau, être dans les grandes affaires (Mistral).

— *Quannu veni di mari,*
Pigghia la trùscia e vottinni a lavari.
Quand tu reviens de la mer, baise la terre et va te purifier (Sicile, Pitrè).

*
* *

— Pour se noyer, autant se noyer en mer que dans une mare pestilentielle (Russe, Dal).

— Pour celui qui brave la mort, la mer n'est qu'un endroit profond sur lequel il nage (Tamoul, PERCIVAL).

*
* *

— La mer noie les marins, le chagrin noie les gens de terre (Russe, DAL).

*
* *

— Ce n'est pas la mer qui fait périr les vaisseaux, mais le vent (Russe, DAL).

*
* *

— *Lu malu tempu vèni di mari.* Le mauvais temps vient de la mer (Sicile, PITRÈ).

*
* *

— *Mare cœlo miscere.* Mêler le ciel et la mer. Hyperbole proverbiale pour exprimer un trouble profond (ÉRASME).

*
* *

— *Mar enflado,*
Femo engroussado,
Quancarèn l'a poussado.

Se dit quand la mer est agitée et qu'on ne sent point de vent (MISTRAL).

— *Anche il mar, che e si grande, si pacifica.* La mer même, qui est si grande, devient calme (Italie, *Polyglot Proverbs*).

— *Marriage wad tame the sea, if a match could be for her.* Le mariage calmerait la mer, s'il se trouvait un époux assorti pour elle (Écosse, HISLOP).

— *Nec apud homines, nec in mari.* Les vertus qui n'ont pas été éprouvées par le danger ne sont en honneur ni dans les navires creux ni parmi les hommes (ÉRASME).

— *Aut terra aut mari*, d'une manière ou d'une autre (ÉRASME).

— *Terra marique*. Cela veut dire faire les plus grands efforts (ÉRASME).

*
* *

— La mer est bonne payeuse. Dicton attribué à Ango par Victor Hugo, qui ajoute : « Elle thésaurise pour le ravage ; méfiez-vous des arrérages. »

*
* *

— *Mare quidem commune certo 't omnibus*, la mer appartient à tout le monde (PLAUTE, *Rudens*, IV, 3).

*
* *

— *Cretensis mare* (*nescit*). Ce proverbe s'appliquait à ceux qui feignaient de ne pas connaître ce qu'ils savaient très bien (ÉRASME).

— *Fairè la mar is Anglés*. Enfoncer les portes ouvertes (MISTRAL).

*
* *

— *La mar brulo pas*. La mer ne brûle pas : il n'y a rien qui presse (MISTRAL).

*
* *

— *L'omu è comu la mari :*
S'un porta oi, porta dumani.

L'homme est comme la mer : s'il ne porte pas aujourd'hui, il portera demain (Sicile, PITRÈ).

— *L'omu e mari,*
Zoccu fa oggi fa dumani.

L'homme et la mer, ce qu'ils font aujourd'hui ils le feront demain (Sicile, PITRÈ).

— Plus on avance sur la mer et moins grand est le chagrin (Russe, DAL).

*
* *

— Ne va pas sur mer sans habit; la mer le gardera (Russe, DAL).

*
* *

— Quel bénéfice résulte des eaux de l'Océan? quel bien vient de la maturité d'une noix vomique? (Tamoul, PERCIVAL).

*
* *

— Une paille peut rester dans la mer, mais un secret ne peut rester dans l'esprit (Tamoul, PERCIVAL).

— *Mare prius vitem tulerit*. La mer rapportera plutôt du raisin (ÉRASME).

— *In aere piscari, venare in mare*. Pêcher dans l'air, chasser dans la mer (ÉRASME).

*
* *

— Si la mer bouillait, il y aurait bien des poissons cuits (Basse-Normandie, FLEURY).

— *Sé la mar boulissié très houres, i ôourrié proun dé péissoun quieu* (Vaucluse, BARJAVEL).

— *Si la mar bouillie tres hours, l'y aurie ben de peisson cuech* (Provence, REINSBERG).

— Si la mer bouillait, où prendre l'eau pour la rafraîchir? (Tamoul, PERCIVAL.)

— Si l'Océan devenait nuages, l'univers serait submergé (Tamoul, PERCIVAL).

*
* *

— Poisson d'eau douce ne va pas à la mer (Prov. chinois, PERNY).

*
* *

— Doux aux mariniers comme la mer aux poissons (E. SUE, *Jean Bart*, p. 42).

— La mer n'achète pas de poissons (Turc, CAHIER).

*
* *

— On ne vend pas le poisson qui est encore dans la mer (Prov. turc, *Mag. pitt.*, 1840, p. 272).

— *Dal mar salato nasce il pesce fresco.* De la mer salée naît le poisson frais (Toscane, REINSBERG).

— *Vanne al mare se vuoi ben pescare* (Toscane, REINSBERG).

— *Quand s'à de pescà, se va al mar* (Lombardie). Pour bien pêcher, il faut aller à la mer.

— Il fait beau pescher en eau large (Français).

*
* *

— La mer ne se plaint pas des poissons (Russe, DAL).

— Fais le bien et jette-le à la mer ; si les poissons l'avalent et que les hommes l'oublient, Dieu s'en souviendra (Anc. prov., LA LANDELLE, *Langage*).

— Faites le bien et jetez-le dans la mer, ou oubliez-le, ne reprochez pas vos faveurs (Perse, RŒBUCK).

§ 2. — LES DEVINETTES.

*
* *

Morse ne chomm e-leac'h ma vez, atao e ia haga teu, Kounnaret aliez, he gounnar e ziskouez dre he wender hag he mouez uhel ha spountuz. Balaen ha laer ez eo. Evel ma gemer heb goulenn a losks hep lavaret. — Ar mour.

(Devine une chose qui) jamais ne reste en place, toujours va et vient. Souvent courroucée, elle manifeste sa colère par sa blancheur et une voix haute qui jette l'épouvante. C'est un balai et un voleur. Comme elle prend sans demander, elle laisse sans rien dire (Communiqué par M. Sauvé).

*
* *

Un grand barat.
Digun lá pas jamès curat.
— *La ma.*

Un grand fossé. — Personne ne l'a jamais curé. — La mer (Gascogne, Bladé). On trouve dans Roque-Ferrier une devinette analogue.

*
* *

Quelle est la chose impossible ?

— Puiser la mer dans un crible (Basse-Normandie, Fleury).

*
* *

Qui est-ce qui porte bien une charretée de foin et qui ne porterait pas un sou?

— La mer.

*
* *

— Qui porterait bien cent glons de glé (paille), et qui ne porterait pas un fer de cheval?

— L'eau et la mer (Haute-Bretagne).

*
* *

Divin ha dougfe eur garg foen
Hag na drougfequet eur spillen?
— *Ar mor.*

Qui est-ce qui peut porter une charretée de foin et ne peut soutenir une épingle?

— La mer (Tréguier, Communic. de M. Le Calvez).

*
* *

Divin ha dougfe eur garg koad
Hag na dougfequet eur n'anoad?
— *Ar mor.*

Devine qui porterait une charretée de bois, et ne pourrait porter une aiguille? — La mer (Tréguier).

*
* *

Sâo tres cousas :
Uma diz que vamos,
Outra que fiquemos
Outra que dancemos,
— Agua, areia, espuma,

Il y a trois choses : l'une dit : nous allons; l'autre : nous restons; la troisième : nous passons.

— L'eau, le sable, et l'écume (la vague) (Portugal, Leite de Vasconcellos, n° 191).

*
* *

Pertout me pausi :
Su la ma nou gausi.
— La neu.

Je me pose partout, excepté sur la mer.

— La neige (Gascogne, Bladé, *Prov. et devinettes*).

*
* *

Ils sont deux auxquels nous demandons sans cesse quelque chose. Ils donnent sans restriction et sans rancune.

— La mer et la terre (Fidji, *Journal of Anthropological Institute*).

*
* *

O tout ema ar marc'h glaz
Evit ober sézhan plas.
— Ar mor.

Voici venir le cheval bleu,
Pour se faire de la place.

— La mer (Com. de M. Le Calvez.)

*
* *

Omne latus terræ cingo; crebrisque procellis
Exagitor; campus liberioris aquæ.
— Mare.

Je ceins de tous les côtés la terre; je suis agitée par de fréquentes tempêtes; c'est moi qui suis le champ où l'eau a le plus d'espace pour se remuer. —.La mer. (*Ænigmata variorum auctorum.*)

CHAPITRE IV

L'EAU DE MER

Dans l'opinion des marins et des habitants des côtes, l'eau de la mer est l'eau par excellence, sans cesse présente à leurs yeux et à leur pensée; aussi ils lui donnent généralement le nom d'*eau*, sans la qualifier de salée ou d'amère. Quand un pêcheur de la Haute-Bretagne parle de l'*iau*, quand un matelot boulonnais dit *el aiau* (DESEILLE), ils désignent par là l'eau de la mer. En Angleterre, *water*, employé par un marin, a la même signification.

Les Egyptiens semblent avoir eu au sujet de la supériorité de l'eau de la mer une opinion analogue à celle des marins modernes. D'après Sénèque (*Questions naturelles*, III, 14), pour eux elle était mâle, toutes les autres eaux étaient femelles.

En Basse-Bretagne, pour désigner un matelot accompli on dit qu'il a de l'eau de mer autour du cœur. *Dour vor èn dro è haloun* (SOUVESTRE, *Foyer breton*). .

L'eau de la mer porte quelques surnoms. A Guernesey (MÉTIVIER, *Glossaire*) on l'appele la *sauce ;* sur la côte de Bretagne, la « lavure des fesses », expression employée surtout en parlant des noyés qui la boivent malgré eux.

§ 1. — LA SALAISON DE LA MER.

D'après un grand nombre de traditions, l'eau de la mer, au commencement du monde, était douce comme celle des rivières et des fontaines. Plus tard elle devint salée, et des récits de pays variés attribuent des causes surnaturelles à la salaison de cette immensité d'eau.

Il était une fois un capitaine de navire qui devint amoureux d'une de ses voisines; il lui fit la cour, et quoiqu'elle fût pauvre, il se maria avec elle, parce qu'elle se tenait bien. Le capitaine reprit la mer après son mariage. Pendant qu'il était absent, un seigneur du voisinage tomba amoureux de la jeune mariée, et comme il était puissant, il l'enleva, la mena à son château et la força de l'épouser.

Quand le capitaine revint de voyage, il fut bien navré d'apprendre cette fâcheuse nouvelle; mais comme il ne pouvait contraindre le méchant seigneur à lui rendre sa femme, il se remit à naviguer. Il fut absent quelques années, et à son retour il apprit que la mer avait envahi tout d'un coup le château où demeurait le seigneur, et que celui-ci avait été noyé avec tous ses gens. Seule, sa femme s'était sauvée et elle était revenue demeurer dans la maison de son premier mari. En apprenant cette bonne nouvelle, le capitaine ne se sentit pas de joie; il se hâta d'aller retrouver sa femme, et ils furent tous les deux heureux de se voir. Il lui demanda alors comment, seule entre tous, elle avait pu échapper à la mort.

— Un jour, répondit-elle, la mer s'enfla, et elle envahit les terres du seigneur qui me retenait contre mon gré; bientôt elle arriva au pied du château et se

mit à battre les murs. Les vagues accouraient l'une après l'autre, plus hautes que des mâts de navire, et ébranlaient les murailles qui finirent par s'écrouler. Tous ceux qui habitaient le château furent écrasés sous ses débris ou noyés. Quant à moi, je n'eus point de mal dans l'endroit où je m'étais réfugiée, et quand ces méchants ont été tués, la mer s'apaisa, et je pus revenir ici.

— Puisque la mer t'a épargnée, répondit le capitaine, il faut que j'aille la remercier du service qu'elle m'a rendu.

Il alla trouver la Mer et lui dit :

— O Mer! pendant mon dernier voyage, vous m'avez rendu un grand service : un méchant seigneur avait enlevé ma femme et l'avait épousée contre son gré ; vous avez détruit son château et vous l'avez noyé, laissant ma femme s'échapper seule. Je viens vous remercier et veux vous montrer que je suis reconnaissant. Tout le monde vous admire, ô Mer ! pour votre étendue, votre flux et votre reflux. Désormais, si vous voulez me suivre, chacun admirera aussi votre goût.

La Mer ne répondit rien, mais elle se mit à suivre le capitaine qui la mena dans un pays rempli de carrières de sel. La mer couvrit le pays et les carrières, et depuis ce temps elle a toujours été salée. Elle remercia le capitaine, qui revint dans son pays ; depuis, il vécut toujours heureux avec sa femme, et s'il n'est pas mort, il vit encore. (Conté en 1882 par François Marquer, de Saint-Cast, mousse.)

D'après une autre version, également des bords de la Manche, et qui ne diffère de celle-ci que par les détails, quand le capitaine eut conduit la mer aux carrières de sel inépuisable, il rencontra la Lune. Celle-ci lui reprocha d'avoir mené, sans sa

permission, la Mer, sa sujette, dans le pays au sel. Pour le punir, elle l'enleva, et c'est lui qu'on voit se promener dans la lune.

Dans un conte qu'on trouvera au chapitre de la la Lune, t. II, du présent ouvrage, la mer est avalée une première fois par la lune, en punition des naufrages qu'elle avait causés; une seconde fois, la lune veut l'avaler, mais la mer étant devenue salée dans l'intervalle, elle la cracha.

On croit aussi en Haute-Bretagne que si l'eau de la mer est salée, c'est qu'elle baigne des montagnes de sel recouvertes par ses eaux : elle est uniformément salée partout, parce que son mouvement, qui dure toujours, déplace constamment le sel et le distribue sur toute son étendue.

Le P. Fournier (*Hydrographie*, IX, 24) disait en parlant de la salaison de la mer : « Pourquoy le dessus de la mer est salé. — Je responds avec Aristote que le soleil attire du fond de la mer quantité d'exhalaisons grossières et de vapeurs qui se meslent, qu'il cuit et brusle lors qu'elles s'approchent de la surface de l'eau, et que cet (*sic*) cela qui engendre cette salure. Car nous voyons que les choses adustes et bruslées apportent tousiours quelque espece d'acrimonie et salure.... Theophraste et Cardan, livre II de *Subtilitate*, ont voulu dire qu'il y avoit des montagnes de sel sous la mer qui causoient cette salure. »

Aux siècles derniers quelques auteurs professaient une opinion assez semblable ; d'après Valmont-Bomare (*Dictionnaire d'Histoire naturelle*, t. VIII, p. 375), ils pensaient que la salure de la mer était due à des bancs inépuisables de sel gemme qui sont répandus sur la terre et que les eaux des pluies qui se rendent à la mer dissolvent incessamment.

Un conte norvégien du recueil d'Absjörnsen et

Moë, intitulé : *le Moulin magique*, attribue la salure de la mer à ce moulin, qui a le privilège, moyennant certaines paroles, de moudre tout ce qu'on lui demande. Il finit par tomber entre les mains d'un marin qui l'emporta bien vite à son bord, sans demander les paroles nécessaires pour l'arrêter. Quand le navire fut en pleine mer, le marin lui dit : « Mouds du sel, vite et bien. » Et le moulin de vomir du sel. Lorsqu'il y en eut la charge du vaisseau, le marin lui cria de s'arrêter ; mais le moulin marchait toujours parce qu'il n'obéissait qu'à une formule magique. Le tas de sel devint de plus en plus haut, et le navire finit par couler bas. Le moulin est encore actuellement au fond de la mer à moudre du sel, ce qui fait que l'eau est salée.

On raconte aussi sur les bords de la Manche une légende assez semblable : Un capitaine terreneuvat dérobe à un sorcier un moulin qui moulait tout ce qu'on lui disait de moudre. Arrivé en pleine mer, le capitaine lui commanda de moudre du sel ; mais comme il ne savait pas les paroles nécessaires pour l'arrêter, son navire coula, et le moulin moud encore du sel au fond de la mer.

Cette légende du moulin magique a pu être empruntée aux marins du Nord par les matelots bretons, qui ont avec eux de fréquentes relations, à cause des pêcheries d'Islande, et de l'appât (rogue) pour les sardines. Celui-ci est en effet apporté chaque année sur les côtes de Bretagne par des navires norvégiens. Il est possible aussi que Bretons et Scandinaves aient puisé à une source commune.

Quoi qu'il en soit, il est certain que cette légende est très anciennement populaire chez les peuples scandinaves. On rencontre la mention du Grottasavngr ou moulin magique dans tous les manuscrits de l'Edda

de Sæmund, sauf dans un exemplaire de la Bibliothèque royale de Copenhague.

D'après Thorpe (t. I, Appendix), le roi de Danemark Frodi, ayant été rendre visite au roi de Suède Fiölnir, acheta deux esclaves, Fenia et Menia, qui étaient grandes et fortes. A cette époque, on avait trouvé en Danemark deux meules de moulin si énormes qu'aucun homme ne pouvait les mettre en branle; elles avaient la propriété de moudre tout ce qu'on leur demandait. Ce moulin appelé Grotti avait été donné par Hengikiaptr au roi de Danemark. Celui-ci ordonna à ses deux esclaves de moudre pour lui de la poussière d'or, la paix et la prospérité. Il ne leur était permis de s'arrêter ou de dormir que lorsque le coucou cessait de chanter ou qu'elles-mêmes chantaient quelque chose. C'est à l'un de ces moments qu'elles chantèrent le poème de l'Edda appelé le Grottasavngr, en souhaitant qu'avant qu'elles l'eussent fini une armée arrivât pour combattre Frodi : cette même nuit arriva un roi de la mer appelé Mysing, qui tua Frodi et emporta un grand butin. Mysing emmena avec lui le moulin Grotti, ainsi que Fenia et Menia, et leur ordonna de moudre du sel. A minuit elles lui demandèrent s'il en avait suffisamment; mais il leur ordonna de continuer à moudre. Elles poursuivirent leur besogne, mais peu après le navire coula. Il se forma alors un tourbillon dans l'Océan, où l'eau tombe dans le milieu de la pierre à moudre; c'est depuis cette époque que la mer est salée.

Les Finnois attribuaient la salaison de la mer au Sampo, moulin merveilleux qui d'un côté est un moulin à farine, de l'autre un moulin à sel, d'un troisième côté un moulin à monnaie. Le Sampo est un sujet de batailles; l'aigle monstrueux s'en empare,

il enlève le beau couvercle et le jette dans la mer au milieu des vagues bleues ; le Sampo se brise et de ses morceaux, les uns roulèrent dans l'abîme et ils se répandirent dans ses profondeurs, comme une source de richesses pour l'onde, comme un trésor caché pour les fils d'Ahto (*Kalevala*, R. X et XLVII).

Dans le pays de Tréguier, les marins racontent que la salure de la mer est due aux navires chargés de sel qu'elle a engloutis depuis le commencement du monde. Elle deviendra de plus en plus salée, à mesure que d'autres navires chargés de sel y feront naufrage (Comm. de M. Le Calvez).

Les Égyptiens (PLUTARQUE, *Isis et Osiris*, XV) disaient que le sel était l'écume de Typhon, qu'ils assimilaient à la mer, et auquel probablement ils attribuaient sa salaison.

D'après une légende indienne (DORVILLE, *Histoire des différents peuples*, t. II, p. 81), Agastéa, homme très petit, puisque sa hauteur n'excédait pas un pouce, mais fort saint, se promenait sur le bord de la mer, dout les eaux étaient douces alors. Elle le railla sur sa petite figure ; il s'en piqua, et, plein de dépit, il fit venir toute la mer dans sa main, comme si c'eût été une goutte d'eau et l'avala tout entière. Les anges furent fort en peine, et lui remontrant combien ils perdraient quand il n'y aurait plus de mer, ils le conjurèrent de la rendre ; il ne put résister à leurs prières, il la rejeta comme de l'urine : de là vient qu'elle est salée.

Dans un résumé du livre III du Mahâbhârata fait par A. Barth, (*Mélusine*, t. II, c. 365-8) Agastya vide la mer pour permettre aux dieux de vaincre les Daïtyas qui s'étaient réfugiés au fond de la mer ; le saint ermite l'avale tout entière, mais quand les dieux le prièrent, après la victoire, de restituer les

eaux, il n'en restait plus trace, il les avait digérées.

Les Indiens des Iles Vancouver racontaient que la mer était salée à cause de la sueur de l'esclave qui emporta l'eau qu'un géant gardait dans un panier, légende rapportée page 10.

Une tradition marocaine, traduite au chapitre de l'Origine de la mer, fait remonter la salaison de la mer au séjour qu'elle fit dans le ventre des moustiques, qui, par l'ordre de Dieu, l'avaient avalée pour la punir de lui avoir désobéi.

Pline (liv. II, ch. 101) disait que le soleil est l'aliment de la mer, la lune celui des eaux douces. On trouve dans Shakespeare une idée tout opposée, et qui semble empruntée à une croyance populaire : « Tout vole dans la nature : la lune vole effrontément au soleil la pâle lumière dont elle brille; la mer dérobe à la lune les larmes dont elle compose l'amertume de ses flots (*Timon d'Athènes*, acte IV, sc. 3). »

On a vu plus haut que la mer passait pour être formée des larmes de Saturne (p. 9) et conséquemment salée. Cette tradition peut être rapprochée d'une autre qui est rapportée par Celse; écrivant contre les chrétiens, il leur reproche de croire que les sources thermales proviennent des larmes des anges déchus (*Revue britannique*, 1871, I, 13).

D'après les Javanais (L. DE BACKER, p. 234), lorsque le ciel et la terre eurent été séparés l'un de l'autre, la terre était triste, parce qu'elle était ballottée continuellement sur la mer et qu'elle était poussée çà et là par le vent. Alors s'élevèrent deux vents qui vinrent de la terre et du ciel. Lorsque le vent qui venait d'en bas rencontra celui d'en haut, les deux se réunirent, puisqu'ils avaient le même but, et attaquèrent la mer. La mer fut toute troublée et ne put s'apaiser ; les eaux flottaient continuellement en haut

et en bas. Ceci fit que l'eau de la mer fut ce jour-là chargée de sel.

Au moyen âge et au XVI^e^ siècle, des savants semblaient croire avec le vulgaire que la mer était surtout salée à la surface, mais cessait de l'être à une certaine profondeur. Le P. Fournier (*Hydrographie*, IX, 26) cite l'opinion de plusieurs auteurs sur ce sujet : « Sainct Thomas et Scaliger disent qu'il y a des plongeurs qui du fond de la mer rapportent des vases pleins d'eau douce : que si on descend un vaisseau bien bouché dans l'eau bien avant et qu'on le débouche, on le rapportera plein d'eau douce. Et de fait, Linscot, en ses relations de l'Inde orientale traitant de l'Isle et ville d'Ormuz, qui est entièrement destituée d'eau douce, dit qu'en ce lieu il se trouve des hommes qui, plongeant quatre ou cinq brasses dans la mer jusqu'au fond, en tirent de l'eau qui ne le cède en rien pour la douceur à l'eau de fontaine. »

Les marins anglais et français croient aussi que le fond de la mer n'est pas salé. Basil Hall (*Scènes de la Vie maritime*, p. 53) assure avoir entendu dire à des matelots que si on descendait dans la mer à la profondeur de cent brasses une bouteille bien bouchée, on la retirerait pleine d'eau douce. La même croyance existe en Basse-Bretagne ; dans le pays de Tréguier on assure que le fond de la mer n'est pas salé, et on prétend qu'au large, mais bien loin des côtes, quand les marins n'ont pas d'eau douce, ils peuvent s'en procurer en plongeant au fond de la mer un seau chargé d'une pierre pesante (Comm. de M. Le Calvez).

Sur la côte du Finistère, si le poisson ne mord pas à l'hameçon, le pêcheur dit que la mer n'est pas salée à l'endroit où il se trouve, et que sa ligne est descendue dans un puits (Comm. de M. Sauvé).

Dans ses *Questions naturelles*, livre IV, ch. 2, Sénèque rapporte que, d'après le navigateur Euthymène de Marseille, l'eau de la mer Atlantique est douce, et nourrit des animaux semblables à ceux du Nil, opinion que le philosophe romain traite, avec raison, de fable.

Suivant certaines traditions, la mer peut même devenir, par exception, douce en certains endroits. D'après Pline, au moment où Denys, tyran de Sicile, fut chassé du trône, la mer, par un prodige, devint douce dans le port de Syracuse pendant un jour (liv. II, ch. 104).

Les *Légendes et traditions de l'Archipel indien*, p. 50, racontent que comme on manquait d'eau douce, le roi Sang Souperba plongea son pied dans la mer au milieu d'un rond de rotins qu'il avait fait faire, et par la volonté du Tout-Puissant, l'eau salée devint douce. Depuis cette époque l'eau est douce et non salée vis-à-vis de la rivière de Sapat. Cette légende rappelle celle de plusieurs saints, entre autres celle de saint Pol qui, à l'île de Batz, fit jaillir d'un coup de bâton une fontaine d'eau douce que l'eau couvre et découvre à chaque marée.

L'eau de mer passait pour être moins amère en hiver qu'en été (PLUTARQUE, *Causes naturelles*, IX).

D'après la tradition grecque, qui semble subsister encore, en un endroit des côtes de la Sicile la mer était douce.

Parfois, disent les marins (E. RECLUS, *la Sicile*), on voit encore Alphée jaillir de la mer, et, dans un courant tourbillonnant, les fleurs, les feuilles et les fruits de la Grèce.

§ 2. — L'EAU DE MER DANS LA RELIGION, LA SUPERSTITION ET LA POLITIQUE.

Ainsi qu'on l'a vu dans le chapitre précédent, l'origine de la mer est, dans beaucoup de théogonies, en relation intime avec les divinités elles-mêmes; aussi n'est-il pas surprenant de voir beaucoup de peuples montrer pour les eaux un profond respect.

Les traces de cette idée se retrouvent dans plusieurs passages des écrivains de l'antiquité. Hérodote, livre I, c. 139, constatait que chez les Perses il était défendu de cracher et d'uriner dans les rivières. Il est vraisemblable que cette défense s'appliquait aussi à la mer, surtout si on la rapproche du précepte formulé par Hésiode, *Les Travaux et les Jours :* « Ne va pas uriner dans le courant des fleuves qui se dirigent vers la mer. »

Pline, liv. XXX, ch. 2, rapporte que l'un des mages envoyés par Tiridate en ambassade à Néron, ne voulut pas venir à Rome par mer, parce qu'il ne pensait pas qu'il fût permis de salir cet élément de tous les immondices qu'y occasionnait le séjour des hommes. Cette croyance, que Marco Polo constatait au moyen âge, a subsisté jusqu'à nos jours dans quelques contrées de l'Orient. Par suite de scrupules religieux, dit Robertson (*Recherches historiques sur l'Inde ancienne*), plusieurs naturels de l'Indoustan refusent encore aujourd'hui de s'embarquer et de servir sur mer.

Dans notre Europe moderne, les vestiges de cette antique croyance n'ont pas entièrement disparu.

En Portugal, la mer est sacrée ; aussi l'on ne doit point y jeter de choses immondes ; si on les y jette, elle ne peut les garder et se hâte de les rejeter. Cette

idée de la mer sacrée est reproduite dans plusieurs chants de différentes provinces de Portugal. En ce même pays, c'est un péché de pisser dans l'eau; mais si, après l'avoir fait, on dit : « Mort au diable, vive le petit Jésus ! » on efface ce péché (LEITE DE VASCONCELLOS. *Tradiçoes*, p. 82 et 71).

En Espagne, la mer est aussi sacrée (Comm. de M. Braulio Vigon).

Les marins prétendent au reste que la mer a horreur de tout ce qui est malpropre, et qu'elle se hâte de se débarrasser des choses impures que peuvent contenir ses eaux.

Sénèque (*Questions naturelles*, liv. III, ch. 26) dit qu'il est dans la nature de la mer de rejeter sur le rivage toute sécrétion et toute impureté. Elle élève du fond de ses abîmes des cadavres, des végétaux, des objets semblables à des débris de naufrage; et ses purgations s'opèrent non seulement quand la tempête soulève les flots, mais par le calme le plus profond. On croit aussi en Haute-Bretagne que la mer se purge pendant la tempête et qu'elle rejette les cadavres.

Dans le pays de Tréguier, on ne doit rien jeter de sale dans la mer, parce qu'elle conserve même la pourriture; on dit même qu'elle empêche la pourriture de pourrir (Comm. de M. Le Calvez). A l'île de Batzon ne se fait aucun scrupule de jeter les immondices à la mer, parce qu'elle purifie tout (Comm. de M. G. Milin).

Lorsque le Port-Blanc n'était qu'un port de pêche et non une petite station balnéaire, la première fois que les gens de la ville de Tréguier voulurent s'y installer pour se baigner, les pêcheurs les regardèrent d'un mauvais œil, prétendant que les citadins devaient envenimer la mer (Comm. de M. Le Calvez).

Aux Carolines, le premier soin des hommes qui

se lèvent de grand matin est de se rendre au rivage pour se laver, se baigner et se rincer la bouche. Il leur est défendu d'employer de l'eau douce à ces différents usages, et ils sont persuadés que quiconque le ferait, tenterait en vain de prendre du poisson, lorsqu'il irait à la pêche. Aux Andaman, au moment où un garçon arrive à la puberté, il entre dans la mer jusqu'à la ceinture, et avec la main ouverte il s'asperge lui-même et aussi les assistants, cérémonie considérée comme un charme et comme une sauvegarde (E. H. Man, p. 65).

Dans la crainte du mauvais œil, les bergers Abkoses mènent leurs bêtes à la mer pour leur faire lécher du sel, et ils commencent par boire eux-mêmes à l'onde salée (*Tour du monde,* t. XLIII, p. 364).

Pour les ablutions l'eau de la mer était la plus efficace. Tacite (*Annales*, l. XV, 44), raconte qu'au temps de Néron, les dames romaines, après avoir imploré Junon, d'abord au Capitole, puis au bord de la mer la plus voisine, y puisèrent de l'eau pour faire des aspersions sur les murs du temple et la statue de la déesse.

Chez certaines peuplades de l'Océanie (Rienzi, *Océanie*, t. II), existe encore la croyance à la supériorité de l'eau de la mer sur celle des sources ou des rivières. Les ablutions dans la mer font aussi partie de la religion brahmanique. Le chapitre xxxii du Dharmasindhu, traduit dans les *Annales du Musée Guimet*, t. VII, y est consacré. On y lit qu'on peut se baigner dans la mer à une date de pleine lune, de nouvelle lune, et autres du même genre, mais qu'il faut éviter de le faire les vendredis et mardis. Le traducteur ajoute en note qu'au pèlerinage au Pont de Rama, on y accomplit des ablutions dans la mer. Le bain pris au moment des éclipses, surtout s'il est

pris dans l'eau de la mer, a la vertu de purger l'âme de toutes ses souillures. Les bains que l'on prend aux solstices et aux équinoxes, à la nouvelle et à la pleine lune, le onzième jour de la lune, ont la même efficacité (DUBOIS, *Mœurs des peuples de l'Inde*, 2e p., ch. v).

Cette coutume du bain qui expie les fautes a été en usage dans l'antiquité; on la retrouve dans le Nouveau-Monde, et des traces en ont subsisté en Occident jusqu'à nos jours. Catulle (LXXXVIII) dit en parlant de quelqu'un qui n'a pas expié ses fautes :

Non genitor Nympharum abluit Oceanus.

Le traducteur ajoute en note : « Les anciens avaient l'habitude de se baigner dans les flots de la mer, comme pour expier leurs fautes » (Coll. Nisard).

Les anciens Péruviens se baignaient dans la rivière la plus voisine et répétaient cette formule : « O toi, rivière, reçois ces péchés que ce jour j'ai confessés sous le soleil; porte-les à la mer, et qu'ils ne reparaissent jamais (BRINTON, p. 133).

A Banyuls (Pyrénées-Orientales), anciennement les hommes, surtout ceux d'un certain âge, se rendaient de grand matin au bord de la mer le jour de la Saint-Jean; ils s'y plongeaient et se laissaient sécher par les rayons du soleil levant. La coutume de se baigner dans la mer à certaines époques déterminées n'a pris fin dans le Roussillon que depuis fort peu de temps. Un de mes amis se rappelle avoir vu, il n'y a pas plus de vingt-cinq à trente ans, les hommes et les femmes retrousser leurs culottes ou leurs jupons et se promener dans la mer le jour de la Saint-Jean (Comm. de M. L. Martinet).

A Naples, d'après un usage ancien, qui n'était pas entièrement abandonné en 1580, la veille de la Saint-Jean, vers le soir, tous les hommes et toutes les

femmes se rendaient à la mer et s'y lavaient nus; ils étaient persuadés qu'ils se lavaient de leurs péchés, à l'exemple des anciens qui allaient pour le même motif se baigner dans le Tibre (GRIMM, ch. XX).

Saint Augustin regarde comme un reste de paganisme le fait que le jour de la Saint-Jean, les chrétiens de Libye venaient au bord de la mer et s'y baptisaient.

L'idée de purification est apparente dans la cérémonie du bain qui donne son nom à la fête de la nouvelle année à Madagascar. Les Siamois ont aussi l'habitude de se baigner, et, d'après Sangerman, les Birmans s'amusent à la nouvelle année à se jeter de l'eau les uns aux autres (WAKE, *Journal of Anthropological Institute*, 1882, p. 25).

Les femmes cypriotes se rendent encore religieusement une fois par an au bord de la mer, comme au temps où elles allaient célébrer la naissance de la Déesse : l'écume des flots n'est plus consacrée à Vénus, mais les Cypriotes y trempent encore pieusement la main. « Nous avons, disent-ils, trois patrons supérieurs à tous les autres, saint Georges, saint Lazare et la sainte Mer (RECLUS, t. IX, p. 684). »

Les femmes musulmanes de Sidon s'assemblent en grand nombre sur la falaise autour d'un petit wely pour s'amuser, chanter et jeter leurs péchés de l'année sur une femme chrétienne, si elles en rencontrent une, ou tout simplement dans la mer, si elles ne peuvent trouver une victime. Elles dansent dans la prairie où s'élève le tombeau du saint et vont ensuite se baigner toutes nues dans la mer, afin de se purifier convenablement. Cette cérémonie se fait un mercredi, une fois chaque année. On assure que cette singulière pratique date d'une antiquité très reculée (LORTET, *Tour du monde*, t. XLI, p. 4).

A Zanzibar, lors de la fête du nouvel an, avant le jour, toute la population noire, qui pendant la nuit s'est livrée à diverses cérémonies, se précipite à la mer pour prendre un bain ; les femmes y accourent enguirlandées d'une plante rampante qui s'appelle dans la langue du pays l'herbe de la nouvelle année (*Bulletins de la Soc. de Géographie*, 1868, t. XII, p. 557).

Dans bien d'autres cas on retrouve l'usage des bains et des ablutions : Sur les côtes de la mer Rouge, on se lavait dans l'eau de mer après avoir veillé un cadavre. Toutes les femmes de la ville de Massouah, parées de leurs plus beaux atours, se rendaient au bord de la mer, pour se baigner avec la veuve, aux gémissements de laquelle elles avaient joint les leurs la nuit précédente (Valentia, *Voyage dans l'Indoustan*, t. II, p. 244).

L'eau de mer paraît aussi avoir joué un rôle symbolique dans certaines cérémonies politiques :

En Océanie, lors de l'investiture royale, la procession se rendait sur la plage, et la statue d'Oro montait sur la pirogue sacrée. A un certain signal, le roi, resté jusqu'alors sur le lit du dieu, prenait une branche de mero sacré coupée dans l'enceinte du moraï, marchait vers la mer, s'y baignait et s'y purifiait. Cette ablution accomplie, il montait dans a pirogue où le grand-prêtre le ceignait du maroura, en invoquant la divinité par ces mots : « Répands l'influence du roi sur la mer, vers l'île sacrée » (Rienzi, *Océanie*, t. II, p. 230).

Les Soudans de l'Asie descendirent vers la Méditerranée, et pour annoncer à celle-ci sa future destinée, ils se firent apporter de l'eau de la mer, du sable et une rame (Chateaubriand, *Itinéraire*. p. 175).

Chez un grand nombre de peuplades de l'Amérique, de l'Afrique et de l'Océanie, existe la coutume

de laver les enfants dans l'eau de mer, dès qu'ils sont nés.

Les Fuégiens, par exemple, les plongent, ordinairement quelques jours après leur naissance, dans l'eau de mer froide, d'après le préjugé que cela facilitera leur croissance (BRIDGES, *Bull. de la Soc. d'Anth.*, 1884, p. 170).

Le même usage existait au Colorado (*Bull. de la Soc. d'Anth.*, 1883, p. 806).

D'après Tavernier, t. II, p. 560, lorsqu'à la naissance d'un petit Cafre on lui enlevait un testicule, on lui donnait de l'eau de la mer à boire.

On retrouve aussi l'eau de mer liée aux cérémonies du mariage et des funérailles. A Rotouna, le jour où le mariage doit être accompli, les amants sont conduits au bord de la mer et entrent dans l'eau. La fille se couche sur le dos, et l'homme lui lave le corps ; ensuite, celui-ci se couche dans le sens opposé, et la femme pratique le même cérémonial. Ceci se passe devant un grand nombre de témoins des deux sexes qui chantent pendant qu'ils sont dans l'eau (LESSON, *Les Polynésiens*, t. II, p. 435).

A certaines fêtes, les dieux eux-mêmes étaient portés à la mer pour y prendre un bain. M. Salt eut l'occasion de voir les dieux portés en procession pour être baignés dans la mer, à la pointe la plus orientale de l'île de Ceylan, qui est considérée comme le lieu le plus sacré (VALENTIA, t. II, p. 29).

Chez quelques peuples, on retrouve la coutume de se noyer volontairement dans la mer pour être agréable aux divinités :

Au Japon, ceux qui sont le plu pénétrés de l'amour d'Amida lui offrent leur vie, et la dévotion la plus ordinaire est de se noyer en son honneur. Les uns se précipitent dans l'eau, la tête la première ; d'autres

se font conduire au milieu de la rivière dans un petit bateau proprement décoré; ils se font attacher des pierres aux jambes, au milieu du corps et au cou, et se jettent en bas au son des instruments de musique. Tous les parents, les amis et une quantité de bonzes assistent à cette cérémonie. On peut se rappeler que les Germains se noyaient quelquefois de la même manière en l'honneur de leurs divinités.

D'autres se joignent plusieurs ensemble; un d'eux prêche ses camarades sur le mépris de la vie. Cet exercice dure un mois, après lequel la société va se rendre dans une barque; ils y boivent, ils se réjouissent et la fête se termine par se jeter à la mer, où moyennant un trou fait à sa quille ils laissent couler le bateau à fond (DORVILLE, t. I, p. 254.)

Lorsque certains peuples ont à traverser la mer ou à s'y plonger, ils ont la coutume de prendre un peu d'eau, comme pour se purifier ou s'assurer la protection des divinités de l'eau : Quand les Hottentots sont sur le point de traverser une rivière ou de nager dans la mer, pour gagner quelque rocher, ils ne manquent jamais de jeter sur eux quelques gouttes d'eau et de se frotter le nez avec un peu de vase, en marmottant plusieurs paroles sans doute mystérieuses. Si on les interroge, ils répondent : Ne voyez-vous pas qu'il y a danger? (DORVILLE, t. IV, p. 445.)

Avant de quitter le rivage pour harponner le saumon, c'est une pratique habituelle aux naturels d'entrer dans l'eau et de se frotter la figure fortement, dans l'espoir que cela fera venir le poisson plus facilement; et en vertu de la même idée, au commencement de la saison, hommes et femmes vont dans l'eau par une nuit où il fait clair de lune,

et ils font la planche, se laissant flotter çà et là, sans dire un mot, mais se croisant les bras, et étendant le dos de leur main du côté de la lune (SPROAT, *Savage life*, p. 221).

L'eau de la mer a même joué un rôle dans la divination, et dans les épreuves pour connaître l'innocence ou la culpabilité des accusés.

Lorsque pour la divination on employait l'eau de la mer, elle se nommait Hydromantie. On la pratiquait de deux manières : ou en remplissant un bassin d'eau et suspendant un anneau à un fil qu'on tenait avec un doigt, pendant que celui qui faisait cette opération proférait quelques paroles, et suivant que cet anneau battait les bords du bassin, il en tirait ses prédictions; ou en évoquant les esprits qui paraissaient au fond du bassin (BANIER, *Les fables expliquées*, t. I, p. 365-6).

L'épreuve par l'eau était usitée aux environs de Fort-Dauphin. Les infortunés qui devaient la subir étaient conduits au pied de la roche d'Itapère; le plus ou moins de vent, le degré d'élévation de la marée décidait de leur sort. Ils devaient se tenir debout, les mains appuyées sur le rocher fatal, et les jambes dans la mer jusqu'aux genoux.

Pendant un intervalle de temps dont la durée était fixée, si les vagues qui viennent toujours se briser avec fracas sur le récif dont cette roche est entourée ne leur couvraient qu'une partie des cuisses, ils étaient proclamés innocents; mais si par malheur une seule goutte d'eau détachée de la lame venait à mouiller la partie supérieure de leur corps, ils tombaient à l'instant percés de coups de zingales et de flèches (L. GARNERAY, *Scènes maritimes*, t. I, p. 175).

§ 3. — PRIVILÈGES ET PROPRIÉTÉS DE L'EAU DE MER.

En vertu de sa salaison, l'eau de mer passe pour jouir de certains privilèges.

On croit sur le littoral breton que l'eau de mer assouplit les membres, tandis que l'eau douce les glace. Dans la Gironde, on assure qu'elle ne mouille pas. La même croyance se retrouve en Poitou (Comm. de MM. Daleau et G. Musset). En Haute-Bretagne, de même que sur les côtes du Finistère et du Morbihan, on dit en proverbe que « l'eau de mer n'enrhume pas ». Et les marins en sont persuadés. Ils disent que si elle enrhumait comme l'eau douce, personne ne voudrait mettre le pied dans une embarcation où l'on est à chaque instant mouillé. Dans le Finistère, ils assurent qu'il n'est pas rare de voir des hommes fortement enrhumés en quittant la terre, se débarrasser comme par enchantement de cette incommodité, si quelque paquet de mer vient à « les tremper comme une soupe (Comm. de M. Sauvé). »

En Ecosse, c'est une croyance commune que si l'on est mouillé par l'eau de mer, cela n'entraîne pas des conséquences aussi fâcheuses que si c'était de l'eau douce, et l'on dit que si l'eau de mer était aussi mauvaise que l'autre, aucun pêcheur ne pourrait vivre (W. GREGOR, *Folk-Lore Journal*, 1884, p. 356).

Dans le pays de Tréguier, on assure que quand il fait froid, si l'on veut être certain de se réchauffer, on n'a qu'à se plonger dans la mer (Comm. de M. Le Calvez). Les Arabes (*Merveilles de l'Inde*, ch. XXIII) croyaient qu'en hiver l'eau de mer était chaude.

Au XVII^e^ siècle, d'après Œxmelin (*Histoire des aventuriers*, t. I) les Hollandais tenaient que l'eau de mer jetée sur les personnes qui passaient la ligne les

garantissait de plusieurs maladies qu'ils auraient pu contracter par le changement de climat; aussi presque tous se baignaient dans la mer, tant ceux qui avaient déjà franchi la ligne que ceux qui n'y avaient point passé.

Un chapitre de l'*Hydrographie* du P. Fournier (ch. XXV du livre IX) traite de la singulière opinion suivante, que l'on retrouve dans Plutarque (*Causes naturelles*, ch. I) : « Que l'eau de la mer n'est propre à esteindre le feu. Cela se vit manifestement, dit-il, en la bataille d'Actium, où Auguste s'estant du commencement abstenu du feu, enfin y eut recours et le feu s'estant pris de toutes parts, les soldats d'Antoine au commencement l'esteignirent, premièrement avec de l'eau douce, puis avec quantité d'eau de mer; mais... n'en iettants que lentement et en petite quantité, le feu s'accreut tellement qu'ils furent contraints de céder, dit l'historien Dion en la *Vie d'Auguste*. On attribuë la cause de cela à la graisse et salure de l'eau de mer. Procope dit que l'eau de mer iettée sur le bitume et le soufre l'enflamme davantage. »

Sur l'isthme de Sour (Tyr) on trouve un puits dont l'eau se trouble en septembre et devient, pendant quelques jours, pleine d'une argile rougeâtre. C'est l'occasion d'une grande fête pour les habitants. Ils viennent alors en troupe à ce puits et y versent un seau d'eau de mer qui, selon eux, a la vertu de rendre la limpidité à l'eau de la source (VOLNEY, *la Syrie*, ch. VIII).

L'eau de mer et la médecine.

Dans la médecine antique, l'eau de mer était fréquemment employée. Pline (liv. XXXI, ch. XXXIII) donne une assez longue énumération des maladies pour lesquelles elle était recommandée. Quelques-

unes de ces croyances ont subsisté dans le peuple jusqu'à nos jours.

On dit en Haute-Bretagne que si on est enrhumé, il faut boire de l'eau de mer le matin et le soir ; après un jour de ce traitement, on est parfaitement guéri.

En Poitou, on croit que l'eau de mer guérit les bronchites anciennes et qu'un verre d'eau pris à jeun fait disparaître le mal de gorge (Comm. de M. G. Musset). Aux îles Andaman, on boit de l'eau de mer pour se préserver de la toux (MAN, p. 17).

On s'en sert comme purgatif, d'où ce dicton usité sur les bords de la Manche :

Rien n'vaut mieux pour purger
Qu'un verra d'iau d'mé.

Dans le pays de Tréguier, il est d'usage lorsqu'on se purge avec de l'eau de mer, au printemps ou à l'automne, de souffler dessus pour en éloigner toute impureté et d'en répandre un peu sur le sol avant de la boire. Cette espèce de libation est aussi observée par ceux qui vont puiser de l'eau à la mer pour d'autres usages. On assure que, pour être efficace, elle doit être prise au moment du reflux (Comm. de M. Le Calvez).

En Espagne l'eau de mer est considérée comme excellente pour purger (Comm. de M. Braulio Vigon). En Ecosse, il y a peu d'années, on se servait très souvent d'eau de mer comme purgatif, et on la buvait le matin avant le déjeuner. On en buvait le plus possible, et on la faisait suivre d'une absorption d'eau ferrugineuse, s'il s'en trouvait dans le voisinage ; à défaut d'eau minérale, on buvait de l'eau de source. On mangeait ensuite un peu de « dilse or dulse » (*Rhodymenia palmata*), et on allait se promener (W. GREGOR, *Folk-Lore Journal*, 1884, p. 355).

Dans l'antiquité (PLINE, XXXI, 33) on administrait l'eau de mer comme purgatif, et pour faire rendre par en bas et par en haut la bile noire et les grumeaux de sang. « Quelques-uns, dit-il, la prescrivent à l'intérieur dans les fièvres quartes, et la donnent gardée depuis longtemps et dépouillée par là de ses qualités malfaisantes, dans le ténesme et les affections articulaires. D'autres la prescrivent bouillie. Tous veulent qu'elle soit puisée au large, et pure de mélange d'aucune substance douce, et que l'on vomisse avant d'en faire usage. Il faut alors y mêler du vinaigre et du vin. Ceux qui la donnent pure recommandent de manger par-dessus des raiforts avec du vinaigre miellé pour faciliter le vomissement. On donnait aussi de l'eau de mer en lavement; employée ainsi et chauffée, elle calmait les tranchées et le choléra. »

En Haute-Bretagne, on dit que pour se guérir des maux d'yeux, il faut se les laver soi-même avec de l'eau de mer et se tenir la tête penchée pendant un quart d'heure; il faut renouveler cette opération sept ou huit fois de suite, le matin avant le soleil levé et le soir après le soleil couché.

Les habitants du Finistère et ceux du Pas-de-Calais ont une croyance analogue.

En Espagne l'eau de mer prise comme boisson guérit les glandes et les maladies des yeux (Comm. de M. Braulio Vigon).

D'après Pline, les médecins regardent l'eau de mer comme efficace pour résoudre les tumeurs, et, bouillie avec de la farine d'orge, pour guérir les parotides. On la mêle encore dans les emplâtres, surtout les emplâtres blancs et les cataplasmes. Il n'est rien qu'on lui préfère pour fomenter les testicules tuméfiés, ainsi que les engelures avant l'ulcération.

On l'emploie de même pour les affections psoriques, les démangeaisons et le lichen. Elle détruit les lentes et les vermines de la tête. Elle ramène à la couleur naturelle les parties livides. On la regarde aussi comme très salutaire pour les piqûres venimeuses et contre la bave de l'aspic ptyas. Dans ces cas, on l'emploie chaude. On en fait des fumigations avec le vinaigre pour les douleurs de tête. La vapeur de l'eau bouillante, avec du vinaigre, s'emploie pour la dureté d'ouïe et les douleurs de tête. — On fait chauffer l'eau de mer pour les douleurs de nerfs, pour la réunion des fractures, pour les os contus et aussi pour rendre le corps plus sec. Pour ce dernier effet, on se sert également de l'eau de mer froide (liv. XXXI, 33).

En Haute-Bretagne, l'eau de mer guérit toutes les humeurs ; elle est efficace pour les érysipèles.

Toute plaie doit être lavée à l'eau de mer ; elle guérit alors sûrement et promptement :

Pa ve ar mor izellaad
Gwalc'hit ho kouli hag e pareo mad.

A mer baissante, — lavez votre plaie et elle se guérira bien (Comm. de M. Sauvé).

En Haute-Bretagne, c'est aussi au moment du reflux que la plaie doit être lavée.

En Écosse, l'eau de mer est très employée comme lotion dans les cas d'inflammation locale, de faiblesse ou de rigidité des jointures, et aussi dans les maladies de la moelle épinière. Elle devait être puisée à la marée montante ; prise à un autre moment, elle était sans effet. Si elle était puisée pendant le croissant, elle avait bien plus de vertu. On en frottait, généralement le matin et le soir, la partie malade, aussi fortement que le patient pouvait le supporter. Beau-

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DÉPOT LÉGAL COLMAR RENAUD

coup pensent que plus on use fréquemment de l'eau de mer, plus grand est son pouvoir curatif (GREGOR, *loc. cit.*, p. 356).

Aux environs de Saint-Malo, pour guérir les cochons de la clavelée, il faut les laver avec de l'eau de mer prise au moment du reflux. Dans l'antiquité (PLINE, XXXI, 33) elle guérissait la gale des moutons et assouplissait leur laine.

Sur la côte de Tréguier, on croit que l'eau de mer nettoie promptement la rouille du fer, et on l'emploie aussi pour chauler le blé; on assure qu'elle détruit toutes les mauvaises herbes (Comm. de M. Le Calvez).

Les animaux eux-mêmes reconnaissent l'efficacité de l'eau de mer. On croit en Haute-Bretagne que les abeilles vont à la mer chercher du sel pour mêler à leur miel; sans cette précaution, il ne se conserverait pas.

§ 4. — LES BAINS DE MER.

Les bains de mer sont, en presque tous les pays, et avec raison, considérés comme plus efficaces que ceux d'eau douce. Dès les temps antiques on leur attribuait la vertu de guérir le gonflement des mamelles, les douleurs d'entrailles et la maigreur du corps (PLINE, XXXI, 33). En Poitou on croit encore qu'ils ont le privilège de faire engraisser ou maigrir, suivant le moment de la marée à laquelle on le prend (Comm. de M. Léo. Desaivre).

Aux Andaman, les naturels sont persuadés qu'ils facilitent la guérison des blessures (E. H. MAN, p. 19).

Mare proluit omnia mortalium mala.

D'après Erasme (III, 4, 9) ce proverbe, grec à l'origine, est rapporté par Eustathe à propos de l'*Iliad*.

On le trouve aussi dans l'*Iphigénie en Tauride* d'Euripide. Diogène Laerte raconte qu'Euripide accompagna Platon dans son voyage en Egypte, où il vit les prêtres du pays guérir un homme en le plongeant dans la mer. C'est à la suite de cela qu'il composa ce vers.

Erasme (*Adagia*, III, 4, pr. 10) rapporte, à propos du vers proverbe d'Euripide, qu'au XVI^e^ siècle on croyait couramment se préserver de la rage en se faisant plonger neuf fois dans l'eau.

Au XVII^e^ siècle existait la croyance que les bains de mer guérissaient de la rage. Elle ne paraît pas avoir existé aux temps antiques, puisque Pline ne la mentionne pas dans le catalogue détaillé des vertus de l'eau de mer.

Van Helmont (*Magasin pittoresque*, 1857) raconte qu'il vit un jour passer un navire sur lequel était un vieillard attaché par des cordes à une vergue. Je demandai, dit-il, ce que signifiait ce spectacle. Un des matelots me fit réponse que ce vieillard était enragé, et qu'il avait été mordu, il y avait quelque temps, par un chien enragé. Je demandai pourquoi on le menait à la mer, si c'était pour le faire mourir. « Non, me dit le matelot, c'est pour le guérir », ajoutant que la mer avait la vertu de guérir sur-le-champ de la rage. Van Helmont prit place sur le navire afin d'assister à ce curieux traitement qui, d'après ce qu'il rapporte, ressemblait un peu à une noyade, car on laissait le patient sous l'eau, le temps d'un *Ave Maria*, tellement que, retiré du bain, il paraissait comme mort.

Un peu plus tard, c'était encore un remède usité, non pas seulement parmi les paysans et les matelots, mais parmi les gens de cour. En 1671, Madame de Sévigné écrivait : « Si vous croyez les filles de la

reine enragées, vous croyez bien. Il y a huit jours que madame de Ludres, Coëtlogon et la petite de Rouvroi furent mordues d'une petite chienne qui étoit à Theobon; cette petite chienne est morte enragée, de sorte que Ludres, Coëtlogon, et Rouvroi sont parties ce matin pour aller à Dieppe et se faire jeter trois fois dans la mer. »

La scène d'une petite pièce jouée à Paris sur le théâtre de la foire en 1725 (*Magasin pittoresque*, 1857) se passe à Dieppe, où Angélique, qui aime Clitandre, s'est fait conduire par son père, sous prétexte de morsure de chien enragé. Le médecin, qui est dans la confidence, déclare au père qu'il est absolument nécessaire de joindre à l'efficacité des bains de mer celle du mariage.

On retrouve la même croyance en Angleterre : « Je lui dis (*Voyages du capitaine Boyle*, t. I, p. 112) que c'était un jeune homme qui avait été mordu d'un chien enragé, et que j'amenais à la prière de ses parents pour le plonger dans la mer, ce qui était la seule manière de le guérir. »

Dans une petite pièce du XVIII^e^ siècle (*Magasin pittoresque*, 1857) le médecin des bains de Dieppe guérissait par les bains la rage et la folie.

A ses secrets admirables,
On accourt de tous côtés...,
Enfin ce docteur guérit
Rage de corps et d'esprit.

Les bains de Dieppe guérissaient en effet de la folie, et il est à croire que cette spécialité leur attirait encore plus de monde que la première. On a gardé souvenir de quantité de malades de ce genre qui, au moment de la chute du système de Law, vinrent chercher remède dans la Manche. Comme pour la rage, on les conduisait en pleine mer et on les

jetait à l'eau, après les avoir attachés avec une corde.

Les anciens Basques croyaient à l'efficacité des bains de mer pour guérir la folie. Autrefois on ne fréquentait pas les plages comme aujourd'hui, soit pour s'y délasser, soit pour combattre certaines maladies. Mais si un homme était atteint de folie, on l'attachait sur un cheval et on lui faisait prendre de force des bains de mer (Comm. de M. W. Webster).

C'est vraisemblablement par allusion à cet usage, qu'on disait en proverbe pour désigner un fou : « un homme digne d'être plongé en la mer. »

Cette superstition fut sans doute apportée en Amérique par les colons anglais. Dans le *Pilote*, ch. x, Cooper fait dire à l'un de ses personnages : « Je crois que, pour vous remettre, il faudrait qu'on vous ordonnât l'eau salée, comme on le fait quelquefois dans les cas de folie. »

L'usage des bains pouvait même prévenir les rêves désagréables. « Si d'aventure, dit Plutarque (*De la superstition*, III) tu crains quelque vision nocturne ou que tu aies été travaillé de Proserpine terrestre, appelle la vieille qui te pétrit le pain et te plonge en la mer. »

L'efficacité des bains dépend de l'époque où ils sont pris, de leur nombre, et de l'état de la mer.

En Haute-Bretagne, on croit qu'il est dangereux de se mettre à l'eau pendant la canicule, à moins qu'on ne se soit déjà baigné trois fois avant cette époque. Pour que les bains fassent du bien il faut en prendre au moins trois.

Dans le pays de Tréguier, on ne doit pas se baigner pendant le mois d'août; car, suivant un proverbe breton :

Morad aoest reng cad é vével
Pe hi vest.

La marée d'août doit avoir son maître ou son valet.

D'après une croyance portugaise (Leite de Vasconcellos, *Tradiçoes*, p. 83), un bain pris le jour de la Saint-Barthélemy en vaut sept; les bains doivent toujours être pris en nombre impair.

Dans les Asturies, les gens du peuple ne se baignent pas le jour de la Saint-Jacques, dans la crainte de quelque disgrâce (*Boletin folklorico español*, n° 6).

Dans le pays de la Tremblade (Charente-Inférieure), on ne doit pas se baigner pendant la canicule (Comm. de M. G. Musset).

Sur la côte des Asturies, on croit que les bains sont surtout profitables quand il pleut, parce que la pluie adoucit l'eau de la mer (Comm. de M. Braulio Vigon).

Dans le pays de Tréguier, si on se baigne au moment du flux, la mer peut vous rapporter mort au rivage (Comm. de M. Le Calvez).

En Poitou, on engraisse si on prend des bains à la marée montante; si on les prend à la mer descendante, on est certain de maigrir (Comm. de M. Léo Desaivre).

En Écosse, on se baigne le plus habituellement lorsque la marée monte, dans la croyance que l'eau à ce moment a plus de force et plus d'effet. Se baigner lorsque la mer est basse ou qu'elle baisse, est réputé par plusieurs nuisible à la santé (W. Gregor, *Folk-Lore Journal*, p. 355).

Cette croyance est opposée à celles qui règnent en général sur les côtes de France. En Haute-Bretagne, pour que le bain soit efficace, il faut se baigner à mer baissante et à mi-marée; la mer montante est,

dit-on, enragée, et ceux qui se baigneraient alors seraient exposés à devenir fous ou enragés. En Poitou on ne doit jamais se baigner à marée montante.

Dans le pays de Tréguier on croit aussi qu'il faut attendre que le reflux ait commencé depuis quelque temps. Il en est de même dans le Finistère, ainsi que le constate un dicton breton :

Araog ma z-aï ar mor d'ann dazre
Kemerit eur bain hag it d'ho kwele.

— Avant que la mer ne soit basse — Prenez un bain et mettez-vous au lit (Comm. de M. Sauvé).

En Écosse, le moment de la journée regardé comme le plus favorable pour le bain est le matin; on considère comme dangereux de se baigner en état de transpiration ou après avoir mangé (W. GREGOR, *loc. cit.*, p. 355).

La mer, au commencement du flux, donne des furoncules, et quand l'un d'eux se guérit, il en vient un autre. Pour les guérir complètement, il faut rester quelque temps sans s'approcher de la mer. (Comm. de M. G. Milin).

Dans la croyance populaire suédoise (THORPE, t. II, p. 82-3), si lorsqu'on se baigne dans la mer on jette près de soi dans l'eau un briquet d'acier, un couteau, ou tout autre objet, on est préservé de tous les méfaits des génies des eaux. Lorsqu'on s'est ainsi rendu le Neck propice, ou plutôt lorsqu'on a neutralisé ses penchants malfaisants, il n'est pas très rare qu'on lui adresse en prenant le bain ces paroles moqueuses : « Neck, Neck! voleur d'aiguilles, tu es sur terre et moi je suis dans l'eau. » En sortant du bain, on reprend l'acier qu'on y avait jeté en disant : « Neck, Neck, voleur d'aiguilles, je suis sur terre et toi tu es dans l'eau. » Cette croyance se rattache à celle

généralement répandue d'après laquelle les métaux neutralisent la sorcellerie et les esprits méchants.

Dans le même pays on dit que lorsqu'on se baigne il faut jeter à l'eau un morceau de fer, d'acier et crier : « Neck, Neck, acier sur la grève, ton père était voleur de fer, ta mère voleuse d'aiguilles ; puisses-tu rester aussi loin que ce cri sera entendu ! » et chacun crie aussi haut qu'il peut : « O hagla ! » (THORPE, *ibid.*, p. 112.)

Sur les côtes de Bretagne, les riverains, avant de se mettre à l'eau, trempent leur main dans la mer et font un signe de croix.

En Portugal, quand les enfants vont prendre un bain, ils comptent un certain nombre de grains de sable et les jettent dans l'eau en récitant la formulette suivante :

Maleitas, Maleitas,
Ide para o mar.
Que eu vou nadar.
Maleitas p'ra Braga,
Maleitas pr'a o Porto,
Maleitas pra' fora
Do meu corpo.

Fièvres, fièvres, — allez vers la mer. — Pendant que je vais me baigner — fièvres vers Braga — fièvres vers Porto, — fièvres, sortez hors — de mon corps (LEITE DE VASCONCELLOS, *Tradiçoes*, p. 69-70).

Il y a quelques années existait en plusieurs pays d'Écosse la coutume de jeter à l'eau, avant de s'y baigner, trois pierres de différentes grosseurs, en commençant par la plus grosse. On préférait les pierres blanches, lorsqu'on pouvait s'en procurer. D'autres personnes jetaient des pierres à l'eau sans regarder au nombre et ils répétaient certaines formules que je n'ai pu me procurer (W. GREGOR, *loc. cit.*, p. 356).

LA NATATION.

Voici quelques proverbes sur la natation : les uns sont relatifs à des coutumes, d'autres sont plutôt des préceptes moraux.

— *He must needs swim that's held by the chin.* — Celui peut hardiment nager à qui l'on soutient le menton (Anglais, BOHN).

— *Det er godt at svömme, naar en anden holder Hovedet op.* — Il fait bon nager quand quelqu'un vous tient la tête (*Dict. des prov. danois*).

— *Der svömer letteligen, som oppeholdis of en anden.* — Il est aisé de nager quand on est soutenu par quelqu'un (Danois).

— *He can svim vithout bladders.* — Il peut nager sans vessie (Anglais, BOHN).

— *Never venture out of your depth till you can swim.* — Ne vous aventurez à perte-plante que lorsque vous saurez nager (Anglais, BOHN).

— *Begiv dig ey udi Vandet, för du faar lært at svömme.* — Ne te risque point dans l'eau avant d'avoir appris à nager (*Dict. des prov. danois*).

— Lorsque vous perdez plante il faut nager (Tamoul, PERCIVAL).

— *Sink or swim.* — Il faut se noyer ou nager (Anglais, BOHN).

— *Naar Vandet staaer i Munden lærer mand vel at svömme.* — Quand l'eau entre dans la bouche on apprend à nager (*Dict. des prov. danois*).

— Optimi natatores sæpius submerguntur (*Adagia*).

— *Good swimmers are oftenest drowned.* — Les bons nageurs sont les plus souvent noyés (Anglais, BOHN).

— *Y buoni nuotatori alfin s'affogano.* — Les bons nageurs se noient à la fin (Italie. *Polyglot proverbs*).

— *Chi sa meglio nuotare è il primo a sommergersi.* — Celui qui sait le mieux nager est le premier à se noyer (Italien, *Polyglot proverbs*).

— *Deep zwemmers, hooge Klimmers ziet men zelden op bed sterven.* — Ceux qui nagent en eau profonde meurent rarement dans leur lit (Hollandais, *Polyglot proverbs*).

— Il nage dans un empan d'eau, c'est-à-dire il est plein de ressources (Arabe, BURCKHARDT).

— *La gala del nadar es saber guarda la ropa.* — Le secret en nageant est de savoir comment prendre soin de ses vêtements, (Espagnol, *Polyglot proverbs*).

— Il ne faut pas enseigner les poissons à nager (Prov. français).

— Est-ce que les jeunes poissons apprennent à nager ? (Tamoul, PERCIVAL.)

— *Ahateari iguerican eracastea.* — Apprendre à nager au canard (Basque, OIHENART). Il existe un similaire javanais : Le canard est enseigné à nager (Malais, MAXWELL).

— Tu apprends à nager à un jeune crocodile (*Adagia malabarica*).

— *Shall the gosling teach the goose to swim?* — Est-ce que les oisons apprennent à nager à l'oie? (Anglais, BOHN.)

— *Delphinum natare doces.* — Apprendre à nager aux dauphins (ERASME).

— *Ferrum natare doces* (ERASME).

— *He is teaching iron to swim.* — Il apprend à nager au fer (Anglais, BOHN).

— Nage toujours et ne t'y fie (Prov. français).

— *Pedibus ingredior, natare enim non didici.* Se disait chez les Grecs et les Latins de celui qui, incapable de grandes choses, était obligé de se livrer aux petites (ERASME).

— *Neque natare, neque litteras* (s.-e. *novit*). Proverbe emprunté aux Grecs par les Latins, pour exprimer l'ignorance (Erasme).

— *Jeg haver lærd dig at svömme, og du vil drukne mig.* — Je t'ai appris à nager, et tu veux me noyer (*Dict. des prov. danois*).

— *Who swims in sin, shall sink in sorrow.* — Qui nage dans le péché se noiera dans le chagrin (Anglais, Bohn).

Il y aurait de curieuses recherches à faire sur les coutumes et les croyances relatives à la natation; j'en rapporterai seulement ici un petit nombre; j'aurai occasion d'en parler de nouveau au chapitre des noyés.

Chez les peuplades maritimes, surtout celles peu avancées en civilisation, l'art de nager est presque aussi nécessaire que celui de marcher; aussi, dès le plus bas âge, les parents excitent leurs enfants à l'apprendre : Les insulaires des îles Pelew enseignent à nager à leurs enfants de très bonne heure, aussi bien aux garçons qu'aux filles. J'ai vu les mères jeter leurs enfants à l'eau vingt fois de suite, alors qu'ils n'avaient guère plus de deux ou trois ans, puis les reprendre après les avoir laissés patrouiller avec les mains et les pieds, jusqu'à être sur le point de se noyer. De cette manière ils acquièrent de très bonne heure l'art de nager, et ils se jouent sur l'eau comme des dauphins (Delano, *Voyages and Travels*, p. 191).

En Haute-Bretagne, pour s'apprendre plus facilement à nager, les petits pêcheurs s'attachent sur le dos une planche qui leur aide à se soutenir sur l'eau. Quand ils savent nager, ils disent avec fierté : « Nous savons prendre l'eau à poignées. » Alors, ils s'amusent à faire la planche pour imiter les noyés que la mer apporte.

Ils imitent aussi les mouvements des poissons et ceux des bateaux. Quand ils abordent en nageant à un rocher, ils répètent les mots qu'ils entendent sur les bateaux au moment où ceux-ci approchent du rivage, tels que : Loffe, laisse arriver, etc. Ils se plaisent également à faire dans l'eau de petites culbutes, appelées triboulettes, et qui imitent les mouvements de certains poissons plongeurs, tels que le marsouin et le souffleur.

Aux Andaman, les jeunes gens joûtent à qui nagera le mieux ; se laissant plonger, tomber les pieds en avant d'un rocher qui surplombe ou d'une branche, en poussant des cris de joie. Les enfants jouent aussi à se saisir sous la surface de l'eau (E. H. MAN).

Les jeunes filles caraïbes, confiantes dans leur habileté à fendre les flots à la nage, poussaient des planches d'un bois insubmersible, sur lesquelles, avec une adresse inimitable, elles parvenaient à s'asseoir, comme si elles eussent été dans un salon, au lieu d'être suspendues sur un fond de mer de quarante brasses (MOREAU DE JONNÈS, *Souvenirs de guerre*, t. I, p. 244).

§ 5. — L'ÉCUME DE LA MER.

En Bretagne, et généralement sur toutes les côtes de l'ouest, les pêcheurs sont persuadés que les Méduses naissent de la crasse de la mer ou du venin qui provient de sa purge pendant la tempête. D'après le *Tour du monde*, t. XII, p. 379, la même croyance se retrouve en Sicile. Valmont-Bomare (*Histoire naturelle*, t. XIII, p. 136) dit que l'on donne à l'os calcaire unique de la sèche le nom d'écume de mer ou de biscuit de mer.

D'après Pline, les anchois naissaient de l'écume de mer qui s'échauffe après avoir reçu la pluie, et les testacés dont l'enveloppe est pierreuse, comme les huîtres, d'une vase qui se corrompt ou de l'écume qui est autour des navires, des pieux enfouis et généralement autour du bois (l. IX, c. 74). Le calamochnus s'engendrait autour des petits roseaux, et était produit par le mélange de l'écume d'eau douce et de l'écume d'eau de mer. (l. XXXII, c. 52).

Les aphyes (OPPIEN, *la Pêche*, ch. II) portaient le nom d'aphrétides, nées de l'écume, par allusion à leur naissance supposée.

D'après une légende américaine, c'est l'écume de la mer qui donna naissance à la terre. Les sauvages des bords du Mississipi disent qu'une femme descendit du ciel et voltigea quelque temps dans l'air, ne sachant où poser son pied, que la tortue lui offrit son dos, et qu'elle l'accepta. Bientôt les immondices de la mer se rassemblèrent autour de la tortue, et il se forma une grande étendue de terre (DORVILLE, t. V, p. 408). On trouve chez les Kalmoucks une conception analogue : Après la naissance de l'Océan qui seul existait, des vents surgirent qui produisirent à la surface de l'eau assez d'écume pour constituer les continents par leur condensation (*Revue* d'*Anthropologie*, I, 539).

On sait que l'une des traditions grecques relatives à Vénus la faisait naître de l'écume de l'Océan, de même que Laksmi, la bien-aimée de Çiva, d'après la mythologie indoue : on retrouve ailleurs des mythes analogues. Aux Andaman, la première femme était sortie de la mer (E. H. MAN, p. 95). M. Maxwell (*Two Malay Myths*, p. 3 et suiv.) donné deux versions de la naissance de « la princesse de l'Écume » ; dans l'une, la reine voit le courant rouler une masse d'écume,

elle entre dans la mer, et trouve au milieu de l'écume une fille qu'elle amène à terre et nourrit comme son enfant; dans la seconde version, une enfant enveloppée de l'écume comme d'une sorte de nuage est également recueillie par une femme.

Un jour, sur la rivière de Palembang, on vit flotter une grande masse d'écume et dans cette écume apparut une petite fille d'une grande beauté. On apprit cette nouvelle à Sang Souperba, qui ordonna de recueillir l'enfant et il la nomma Toundjang Bouyeh (née de l'eau) (DEVIC, *Légendes de l'Archipel Indien*, p. 41).

Le nom d'un dieu américain semble lui assigner une origine semblable. Toutes les autorités traduisent le nom du dieu Viracocha par la graisse ou l'écume de la mer : l'idée est celle de blancheur, l'écume était appelée graisse à cause de sa couleur (BRINTON, p. 194).

Souvent, surtout dans l'été, la mer est couverte d'écume et on dit aux environs de Saint-Malo : Les poissons ne se font pas de bile ; ils mangent gras, ils écument leur soupe.

On croit en Haute-Bretagne que les chiens enragés viennent, à la mer montante, prendre l'écume dont le flot se couvre; c'est cette écume qui forme leur *gamme* ou bave. Cette superstition se rattache sans doute à la croyance d'après laquelle la mer montante est chargée de venin.

En Basse-Bretagne on est persuadé que l'écume de la mer fait enrager les chiens (Com. de M. Sauvé). Une opinion analogue est populaire sur le littoral de la Charente (Comm. de M. Musset).

Dans l'antiquité l'écume de la mer passait pour avoir des vertus médicinales.

Dioscoride, au livre V, ch. LXXXIII, parle de l'écume

de mer. Il en distingue cinq espèces dont deux « sont en usage pour les lexis des femmes, pour les lentilles, pour les feux volages, pour la scabie ; pour les maculatures du visage et du corps. La troisième est bonne pour la gravelle ; brûlée et emplâtrée avec vin, elle fait renaître les cheveux. La dernière est bonne pour blanchir les dents. Selon Galien, toutes escumes de mer mondifient et digèrent » (traduction Martin Matthée). L'écume de l'eau de mer, employée en frictions, faisait disparaître les verrues (PLINE, l. XXXI, 38).

CHAPITRE V

LA MARÉE

§ 1. — NOMS, SURNOMS ET PROVERBES.

Sur les côtes de France, elle se nomme *marée* en français, *maré* en breton armoricain ; *marèio* en provençal ; *marèo* en gascon (MISTRAL).

On l'a surnommée aussi « le maître de port », parce qu'elle commande les mouvements des navires qui entrent et qui sortent.

Lorsque la mer n'a plus qu'un mouvement journalier très faible, on dit qu'elle est en morte-eau ; au XVII^e^ siècle (AUBIN, *Dictionnaire*) on appelait cet état *mort d'eau*. Dans plusieurs langues cet état est exprimé par des expressions qui éveillent des idées analogues : *doodt waater*, *doodt stroom*, hollandais (AUBIN) ; *agoas mortas*, portugais (ROQUETE) ; *acqua morta*, italien (BUTTURA).

La grande marée, c'est la *vive eau*, expression qui a des parallèles étrangers.

Sur le littoral de la Manche, en Haute-Bretagne, on appelle *décime marée*, la marée la plus grande, de même que dans l'intérieur, pour dire qu'un che val marche vite, on dit qu'il va au décime galop.

La marée montante se nomme, en français, *flux*, *flot* ; *el'flot*, Boulogne (DESEILLE, *Glossaire*) ; *flo*, pays bessin et ancien français (JORET) ; *flod*, Bas-Breton ; *flota*, bas-

que (JAL); *le montant*, français ancien et dialectal.

Le reflux se nomme en français *jusant* ou *jusan*, ancien français; *jussan*, *juzant* (JAL) et *juzant*, Boulogne (DESEILLE); *jugeant*, Haute-Bretagne et ancien français; *Ebe*, Picardie (CORBLET), Guernesey (MÉTIVIER); *hebbe*, XVI^e^ siècle (DUBARTAS, *la Semaine*); *Mer descendante*, *mer baissante*, français (JAL); *el perdant*, Boulogne (DESEILLE); *Dichal*, breton (JAL); *tré*, *treach*, breton (JAL); *Maria*, *Urberac*, basque (JAL).

La mer haute, lorsque la marée est à son maximum, s'appelle le *plein* en français, le *pllaïn* à Guernesey (MÉTIVIER, *Gloss.*).

La mer basse se nomme *marée basse*; *basse-mer*, *mor-izel*, breton armoricain. La mi-marée, d'après le P. Fournier (*Hydr.*, II, 9) était dite *mitan-basse*.

Jean Richepin (*La mer*), faisant parler un vieux marin, lui met dans la bouche deux singulières expressions :

> Au jusant il disait : « La mé n'a de l'ennui. »
> Quand remontait le flot, « il crève ses ampoules. »

En Haute-Bretagne, la grande marée de septembre s'appelle la marée des *gaspas* ou la *marée gapaillouse*. Gaspas signifie débris de paille, c'est peut-être une allusion aux varechs que la mer apporte à ce moment. Les Islandais (HORREBOWS, t. I, p. 363) nomment les marées d'équinoxe *Springzeiten*, temps à sauter, parce que l'eau monte alors plus haut et saillit sur la terre.

PROVERBES

— *A flow will have an ebbe* (Anglais, BOHN).

— *Every flow has its ebbs* (Écosse, HISLOP).

— *Alle vlved heeft zijne ebbe* (Hollandais, *Polyglot proverbs*).

— Tout flux a son reflux.

— *Na hooge vloeden diepe ebben.* — Après les hautes eaux vient la basse mer (Hollandais, *Polyglot proverbs*).

— *Na de ebbe komt vlæd, en de vrienden met het goed.* — Après le reflux vient le flot, et les amis avec la richesse (Hollandais, *Polyglot proverbs*).

— *Lukka er liksom sjoen : stundom felle og stendom flöder.* — La fortune est comme la mer, quelquefois elle monte, quelquefois elle descend (Prov. norvégien, AASEN).

— Aux plus hautes marées succèdent les basses eaux (Prov. all., *Mag. pitt.*, 1855, p. 115).

— *The higher flood has always the lower ebb* (Anglais, REINSBERG DURINGFIELD).

— *Hoe hooger boom, hoe leeger val;*
Na hooge vloeden, diepe ebben.

Plus l'arbre est haut, plus lourde est la chute ; les plus hautes marées font place aux plus basses eaux (Flamand, CAHIER).

— Le temps et la marée n'attendent personne (Proverbe français).

— *Time and tide tarry* (*wait*) *for no man* (Anglais, BOHN).

— *Time and tide for nae man bide.* — Temps et marée pour aucun homme ne s'arrêtent (Écosse, HISLOP).

— *Zeit und Ebbe warten auf Niemand.* — Le temps et la marée n'attendent personne (Allemand, CAHIER).

— La marée n'attend personne ; c'est-à-dire il faut profiter de l'occasion (Proverbe français).

Au XV^e^ siècle (LEROUX DE LINCY) on disait : « La mer homme n'attend. » On dit aussi encore maintenant : « La mer n'attend pas le roi. »

En Haute-Bretagne, pour signifier qu'on n'a pas besoin de se presser, on dit : « J'avons le temps,

j'sons pas dans la mer; car quand la mer arrive, o n'attend ren. »

— *Seil men Vinder blœser, Bören bier efter Ingen.* — Navigue pendant que la brise souffle, le vent et la marée n'attendent personne (Danois, *Polygl. prov.*).

Actuellement on emploie sur les côtes des expressions analogues : « le maître de port (c'est un des surnoms de la marée) n'attend pas. Le maître de port presse. »

Sur les bords de la Manche existe une sorte de contre-partie plaisante des proverbes ci-dessus : « Le matelot ne fait pas attendre la marée. »

— « Le *jujant* (jusant) apporte de l'argent, le flot l'emporte. »

— « Tout ce qui est venu de *jujant* s'en retourne de flot. » Ces deux dictons sont employés en Haute-Bretagne en parlant des gens qui se sont enrichis rapidement et se ruinent de même.

— Tout ce qui vient de flot s'en retourne d'èbe (Leroux, *Dict. com.*, Normandie).

— S'qui viin d'flo s'an retouorne de marée (Prov. bessin, *Mélusine*, I, 291).

— *The ebb will fetch off what the tide brings in* (Anglais, Bohn).

Tous ces proverbes s'emploient aussi au figuré en parlant des fortunes rapidement acquises.

— Quand on s'en va avec flot, ça revient avec èbe (Deseille, *Glossaire*).

— *Koopmans goed is ebbe en vloed.* — Les biens des marchands sont flux et reflux (Hollandais, *Polyglot proverbs*).

— Tout ce qui vient d'èbe s'en retournera de flot (Guernesey, Métivier).

— *The tide will fetch away what the ebb brings* (Anglais, Bohn).

« Avoir vent et marée, » c'est être dans les meilleures conditions pour réussir. Au contraire, « avoir vent et marée debout », c'est être mal dans ses affaires. « Aller contre vent et marée, naviguer contre vent et marée, » c'est poursuivre ses desseins malgré les obstacles, Un proverbe analogue existe en Portugal : *Ir contra vento e mare*. Shakespeare (*Henri IV*, 3e partie, acte IV, sc. III) fait allusion à un dicton anglais similaire : « Ce qu'impose la destinée, il faut que l'homme le supporte, il est inutile de vouloir naviguer contre vent et marée. »

« Il va trouver la marée debout, » cela se dit en Haute-Bretagne en parlant d'un homme qui est fainéant et risque, comme le navire qui a contre lui la marée, de ne pas avoir toutes ses aises dans ce qu'il entreprend.

— Fille, marée et bon vent
Font parfois prendre le devant (LEROUX DE LINCY).

— *Voor stroom en wind it goed zeilen.* — Avec marée et vent on a bonne navigation (Hollandais, *Polyglot proverbs*).

— *Tegen wind en stroom kan men mit opzeilen.* — Contre vent et marée il est difficile de naviguer (Hollandais, *Polyglot proverbs*).

— *Come wi' the wind, and gae wi' the water.* — Venir avec le vent, et s'en aller avec l'eau (Écossais, BOHN).

— *It came wi' the wind, let it gang wi' the water.* — Il est venu avec le vent, laissez-le partir avec la mer (Écosse, BOHN).

Quand la bourse du marin est pleine, il y a flot ; lorsqu'elle est vide, il y a jusant. Quand le marin n'a plus d'argent, il dit que la marée est basse ; alors il se contente de peu, il n'est pas difficile, d'où le dicton employé dans la plupart des ports de mer :

A marée basse,
Tout passe.

On trouve une sorte de paraphrase de ce dicton dans le passage suivant de Shakespeare: « Notre fortune à nous autres serviteurs de la lune est comme la mer gouvernée par la lune, et a son flux et son reflux. Une bourse d'or courageusement volée le lundi soir est dissolument dissipée le mardi matin; obtenue en criant *Arrête!* dépensée en criant *Apporte!* Aujourd'hui marée basse, c'est-à-dire au pied de l'échelle; demain marée montante, au haut d'une potence » (*Henri IV*, 1re partie, I, II).

Quand une bouteille est vide, on dit aussi qu'elle est « à marée basse ».

En Bretagne, on dit à une personne que l'on craint de voir arriver en retard : « Tu vas manquer ta marée. »

— *Beza warlec'h ar mare o pesketa* (SAUVÉ, *Lavarou koz*). — Être à pêcher après marée. Ce dicton est usité, sous sa forme française, pour signifier qu'on ne fait pas quelque chose en temps opportun.

— C'est quand le rocher est découvert qu'il faut pêcher. En Haute-Bretagne cela se dit au figuré en parlant des gens qui, n'ayant pas amassé dans les bons jours, sont obligés de mendier quand viennent les mauvais.

— Qui a beu toute la marée
Bien en peut boire autre gorgée (LEROUX DE LINCY, XVIe siècle).

En Provence on appelle : gens de haute marée, *gènt d'auto maréio*, les gens de haut parage (MISTRAL).

En Haute-Bretagne on dit :

Quand la mer baisse,
Les poissons ne sont pas à leur aise.

Ceux qui se trouvent dans les endroits que la marée

laisse à découvert appellent la mer à leur aide en lui disant :

Mer, couvre-moi,
Afin que le pêcheur ne me trouve pas;
Car s'il me trouvait
Par lui je serais mangé.

— Le rivage s'étendra-t-il quand la mer monte? (Tamoul, PERCIVAL.)

— Quel avantage a le rivage quand la mer monte? (Tamoul.)

— *He that is at low ebb at Newgate may soon be afloat at Tyburn.* — Celui qui est à marée basse à Newgate (prison de Londres) sera bientôt à flot à Tyburn (endroit où l'on pend) (BOHN).

— Cela ne va pas de cette marée-ci. Je suis indisposé pour le moment (Haute-Bretagne).

— Défie-toi de la marée et ouvre l'œil (LA LANDELLE, *Derniers quarts*).

— « Se défier de la marée qui porte au vent » signifie au figuré être circonspect, se tenir en garde contre un péril caché (LA LANDELLE, *Langage des marins*, p. 239).

— Laissons venir la marée montante (*Langage*, p. 151).

On a employé au figuré le mot marée : « Il est sur l'Océan des affaires humaines, une marée qu'il faut saisir à propos, si l'on veut faire voile vers la fortune (SHAKESPEARE, *Jules César*, acte IV, sc. 3).

« Voici l'heure de la marée, mais non la marée de mes larmes » (*Les deux gentilshommes de Vérone*, acte II, sc. 2).

On a employé au figuré le flux et le reflux : « Je vous demande encore où la charité se pratique-t-elle plus que parmi nos confrères les joüeurs? N'est-ce pas un perpétuel flux et reflux d'argent qui se preste,

qui se rend et qui se donne? « (*Les aventures de Dassoucy*, ch. III.)

« Le flux et le reflux de ces questions est éternel comme la marée » (V. Hugo, *Travailleurs*).

§ 2. — LES CAUSES DE LA MARÉE. — CROYANCES DIVERSES.

Dans l'antiquité, la navigation fut pendant longtemps restreinte à la Méditerranée, où, comme on sait, le flux est presque partout peu sensible. Si les rivages de la Grèce avaient été, comme ceux des Gaules, alternativement couverts et découverts par le flot, il est vraisemblable que les Hellènes auraient eu des divinités présidant au flux et au reflux. Mais les Grecs connaissaient si peu ce phénomène qu'ils furent surpris et épouvantés lorsque la flotte d'Alexandre resta à sec dans l'océan Indien. Quand les soldats de Jules César abordèrent l'île de Bretagne, ils éprouvèrent une surprise presque pareille à la vue de la marée. Au temps même de Pausanias (*Voyage de l'Attique*, ch. III) on prétendait que la mer des Gaules n'était pas navigable à cause du flux et du reflux, des écueils et des monstres.

Cependant les philosophes et les écrivains de l'antiquité connurent ce phénomène et ils en essayèrent diverses explications.

On en trouve plusieurs résumées dans Pomponius Mela, liv. III, ch. I, et parmi elles celle de Platon, pour lequel l'univers était une sorte d'être vivant et agissant. On ne sait pas encore bien, dit-il, si c'est l'univers qui par l'effort de l'aspiration et de l'expiration attire et rejette ainsi les eaux sur tous les points (en admettant, avec certains savants, que le monde soit un animal) ou bien s'il existe au fond des mers quelques cavernes qui les absorbent et rejettent successi-

vement, ou bien enfin si la lune a quelque influence sur ces mouvements extraordinaires. Végèce. (*De re militari*, v, 12) disait que le flux et le reflux sont une sorte de mouvement propre et de respiration de la mer.

Dans une de ses *Lettres aux Indiens*, Apollonius prétendait que si l'Océan s'avance ou se retire, c'est qu'il est poussé par des vents sous-marins, sortis de plusieurs cavernes placées au-dessous de la mer ou sur ses bords. C'est un mouvement semblable à celui de la respiration qui produit le flux et le reflux (PHILOSTRATE, *Vie d'Apollonius*, IX, 2).

Saint Jérôme, cité par Th. H. Martin (*Mélusine*, t. II, c. 181) n'était pas éloigné de partager l'opinion de ceux qui, s'autorisant d'un texte de Job, admettaient que les eaux du flux sortent de profondes cavernes sous-marines et y rentrent pendant le reflux en vertu d'une loi éternelle que Dieu a établie. Au XIII^e^ siècle (BASSETT, p. 28) Brunetto Latini disait que les marées avaient pour cause les efforts que la mer fait pour respirer. Le pseudo-Bède dit qu'elles sont causées par un grand serpent qui vomit l'eau et la rend.

On trouve en Haute-Bretagne, dans l'intérieur des terres, une singulière explication de la marée, qui se rapproche de celle de saint Jérôme. J'ai entendu dire au Gouray, m'écrit un de mes correspondants, à une femme encore vivante, que lorsque la mer baissait, l'eau se retirait dans les airs et qu'elle était six heures dans le ciel et six heures sur la terre.

On croit au reste sur les bords de la Manche que la mer ne peut monter dans un endroit sans baisser immédiatement du côté opposé, et réciproquement. Certains marins prétendent même le prouver en disant que si, à mer baissante, on lance un objet

dans l'eau, la mer le portera sur un rivage lointain, preuve certaine, selon eux, que lorsque la mer baisse ici, elle monte dans un autre pays. A Brest, certaines personnes croient que si la mer est haute d'un côté de la rade, elle est basse de l'autre côté, et réciproquement (Comm. de M. Travers).

Il y a des marins qui attribuent la marée au mouvement de la terre. Ils la comparent à un vase rempli d'eau ; si on l'incline, l'eau ira toute d'un côté et une partie du vase restera à sec.

L'influence de la lune sur la marée a été remarquée dès l'antiquité. Apollonius (*Lettre aux Indiens*) disait : « Ce qu'on remarque pour la lune qui est tour à tour naissante, pleine et décroissante, se retrouve dans l'Océan : il suit les modifications de la lune, croît et décroît avec elle. »

Sur les côtes de la Manche l'opinion générale des marins est que la lune commande la mer. Aux environs de Tréguier c'est la lune, avec le soleil et les étoiles, qui produit le flux et le reflux (Comm. de M. Le Calvez).

En Haute-Bretagne, s'il y a marée, c'est que la lune force la mer à aller et venir à son gré pour la punir d'avoir envahi le pays où se trouvent les carrières de sel qui de douce l'ont fait devenir salée.

Au XVII^e^ siècle, on lui attribuait des causes analogues. « Le soleil et la lune particulièrement causent le flux et reflux, outre que la vertu des autres estoiles et le fond de la mer mesme y contribue « (*Matières d'entretien du sieur L.-B.*, II, traité 3).

D'après Thevet, cité par Tylor, *Civilisation primitive*, t. II, p. 441, les sauvages américains croyaient que la nouvelle lune était envoyée par le dieu Andouagni pour avancer ou retarder les marées. Shakespeare (*La Tempête*, acte V, scène dernière) attribue la

même puissance à la mère de Caliban : « Ce drôle eut pour mère une sorcière si puissante, qu'elle pouvait commander à la lune et faire à sa volonté le flux et le reflux. » On disait communément (BASSETT, p. 28) que le sorcier Michel Scott avait du pouvoir sur les marées. En Russie, on dit qu'elles sont gouvernées par la fille du roi des eaux.

Les exemples cités plus haut se rapportent à des explications de la marée cherchées dans des phénomènes naturels ou des causes physiques ; le surnaturel n'y intervient que dans la conception du monde animé et de la respiration ou du mouvement des bêtes vivant au fond de la mer. D'autres peuples soumettaient les mouvements de la mer à des divinités qui y présidaient ou dont les gestes les causaient.

Saint Augustin, cité par M. Th. H. Martin, rapporte une explication, d'après laquelle Venilia et Salacia, déesses marines dont le culte était très ancien à Rome, auraient présidé, la première au flux et la seconde au reflux de la mer. Dans la mythologie scandinave (GRIMM, ch. XX) Ecke était le dieu de la marée et des vagues.

Au Japon (METCHNIKOFF, l'*Empire japonais*, p. 210), le flux et le reflux étaient aussi dominés par deux divinités malfaisantes, Yaço-magatsbi et Oho-magatsbi, dont la nombreuse postérité porte le nom de Maga-Kami, ou génies de l'erreur. Le même auteur rapporte (p. 276) que lorsque Ho-ho-demino Mikoto, marié à la fille du dieu des mers, voulut retourner sur la terre, son beau-père lui donna la pierre du flux et celle du reflux. « Si ton frère veut te retenir, lui dit-il à son départ, jette la première dans la mer et le pays sera aussitôt submergé ; pour que les eaux reprennent ensuite leurs limites naturelles, tu n'auras qu'à jeter la pierre du reflux. »

Dans l'Inde, le flux et le reflux sont expliqués par le respect que la mer montre au dieu Semnâth (*Penjab notes* dans *Mélusine*, t. II, c. 182).

Ailleurs les dieux eux-mêmes produisent la marée, Dans les sagas scandinaves (RECLUS, t. II, 118), Thor, le dieu des forces aériennes, aspire l'eau d'une corne plongeant dans les profondeurs de l'Océan, et de sa puissante haleine, il les soulève et les fait tomber tour à tour, absolument comme le monstre de la légende shetlandaise.

Fontenelle (*De l'origine des fables*) rapporte que les philosophes chinois avaient imaginé la théorie suivante pour expliquer le flux et le reflux. Une princesse eut cent enfants; cinquante habitèrent les rivages de la mer, et les cinquante autres les montagnes. De là vinrent deux grands peuples qui ont souvent guerre ensemble. Quand ceux du rivage ont l'avantage sur ceux des montagnes, ils les poussent devant eux, c'est le flux; quand ils sont repoussés et qu'ils fuient des montagnes vers le rivage, c'est le reflux.

Selon le mythe hindou (L. DE BACKER, p. 357), une lourde montagne a été placée dans la mer; Wasouki, le roi des serpents, se servit de cordes pour entourer la montagne; Wischnou, changé en tortue, se coucha sous Wasouki pour le soutenir. Alors, on tira la corde par les deux bouts et la montagne fut ébranlée. Par ce mouvement continuel, la mer devint agitée. C'est ainsi que la cosmogonie hindoue expliquait l'origine du flux et du reflux de la mer.

D'après un conte dû à l'imagination des traditionnistes, l'ange chargé de la surveillance des mers posant le pied sur l'extrémité de la mer de Chine, l'eau fuit devant lui en bouillonnant, et il en résulte le flux : lorsque l'ange retire son pied, l'eau revenant

à sa première place produit le reflux. D'autres prétendent que l'ange met seulement le pouce de sa main droite dans la mer pour produire le flux, et qu'il l'en retire pour faire naître le reflux (MAÇOUDI, ch. XIV). En Chine (DENNYS, p. 125) les marées sont réglées par des êtres surnaturels, et au Japon on raconte des légendes sur le « gouverneur des marées » (BASSETT, p. 28).

D'après une croyance du moyen âge qui subsistait encore du temps de Colomb (DE BELLOY, *Christophe Colomb*, p. 72), du fond de l'abîme s'élevait à intervalles réguliers le dos monstrueux du Kraken ; de ses évents jaillissaient d'énormes trombes d'eau et il aspirait une égale quantité d'air. Cette provision finie, il aurait bien voulu s'ébattre à la surface de la mer ; mais une main de fer, la main noire de Satan, le refoulait dans l'abîme, et du double mouvement de ce vivant poumon du globe provenaient les marées.

Une tradition analogue se retrouve aux îles Shetland, d'après un correspondant de M. Karl Blind, *Gentleman's Magazine*, *News Finds in Shetlandic and Welsh Folk-lore*, 1882, p. 461-2. « J'ai entendu dire qu'aux Shetland, jusqu'à ces derniers temps, on croyait à l'existence d'un monstre énorme qui demeurait dans une région reculée des eaux, et dont la respiration produisait les marées. Un vieil homme, nommé John Georgeson, assurait que bien loin dans la mer, près de l'extrémité de l'univers, vivait un monstrueux serpent de mer, qui mettait environ six heures à aspirer son souffle et six heures à le chasser, ce qui pour lui du moins était une explication suffisante de la marée. »

Cette idée d'un animal produisant la marée se retrouve dans l'archipel malais. D'après Rosemberg cité par *Mélusine*, t. II, 182, on pense que la marée

est causée par un crabe qui va et vient au fond de la mer.

Les Fuégiens croient en un monstre marin appelé Lucooma, qui cause des marées et des tourbillons, et l'on connaît des cas où, des pirogues se trouvant en danger par un tourbillon ou une grande marée, les enfants et les chiens ont été jetés par dessus le bord pour apaiser la fureur de Lucooma (*Bulletins de la Société d'anthropologie*, 1884, p. 181).

C'est peut-être à une croyance analogue à celle des Shetlandais et des philosophes antiques qu'il faut rapporter l'opinion que Cooper met dans la bouche d'un matelot américain (*L'Ontario*, ch. XII), qui assure que la mer respire comme un être vivant.

Michelet (*La mer*, 21) a employé, mais dans un sens figuré, la même expression : « L'avantage des falaises, c'est qu'au pied de ces hauts murs, bien plus sensiblement qu'ailleurs, on apprécie la marée, la respiration, disons-le, le pouls de la mer. L'Océan respire comme moi. Il concorde à mon mouvement intérieur, à celui d'en haut. »

Les gens de Rantum (nord de l'Allemagne) disent que l'homme dans la lune est un géant qui, au moment du flux, se met dans une posture penchée, alors il prend l'eau et la lance sur la terre : c'est là ce qui cause le flux ; mais au moment du jusant, il se tient droit et cesse son travail, pendant que les eaux baissent (THORPE, t. III, p. 58).

Certains endroits avaient des marées particulières, ou plutôt des remous qui y ressemblaient. D'après Pline (livre II, ch. C), le flux venait plusieurs fois dans le détroit de Messine à Tauromenium, et sept fois le jour et la nuit dans l'Euripe auprès de l'Eubée ; l'Euripe s'arrêtait dans son mouvement trois jours par mois, pendant la septième, la huitième et la neuvième lune. De là venait le dicton : *Eu-*

ripus homo, pour désigner un homme inconstant.

Les musulmans croyaient (RECLUS, *La terre*, II, 155) que les flots de Négrepont étaient au nombre de cinq, et qu'ils se succédaient régulièrement aux cinq heures de la prière. Procope, saint Grégoire de Nazianze et quelques autres ont affirmé qu'Aristote, au désespoir de ne pouvoir comprendre la cause du flux et du reflux de l'Euripe, s'y précipita en criant ce calembour : *siquidem ego non capio te ; tu capias me*. D'après d'autres témoignages que cite Brown (*Essai sur les erreurs*, VII, 13), ce suicide d'Aristote devrait être rangé au nombre des légendes.

C'était une croyance de l'antiquité que toutes les mers se purgeaient à la pleine lune, et quelques-unes dans une saison déterminée (PLINE, t. II, ch. x). Auprès de Messine et de Myles, les flots rejetaient sur le rivage des ordures semblables à du fumier, d'où la fable que les bœufs du Soleil y avaient leurs étables.

Un reste de cette opinion a subsisté jusqu'à nos jours : on croit en Basse-Bretagne que la mer montante est chargée de venin qu'elle dépose sur le rivage. Aussi il ne faut prendre de l'eau qu'au reflux ; c'est le moment où elle est plus pure et plus salée. Le reflux purifie la mer, le flux ramène le venin avec l'écume (Comm. de M. Le Calvez).

Quand la mer monte et qu'on se promène sur les plages, on l'entend qui fait une musique monotone. D'après les marins de la Haute-Bretagne, voici ce qu'elle dit :

Vous qui me regardez d'un œil si curieux,
Je suis conduite ici par la lune des cieux,
Elle me fait venir et revenir sans cesse,
Et me crie que quéqu'fois j'ai grand'mal à la tête.
Mer qui toujours te plains,
Poursuis ton chemin,
Enlève tout et ne laisse rien.

En ce même pays on assure que si on applique à son oreille une coquille de coucou (buccin), on entend la mer monter ; elle murmure, avec le bruissement du flot qui monte, pendant tout le temps que la marée monte.

En Angleterre, un jeu d'enfant très usité consiste à s'appliquer un coquillage à l'oreille, et à écouter avec un certain effroi ce que l'on croit être le rugissement de la mer (TIMBS, t. I, p. 44).

Plusieurs légendes montrent la mer se retirant ou interrompant la régularité de son flux et de son reflux, pour faire place à des statues de saints, à des processions, à des héros, parfois même pour sauver des personnes en danger.

A Ploumanac'h le jour du pardon de saint Kirek, la mer recule devant sa statue et son oratoire. A Loaven, le jour de la fête de sainte Liboubane, la mer retarde pendant une heure de monter, afin de donner plus de commodité aux pèlerins (Comm. de M. Le Calvez).

On a prétendu qu'autrefois, le jour de la Fête-Dieu, pendant la procession du Saint-Sacrement autour de Concarneau, la mer se retirait pour lui faire place, s'il arrivait qu'elle fût pleine au moment où cet acte pieux s'accomplissait (CAMBRY, d'apr. P. Le Briel, p. 358).

On retrouve ailleurs des légendes analogues. Cette Vierge (de Sainte-Marthe) a été, me dit-on, apportée de Rio Hacha. Les pirates qui infestaient la mer des Caraïbes s'étant présentés devant la ville qu'ils avaient plusieurs fois rançonnée, toute la population accourut sur la plage, précédée par la statue de la Vierge et chantant les litanies. Les porteurs entrèrent dans l'eau jusqu'à la ceinture, et la foule suppliait Marie de faire un miracle pour chasser les pirates.

La Vierge saisit alors la couronne d'or qui ornait sa tête et la jeta à la mer. Les flots de l'Océan s'écartèrent soudain, comme jadis ceux de la mer Rouge, et produisirent une houle si violente que tous les vaisseaux furent engloutis (Dr SAFFRAY, *Voyage à la Nouvelle-Grenade*, ch. I).

Il y en a qui ont cru de bonne foi que la mer de Pamphylie s'était retirée pour ouvrir un passage à l'armée d'Alexandre, lorsque ce prince marchait contre les Perses. Josèphe adopte cette narration dans la vue de confirmer les Juifs dans la croyance où ils étaient que leurs ancêtres avaient passé la mer Rouge (BROWN, *Essai sur les erreurs*, t. VII, ch. XVIII).

Belleforest (*Cosmographie universelle*, t. II, col. 1500) rapporte que les Tartares ne pouvant franchir une montagne escarpée dont le pied plongeait dans la mer, leur chef se mit en prière, et le lendemain matin « ils virent que la mer s'estoit retirée loin du mont l'espace de neuf pieds, faisant large voie aux Tartares pour passer outre. »

Comme une foule de gens allaient en pèlerinage à Saint-Michel, les flots se mirent à monter, et une femme grosse ne put fuir avec les autres pèlerins; elle fut prise et enveloppée par la mer; mais saint Michel l'archange la protégea et la sauva de tout mal, et elle enfanta dans les ondes, au milieu de la mer, et elle prit l'enfant entre ses bras et l'allaita, et elle s'en revint pleine de joie avec son enfant, la mer s'ouvrant pour lui livrer passage (*Légende dorée*, II, 153). Cette légende a été rapportée aussi par Dom Huynes, qui dit que les pèlerins furent surpris par un brouillard, et que « la mer arrivant fit comme un cercle autour d'elle, de sorte que les eaux s'élevèrent de plus de douze pieds, la laissant à sec,

comme au milieu d'un puits. Elle enfanta ainsy un fils qu'elle baptisa des eaux de la mer » (LE HÉRICHER, *Itinéraire du mont Saint-Michel*).

§ 3. — L'INFLUENCE DE LA MARÉE.

Le phénomène de la marée est assez remarquable pour que ceux qui en sont les témoins journaliers aient été portés à lui attribuer une influence considérable sur les hommes et sur les choses. Cette croyance est tout aussi naturelle que celle qui faisait des astres les arbitres des destinées ; elle repose même sur des faits plus immédiats et plus voisins, dont quelques-uns ont été inexactement observés, mais qui ont pourtant une certaine consistance apparente.

Sur le littoral de la Bretagne, on croit que les enfants naissent généralement à la marée montante ; cependant en quelques parties du pays de Tréguier on assure que les femmes accouchent à la mer baissante (Comm. de M. Le Calvez).

Dans le Boulonnais, on dit en parlant de la naissance et de la mort : « Il est venu avec el' flot, il partira avec el'perdant » (DESEILLE). En Portugal (C. PEDROSO, *Tradiçẽes*, n° 246) on assure que les enfants naissent toujours à la mer montante. Aux environs de Saint-Malo, un grand homme ne naît qu'à la mer montante : de même que la mer, il ne monte que progressivement (Comm. de M. J. Comault).

En Haute-Bretagne, quand un enfant naît à la mer baissante et surtout à mi-marée, on dit qu'il « tombera d'un mal » à certaines époques de la lune, toujours à la mi-marée.

D'après une croyance bretonne (*Mélusine*, II, c. 138) la conception des enfants mâles a lieu quand

la mer monte, celle des filles à la mer baissante.

Dans le pays de Tréguier et en général sur toute la côte de le Bretagne, les malades souffrent davantage quand la mer monte; ils sont plus calmes quand elle est étale; lorsqu'elle baisse, ils vont mieux (Comm. de M. *Le Calvez*). En Haute-Bretagne, au fur et à mesure que la mer monte, les forces reviennent au malade; à la pleine mer il se débat, à la mer baissante il s'affaiblit (Comm. de M. J. Comault).

Ainsi qu'on l'a vu au chapitre de l'eau de mer, c'est à la mer baissante qu'il faut prendre des bains, laver ses plaies ou puiser l'eau destinée aux purgations.

Au moment du flux il ne faut faire ni grimace ni contorsion : on risquerait de rester défiguré. On raconte à ce sujet dans le pays de Tréguier la légende suivante :

On sait que les gens du littoral connaissent l'heure par les mouvements de la marée. Un jour une étrangère passait sur la grève, et elle allait très vite, car elle avait beaucoup de chemin à faire. Elle aperçut une petite plie qui se chauffait au soleil dans un ruisseau clair.

— *Plaïssenik, lano' ra?* (petite plie, la mer monte-t-elle?) lui demanda la femme.

La petite plie, au lieu de répondre, se mit à railler l'étrangère en répétant avec des grimaces :

— *Plaïssenik, lano' ra? Plaïssenik, lano' ra?*

Mais à l'instant le flux commence et l'étrangère, qui était la sainte Vierge, dit à la petite plie :

Plaïssenik e geno dreus,
Er wech all, c'houi ro furoc'h.
Petite plie à la bouche de travers.
Une autre fois vous serez plus sage.

La petite plie garda sa bouche de travers, et depuis

ce temps, les plies l'ont toujours ainsi (Comm. de M. Le Calvez).

Une croyance analogue, mais relative au vent, se retrouve sur le littoral de la Manche; on dit aussi en ce pays que si, au moment où la mer commence à baisser, on levait les yeux en l'air, ils pourraient rester dans cet état (Comm. de M. J. Comault).

En Haute-Bretagne, si on se coupe les cheveux à marée montante, on est certain d'attraper un gros rhume.

Dans l'antiquité c'était une croyance, partagée par les savants eux-mêmes, que l'on ne mourait qu'au moment du reflux. Aristote disait qu'aucun animal n'expire si ce n'est au reflux. Ce fait, écrit Pline (l. II, ch. CI), a été l'objet de beaucoup d'observations dans l'Océan des Gaules, et il ne s'est vérifié que sur l'homme. Apollonius (*Lettres aux Indiens*) assurait avoir observé ce fait à Gadès.

Ce préjugé traversa le moyen âge. Shakespeare (*Henri* V, acte II, sc. III) y fait allusion : « Il (Falstaff) s'est éteint entre midi et une heure, précisément à la descente de la marée. » Maintenant encore on croit, en beaucoup de pays, que personne ne meurt quand les flots commencent à s'élever. A Boulogne, s'en aller aveuc l'marée, est synonyme de mourir (DESEILLE). En Portugal (C. PEDROSO, *Tradiçôes*, n° 123), on dit que personne ne meurt sinon à mer baissante. Cette opinion est aussi répandue en Amérique. Cooper dans l'*Espion* y fait deux allusions dont voici la plus caractéristique : « Je croyais que son heure était venue. — Non, il vivra jusqu'à ce que la marée descende ou que le premier chant du coq annonce le matin. » Cette croyance est aussi constatée en ce même pays, par Bassett, p. 29, et elle existe en Cornouaille et dans le Northumberland.

Sur la côte cantabrique le peuple tient pour certain que tous ceux qui meurent d'infirmités chroniques ou aiguës expirent au moment où la mer commence à baisser (*Boletin folkl. español*, p. 44).

Aux environs de Saint-Malo, on croit que lorsqu'un marin est malade, il attend le reflux pour mourir. Dans le pays de Tréguier un agonisant qui ne meurt pas au flux attend encore vingt-quatre heures avant d'expirer.

On est persuadé sur cette même côte que si le père, le frère ou le mari de l'agonisant qui sont à la mer ne reviennent pas avec la mer montante, le malade attend pour mourir le retour de ceux qui lui sont chers (Comm. de M. *Le Calvez*).

Salgues (*Traité des erreurs et préjugés*) constate que la croyance populaire fut longtemps celle des médecins dans tous les ports de France, d'Angleterre et de Hollande, et il ajoute : « Au siècle dernier, un commissaire de la marine, membre de l'Académie des sciences de Paris, pria les religieux de la Charité, chargés de l'hôpital de Brest, de marquer exactement l'heure précise où mouraient les malades, et d'après les registres qu'ils ont tenus pendant les années 1728, 1729, et les premiers mois de 1727, il est mort pendant le flux deux hommes de plus que pendant le reflux. Les mêmes recherches ont eu lieu à Rochefort, à Saint-Malo, à Quimper, etc., et ont donné le même résultat. »

L'influence de la marée se fait aussi remarquer sur les animaux. Quand la mer monte, les chiens enragés la sentent, et ils sont plus en fureur que dans les autres moments. Ils courent çà et là sur le rivage, mordent les galets, et se jettent tête baissée sur l'écume de la mer, ce qu'on ne les voit jamais faire à mer baissante (Haute et Basse-Bretagne).

En Basse-Bretagne, on assure qu'un chien qui boit l'eau de mer et avale l'écume dont la mer se couvre à la fin du flux devient sûrement enragé s'il ne l'est déjà (Comm. de M. Sauvé).

En Haute-Bretagne on dit que la mer montante lui apporte sa *gamme*, c'est-à-dire sa bave. Si l'animal s'approche de l'eau à ce moment, sa maladie augmente. On croit aussi qu'il accourt sur le rivage pour se noyer à ce moment.

A la mer baissante au contraire, le chien enragé est faible et n'a plus la force de mordre.

En Haute-Bretagne, on dit en proverbe en parlant des chiens enragés :

— I'sent sa gamme, la mer monte.

En Haute-Bretagne, quand la prunelle de l'œil du chat est très dilatée, on dit que la mer est au plein; si la prunelle est petite et voilée, c'est que la mer est basse.

Dans le Finistère, on assure que la prunelle des chats change de couleur et grandit au commencement du flux (Comm. de M. Sauvé).

En Haute-Bretagne, et dans le pays boulonnais (Deseille), on attend que la mer baisse pour tuer les cochons : le lard est meilleur et plus abondant. En Basse-Bretagne, d'après M. Sauvé, on tue les cochons mâles quand la mer monte, les truies quand elle descend. En quelques endroits du littoral de la Manche, on tue pourtant les cochons à la mer montante; on est persuadé que le lard mis dans le charnier est comme la mer : il monte et ne descend pas. On dit aussi qu'il grossit à la cuisson.

En Haute-Bretagne, on a soin de puiser l'eau qui servira à laver les cochons morts lorsque la mer a commencé à baisser; on croit que c'est celle-là qui les nettoie le mieux.

C'est seulement quand la mer baisse et avant le repas de midi qu'en Basse-Bretagne on lave les cochons tués (Comm. de M. Sauvé).

Dans le pays boulonnais (DESEILLE), on sale les cochons à la mer montante, parce que « el saumure el monte plus vite ». En Haute-Bretagne, si on sale le lard à la mer baissante, la saumure ne le couvrira pas dans le charnier.

En Basse-Bretagne, on profite, pour châtrer les truies, du moment où la mer descend.

En ce même pays, si une poule demande à couver, on doit attendre la mer tombante pour la mettre sur les œufs (Comm. de M. Sauvé). En Haute-Bretagne, on observe la même chose pour les poules couveresses; mais il faut avoir soin de placer les œufs dans le nid quand la marée monte : les œufs écloront tous au même moment, les poules pondront mieux et les coqs auront la voix plus claire. Si on met une poule à couver sur des œufs de cane, on a soin de choisir le moment où la mer rapporte : les canetons écloront mieux et grandiront plus vite.

Dans le nord-est de l'Écosse (W. GREGOR, *Folk-Lore of Scotland*, p. 141) il y a des bonnes femmes qui mettent leurs œufs à couver à la mer baissante pour n'avoir que des poules. En plaçant les œufs sous la mère lorsque la mer monte, on est assuré d'avoir des mâles. Cette croyance peut être mise en parallèle avec celle sur la conception des hommes citée page 129.

En Espagne, quand on met les poules à couver, il faut placer les œufs et le nid quand la mer est haute, et les toucher l'un après l'autre avec l'index en disant : celui-ci coq, celui-ci poule, afin qu'ils naissent tous vivants et que l'on n'en perde aucun (Comm. de M. de Olavarria).

C'est au commencement du flux que les ménagères de la Haute et de la Basse-Bretagne croient que le beurre se fait le mieux.

En Haute-Bretagne, lorsque, pendant l'été, au moment où l'on baratte le beurre, le lait se met à écumer dans la baratte, on dit qu'on aura beau baratter, le beurre ne se fera point et le lait ne cessera d'écumer qu'au moment où la mer baissera. Le lait qui a été trait à la marée montante bout dans la casserole et monte rapidement au-dessus des bords; celui qui a été trait au moment du reflux bout comme de l'eau ordinaire et ne se gonfle point.

En ce même pays, on croit que si l'eau qu'on met à bouillir a été puisée à la fontaine au moment où la mer monte, elle sort de la marmite, parce qu'elle bout trop vite. Il en est de même du lait qu'on a placé sur le feu à marée montante.

En Écosse les Lugworms (*Arenicola piscatorum*, Lamark) sont très employés comme appât; lorsqu'on ne s'en sert pas immédiatement, on les garde vivants; mais on croit qu'on ne peut le faire que si l'eau où ils sont conservés a été puisée à la marée montante. Si l'eau est changée tous les jours, on peut les garder vivants une huitaine et plus; mais s'ils sont mis dans de l'eau prise à la marée baissante ils meurent promptement (W. Gregor, *Folk-Lore Journal*, 1884, p. 356).

En Haute-Bretagne la piqûre de la vive se fait sentir pendant toute la marée.

En Haute-Bretagne, on assure que les édredons ou les couchettes qui sont remplis de plumes d'oiseaux de mer se gonflent lorsque la mer monte. Du temps de Pline (liv. IX, ch. xv), existait une superstition analogue: « Les peaux de veaux marins, même détachées du corps, conservent, dit-on, une sympathie avec les eaux: à chaque reflux de la mer, le poil s'en redresse. »

En certains endroits on observe la marée pour les semences : au pays de Tréguier, il ne faut jamais semer le trèfle à la basse mer, les vaches qui le mangeraient seraient exposées à crever (Comm. de M. Le Calvez). En Haute-Bretagne, si on sème du trèfle pendant que la mer est basse, il *écoue*, c'est-à-dire il perd sa graine avant maturité; semé à la mer montante, il pousse bien. Si on le sème quand la mer rapporte, les vaches qui le mangeront crèveront certainement.

La météorologie et la marée.

Les habitants du bord de la mer ont fait diverses observations sur l'influence de la marée sur le temps. Il en est quelques-unes qui semblent justifiées par les faits, soit qu'il y ait simple coïncidence, soit qu'en effet le déplacement d'air produit par la marée ait le pouvoir de les produire.

Sur la côte de Bretagne, on assure que les changements de temps coïncident souvent avec la marée. En Haute-Bretagne, on dit que la pluie commence souvent avec le flux, de là ce dicton du Finistère :

Gant al lanǫ
A vo glao.

Avec le flux — viendra la pluie (Comm. de M. Sauvé). Une croyance analogue existe à l'embouchure de la Gironde. Dans le pays de Tréguier, s'il doit faire beau temps, il commence avec la marée baissante; si au contraire il doit se gâter, la pluie ou le vent commencent à la mer montante (Comm. de M. Le Calvez).

En Haute-Bretagne, c'est une croyance à peu près générale que l'orage n'éclate jamais qu'à la marée

montante, et que souvent la mer baissante le dissipe. Il revient toujours avec la marée montante quand il a commencé avec elle. Souvent il remonte avec la marée pendant neuf jours. Ce nombre est celui assigné par les paysans de l'intérieur aux orages d'été, qui, à ce qu'ils assurent, durent aussi neuf jours.

D'après Reclus (*La Terre*, t. II, p. 393), on a observé sur le bord de la mer du Nord, sur les rivages du golfe de Bengale et en beaucoup d'autres régions du littoral océanique, que les orages commençaient presque toujours à l'heure de la marée. La croyance populaire se trouverait ainsi justifiée par l'observation scientifique.

Un dicton de l'île de Batz attribue à la mi-marée la cessation du mauvais temps :

Diwar hanter vare dre
E torr an gwall amzer

A demi-marée de reflux — cesse le mauvais temps.

Dans la même île, c'est au moment de la mi-marée que le temps devient mauvais ou beau : *Diwar hanter vare-dre, an amzer a wella pe a falla,* à la mi-marée, le temps s'adoucit ou devient plus mauvais (Comm. de M. G. Milin).

La marée et le vent ont l'un sur l'autre une influence réciproque. En Haute-Bretagne s'il vente du *nordée* (nord-est) au commencement de la marée, ce sera le vent à la marée montante pendant toute la période de cette marée.

A l'île de Batz on dit en proverbe :

Gourlennou kreis-teiz
A zo avelak.

Pleines mers de — midi sont venteuses (Comm. de M. G. Milin).

Au moment des grandes marées, on dit dans le Finistère, que plus les vents sont hauts, plus la mer descend; plus les vents sont bas, plus la mer monte (Comm. de M. Sauvé).

En Haute-Bretagne, si le vent souffle du *Suède* (sud-est) la mer descend très bas. Plus les vents sont au nord, plus elle monte. C'est ce que constate un dicton local :

Quand Suède donne un coup d'sifffet,
La mer descend et va où il est;
Mais elle se hâte de s'en r'tourner,
Quand cap'taine Nord vient à souffler.

En Écosse (W. Gregor, *Folk-Lore Journal*, 1885), lorsque la marée monte plus haut que d'habitude, on doit s'attendre à une tempête. En ce cas les pêcheurs de Pittulie disent que cette hauteur de la mer est causée par un ouragan venant de l'Océan.

En Espagne, si, lorsque la marée commence à monter, il vient une jolie brise de nord-est, on croit qu'elle montera extraordinairement; croyance qu'on exprime en disant :

Nordeste que a la marea no viene
Trampa tiene (Comm. de M. Braulio Vigon).

Dans le pays de Tréguier il y a un dicton qui constate que la marée qui suit de trois jours la pleine lune est la plus haute :

Tri de goude ar c'hant
A ra ar mor he lamp.

Trois jours après le cercle — la mer fait son saut (Comm. de M. Le Calvez).

En Espagne, lorsque souffle le vent d'aval, c'est à

l'heure de la pleine mer qu'il a le plus de force (Comm. de M. Braulio Vigon).

C'était, à ce qu'il paraît par un passage de Shakespeare, un présage de grands malheurs lorsque le flux n'était pas régulier.

CLARENCE. « La rivière a éprouvé un triple reflux, sans reflux intermédiaire, et les vieillards, ces crédules annales du passé, disent que la même chose arriva quelque temps avant la mort de notre aïeul Edmond » (*Henri IV*, 2e partie, III, sc. IV). Le traducteur ajoute en note : « C'est un fait historique arrivé le 12 octobre 1411. »

En France on croyait, au XVIIe siècle, que quand le reflux vient plus tôt qu'il ne doit, c'est signe de tempête (*Matières d'entretien* du sr L. B., traité III).

En Haute-Bretagne, il y a encore des marins qui tirent des présages de l'état où ils ont vu la mer dans leurs rêves.

Si on rêve dans la mer, à l'heure où elle baisse, il y a un de vos parents qui meurt, et la mer l'emporte. Si au contraire on rêve à la mer au moment où elle monte, on peut être sûr d'avoir des nouvelles d'un parent qui est sur mer. Les jeunes filles aiment à voir en songe la mer, parce qu'elles sont persuadées qu'elles ont ainsi des nouvelles de leurs bons amis.

§ 4. — LES RAZ DE MARÉE ET LES MARÉES EXTRAORDINAIRES.

Le raz de marée a quelques noms significatifs : A Montevideo (le *Voltaire*, 25 février 1884) on l'appelle *Tremblement de mer*. Dans la Baltique un mouvement analogue de la mer se nomme *Seebaren* (Ours de mer).

Sur la côte ouest de l'Irlande (JONES, p. 23) se

produit, au moment de certaines conjonctions assez rares de vent et de marée, ce qu'ils appellent un raz de marée. Les pêcheurs l'appellent la « vague de vengeance ». Ils en font une terrible description, et racontent une légende au sujet de son origine. Un pêcheur tua une mermaid qui implorait sa pitié. A la première sortie qu'il fit ensuite les vagues se montrèrent avec tout leur aspect terrible; il voulut les fuir; mais il fut noyé avec tout son équipage. Jusqu'à ces derniers temps cette même vague s'élevait quand ses descendants directs allaient sur mer; maintenant ils y échappent en mettant la barre en croix. Reclus, t. IV, p. 39, décrit ainsi le phénomène qui a lieu dans la Baltique : « Il se produit parfois des mouvements qui ont lieu dans ses eaux, mais à des intervalles très éloignés. On raconte que par un beau temps la mer mugit, se gonfle et recouvre au loin ses plages, s'élevant parfois de 6 mètres au-dessus de son niveau moyen. On donne à ces raz de marée le nom de *seebaren*, ou ours de mer. »

Jadis la mer se retira d'une façon étrange, laissant à sec un espace considérable. Cela continua pendant quatre jours et les Seshats en étaient contents. Il y eut toutefois un homme qui, avec ses deux frères, ne pensa pas comme eux. Il songea qu'à cette marée basse succéderait un jusant d'une force égale. Il se rendit à la forêt pour ramasser des matériaux, et il en fit un câble énorme. Près du village était un rocher à la base duquel on voyait des buissons d'un bois bien connu pour sa dureté. Il y attacha une des extrémités de sa corde et l'autre à son canot, dans lequel il se mit avec sa femme, ses frères et leurs femmes, et ce qu'ils avaient de plus précieux, et ils attendirent.

Au bout de quatre jours le flot commença à monter. Il arriva lentement jusqu'au milieu de l'espace entre les cabanes et celui où il avait cessé de reculer. Alors il accéléra soudain sa vitesse et arriva avec impétuosité. Les Seshats coururent à leurs canots et quelques-uns demandèrent à s'attacher à la corde de Wispohahp ; mais il ne voulut pas y consentir, craignant de la voir casser. D'autres voulurent lui confier leurs femmes, mais il refusa aussi de les recevoir. Bientôt ils furent atteints par l'eau qui s'élevait toujours, et pendant que le pêcheur prévoyant était à l'ancre en sûreté, ils furent entraînés en dérive, incapables de résister à la force du courant. Enfin l'eau couvrit tout le pays, sauf la haute montagne de Quossakt. Au bout de quatre jours le flot commença à baisser, et Wispohahp se hala sur sa corde, et quand les eaux eurent repris leur ancien niveau, il se retrouva à flot près de l'ancienne demeure des Seshats (Iles Vancouver. SPROAT, *Scenes and studies of savage life*, p. 183).

Diodore de Sicile, l. III, ch. XX, rapporte brièvement une légende que les navigateurs grecs ou phéniciens avaient vraisemblablement recueillie sur le littoral de l'océan Indien, et qui présente quelque ressemblance avec le récit des indigènes des îles Vancouver : « Les Icthyophages disent que la mer se retira un jour si loin, qu'elle laissa à découvert toute cette partie de son fond qui paraît verte. Mais à peine ce fond fut-il à découvert, que, revenant tout à coup, elle se remit en son lieu ordinaire. »

Ces deux traditions sont fondées sans doute sur des faits analogues, agrandis par la légende, à un phénomène observé de nos jours aux îles Gambier. Le 7 novembre 1837, de violentes détonations qui semblaient partir des montagnes jetèrent l'épou-

vante chez les naturels. Après s'être considérablement retirée, la mer reflua violemment et recouvrit une grande partie du littoral. Ce ne fut qu'après trois ou quatre mouvements d'aller et de retour qu'elle resta définitivement dans ses limites ordinaires. Cet incident se produisit le même jour et presque au même instant qu'un violent tremblement de terre qui désola Valdivia sur la côte de Chili (CUZENT, les *Iles Gambier*, p. 34).

Quelques marées extraordinaires ont laissé dans la mémoire des hommes un souvenir terrible : « Au havre de Pisco plusieurs nobles et personnes de qualité, s'apercevant un jour que tout à coup la mer s'estoit grandement retirée et avoit laissé tout le rivage à sec, sortirent en grand nombre et accoururent sur la greve, ne se doutant pas du malheur qui estoit tout proche ; car tout après ils aperçoivent une grosse tumeur en la mer, ils virent les vagues grossir, non plus des vagues, mais des montagnes d'eau si hautes qu'elles leur osterent toute espérance de sauver leur vie, et n'attendant plus que le moment auquel ils seroient engloutis, se ietterent à genoux et reclamerent le pouvoir de celuy à qui seul les vents et la mer obeyssent. Et en effet voilà que la mer franchissant ses digues, se fend en deux et laissant à sec le lieu où les pauvres gens estoient à genoux, s'épancha à droite et à gauche la hauteur de deux piques, et désola tout le pays » (LE P. FOURNIER, liv. XVIII, c. XVIII).

Une marée désastreuse qui eut lieu au Havre en 1525 et causa de grands ravages fut appelée la Male Marée, et, dit un ancien auteur cité par Jal (*Dictionn.*), « en raison de ces choses ladicte marée avoit esté appellée la Male-Marée, et en commémoration de ce se faict chacun an audict jour Saint-Maur une pro-

cession généralle en ladite ville, et en l'église Nostre-Dame d'icelle se chante et célèbre en haut une grande messe des trespassez fort solemnellement pour l'âme des trespassez en la dicte nuit à cause de ladicte Male-Marée. »

§ 5. — LE MASCARET ET LES BARRES.

A l'embouchure d'un certain nombre de fleuves, tels que la Seine, la Gironde, la Severn, l'Elbe, le Weser, l'Hougly, les Amazones, etc., lorsque la marée montante rencontre les eaux douces, il se forme une ou plusieurs hautes lames.

Ce phénomène porte en France les noms de *barre*, *mascaret;* au XVIII^e^ siècle de *macrée* ou *maquerée* (*Encyclopédie*, et ROMME, 1792). D'après Mistral ce nom vient de l'adjectif *mascaret*, *mascareto*, nom qu'on donne en Gascogne aux bœufs bigarrés de noir.

On l'appelle barre parce qu'elle *barre*. Lorsque le flot, venant à se gonfler, puis éclatant avec fracas, vient à se replier sur lui-même, et étend ses écumeux rouleaux d'un bord de la rivière à l'autre « : Voyez, s'écrient les riverains, comme *il barre!* » (*Mag. pitt.* 1874, p. 29.)

La barre du fleuve des Amazones est appelée *Pororoca* (RECLUS, *La terre*, II, 148) à cause du grondement de ses eaux, et l'on dit qu'elle s'y dresse en deux ou trois vagues.

Les vagues moins hautes de la baie de Caudebec, qui sont l'avant-garde de la grande nappe de marée, se nomment *éteules* (RECLUS, II) ou *ételles*.

A la côte d'Afrique, les noirs croient que la barre est produite par un dieu particulier, très méchant; aussi ils font des sacrifices pour l'apaiser (CORBIÈRE,

le *Négrier*, II, 224). Lorsque les noirs (FERIS, *Archives de médecine navale*, t. XXXI, p. 325) s'embarquent pour passer la barre dangereuse du golfe de Guinée, le féticheur, debout sur le rivage, cherche à calmer le démon de la barre par des gestes et par des invocations.

La chapelle de Barre-y-va s'élève sur les rives de la Seine, non loin de l'endroit où la barre se fait sentir avec le plus de violence (*Mag. pitt.*, p. 30).

Près de Hangchow est le temple du roi de la marée; le dieu qui y est honoré est un officier qui vers l'an 828 entreprit la restauration d'un fossé que la violence de l'Eagre renversa; il se tua de désespoir.

On a employé divers charmes et enchantements à la barre de la rivière de Tsien-Tang.

L'an 930, le prince Wu-Shu ordonna à cinq cents archers audacieux de lancer chacun six flèches dans la vague de marée qui arrivait en rouleau; puis, après avoir prié Wu-Tsz-si, la divinité tutélaire du fleuve, il mit la clef de la porte du canal dans une enveloppe, et la jeta à l'eau. En 1131 l'empereur Kan-Tsung y jeta dix lourdes assiettes de fer pour charmer les esprits malfaisants du fleuve (DENNYS, *Folk-lore of China*, p. 126).

Au XVII^e^ siècle (JORDAN, *Voyages historiques*, 1695, p. 95) on croyait, aux bords de la Gironde, que les canards accouraient à terre dès qu'ils entendaient le mascaret.

A l'approche du mascaret les canards et les oies domestiques (les *vieux routiers* s'entend) se réfugient à terre. Ces palmipèdes font de même quand un bateau à vapeur passe près de la côte, pour éviter d'être ballottés par les vagues que cause le déplacement de l'eau (Comm. de M. Daleau).

A l'embouchure du Couesnon, lorsque le flot arrive, et qu'il remonte la rivière en y produisant une sorte de barre, on crie pour avertir : « V'là l'flot ! V'là le flot ! » (Comm. de M. Guyot-Daubès.) A l'embouchure de la Severn est un mascaret auquel les Anglais ont donné le nom de bore. Quand le flot arrive, les riverains s'avertissent au loin d'une pointe à l'autre en criant : « Flood O ! Flood O ! » et les bateliers se préparent à recevoir le choc.

Le mascaret de la Meghna, une des bouches du Gange, s'entend à des kilomètres de distance. C'est probablement à ce fracas qu'on doit attribuer la légende relative au canon de Barisal dont le vent du soir apporte le bruit aux riverains (Reclus, t. V, p. 435 et t. VIII, p. 316).

La légende indoue a assigné une origine surnaturelle à la barre du Gange, de même qu'à beaucoup d'autres phénomènes. On raconte (Reclus, *La Terre*, II, 148) que Bagharata, ayant pris pour épouse au milieu des neiges la divine Ganga, la souleva dans ses bras, et, montant sur son char, fit tracer aux deux roues les bords du large lit de la déesse. Mais lorsque Ganga arriva près du rivage marin, elle recula d'effroi devant l'énorme et monstrueux Océan. Elle s'enfuit brusquement par cent canaux, et, depuis cette époque, elle va, vient tour à tour, tantôt se hasardant à descendre de nouveau, tantôt s'échappant encore vers les montagnes deux fois dans la journée.

Les Chinois racontent au sujet de l'origine de l'Eagre ou barre du Tsien-Tang qu'un empereur de Chine ayant forcé son ministre Wu-Tsz-si à se suicider, son corps arriva dans la rivière ; là il devint dieu, et les soulèvements périodiques du fleuve sont les marques de son indignation. De là les sacrifices

officiels qui lui sont offerts à certaines saisons pour calmer sa colère (DENNYS, p. 129).

Est-ce à une reminiscence d'un récit, ou à une inspiration géniale que Bernardin de Saint-Pierre dut la jolie légende qui figure dans l'*Arcadie*, ch. I, p. 616, éd. Martin? C'est une question qu'il serait difficile de résoudre. Voici sa fable, dont la fin présente de singulières ressemblances avec la conception indoue de l'origine de la barre du Gange :

« La Seine, fille de Bacchus et nymphe de Cérès, avait suivi dans les Gaules la déesse des blés, lorsqu'elle cherchait sa fille Proserpine par toute la terre. Quand Cérès eut mis fin à ses courses, la Seine la pria de lui donner ces prairies que vous voyez là-bas. La déesse y consentit, et accorda de plus à la fille de Bacchus de faire croître des blés partout où elle porterait ses pas. Elle laissa donc la Seine sur ses rivages, et lui donna pour compagne et pour suivante la nymphe Héva, qui devait veiller près d'elle, de peur qu'elle ne fût enlevée par quelque dieu de la mer, comme sa fille Proserpine l'avait été par celui des enfers. Un jour que la Seine s'amusait à courir sur ces sables en cherchant des coquilles, et qu'elle fuyait, en jetant de grands cris, devant les flots de la mer, qui quelquefois lui mouillaient la plante des pieds, et quelquefois l'atteignaient presque aux genoux, Héva, sa compagne, aperçut sous les ondes les chevaux blancs, le visage empourpré et la robe bleue de Neptune. Ce Dieu venait des Orcades, après un grand tremblement de terre, et il parcourait les rivages de l'Océan, examinant, avec son trident, si leurs fondements n'avaient point été ébranlés. A sa vue, Héva jeta un grand cri et avertit la Seine, qui s'enfuit aussitôt vers les prairies. Mais le dieu des mers avait aperçu la nymphe de Cérès, et,

touché de sa bonne grâce et de sa légèreté, il poussa sur le rivage ses chevaux marins après elle. Déjà il était près de l'atteindre, lorsqu'elle invoqua Bacchus son père, et Cérès sa maîtresse. L'un et l'autre l'exaucèrent. Dans le temps que Neptune tendait les bras pour la saisir, tout le corps de la Seine se fondit en eau ; son voile et ses vêtements verts, que les vents poussaient devant elle, devinrent des flots couleur d'émeraude; elle fut changée en un fleuve de cette couleur, qui se plaît encore à parcourir les lieux qu'elle a aimés étant nymphe. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que Neptune, malgré sa métamorphose, n'a cessé d'en être amoureux, comme on dit que le fleuve Alphée l'est encore en Sicile de la fontaine Aréthuse. Mais si le dieu des mers a conservé son amour pour la Seine, la Seine garde encore son aversion pour lui. Deux fois par jour il la poursuit avec de grands mugissements, et chaque fois, la Seine s'enfuit dans les prairies, en remontant vers sa source, contre le cours naturel des fleuves. En tout temps elle sépare ses eaux vertes des eaux azurées de Neptune. »

CHAPITRE VI

LA MER AGITÉE

§ 1. — NOMS, SURNOMS ET EPITHÈTES.

Pour désigner les ondulations de la mer, les gens du monde et les poètes emploient le mot vague ; les habitants de la côte se servent presque toujours du mot lame. Ce dernier terme ne remonte pas très loin ; d'après le *Glossaire nautique* de Jal, on le rencontrerait pour la première fois dans le Dictionnaire franco-espagnol d'Oudin (1660). Au commencement du XVIII^e^ siècle, Aubin, au mot *Vague*, donnait le synonyme hollandais, et pour le reste de l'article renvoyait à *Lame*, ce qui prouve que dès cette époque ce terme avait remplacé le premier dans le langage des gens de mer.

Dans plusieurs langues, en vertu d'une métonymie assez naturelle, puisque l'état ordinaire de la mer est une agitation d'une intensité variable, mer est presque synonyme de lame ou de vague. En français, on dit que la mer est courte, longue, etc., alors qu'en réalité ce sont les lames qui produisent cet état.

Le latin *unda*, l'italien *onda*, l'anglais *sea*, le danois *soe* signifient aussi à la fois eau, mer ou lames.

Sur le littoral de la Charente, les vagues violentes, surtout celles qui se produisent au moment du rap-

port de la mer, se nomment *rouleaux* et *roulages*, sans doute à cause de leur forme en volute (Comm. de M. *Musset*).

En Haute-Bretagne, par une image gracieuse et assez juste, on désigne sous le nom de *mer fleurie* celle où les vagues blanchissent sans être bien fortes. L'auteur inconnu de la vie de saint Condède nous peint le flot roulant avec un grand mugissement et soulevant sa crête empanachée d'écume semblable à de grands arbres au feuillage touffu. Le peuple a gardé cette image, et, de nos jours encore, dit du flot, qu'il fleurit, lorsque l'écume en empanache le sommet (*Mag. pitt.* 1874, p. 30). Dans le pays boulonnais (Deseille), on appelle *pleume* l'eau un peu ridée. Sur le même littoral la houle se nomme la *gomme*.

Dans quelques parages, certaines lames ont un nom particulier, surtout lorsqu'elles se trouvent à l'entrée d'une mer; c'est ainsi qu'on appelle *emmanchouse*, c'est-à-dire qui pousse dans la Manche, une grosse vague à l'ouvert de cette mer.

Les poètes ont donné aux vagues des épithètes d'après leur couleur : Homère les nomme « blanchissantes » lorsqu'elles sont agitées, « azurées » quand elles sont calmes et reflètent le ciel, « sombres » lorsqu'en pleine mer elles paraissent profondes.

Les marins anglais (Russell, *Sailor's language*) appellent *green sea*, vagues vertes, les masses d'eau qui roulent vers un navire sans se briser contre lui.

La vue des mouvements de la mer, qui semblent être produits par la respiration d'un être gigantesque, ou être ordonnés par quelque puissance supérieure, a porté les hommes à assimiler la mer agitée à un animal. Cette conception, dont on retrouve des traces dans le langage, fut surtout en honneur à

l'époque où régnait la tendance à l'anthropomorphisme des forces de la nature.

Chez quelques peuples peu avancés en évolution, ce sentiment paraît subsister encore dans toute sa force; MARSDEN (*Histoire de Sumatra*, t. II) raconte que dans ce pays quelques-uns pensent que la mer a un principe de mouvement volontaire. Un homme ayant vu son agitation continuelle en emporta avec lui dans son pays un vase plein d'eau, qu'il versa dans un lac, s'imaginant bonnement la voir produire la même agitation qu'il avait admirée dans son pays natal.

Les poètes transportèrent aux lames elles-mêmes cette notion du mouvement volontaire de la mer, et ils les peignirent comme des êtres de raison ou comme des animaux. Dans Homère les vagues se courroucent, roulent leurs flots irrités ou se brisent en mugissant; MOSCHUS (*Idylles*, V) parle des vagues mutinées. Les poètes grecs sont remplis d'images analogues, que conservèrent les Latins; c'est ainsi que Properce parle (liv. III, 10) des menaces de la vague :

Ponat et in sicco molliter unda minas.

Elles furent aussi assimilées à des guerriers montant à l'assaut, à des marins s'élançant à l'abordage.

Dans l'*Iliade*, ch. XVI, Neptune, le trident à la main, conduit les flots à l'assaut du rempart des Grecs. La même image se retrouve plusieurs fois dans le *Kalevala* : le navire de Waïnamoïnen résiste à l'assaut des grandes vagues (42e runo); le vieux, l'imperturbable Waïnamoïnen conduit le navire d'une main sûre, malgré les assauts des ondes frémissantes (42e runo). Le poète suédois Tegner, qui s'est largement inspiré de la poésie et des images

populaires, montre « les vagues se précipitant comme pour l'abordage sur le navire à moitié englouti » (*La Saga de Frithiof*).

Richepin a dit en parlant de la falaise :

O vagues, elle se raille
De vos escadrons épars
Écrasés à sa muraille.

De même que les vagues ont été douées de passions analogues à celles des guerriers, les poètes ont assimilé l'impétuosité des héros à celle des flots. Homère (*Iliade*, ch. VI) compare les Grecs qui vont au combat aux grandes vagues qui, sur le rivage retentissant, se soulèvent amoncelées par le souffle impétueux de Zéphyre. D'abord elles se poussent les unes les autres en pleine mer, puis, en frémissant, elles se brisent contre la terre ou contre les promontoires, et leur dos gonflé lance des flots d'écume. La même image se retrouve dans un chant de guerre tahitien : « Ruez-vous, dit-on aux guerriers, ruez-vous comme les flots; brisez sur les ennemis avec l'écume de la mer... Ayez la rage des chiens sauvages jusqu'à ce qu'ils fuient comme le courant des marées (VINCENDON-DUMOULIN, t. II, 332).

Dans le langage ordinaire, la réunion d'une grande quantité de personnes se mouvant sans ordre est aussi devenue une sorte de mer agitée. C'est en ce sens qu'on dit couramment : fendre les flots de la foule, image que les Latins employaient aussi :

Nobis properantibus obstat
Unda prior. (JUVÉNAL, Sat. III.)

Dans les *Chants héroïques de l'Edda*, un personnage dit en parlant de Brynhild : « Tu as toujours été pour les guerriers une cause d'infortune. Les vagues du malheur t'apportent toujours avec elles. »

Suivant plusieurs mythologies, les vagues semblent avoir été assimilées à des divinités. Chez les Grecs les noms de certaines nymphes de l'Océan paraissent faire allusion aux vagues dont quelques-unes portent le nom ; telles sont Cymothoé, le flot rapide; Spéio, la rapide ; Dynamené, la puissante ; Cymodocé, qui reçoit la vague ; Hippothoé, la cavale rapide, etc. Ainsi qu'on le verra plus loin, les vagues portent en Basse-Bretagne des noms qui rappellent celui d'Hippothoé.

Dans la mythologie scandinave (GRIMM, ch. XX), les vagues sont tout à fait des divinités : elles sont filles d'ŒEgir et de Ran, et l'Edda donne le nom de neuf vagues auxquelles ils donnèrent la naissance. D'après Jacobi (*Dictionn. myth.*) Drobna, l'eau écumante, est aussi une des filles de Gimer et de Rana. Les Esthoniens (BASSETT, p. 163) ont une « dame de l'eau » déesse des vagues.

Aux Kouriles (*Mélusine*, t. II, 406) les habitants appellent les vagues Kamoui, « Divinité », et lorsqu'ils passent dessus, ils leur jettent de petites figures taillées pour obtenir un heureux passage.

En Polynésie (D'URVILLE, *Astrolabe*, III, 477), le dieu des vagues réside dans les rochers ; aux îles Hervey (BASSETT, p. 72) le dieu Tikorura est la vague de tempête.

On voit aussi les héros néo-zélandais se battre avec les lames. Une grande vague venait du côté de la mer pour tuer Tawaki, mais son ancêtre Kaiaia (le milan) se montra et cria « ke ke ke ». Tawaki se réveilla, il saisit un bâton et défia la vague (LESSON, t. II, 284, d'après Taylor).

Les traditions japonaises (METCHNIKOFF, p. 268) rapportent qu'Isanaghi et Isanami transformèrent en génies protecteurs les gouttelettes qui voltigent au-dessus des vagues écumantes.

Dans les pays scandinaves (MARMIER, *Lettres sur le Nord*, p. 391) on suppose les vagues habitées par les démons. Un pilote a été emporté pour avoir voulu jouer avec les diables (les vagues blanches).

La rapidité de la course des vagues, leur écume dont les volutes ressemblent à des crinières, les a fait comparer à des coursiers. Ainsi qu'on l'a vu, la mer elle-même a été aussi appelée de ce nom.

Dans le pays de Tréguier on nomme *Ar marc'h hep kavalier*, le cheval sans cavalier, ou *Ar marc'h hep he vestr*, le cheval sans son maître, certaines vagues qui se succèdent les unes aux autres, comme des chevaux à la course (Comm. de M. Le Calvez). En Basse-Bretagne, quand la mer est déchaînée, elle est le cheval qui saute hors de son champ, *Ar marc'h a lamm euz he bark*. Sur les côtes du Finistère, quand la mer moutonne, elle fait danser les chevaux blancs (Comm. de M. Sauvé).

Quand elle est furieuse, on l'appelle la jument enragée. En Haute-Bretagne une femme de l'intérieur disait que lorsque la mer, après avoir été dans le ciel, retombait sur la grève, elle faisait des sauts comme un cheval.

Cette image n'est point particulière à la Bretagne; dans le langage symbolique des anciens, le cheval représente souvent la vague (PRELLER, *Dieux de l'ancienne Rome*, p. 273), et les poètes de pays très variés ont emprunté cette personnification au peuple.

« Une vague qui se cabre, pas plus qu'un voisin qui dispute, ne parvenait à l'arrêter » (V. HUGO, *Les Travailleurs de la mer*).

« Et elle (Luonnotar) descendit de ses hautes sphères, et elle s'élança en pleine mer, sur la blanche croupe des vagues » (*Kalevala*, première runo). « Il est douloureux d'être continuellement suspendu sur la

croupe des vagues » (*Kalevala*. première runo). Dans le poème de la *Saga de Frithiof*, Tegner, qui en a emprunté le fond et beaucoup de détails aux traditions de l'Islande et de la Scandinavie, montre « les puissances de l'horreur montées sur la croupe des vagues ainsi que sur des coursiers. » Victor Hugo a employé une image analogue :

> Les vagues frémissaient de l'avoir sur leurs croupes.
> (*Légende des siècles, Les pauvres gens.*)

Dans Homère (*Iliade*, I) les flots portent l'épithète « d'indomptés ». Les anciens les regardaient comme les chevaux frémissants de Neptune. Les vagues du bord sont encore appelées de nos jours (Reclus, *La Terre*, II, 72) *cavalli* et *cavalloni* par les peuples du midi de l'Europe.

Lorsque la mer blanchit et est agitée, on dit en beaucoup de pays que les vagues moutonnent, parfois qu'il y a des moutons sur le pré. C'est une image naturelle qui a pu se présenter à l'esprit de peuples très éloignés l'un de l'autre. Elle est fondée sur la même analogie qui a fait assimiler certains nuages du ciel à une toison ou à une bergerie. Cette image se trouve pour ainsi dire matérialisée dans un conte basque du type fort répandu de l'homme qui fait accroire à un autre qu'il a trouvé un troupeau dans la rivière ou dans la mer ; le trompeur dit au curé sa dupe : Je les ai tirés du fond de cette mer, ne voyez-vous pas ces moutons blancs, comme ils paraissent sur la mer? (J. Vinson, *Folk-Lore basque*, p. 106.)

C'est au même ordre d'idées que se rattache l'expression écossaise (Gregor, *Folk-Lore Journal*, 1884) *the sheep afore the dog*, la brebis devant le chien, qui désigne la houle avant-courrière de l'ouragan.

Les anciens avaient aussi cette image; les troupeaux de Protée n'étaient autre chose que les flots

blanchissants, qui, agités par le vent et la mer, représentaient à leur imagination des troupeaux de brebis.

D'après RECLUS, les flots moutonnants de l'archipel ou grande mer des Grecs lui valurent sans doute le nom d'Ægée, ou de mer des chevreaux.

En Basse-Bretagne, quand la mer moutonne, on dit qu'elle fait danser les chevaux blancs (Comm. de M. Sauvé). Lorsqu'il vente une fraîche brise, la mer se couvre de petites lames dont la crête est blanche comme la toison du mouton. Vues de loin, ces masses écumeuses ont l'air de moutons sur le pré. De là la mer qui moutonne (JAL, II, 216). On l'a aussi comparée à une toison :

« Les flocons d'écume, volant de toutes parts, ressemblaient à de la laine » (V. HUGO, *Les Travailleurs de la mer*).

... A l'horizon
Chaque flot porte une toison (JEAN RICHEPIN, *La mer*).

En Haute-Bretagne quand le vent fraîchit, et qu'il va y avoir de la houle, les marins disent : « V'là la grande vache gare qui va lever le cul. » En Guienne le mot *rouart* désigne un taureau et une vague furieuse; en Provence un *bioù d'aigo* se dit d'un torrent qui se précipite des montagnes (MISTRAL). Entre Basrah et el-Ahwaz, on a surnommé *el-Dib*, le loup, les mugissements, les bouillonnements et les bruits terribles que fait entendre la mer (MAÇOUDI, ch. XI).

Les vagues et la houle, sans doute à cause de leur bruit que l'on a pu rapprocher d'un aboiement, ont éveillé l'idée de chien. C'est ainsi qu'en Écosse (GREGOR, *Folk-Lore Journal*, 1883) on a appelé : *The dog afore his maister*, le chien devant son maître, la houle qui précède un ouragan. Par contre, le roulis

qui vient après que la tempête a perdu sa force se nomme : *The dog ahin his maister*, le chien après son maître. En Basse-Bretagne, on appelle de même « le chien qui suit son maître » la petite vague qui suit la vague la plus forte (Comm. de M. Sauvé).

D'après une note à la suite du V^e^ chant des *Lusiades* (trad. Millié), les navigateurs portugais avaient donné le nom de Sierra Leôa, montagne des lions, au pays connu maintenant sous le nom de Sierra Leone, à cause du bruit des flots qui venaient s'y briser avec un bruit semblable à des rugissements qu'on entendrait dans le lointain. En Haute-Bretagne, dans les passages resserrés où le courant est très violent, on appelle les vagues des sauterelles; à Guernesey (MÉTIVIER, *Glossaire*), les rochers sur lesquels les vagues se brisent se nomment *sautériaux*.

Dans le Pas-de-Calais (DESEILLE), la mer frise, quand elle commence à moutonner. Lors des changements de vent, « l'mer fait des caveux » (cheveux). En Angleterre (RUSSELL, *Sailor's language*) les grandes vagues ou brisants sont appelés *combers*, les peigneurs ; les vagues en volutes *combing sea*, mer se peignant. La volute de la vague présente en effet quelque analogie avec les cheveux peignés.

Les marins de l'Oman prétendent que les vagues du détroit de Berbéri ressemblent à de hautes montagnes, et ils les nomment des vagues aveugles, sans doute parce que, après s'être enflées comme d'énormes montagnes, elle se creusent en forme de profondes vallées ; mais elles ne se brisent pas, et ne sont jamais couvertes d'écume, comme on le remarque dans les autres mers. Ils leur donnent aussi le nom de vagues folles. Lorsque les marins de l'Oman montent et descendent au gré de cette mer agitée, ils chantent en cadence le refrain suivant :

« Berbera et Djaforma, que vos vagues sont folles !
« Djaforma et Berbera, voilà leurs vagues. »

(Maçoudi, ch. x).

Les poètes ont assimilé les vagues à des montagnes :

Cependant sur le dos de la plaine liquide
S'élève à gros bouillons une montagne humide.

(Racine, *Phèdre.*)

Dubartas (*Troisième jour de la semaine*) parle des

...Vagueuses montagnes
Qui d'un flot abayant menacent les campagnes.

Avant eux, Homère (*Odyssée*, ch. iii) avait chanté les flots « hauts comme des montagnes ». Dans le *Corpus poeticum boreale*, on trouve le mot « marfjöll », traduit par montagnes de la mer, flots.

En employant cette image naturelle, ces poètes se rencontraient avec les Kouriles, peuplade dont ils ignoraient jusqu'à l'existence. D'après Laharpe, t. XI, p. 267, ils appellent les hautes vagues *kogates*, c'est-à-dire chaînes de montagnes. On trouve aussi cette image dans une devinette russe de Dalv, dont le mot est la barque :

Un cheval court sur des monts escarpés ; il a un habit de mouette, il est garni de clous.

§. 2. — PROVERBES ET COMPARAISONS.

La mobilité des vagues, qui se déplacent incessamment sans laisser de traces, éveille naturellement les idées de mouvement, d'insécurité et d'instabilité. Les proverbes, le plus souvent figurés, qui s'y rapportent sont fondés sur ces caractères :

— *Lu plour de li frema soun de vaga de mar.* — Les

pleurs de la femme sont des vagues de mer (Nice, Toselli).

— Les biens temporels sont comme les vagues qui se forment sur l'eau : la jeunesse passe comme une ombre (Dubois, *Mœurs des peuples de l'Inde*).

Properce, parlant de l'inconstance de Cynthie, la compare (II, 5) aux vagues de Carpathie, qui se meuvent sous le souffle du vent.

Non ita Carpathiæ variant aquilonibus undæ.

— Le flot était, mais il a été effacé par le flot qui l'a suivi (Tamoul, Percival).

— Les discours du monde (l'estime) sont comme les vagues de la mer (Russe, Dal).

— *Unsicker, unstable, quo' the wave to the cable.* — Sans sûreté, sans stabilité, dit la vague au câble (Écossais, Hislop).

— *Undas numeras*, tu comptes les vagues = tu fais une œuvre inutile (Érasme).

— *He numbers the waves.* — Il compte les vagues = il fait une besogne inutile et impossible (Anglais, Bohn).

— Un homme vient pour compter les vagues de la mer. Il se trompe dans son calcul. Il y en a, à tout prendre, dit-il, plus à venir qu'à s'en aller (Arabe, Burckhardt).

— Comme une paille sur une vague (Tamoul, Percival).

— Comme une vague qui crache contre elle-même = colère impuissante (Malais, Maxwell).

— Il se baigne au milieu des vagues agitées, = il fait une chose hors de saison (Tamoul, Percival).

— *Alio relinquente fluctu, alius excepit.* — Un flot succède à l'autre (Érasme).

— *Neque terræ motus timet nec fluctus.* — Il ne craint ni les tremblements de terre ni les vagues (Érasme).

— Quelle crainte des vagues de la mer peut

avoir celui qui a Noé pour pilote? (Perse, RŒBUCK).

Voici sur la houle un proverbe américain : Une houle de terre, une longue portée et un petit objet sont les meilleurs des boucliers (COOPER, *Le pilote*, XVII).

— *Lou gros tèms passa, la màr resto.* — Après la tempête la houle reste (MISTRAL).

— *Joo meere et Hav oprörres, jo meere giver det Skum.* — Plus la mer est agitée, plus elle donne d'écume (Danois).

— L'écume est blanche sur la mer, mais plus blanche est la femme qui est en ta puissance (KALEVALA, 11^me^ runo).

Les lames sourdes sont celles qui arrivent subitement et se forment sans faire de bruit. Comme elles sont dangereuses, on dit en proverbe qu'il faut se défier des lames sourdes.

Les Italiens ont le même proverbe :

— *Guàrdati di li lami surdi* (PITRÈ).

On disait en latin : *Ab homine et flumine tacito cave.*

On appliquait au figuré l'expression *fluctus mutus*, par assimilation à la mer, à l'homme qui se mettait en colère sans bruit (ÉRASME, IV, 6, 41).

§ 3. — ORIGINE DES VAGUES. CROYANCES

On a déjà vu que chez certaines peuplades les vagues étaient attribuées à un mouvement volontaire de la mer, considérée comme une sorte d'être vivant.

Dans un grand nombre de pays, c'étaient les dieux qui présidaient aux vagues. Chez les Grecs et chez les Latins, Neptune les soulevait ou les apaisait; d'après Preller, p. 273, Vénus Salacia n'était primitivement que la déesse de l'agitation des flots; parfois ils étaient excités par les dieux du vent.

Les anciens Scandinaves, pour qui les vagues et les

ondes étaient filles de la déesse de la mer Ranâ, croyaient que le mouvement de la mer était produit par les dieux ou les génies. Thor lançait les vagues rugissantes contre les falaises et formait les tourbillons dans le creux des rochers (THORPE, t. I, p. 72). La vague implacable et soulevée par les Trolles poussait au naufrage (*La Saga de Frithiof*). Ecke était le dieu du Nord, de la marée et des vagues; lui et son frère Fasolt gouvernaient la mer et les flots (GRIMM, ch. XX). Dans la mythologie finnoise (*Mélusine*, t. II, col. 209), c'est Aallotar, la fille de l'onde, qui fait rouler les vagues. Le Kalevala, 41^me^ runo, parle aussi d'Ahto, le roi des vagues bleues, qui s'élève au-dessus de la voûte humide.

A Hawaï, des divinités commandaient aux vents et aux flots de la mer; à Nouka-Hiva, le sifflement de la tempête et le bruit des vagues étaient les signes par lesquels les dieux manifestaient leur mécontentement (RIENZI, *Océanie*, t. II, p. 231). Dans une légende norvégienne (GRIMM, ch. XIX), quand certain géant frappait du pied sur le rivage, la mer devenait agitée.

En Portugal, l'agitation de la mer est attribuée à une punition céleste. Saint Pierre tient deux clefs à la main : l'une est celle du ciel, l'autre celle de la mer. La première est d'or, la seconde est noire. L'eau de mer est toujours en mouvement, par la punition de Dieu, mais elle ne sort pas de son lit, grâce au pouvoir de la clef de saint Pierre. L'eau de mer, de même que toutes les autres eaux, fut condamnée à courir toujours dès le commencement du monde (LEITE DE VASCONCELLOS, *Tradições*, n^os^ 182 et 147).

Sur le littoral de la Haute-Bretagne, les marins croient simplement que les vents produisent les vagues; ils assurent aussi que la rosée soulève les

flots. D'après une tradition des environs de Saint-Malo (*Mélusine*, II, 198), le sorcier qui a perdu le moulin magique au fond de l'eau plonge de temps en temps pour le retrouver, et c'est quand il nage que la mer est houleuse.

De l'aspect des vagues, de leur couleur, et surtout de leur bruit, les gens de mer tirent des pronostics, et prétendent prédire le temps.

D'après une tradition scandinave (Bassett, p. 24), le bruit des vagues sur un certain endroit du rivage est le murmure d'un ancien roi et d'une reine enterrés dans des tumulus voisins. Le gémissement de la mer à Elseneur présage la mort, ou demande quelqu'un.

Le bruit de la Nasjoir de la légende islandaise, ou vague de mort, ressemble aux gémissements d'un homme à l'agonie.

Sur la côte de Cork, lorsque les vagues font un bruit extraordinaire, c'est le présage de la mort d'un grand homme.

On voit parfois en mer des brisants appelés Náoldur, brisants de la mer, plus rouges ou plus bleus que les vagues qui les environnent. Lorsque deux de ces vagues se heurtent, leur bruit s'appelle le fracas de la mort, et c'est un présage de naufrage (Bassett, p. 27).

Les marins, suivant que le bruit vient de tel ou tel endroit de la côte, prétendent savoir à l'avance le temps qu'il fera. On dit en proverbe à Paimpol :

Si la mer gronde à Port-Donan,
Laissez votre bois tranquillement.
Si la mer gronde à Port-pin,
Ramassez votre bois si vous êtes fin (Comm. de M. Galabert).

Quand la mer sonne, c'est signe de courant en

pleine mer; sur la côte c'est l'indice d'un fort coup de vent qui va venir (Commun. de M. Aubault).

A Tahiti, lorsque les vagues produisent un son creux, et battent la côte ou plutôt le récif avec lenteur, les indigènes comptent sur un beau temps; mais si les flots produisent des sons aigus, ou s'ils se succèdent avec rapidité, ils s'attendent à un mauvais temps (Rienzi, *Océanie*, t. II, p. 371). Sur les bords de la mer du Nord, lorsque par un temps d'orage la lame passe par-dessus le pont, et rend un son creux et sourd, c'est signe qu'on aura bientôt du beau temps (*Mélusine*, t. II, 34, d'après Temme).

Dans certaines conditions atmosphériques le bruit des vagues sur le rivage s'entend à plusieurs milles à l'intérieur.

Lorsqu'on entend la mer faire entendre un bruit sourd sur le rivage de la baie à l'ouest de Saint-Léonard, les pêcheurs disent qu'ils entendent les cloches de Bulverhythe, et ils croient que c'est le présage assuré d'un mauvais temps venant de l'ouest. En hiver, en temps de glace, c'est le signe d'un dégel (Sawyer, *Sussex Place Rhymes*, n. 23).

Les laboureurs des Asturies se servent relativement à la mer des dictons météorologiques suivants :

Cuando ruxa la mar de Seloriu,
Pon la carreta so 'l orru,

Quand la mer fait du bruit à Seloriu, il faut mettre la charrette sous le hangar.

Cuando ruxa la mar de la Griega,
Tiendi la colada fuera.

Quand la mer de la Griega fait du buit, tiens la lessive dehors. Le premier indique qu'il pleuvra

bientôt et le second que le temps va devenir meilleur (*Boletin folk. español*, p. 45).

Jadis un petit ruisseau du Yorskshire qui se déchargeait dans la mer servait à conduire le bruit des vagues dans l'intérieur; lorsque la mer est calme et que tout vent cesse, on y entend parfois un si horrible grondement à plus de six milles dans l'intérieur, que les pêcheurs n'osent sortir, dans l'opinion que la mer est une grande bête qui est enragée de faim, et désire l'apaiser avec des cadavres humains (JONES, p. 64).

Il y a peu d'années encore, sur la côte d'Ecosse, certaines personnes prétendaient prévoir un désastre à venir par un glas, ainsi qu'ils disaient, ou un son particulier que les vagues faisaient entendre en se brisant sur le rivage (GREGOR, *Folk Lore Journal*, 1883).

Lorsque quelqu'un se noyait sur le rivage, les vagues, à ce qu'on assurait, faisaient entendre le même glas plaintif tant que son corps n'avait pas été retrouvé (GREGOR, *ib.*). Une croyance analogue existe sur la côte bretonne; ce qu'on prend pour les bruits tumultueux de la mer n'est autre chose bien souvent que le cri de ses innombrables victimes, qui ne peuvent trouver de repos tant que leurs corps ne sont pas en terre sainte (*Mélusine*, t. II, p. 254). Selon les gens de l'île d'Arz, les voix lamentables que semblent jeter pendant la nuit les vagues de la mer ne sont autre chose que les plaintes des *bolbiguéandets*, génies malfaisants qui se réjouissent d'annoncer les tempêtes et les naufrages (*Musée des Familles*, t. IV, p. 534).

Dans l'ouest de l'Angleterre, il y a une centaine d'années, un certain bruit sourd qu'on entendait sur le rivage de la mer était attribué à un esprit ou

lutin, appelé Bucca, et on pensait qu'il prédisait un naufrage (TIMBS, t. I, p. 35).

Certaines vagues passaient pour avertir les gens de dangers qui les menaçaient. Un jour que des pêcheurs de Plévenon (Côtes-du-Nord) étaient sortis le jour de la mi-août (c'est un jour où il ne faut pas aller en mer et où les meuniers eux-mêmes ne travaillent pas), ils virent tout d'un coup s'élever une lame haute comme une montagne. Ils crurent que c'était un avertissement que leur donnait la Vierge.

D'après Cambry (*Voyage dans le Finistère*, p. 109), dans les environs de Plougasnou, les sorciers interprètent les mouvements de la mer, les flots mourants sur le rivage et vous prédisent l'avenir.

Sur les côtes de la Manche on dit que lorsque les vagues s'entrechoquent, l'eau de la mer devient chaude ; d'où le dicton :

— La mer bout quand elle est battue.

Cette croyance était rapportée par Cicéron (*De la nature des dieux*, II; 10) : « Ce qui montre, dit-il, que la mer renferme de la chaleur dans l'abîme de ses eaux, c'est qu'agitée par le vent, elle tiédit. »

Dans le Nord (THORPE, t. I, p. 200), c'est une expression commune que de dire : l'Océan brasse et bout, ce qui sert à expliquer les chaudières d'Oegir. La boisson écumeuse s'amasse autour, et il y en a une grande quantité.

Justin, livre III, ch. 1^er^, rapporte au sujet des vagues la singulière opinion suivante : les vagues qui s'entrechoquent entraînent avec elles au fond de la mer une partie de l'air, qui y reste comme enchaîné, jusqu'au moment où il se fait jour par les soupiraux souterrains et allume les matières qui perpétuent les feux de l'Etna.

Un grand nombre de marins croient fermement que

les oiseaux de haute mer, tels que les albatros, les pétrels, etc., pondent leurs œufs sur les vagues (Comm. de M. Ch. Hercouët).

Cette croyance semble être partagée par les Orientaux : Il y a des oiseaux semblables à des hirondelles qui ne se reposent jamais sur la côte ; ils font leurs nids avec des herbes marines et l'écume de la mer ; les nids flottent sur l'eau et ils y pondent leurs œufs (*Voyages du prince persan Mirza*, p. 45).

La nuit des Morts, chaque vague qui se soulève berce au sommet de son écume blanche quelque pauvre âme errante, à la recherche d'une sœur ou d'une amante, comme elle ensevelie dans les flots par un épouvantable jour de tempête; puis, quand elles se sont rencontrées, elles jettent ensemble un gémissement plaintif, dont aucun autre ne saurait donner une idée (O. Pradère, *Bretagne poétique*, p. 295).

§ 4. — COMMENT ON APAISE LES VAGUES.

Lorsque la mer est agitée, les marins emploient pour l'apaiser un grand nombre de moyens, dont la plupart sont des conjurations ou des invocations aux esprits supérieurs. On les trouvera plus loin au chapitre des tempêtes. En voici quelques-uns qui sont employés lorsqu'il s'agit des vagues en particulier.

Les marins du Morbihan font un signe de croix lorsqu'arrive une vague plus forte que les autres. Cette pratique religieuse ne leur est pas spéciale, et dans maint récit de tempête on lit que les marins se signent lorsqu'une vague plus épouvantable que les autres menace d'engloutir le navire.

En Espagne et en Sicile, on les conjure pour toute l'année. Lors de la fête de Saint-Roque qui se célèbre à Tazones (Asturies), la procession va en mer dans

plusieurs barques, et l'on croit qu'ensuite les vagues et les tempêtes sont endormies pendant toute l'année (Comm. de M. Braulio Vigon).

En Sicile, la veille de l'Ascension, *Mélusine*, (t. II, 203) les paysans s'en vont sur le bord de la mer, se mettent à genoux et récitent la prière suivante chaque fois que la mer envoie un flot au rivage, en cessant au neuvième flot :

T'i salutu, fonti di mari,
Ccà mi manna lu Signuri;
Tu m'ha dari lu to beni,
Jo ti lassu lu me'mali.

Je te salue, bassin de la mer, — le Seigneur m'envoie ici: — tu dois me donner ton bien, — je te laisse mon mal.

Après chaque prière récitée, ils ramassent une poignée de sable; la cérémonie terminée, ils s'en reviennent au village et jettent ce sable sur le toit de ceux qui ont des vers à soie en disant gaiement : *Setti luvri a cannizza*, sept livres par claie.

On retrouve en Espagne une pratique qui y ressemble beaucoup : Lorsque les chaloupes de pêche sont surprises en mer par une tempête, les parents et les amis de ceux qui sont en danger, et qui du môle et de la plage attendent avec crainte le retour des personnes qui leur sont chères, ont coutume de jeter aux vagues en fureur des chapelets et des médailles à l'effigie des saints, dans l'espoir de les calmer. Cette pratique est commune à tous les ports de la côte cantabrique (*Boletin folklorico español*, p. 44).

Les vagues s'apaisaient aussi lorsqu'on chantait certains chants qui célébraient les dieux; on trouve trace de cette croyance dans Callimaque, Hymne VI : « La mer même se tait lorsqu'on chante les armes du dieu de Lyncée. »

Chez les peuples du Nord, on paraît avoir cru très fermement au pouvoir de la poésie. Les Celtes attribuaient à certaines prêtresses, particulièrement à celles de Sein, le don d'apaiser les flots. Sans doute par allusion à cette puissance, ils disaient (X. MARMIER, *Voyage en Islande*, p. 219) que les vagues de la mer faisaient silence pour entendre la druidesse lorsqu'elle chantait.

D'après la mythologie finnoise, les chants des poètes jouissaient du même privilège: « Wipunen chanta... le soleil s'arrêta pour l'écouter; les vagues des détroits, les flots des golfes, les ondes des flots cessèrent leurs murmures orageux. — Tandis que Wainamoinen chantait, les pierres se balancèrent sur les vagues, les cailloux flottèrent à la surface des eaux (*Kalevala*, runes 17 et 44).

Les runes scandinaves adoucissaient aussi les flots; voici un sixième chant : « Si tu atteins une mer plus vaste que tu ne le supposais, ce chant réconciliera le vent et la vague avec ton navire, et te donnera constamment la paix en voyage » (*L'évocation de Groa*, 11).

Une anecdote qui est populaire aux environs de Saint-Jean de Luz donne un moyen plaisant, mais peu pratique, de calmer les vagues : Deux femmes se promenaient sur le bord de la mer. L'une d'elles, qui était mariée, la voyait pour la première fois. Étonnée de son immensité et de la prodigieuse hauteur à laquelle s'élevaient les vagues, elle dit à sa compagne :

— Est-ce que la mer est mariée?

— Non.

— Ah! qu'elle se marie! qu'elle se marie! et je lui promets qu'alors ses bords ne seront plus si effroyables (Comm. de M. Webster).

On retrouve cette curieuse facétie sur la côte asturienne : « Ah! mer, mer, que je te voie mariée, et tu

t'adouciras! » Cette parole est attribuée à une femme d'un caractère jovial, étourdie et étonnée de voir, peu de temps après son mariage, l'Océan agité (*Boletin folklorico español*, p. 45).

On a beaucoup disserté pour savoir si l'huile répandue sur la mer agitée calmait réellement les vagues. Les expériences faites n'ont pas donné de solution qui s'impose. Quoi qu'il en soit, beaucoup de marins croient à l'efficacité de ce moyen. Ceux de la Manche et les pêcheurs de Terre-Neuve sont persuadés qu'au large, lorsque la mer est mauvaise, les embarcations accostent facilement le navire, si on jette de l'huile sur la mer.

Quand la mer est démontée et que les lames sont fortes, voûtées et déferlantes, un bon moyen de les abattre, c'est de mettre le long du bord un faubert trempé d'huile : la mer fait nappe. Mais on dit : Gare à ceux qui passent après (Comm. de M. le capitaine Aubault).

Sur le littoral portugais, quand la mer est houleuse, et que les maris s'approchent de la côte, les femmes allument une lampe d'huile devant un saint, et vont ensuite jeter le reste de l'huile dans la mer, avec la certitude que cela apaisera les ondes (*Mélusine*, II, 431).

Au siècle dernier (Valmont-Bomare, t. VIII, p. 378), lorsque les pêcheurs de Lisbonne voulaient entrer dans le Tage, si la houle était trop forte sur la barre, ils vidaient dans la mer une ou deux bouteilles d'huile, ce qui calmait les brisants et leur permettait de passer en sûreté.

Le même auteur, t. VIII, 377, dit que les pêcheurs de Gibraltar et ceux de beaucoup d'autres endroits de la côte d'Espagne se servaient du même procédé. La vertu de l'huile était connue des Polynésiens : le

héros zélandais Wakatau, informé que le requin à tête de marteau voulait détruire son canot, versa de l'huile, et, la mer devenant transparente et peu agitée, il put le voir s'approcher (LESSON, *Polynésiens*, t. IV, p. 321).

Sur l'effet de l'huile sur la mer agitée, cf. un article de M. John Aikten (*Proceedings of the Royal Society of Edinburgh*, 1882-83, p. 561-75), résumé d'expériences faites en Écosse à ce moment.

La danse des vagues.

Aux îles Fidji, parmi les danses symboliques, une des plus gracieuses est celle des vagues. Elle exprime cette idée que le flot submerge peu à peu l'écueil, jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un îlot de corail autour duquel la mer tourne en crachant une blanche écume. D'abord les danseurs se rangent en longues lignes pour figurer la lente, la tranquille invasion du flot; puis les longues rangées se brisent en rangées plus courtes, dont les danseurs marchent couchés en avant, les mains étendues, pour rappeler le brisement des petites vagues; les toutes petites vagues sont représentées par des groupes d'enfants; les lignes de plus en plus vite s'avancent, reculent, avancent encore, entourent, assiègent l'îlot imaginaire, qu'elles finissent enfin par conquérir comme la marée; alors les danseurs sautent en l'air et, bruyamment, lèvent haut leurs bras pour représenter le contre-jaillissement des vagues; et en sautant, et en levant la tête, ils font trembler et flotter au vent une blanche étoffe, qui est comme un turban roulé autour du front avec deux longs bouts pendants qui font écharpe. Ajoutez à cette danse inimaginablement artistique un orchestre qui, du plus loin qu'il peut,

imite le bruit des flots contre les rocs (*Tour du monde* 5 nov. 1881, cité par *Mélusine*). Il serait intéressant de savoir si dans ce pays on dit, comme sur les côtes de la Manche, que les vagues dansent.

Cette danse des vagues se rattache au cycle, nombreux dans l'antiquité, des danses figuratives. On retrouve en Grèce, à l'époque actuelle, une autre danse qui semble en rapport avec la mer :

L'Eubée du nord est renommée pour ses danses; celle qu'exécutaient les habitants de Mantoudi s'appelle sirtos, et n'est, je crois, que la représentation chorégraphique du mouvement rhythmé des pêcheurs halant leur filet sur la plage. En tête vient le coryphée, puis les hommes, puis les femmes, puis les jeunes filles et les enfants. On ne se tenait pas par la main, mais des mouchoirs formaient la chaîne qui se déroulait en évoluant sur place au son d'un orchestre bizarre (HENRI BELLE, *Voyage en Grèce*, p. 93).

A la Nouvelle-Zélande (D'URVILLE, *Voyage de l'Astrolabe*, p. 584), une danse décrit les ravages occasionnés par le vent de nord-est (Morangaï); elle est accompagnée de chants également symboliques.

§ 3. — LES VAGUES ET LES NOMBRES.

Dans beaucoup de pays les marins attribuent à certaines successions de vagues, trois, neuf, dix, des qualités ou des forces particulières, parfois même une puissance surnaturelle. Cette croyance semble être fondée en partie sur des observations trop généralisées qui font croire qu'au bout d'un certain temps il se produit une sorte de régularité dans les mouvements de la mer. On peut aussi la rattacher aux anciennes idées des nombres fatidiques ou sacrés, auxquels ont cru les peuples à plusieurs périodes de

leur évolution, et dont la trace se retrouve, au moins dans la survivance du langage, chez les nations modernes les plus civilisées.

En Haute-Bretagne, on dit que de trois en trois lames, il y en a une plus forte que les autres; quand la mer monte, c'est la troisième qui recouvre enfin le sable mouillé seulement par les autres. C'est aussi celle qui fait le plus de bruit sur la grève. Sur le littoral du Finistère, on croit généralement que la troisième lame est la plus forte; s'il n'en est pas toujours ainsi, il est certain qu'elle est la plus redoutée; car on ne manque jamais de dire : « Nous avons paré les deux premières, gare à la troisième! »

On doit toujours attendre la troisième lame pour essayer de franchir une barre. La petite vague qui court après elle est « le chien qui suit son maître ».

Gant ann trede holl
E teuer er-mez pe z-ear da goll.

Avec la troisième lame, on sort de peine ou l'on marche à sa perte.

Pa ra ann holl hé drede lamm,
War ann aod e tol he tol he damm.

Quand la vague fait son troisième saut,
Sur la grève elle jette son morceau.

(Communic. de M. Sauvé.)

Les marins assurent qu'après les trois lames mauvaises, la mer se fait belle.

En Écosse, on croit que dans un ouragan il y a trois vagues fortes et violentes, alors que la troisième est comparativement faible et moins dangereuse. On appelle cette succession de vagues *rote of waves*, un tour de vagues alternatives (GREGOR, *Folk-Lore Journal*, 1885).

Dans la baie de la Fresnaye (Côtes-du-Nord), lors-

qu'il y a trois lames à se suivre presque instantanément, on dit que c'est signe de pluie prochaine.

Aux îles Shetland, la tradition rapporte qu'avant l'introduction de la boussole, les vieux pêcheurs trouvaient leur route pour revenir à terre, même au milieu d'un épais brouillard, par leur connaissance de la vague-mère (*da moder die*), ou de quelque mouvement de la vague qui leur indiquait la terre. Mais cette faculté semble être perdue par leurs modernes successeurs, parce qu'ils n'en ont plus besoin (BLIND, *News finds in Shetland*, 363-4).

Les pêcheurs islandais (Maurer cité par BASSETT, p. 27) disent qu'il y a trois grandes vagues qui se suivent, et pendant lesquelles on ne peut lancer les bateaux. Ils les appellent Olág, et les bateaux doivent être lancés immédiatement après la troisième. Si un équipage fait naufrage pendant cette opération, ils disent qu'il survient un grand calme, qu'on appelle Dautklag (calme de mort), pendant lequel les autres bateaux sont en sûreté.

Aux Shetland (*Folk-Lore Journal*), à une époque assez moderne, on a attribué de plus grandes vertus encore à la troisième vague; on croit guérir du mal de dents en prenant de l'eau puisée à la crête de trois vagues. Le sanctuaire de la Lanzada en Galice est fréquenté à certains jours par des femmes qui se croient possédées du démon. Elles viennent entendre la messe, pendant laquelle elles ont des accès de fureur; il y en a même qui tirent de leur bouche de petites touffes de poils roulés parmi l'écume. Après cette cérémonie, elles se rendent sur le rivage, tournent le dos à la mer, relèvent leurs jupes, et reçoivent trois fois les vagues de la mer. Si la troisième vague les arrose bien, elles sont persuadées de leur guérison (Comm. de M^me^ Pardo Bazan).

L'eau au delà de la troisième vague, c'est-à-dire la petite vague qui arrive aux pieds quand on est sur le rivage, était reconnue pour avoir un grand pouvoir, et on l'employait pour faire du tort, pour le prévenir ou pour se venger. Mais les initiés seuls pouvaient s'en servir sans danger, parce que c'était une arme à deux tranchants. Ce terme *third die*, littéralement troisième mort, n'a aucun rapport avec la mort, et veut dire simplement la troisième vague (KARL BLIND, *News finds in Shetlands*).

A la troisième vague se rattachent des légendes où des sorcières prennent la forme de vagues pour submerger des navires qui portent ceux qu'elles haïssent ou dont elles veulent se venger. Ce n'est qu'en les frappant avec une arme qu'on peut détourner le malheur qui menace le navire.

D'après un récit populaire du pays basque espagnol publié par Araquistain en 1866 sous le titre des « Trois vagues » et reproduit par M. Vinson, une nuit que le mousse était couché sur le tillac, comme s'il dormait, il vit venir deux femmes qui semblaient tomber des nues ; elles transportent le bateau à travers les airs dans un bois d'oliviers, puis après s'être éloignées pendant quelque temps, elles reviennent, ramènent le bateau à son point de départ et l'amarrent. Alors l'une des femmes dit à sa compagne que tous ceux qui montent le bateau seront noyés, parce qu'elle fera s'élever trois vagues immenses au milieu du calme : la première de lait, la seconde de larmes et la troisième de sang. « Il n'y a qu'un moyen, dit la vieille à la jeune, d'éviter cette destinée, c'est de lancer un harpon au milieu de la dernière vague, la vague de sang, car cette vague ce sera moi-même. Je me cacherai sous ses ondes, invisible à leurs yeux, et le coup qui frapperait cette

vague, percerait mon propre cœur. » Le mousse en pleine mer raconte tout à son patron, qui ordonne à l'un de ses hommes de lancer le harpon au milieu. Il le lance, et un gémissement se fait entendre, tandis que la vague, se séparant en deux devant le tranche-lames du bateau, va couvrir toute la plage d'une écume sanglante. Ce jour-là on prit beaucoup de poisson dans la barque, car le charme était rompu. Mais en rentrant le patron voit sa femme couchée, et peu après elle meurt en maudissant son mari, et le harponneur son neveu. C'étaient elle et sa fille qui avaient jusque-là ensorcelé le bateau.

Ce conte des trois vagues sorcières se retrouve dans le Nord; en voici deux variantes qui sont analysées dans *Mélusine*, col. 200-201; le même journal en signale, d'après une communication de M. Reinbold Kœhler, d'autres versions, une frisonne et trois norvégiennes. Dans le Schleswig-Holstein, on raconte que trois hommes d'une île du nord de la Frise étaient embarqués sur le même navire. Pendant leur absence leurs femmes s'adonnèrent à la sorcellerie, et, se défiant de leurs maris, elles les suivirent sous différentes formes, si bien qu'elles s'aperçurent de leur infidélité et résolurent, pour se venger, de couler le navire. Comme elles en parlaient sur le pont du navire, croyant tout le monde à terre, un mousse les entendit causer de leur projet et dire qu'elles n'avaient rien à craindre, à moins qu'un pur ne les repoussât avec une arme vierge. Le mousse se procura une épée neuve, et une tempête étant survenue, il se mit à se promener sur le navire du côté sous le vent. Bientôt il vit venir trois vagues hautes comme des tours et blanches comme la neige. Il leur présenta son épée, et à l'instant les vagues tombèrent et l'épée se teignit de sang. Quand le na-

vire arriva à Hambourg, le capitaine et ses deux compagnons apprirent que leurs femmes étaient devenues subitement malades, précisément la nuit des trois vagues. L'autre variante a été recueillie dans le duché d'Oldenbourg. Le pilote a, comme dans le récit basque, surpris le secret pendant qu'on le croyait endormi; prévenus, les marins donnent un coup de hache dans la première vague, et le pont se couvre de sang. Ils frappent la seconde avec une scie, et le résultat est le même. A la troisième vague, ils frappent avec la bisaiguë du charpentier et le pont est encore couvert de sang. Ils accomplissent dès lors heureusement leur voyage, et, de retour chez eux, ils trouvent mutilées et estropiées la femme du capitaine et ses deux sœurs.

Un conte des M' Bengas, peuplade du Gabon (*Revue d'Ethnographie*, t. II, 229) peut être rapproché des vagues sorcières. Un naturel, étant à la pêche, voit un pignon de maison tout en feu qui se dirige de son côté, et aperçoit sur ce pignon la mère de sa femme qui arrive pour chavirer la pirogue. L'homme lui lance quatre harpons, et elle avance toujours; il lui lance le cinquième, et elle s'en va. Le pêcheur, en rentrant, voit sa belle-mère couchée et percée d'un harpon. La femme lui avait demandé avant combien il avait de harpons, et il avait dit qu'il en avait quatre seulement.

Aux Antilles, d'après le P. Labat, il y a parfois sept lames, dont les trois dernières sont les plus grosses. Il est fort possible que des croyances aient aussi été rattachées à cette succession régulière par les habitants des Antilles. Sur la côte de la Rochelle, on dit que dans une succession de vagues, c'est toujours la septième qui monte le plus.

Les sorcières qui s'incarnent dans les vagues peuvent être rapprochées de l'ancienne croyance scandinave, d'après laquelle ŒEgir, dieu de l'Océan, et Rân sa femme eurent neuf filles dont les noms signifient les vagues (THORPE, t. I, 81). Grimm, ch. XX, disait que ce nombre lui faisait songer à la neuvième vague du Watharius en 1343, et au dixième flot dont parlent Festus et Ovide.

Les pêcheurs gallois (BASSETT, p. 26) appellent la neuvième vague le Bélier de Gwenhidwy, et les autres vagues ses moutons. En Angleterre les pêcheurs l'appellent la vague de la mort.

La tradition galloise sur les vagues attribue à la neuvième une puissance singulière, et par là elle se rattache à la croyance scandinave des neuf vagues filles de la mer.

D'après elle (*Mélusine*, t. II. 202) la neuvième vague est plus grande que les autres et arrive plus avant sur le rivage. Elle jouit aussi de certains privilèges, et on en trouve la trace dans plusieurs anciens textes de littérature celtique. Lorsque les Tuatha Dé Danann furent surpris par l'invasion des Milésiens (ce sont deux races mythiques de l'ancienne Irlande), ils convinrent avec les envahisseurs que ceux-ci se rembarqueraient et s'éloigneraient avec leurs vaisseaux à la distance de neuf vagues, et qu'alors s'ils pouvaient réussir à débarquer par force, les Tuatha Dé Danann leur abandonneraient le port. Les Milésiens consentirent; mais quand ils eurent franchi la distance de neuf vagues, leurs ennemis soulevèrent par leurs incantations une tempête qui dispersa toute la flotte.

Dans la préface de l'hymne de Colman, l'auteur dit qu'il se mit en voyage pour une cartaine île de l'Irlande, fuyant la peste, jusqu'à ce qu'il y eût neuf

vagues entre lui et la terre, car la peste n'ira pas au delà (*Revue Celtique*, t. V, p. 95). Dans le *Kalevala* (5e runo) le poisson merveilleux pris par Vainamoinen, et qui lui échappe, avance le pied gauche sur la neuvième vague.

A Colunga, sur la côte des Asturies, la neuvième vague est réputée avoir plus de force que les autres ; on la connaît sous le nom de la Zorea (*Boletin Folklorico español*, n° 6).

Les pêcheurs indous (Bassett, p. 26) croient aussi que la neuvième vague est la plus forte.

Au xviie siècle, d'après Allatius, pour éviter le choc fatal de la neuvième vague, on faisait le signe de la croix en murmurant des prières spéciales ; dans la croyance du capitaine, la neuvième vague était seule dangereuse pour son navire, et à chaque neuvième vague il répétait son incantation. Les marins anglais, d'après Basil Hall, font le signe de la croix pour qu'elle se brise avant d'atteindre la marée.

A Tiree (Shetland, *Folk-Lore Journal*, 1884, 380), on croit guérir de la jaunisse en prenant l'eau de la crête de neuf vagues, dans laquelle on a fait bouillir neuf cailloux du rivage ; ce remède est appliqué à l'extérieur. En Écosse (Bassett, 26) une vache malade est guérie si elle est lavée par neuf vagues de ressac.

On sait que dans l'antiquité la dixième vague passait pour la plus forte et la plus dangereuse ; on trouve chez les auteurs de nombreuses traces de cette croyance, qui paraît avoir persisté jusqu'à nos jours.

Il semblerait qu'au siècle dernier le souvenir n'en avait pas entièremeut disparu en Angleterre. Brown (*Essai sur les erreurs*, t. VII, ch. xviii) se donna la peine de la réfuter. Ovide, dit-il, s'exprime ainsi sur cet article ;

Qui venit hic fluctus, fluctus supereminet omnes;
Posterior nono est undecimoque prior.

« Mais ce fait est absolument faux, comme je m'en suis convaincu moi-même en l'observant avec attention. Cette idée, de même que celle relative au dixième œuf, est certainement numérique. Le nombre dix était le plus grand des nombres simples, on a par cette raison affecté de donner une sorte de prééminence à chaque dixième chose.

« Les Grecs, pour signifier un flot de la première grosseur, se servaient du mot τρικυμία, qui est une enchaînure de trois ondes en une seule : d'où vient le proverbe τρικυμία κακῶν, qu'Erasme traduit par *Malorum fluctus decumanus.* »

En Haute-Bretagne, où l'on emploie le terme de « décime marée » pour exprimer la marée la plus haute, je n'ai point retrouvé la tradition relative à la vague décumane. Sur les côtes de la Charente-Inférieure, quelques marins croient encore que la dixième lame est celle qui monte le plus (Comm. de M. G. Musset). Sur le littoral des Asturies (*Boletin folklorico español*, n° 8) où l'on admet généralement un ordre invariable dans la succession des vagues, on croit dans quelques ports que, de dix en dix, il se produit une lame plus impétueuse que les autres.

CHAPITRE VII

LE LARGE ET LES COURANTS.

§ 1. — LE LARGE.

La pleine mer, c'est-à-dire la partie des eaux qui est à une certaine distance du rivage et n'est point enclose ou bornée par des terres, se nomme « le large », ce qui éveille justement l'idée d'espace, et « la haute mer », expression qui correspond au latin « in altum » et qui se retrouve aussi en breton : *ar mor huel*, terme employé dans le pays de Tréguier et signifiant littéralement « la mer haute » (Comm. de M. Le Calvez). Sur la côte du Finistère le large est désigné par le terme *ar mor doun*, la mer profonde (Comm. de M. G. Milin). Dans l'ancienne langue le large se disait aussi le *parfond* (JAL).

Sur les côtes de la Gironde la *gran ma* est le nom du large, de même que *ar mor bras*, la mer grande, désignation usitée sur la côte bretonne.

En ce même pays, le large se nomme aussi *kreiz ar mor*, le milieu de la mer ; *ar c'heïn mor*, le dos de la mer, comme l'expression poétique française : le dos de la plaine liquide ; *ar meaz*, la campagne ; *ar park bras*, le grand champ ; *ar gazek glas*, la jument bleue (Comm. de MM. Le Calvez et Sauvé). Ainsi qu'on l'a déjà vu, la mer en général porte ces deux derniers noms.

Les marins bretons la surnomment aussi *al lus-kellerez*, la berceuse, à cause de son agitation, qui est moins dure que tout près de la côte; *ann dizamant*, le sans-souci, parce que le danger y est moins grand qu'aux approches du rivage (Comm. de M. Le Calvez).

En Espagne on donne au large et à la pleine mer les noms de la *pregona*, le cri; *el cantoa*, la musique; *la altura*, la hauteur (Comm. de M. Braulio Vigon).

Probablement par analogie avec la mer, à la Louisiane, on appelle le large les parties les plus reculées des prairies (TIXIER, *Voyage aux prairies osages*, p. 101).

Dans le langage des marins, « pousser au large », c'est s'éloigner; « prendre le large », c'est s'en aller; « courir la grande bordée du large », c'est déserter.

On dit de celui qui avance dans un long travail : Il est en pleine mer (LITTRÉ).

Les marins disent, en parlant d'un navire en pleine mer, qu'il est entre le diable et la mer profonde :

— *Betwixt the devil and the dead* (*deep*) *sea* (Anglais, REINSBERG-DURINGFIELD).

— *Between the deil and the deep sea* (Écossais, HISLOP).

— *Gud regiere Seglet i höy Söe.* — Dieu gouverne la navigation en haute mer (*Dict. des prov. danois*).

Les traditions populaires et les mythologies parlent souvent de dieux, de génies ou de héros qui ont le privilège de marcher sur la surface de la mer comme sur un chemin solide, ou qui y dorment mollement bercés sur les flots.

Neptune parcourait les mers sur son char attelé de chevaux marins; il en était de même d'Amphitrite et de quelques autres divinités océaniques. L'Évangile dit que Jésus marcha sur le lac de Tibériade, et qu'il

invita saint Pierre à venir le rejoindre sur les flots. Odin, monté sur son cheval Sleipnir, se promenait sur la mer comme sur la terre. A Tahiti (RIENZI, t. II), Hiro, le dieu de l'Océan, était un grand voyageur qui parcourait la mer dans tous les sens, tantôt à la surface, tantôt dans les abîmes. Certains géants du moyen âge, de même que Gargantua (cf. SÉBILLOT, ch. I), étaient si grands qu'ils pouvaient traverser à pied toutes les mers (BERGER DE XIVREY, *Trad. tératologiques*, p. 189).

D'après Dubois (*Mœurs des peuples de l'Inde*, III, ch. 1), un des noms les plus communs de Vichnou est Narayana, qui fait son séjour dans les eaux. On le représente dormant tranquillement à la surface de l'Océan. Dans les contes populaires (SÉBILLOT, *Contes des paysans et des pêcheurs*, n° 1), les sirènes endormies se laissent bercer sur les vagues.

Certains héros ou demi-dieux scandinaves pouvaient, comme les dieux eux-mêmes, parcourir les eaux qui, sous leurs pas, semblaient devenir solides. On disait (THORPE) que l'on voyait Jöde d'Upsala se promener sur la mer, avec ses chevaux noirs; le roi des falaises la parcourait aussi dans son char attelé de quatre chevaux noirs; la déesse Holda faisait de même. La mythologie finnoise (*Kalevala*, VI^e^ runo), montre Väinämöinen traversant les golfes sur son cheval léger comme la paille, l'eau ne mouillait point son sabot, et son pied n'effleurait point la surface humide.

Suivant les traditions d'Hawaï (RIENZI, t. II), un géant, frère d'un des héros de cet archipel, voyageait d'île en île en marchant dans la mer. Le czar Moskoï, roi de la mer, peut aussi, d'après les traditions russes, se servir de l'eau comme d'un chemin (JONES, p. 23).

Chez les Esquimaux, pendant les tempêtes, les

Tornit, sorte de démons, marchent sur les eaux, sans bateau (BASSETT, p. 93).

Lorsque le christianisme eut détruit les anciennes religions, le privilège de se promener sur les eaux, qui avait appartenu aux dieux déchus, fut transmis aux saints, héritiers de bien de leurs attributions, et qui d'ailleurs ne faisaient en cela qu'imiter leur maître. A une certaine époque on croyait même que les saints, en vertu même de leur sainteté, pouvaient marcher sur les eaux sans s'y enfoncer. Le P. Fournier (liv. XIX, ch. 61 et 62) en cite de nombreux exemples :

« Durant la persécution de Decius, S. Tyrsus fut ietté en mer pour la foy de Iésus-Christ et y marcha comme sur terre. Sainte Charitine vierge ayant esté iettée en mer avec une grosse pierre attachée à son col, la corde se rompit et la pierre alla à fond, et la sainte marchant sur l'eau comme terre ferme retourna vers le juge qui l'avoit fait ietter. Les saints Nazaire et Celse ayant esté iettez en mer pour estre submergez, en revinrent par vertu Divine. Saint Pantaleon aiant esté ietté en mer une pierre au col, la pierre nagea comme du bois, et luy marchant sur les eaux retourna au rivage. »

Dans la vie de saint Ignace de Loyola, nous voyons le capitaine du navire vénitien sur lequel le prêtre de la Compagnie de Jésus s'était embarqué pour la terre sainte lui dire : « Pourquoi faites-vous cette traversée sur mon bord? Un saint n'a pas besoin de ces moyens matériels et vulgaires. Il marche sur les eaux et imite le Christ » (A. MAURY, *Essai sur les légendes pieuses*, p. 4).

Un ermite habita plusieurs années le rocher désert de Fluminiau ; son oncle, qui convoitait sa fortune, l'avait précipité dans la baie un jour qu'ils chassaient

ensemble ; mais un miracle fit geler la mer au fort de l'été, la glace se couvrit de verdure, et le gentilhomme, marchant sur la pelouse, aborda à Flumiau sans avoir mouillé sa chaussure (VÉRUSMOR, p. 265).

Un jour que Scothinus voyageait de cette manière sur le canal d'Irlande, il rencontra son frère saint Banas qui passait dans un navire. Ce dernier, qui ne possédait pas le même don, paraît avoir été jaloux de son frère ; il lui demanda aigrement sur quoi il marchait. Scothinus répondit que c'était sur une belle plaine. Comme saint Banas le niait d'une façon irrévérencieuse, Scothinus s'arrêta et ramassa une poignée de belles fleurs. Saint Banas, pour réfuter son argument, s'arrêta aussi et, plongeant la main dans la mer, il l'en retira pleine de poissons. Saint Aidan aimait à traverser la mer à cheval, et il avait un coursier dressé pour cet exerciee (JONES, p. 101).

Saint Blaise et saint Pierre Telme ont été doués du pouvoir de pouvoir être portés sur les eaux. Pour d'autres saints, c'est sur leur chape, comme Faust sur son manteau, qu'ils traversent sans se mouiller l'élément humide ; ainsi l'ont fait saint Hyacinthe et saint François de Paule. Ces fables pieuses se rattachent à une croyance singulière du moyen âge, d'après laquelle on admettait que le corps des saints pesait moins que celui des autres hommes (A. MAURY, *Essai sur les légendes pieuses*, p. 16).

Le diable et les sorcières eurent aussi, mais moins souvent que les saints, la faculté de se servir de la mer comme d'une grande route. Dans un conte de marins (A. DUMAS, *Les baleiniers*), dont l'origine populaire paraît très probable, le diable marche sur la mer, et celui auquel il se montre constate avec

surprise qu'il n'est pas mouillé. En Portugal (LEITE DE VASCONCELLOS, *Tradiçoes*, p. 82), bien que la mer soit sacrée, on y voit marcher des sorcières vêtues de blanc; elles battent des mains et dansent sur les ondes. Les habitants de l'île d'Arz ont vu plusieurs fois des femmes inconnues se promener en mer n'ayant sous leurs pieds qu'un tablier (VIOLEAU, *Pèlerinages de Bretagne*, p. 239).

Les légendes rattachent l'origine de taches qui se voient sur la mer, et aussi de certains courants très visibles, aux voyages des dieux et des saints sur les eaux. Aux environs de Saint-Malo, on appelle « Sentes de la Vierge » des espèces de sentiers d'une couleur plus blanche que le reste de la mer; c'est un présage de beau temps. D'après la légende c'est la marque du passage de la bonne Vierge qui descend sur les flots, et passe rapidement un peu partout pour les apaiser (Comm. de M. Comault).

Dans la baie de la Fresnaye (Côtes-du-Nord), quand le temps est calme et la mer haute, on voit un sillon blanc qu'on appelle le Sillon de saint Germain. La statue de ce saint auquel est dédiée une chapelle, but d'un pèlerinage annuel, se trouvait à ce moment à Plévenon, de l'autre côté de la baie; il faisait si mauvais temps qu'aucun bateau ne pouvait passer la mer. Pour ne pas contrarier les fidèles qui étaient venus, la statue du saint se mit en mouvement et traversa la mer toute seule. Le sillon blanc est la trace de ses pas (Comm. de M. A. Lemoine). Dans la même baie une autre raie se nomme chemin de saint Jean.

Quand la mer est calme, les pêcheurs de Diélette montrent sur la mer le chemin de saint Germain; c'est celui que suivit ce bienheureux lorsqu'il traversa la mer sur une roue pour détruire le dragon

du Trou Baligan (*Société archéologique d'Avranches*, t. V, p. 153).

Quelquefois, lorsque le vent souffle vers l'amont de la rivière de Vilaine, il pousse devant lui un rouleau d'écume que les habitants de ce pays appellent *le chemin de saint Jacques* (Ogée, art. *Frégeac*).

A Saint-Cast est le chemin de sainte Blanche (Sébillot, *Traditions et superstitions*, t. I, p. 363), c'est la trace blanche laissée par le sillage du bateau qui ramenait d'Angleterre la sainte; qui y avait été conduite contre son gré. En Finlande (*Mélusine*, t. II, c. 209), le peuple nomme les raies claires et luisantes qu'on voit sur la mer après un orage « la voie de Vainamoinen », ou plus exactement « le sillage du bateau de Vainamoinen », dieu suprême des Finlandais. Les pêcheurs du Pas-de-Calais appellent *chemin ed saint Martin-ye* (Deseille), la traînée lumineuse que laisse le frai du hareng.

§ 2. — LES COURANTS.

Les courants violents sont appelés « courants de foudre, courants d'enfer, courants du diable ».

Certains, qui sont renommés pour leur violence, portent des appellations particulières. Dans l'archipel des îles Ægades (Reclus, t. I, p. 571), des courants périlleux, brusques dénivellations des eaux, sont connus des indigènes sous le nom de « marubia » ou de « mer ivre ». Les anciennes légendes scandinaves (Bassett, p. 21) représentent les tourbillons comme le chaudron d'Hymer; au XVI^e^ siècle, d'après Palsgrave, les Français appelaient le tourbillon « chauderon » ou « chauderon de mer ».

Au large de Storma (Reclus, IV, p. 61), dans le firth de

Pentland, mugit le redoutable tourbillon du Swelkie qu'un chant de l'ancien Edda dit être le moulin toujours en travail où se moud le sel de l'Océan. Cette tradition s'applique aussi au Maëlstrom, produit par le moulin magique dont la légende a été racontée page 78.

Ce courant, le plus célèbre de ceux qui affectent la forme de tourbillons, est situé sur la côte de Norvège, et son nom signifie littéralement courant qui moud; allusion à sa forme giratoire qui semble engloutir les objets flottants comme un moulin engloutit le grain, et aussi à son origine légendaire. Edgar Poe en a fait une description très émouvante intitulée: Descente dans le Maelstrom.

On croyait jadis (BASSETT, p. 21) qu'il traversait la terre. Olaus Magnus le décrit comme une bête avec une bouche comme celle d'une lamproie avec laquelle il avalait les navires; le canon n'avait aucun pouvoir sur lui, mais le son de la trompette l'effrayait.

Le passage de Narouto (RECLUS, t. VII, p. 21) est un détroit redouté des marins japonais, qui se le figurent comme le Maelstrom.

D'après les *Relations des Jésuites de la Nouvelle France*, 1634, ch. XIII, « quelques sauvages croyoient que la mer a de ces cheutes d'eau (des cascades) dans lesquelles se perdent quantité de navires. »

Les courants ayant sur la navigation une influence considérable, on trouve des proverbes de mer qui s'y appliquent.

— *Secundo æstu procedere.* — Marcher avec un courant favorable (ERASME).

— *Lé cattivo navegâ contra a corrente.* — Il est mauvais de naviguer contre le courant (Génois, REINSBERG).

— *No bisogna andar contro la corente* (Venise, PASQUALIGO).

— *Ne'er strive against the stream.* — Ne luttez jamais contre le courant (Ecosse, Hislop).

— *Tegen stroom is kwadd zwemmen.* — Il est difficile de nager contre le courant (Hollandais. *Polyglot Proverbs*).

— *The veel is kwaad genoeg, ziij dat wat gij geniet; een schip vaart veiligst door een' niet te sterken vliet.* — Réjouissez-vous de ce qui est peu; évitez les extrêmes : le navire navigue plus en sûreté dans un petit courant (Hollandais).

Sur la côte de Bretagne, on tire des présages de l'aspect et de la force des courants : Si, en hiver, on voit se dessiner nettement des courants qui sont près de la pointe de Saint-Cast, c'est signe qu'au printemps suivant il y aura beaucoup de poissons. Si les courants sont distincts le long de la côte, c'est signe de pluie. Quand on voit se former des *littrages* (deux courants) autour d'un navire, il y a à craindre qu'il ne soit englouti par des tourbillons de sable. Les littrages sont, au large, les précurseurs de trombes.

Certains courants forment des sortes de fleuves au milieu de l'Océan. Le plus considérable, comme le plus célèbre, est le courant du Golfe, auquel on donne maintenant plus généralement l'appellation anglaise de *Gulf's stream*, qui signifie exactement la même chose. Les marins anglais l'appellent *Weather Breeder*, père des Tempêtes, et *Storm-King*, roi des orages, parce qu'il sert souvent de grand chemin aux ouragans.

D'après une communication faite à la Société de géographie le 26 janvier 1886 par le prince de Monaco, un moine d'Oxford prétendit qu'il y avait au Pôle Nord un lieu vers lequel convergent les courants de toutes les mers qui y disparaissent dans un gouffre :

un roc noir, de trente-trois lieues de tour, en occupe le centre, et les marins qui y sont pris ne peuvent s'en retirer, même avec un vent favorable.

Les Japonais (RECLUS, t. II, p. 105) ont nommé *Kouro-Sivo* ou Fleuve Noir, sans doute à cause du bleu profond de ses eaux, le courant de Tessan, sorte de Gulfstream du Pacifique, qui longe leurs côtes.

CHAPITRE VIII

LE FOND DE LA MER.

Sur la côte du Pas-de-Calais, le fond de la mer porte le nom de *Tirfond de l'mer* (Deseille), en Haute-Bretagne de *Terfond*, mots qui éveillent l'idée, comme tréfond, dont ils dérivent, de profondeur extraordinaire. On l'appelle aussi absolument « l'abîme », expression qui rappelle celle de la Bible et le « Deep » des Anglais.

On la surnomme aussi plaisamment « le fond de la grande marmite » ou « de la grande tasse ». En Angleterre, Davy Jones, le diable qui habite les profondeurs des eaux, est parfois assimilé au fond même de la mer.

Dès les périodes les plus anciennes, on rencontre des allusions à la profondeur de la mer; c'est la profondeur par excellence. Ainsi on lit dans le *Livre de Job*, XXXVIII, 16: « Etes-vous entré jusqu'au fond de la mer, et avez-vous parcouru les réduits les plus secrets de l'abîme? » Un proverbe indien (Dubois, *Mœurs et institutions de l'Inde*, IIe p., ch. xxviii) dit que « la mer connaît seule la profondeur de la mer ».

D'autres proverbes rentrent dans le même ordre d'idées :

— Le chacal peut-il sonder la profondeur de la mer avec sa queue? (Tamoul, Percival.)

— Un poisson onkil connaît la profondeur de l'Océan, une femme connaît la force de son mari (Tamoul, PERCIVAL).

— *He goes a great voyage, that goes to the bottom of the sea.* — Il fait un grand voyage celui qui va au fond de la mer (Anglais, BOHN).

Jadis la mer passait pour insondable ou sans fond; encore aujourd'hui il y a des points que la sonde n'a pas atteints. Une ancienne expression populaire, devenue proverbiale, disait que la mer était sans fond. Au siècle dernier (RECLUS, *La Terre*, t. II, 9) Marsigli partait de l'abîme de la Méditerranée.

Certains endroits ont la réputation d'être plus profonds encore que d'autres. Un des personnages de Shakspeare (*Comme il vous plaira*, IV, I), pour exprimer la force de son affection, dit qu'elle est sans fond, comme la baie de Portugal. Les marins anglais (RECLUS, t. VIII, p. 319) appellent *Swatch of no ground*, endroit où il n'y a point de fond, un énorme entonnoir à l'embouchure du Gange.

§ 1. — OBJETS JETÉS AU FOND DE LA MER.

De l'opinion généralement répandue que la mer était sans fond, ou tout au moins plus profonde qu'aucune chose connue, dériva la coutume d'y lancer les objets dont on voulait se débarrasser pour toujours. Pour montrer qu'on renonçait à tout jamais à quelque chose, ou que l'oubli le plus complet devait ensevelir une condamnation, on jetait à la mer les objets qui en constituaient un témoignage visible. C'est ainsi qu'au retour d'Alcibiade (CORNELIUS NEPOS) le peuple d'Athènes précipita à la mer les piliers sur lesquels était gravé l'anathème prononcé contre lui.

Polycrate, tyran de Samos, y jeta comme une sorte de sacrifice à la Fortune, un anneau auquel il tenait beaucoup ; on sait qu'il le retrouva dans le ventre d'un poisson. On raconte que saint Gerbold, évêque deBayeux, chassé de son évêché par les Bayeusains, lança son anneau à la mer, en déclarant qu'il ne reviendrait que lorsqu'il l'aurait retrouvé. Quelques années après, il rentra dans son évêché, après avoir recouvré son anneau qu'un poisson avait avalé. Maury (*Lég. pieuses*, p. 190) cite plusieurs autres similaires.

D'après les auteurs arabes (*Contes du Cheikh El Mothy*, t. III, p. 457) l'anneau de Salomon lui fut dérobé par un génie et jeté au fond de la mer ; il le retrouva dans le corps d'un poisson qu'on servait à sa table.

Aux îles Marquises, si une tribu, après avoir mangé un ennemi, fait la paix avec celle à laquelle appartenait la victime, le crâne de celle-ci est apporté solennellement sur la plage, enveloppé d'étoffes solides et attaché à une grosse pierre. Alors une pirogue montée par quelques Canaques portant des palmes vertes va le précipiter dans la partie la plus profonde de la rade, où doivent à jamais rester ensevelies avec les reliques les haines héréditaires (Radiguet, *Les derniers sauvages*, p. 146). A la Nouvelle-Zélande, Tawhaki précipite dans la mer la pierre pesante de l'oubli (Lesson, t. IV, p. 282).

On rencontre en beaucoup de pays les légendes des objets miraculeusement rapportés par les poissons. Jones en cite, p. 105, plusieurs, entre autres celle où un homard rapporte à saint François Xavier un crucifix qui était tombé à la mer. Un des anneaux jetés par le doge fut retrouvé dans le ventre d'un

poisson ; Bassett (p. 255-6) fournit aussi plusieurs exemples de cette tradition.

Les anciens priaient les dieux de rejeter au fond de la mer les présages funestes :

...Sed tu jam mitis Apollo,
Prodigia indomitis merge sub æquoribus.
(TIBULLE, II, 5.)

Le traducteur ajoute en note (Coll. Nisard, p. 679) : Non seulement on jetait à la mer tout produit merveilleux, mais on cherchait encore à détourner les présages funestes, en y précipitant les objets qui, par quelque prodige, semblaient amener un événement sinistre. Une statue d'Apollon, ayant versé des larmes pendant trois jours, avant la mort du second Africain, fut brisée et précipitée dans la mer.

On trouve une pratique analogue en Indo-Chine.

Lors de la première invasion du choléra à Siam, une procession immense se rendit à la mer en suivant le fleuve pour rejeter le fléau à l'Océan qui semblait l'avoir vomi (*Tour du monde*, t. VIII, p. 322).

Dans les *Mille et une Nuits*, Salomon, voulant à jamais punir un génie, l'enferme dans un vase scellé de son sceau et le précipite au fond de la mer, afin qu'il y reste jusqu'à la fin des temps.

Des contes populaires, d'un type très répandu, nous montrent une princesse qui jette à la mer ses clefs d'or et déclare qu'elle ne consentira à se marier que lorsqu'elles auront été retrouvées. Généralement le héros parvient à les tirer du fond de la mer, par l'aide du roi des poissons, ou d'un des génies qui demeurent au fond de la mer. Dans un conte de la côte d'Afrique (SCHLENKER, *Temne traditions*, p. 93), le roi promet à un Grass-cutter de lui donner une femme, s'il retrouve la cymbale qu'il a perdue dans

la mer. Le héros y parvient par le secours d'un alligator. Une histoire parallèle a été constatée à Samoa (LANG, *Custom myth*, p. 98).

§ 2. — CE QU'IL Y A AU FOND DE LA MER.

La mer, par la masse profonde de ses eaux, a toujours semblé au peuple contenir quelque chose de mystérieux : beaucoup d'objets entrevus à travers la transparence des ondes, ou parfois mis imparfaitement au jour par la marée, ont contribué à entretenir un peu partout la croyance qu'il y avait au fond de la mer un monde particulier, peuplé comme le nôtre de personnages gracieux ou bizarres, terribles ou bienfaisants.

Leurs demeures participaient généralement de la nature aquatique : quoique l'eau n'y pénétrât pas, on voyait au-dessus les poissons qui circulaient, visibles à travers des murailles transparentes comme du verre; les ornements étaient ces plantes aux vives couleurs que la mer rejette parfois sur le rivage, les nacres brillant des couleurs de l'arc-en-ciel, et les coquillages aux nuances si variées.

Dans la mythologie grecque, Poseidon a sa demeure sous les eaux. D'après l'*Iliade*, ch. XIII, il se rend à Ægée où est son palais magnifique au fond de la mer.

Le grand et vigoureux Triton (HÉSIODE, *Théogonie*) habite un palais d'or dans les profondeurs de la mer. De même que plusieurs autres divinités océaniques, les Néréides demeuraient aussi soit dans les cavernes soit dans le fond même de la mer. D'après la croyance scandinave (GRIMM, ch. XX), ŒEgir et Rân sa femme habitent dans la mer elle-même ; Rân préparait

sur le sable du fond ses coussins azurés pour recevoir les naufragés. En Cochinchine le roi des Enfers ou l'esprit des eaux retient au fond des eaux les noyés qui n'ont pas reçu la sépulture, et les occupe à des travaux pénibles (LANDES *Excursions*, 1881, p. 365).

Ju-ru-win, le méchant esprit de la mer, a plusieurs résidences sous-marines ; avec lui sont sa femme et ses enfants qui l'aident à dévorer les corps des noyés (E. H. MAN. *Andaman*, p. 21). La tradition des paysans russes parle du czar Moskoi, le roi des Eaux et de la Mer, qui fait sa résidence dans les profondeurs de la mer (JONES, p. 28).

Chez les Esquimaux (BASSETT, p. 93) les Atalit sont de méchants esprits qui demeurent sous les flots et attirent les noyés.

Les Cafres (BASSETT, p. 167) disent aussi que des génies habitent au-dessous des vagues et ont des troupeaux et des demeures. Les Zoulous croient à des êtres demi-humains qui vivent sous la mer.

Dans la mythologie groenlandaise (EGGEDE, p. 182), la grand'mère du Tangarsuk, d'autres disent sa fille, demeure sous la mer dans le plus profond de la terre et gouverne tous les animaux de mer. Le vase qui est au-dessous de sa lampe, dans laquelle l'huile de Baleine déborde par-dessus les bords, est rempli d'oiseaux marins qui y nagent. La garde qui est devant sa porte consiste dans une foule de chiens marins qui se tiennent debout et mordent tous ceux qui veulent entrer.

Mawi, le dieu poisson des Néo-Zélandais (DUMAS, *Les Baleiniers*), réside au fond de l'Océan, où il possède d'immenses forêts. Là est aussi Hiro, dieu de Tahiti (RIENZI, t. II).

Dans la légende indoue (BASSETT, p. 204), Krishna

tue un monstre qui habitait le fond de la mer. La légende de Pâli parle aussi d'un gigantesque crabe qui y faisait sa demeure.

Dans l'épopée finnoise, la souveraine des ondes surgit des profondeurs de la mer pour écouter la voix de Waïnamöinen. Les vierges de Wellamo, vierges de l'onde, ont leur demeure à l'extrémité du Cap nébuleux, sous les vagues profondes (*Kalevala*, r. XLI et V).

La mer (METCHNIKOFF, *le Japon*, p. 375) était la demeure d'un *Kami*, ou génie sous-marin. D'après le Kalevala (2e runo), le petit homme du fond de la mer, le héros des flots, sort du fond des mers, d'abord haut comme le pouce d'un homme, puis grand comme un géant. Léouzon le Duc ajoute en note, p. 468 : Ce petit homme, ce nain, est un génie bienfaisant qui séjourne dans les profondeurs de la mer.

Le Mahâhbarata liv. III, résumé par A. Barth dans *Mélusine*, II, 365, raconte que dans le premier âge du monde actuel, après la mort de leur chef Vatra, tué par Indra, les Daïtyas ou démons, vaincus et chassés par les dieux, se réfugièrent au fond de la mer. D'après une légende indienne (*Annales du Musée Guimet*, t. VII, p. 295), le démon marin Panchejana y vivait sous la forme d'une conque.

Les Amakoua, peuple de l'Afrique occidentale (*Revue de Géographie*, 1848), racontent que les diables résident au fond de la mer dans le pays de Kassipi, terre engloutie autrefois à cause de la méchanceté de ses habitants. A la côte des Esclaves (P. BOUCHE, *La côte des Esclaves*, p. 133), on croit que les démons se retirent la nuit dans l'Océan.

Les marins anglais (RUSSELL, *Sailor's Language*) croient que Davy Jones, le diable de la mer, habite le fond de l'Océan. Dans la vie de saint Gall (GRIMM,

ch. XVII) un démon de la montagne appelle à son secours un démon qui vit sous la mer.

En Suède on dit que les Mermaids demeurent au fond de l'Océan ou dans une mer intérieure, qu'elles ont des maisons, des animaux domestiques et du bétail, qui est appelé *brand' cattle*. Un conte du recueil de Cavallius et Stephens, *La princesse Singorra*, représente le Palais de la « Dame de la mer sans bornes » comme situé au fond de l'Océan et orné de perles et de pierres précieuses. D'après la tradition des Shetland, les palais de perles et de corail des Mermaids sont au fond de la mer, parmi les poissons (THORPE, t. II, p. 76).

Le héros irlandais Maelduin voyagea sur une mer dont les eaux étaient si transparentes qu'elles ressemblaient à de légères vapeurs. Les voyageurs distinguaient au fond de belles maisons environnées de bosquets (BEAUVOIS, *l'Eden occidental*, p. 359).

Certaines fées vivaient aussi au fond des eaux (PAUL SÉBILLOT, *Contes des marins*, n° V); un jour des matelots ayant mouillé leur ancre, elle tomba sur le dos d'une fée qui la jeta dans le haut de la mâture ; une seconde fois on la laissa tomber à la mer où elle resta sans obstacle. Alors une fée l'attira et leur recommanda de crier avant de jeter leur ancre : « Fées de la mer, êtes-vous là? »

Dans un très long conte intitulé « le Fond de la mer », inséré par La Landelle dans ses *Quarts de nuit*, et dont certaines parties semblent populaires, un jour près d'Ouessant la sonde rapporte une pièce de six livres qui est donnée à un matelot, Pierre Capucin, lequel n'était pas des meilleurs. La pièce d'argent lui dit qu'il y en a d'autres au fond de la mer, puis elle se transforme en différents personnages afin de le tenter ; sa dernière forme est celle d'une jolie brunette qui lui donne ses cheveux à manier; ils s'al-

longent jusqu'à toucher la mer à cinquante brasses du lieu où ils étaient assis. Il se laisse alors glisser dans la mer et voit le fond couvert de diamants, et la brunette lui montre son palais superbe où des saucisses pendent aux cocotiers, en lui disant que tout sera à lui, s'il consent à l'appeler sa mère. Il ne le fait pas, et tout cela disparaît.

Sur la côte de Tréguier, on croit que des dragons vivent au fond de la mer, aux endroits où ont sombré des navires chargés de marchandises précieuses et qu'ils gardent ces richesses (Comm. de M. Le Calvez). Dans le livre de Job (ch. XLI, 22), le Léviathan fera bouillir le fond de la mer comme un pot. Un énorme ver est dans la profondeur de la mer (GRIMM, ch. XX d'après l'Edda); il mord sa propre queue et entoure toute la terre. La mer est aussi (THORPE, t. II, 81) la demeure du serpent de Mitgard. John de Brompton raconte deux légendes sur le caractère orageux de la baie de Satalia; d'après l'une d'elles, la tête d'un énorme serpent repose sur le fond, et lorsqu'il se tourne, en mettant la tête en l'air, ce changement de position cause une horrible tempête (JONES, p. 79). Les Japonais croient que le Tats-maki est un immense dragon; il hante le plus ordinairement les cavernes du fond de la mer (HUMBERT, *le Japon*). Chez les Nagos de la côte des Esclaves (J. E. BOUCHE cité par *Mélusine* t. II) l'arc-en-ciel passe pour être une couleuvre qui vit au fond de l'Océan où elle se gorge d'eau. La bizarre légende qui suit, dont je ne connais point de similaire, est rapportée par Moreau de Jonnès (*Aventures de guerre*, t. I, p. 176). Les séductions diaboliques des femmes de Portsmouth ont retenu, dit-on, dans leurs embrassements pendant soixante ans les officiers et les matelots du *Royal Georges*, su-

perbe vaisseau coulé dans la rade de Sainte-Hélène par trente brasses d'eau, en châtiment de leurs infâmes amours. Il a fallu qu'une batterie électrique mît fin, il y a peu d'années, à cette longue et magique orgie en faisant sauter le vaisseau enseveli si longtemps sous les flots.

D'après les traditions scandinaves et finlandaises rapportées plus haut (pages 78-79), le moulin magique, cause de la salure de la mer, est au fond et y moud du sel.

§ 3. — LE FOND DE LA MER CIMETIÈRE ET PARADIS.

On a déjà vu figurer parmi les surnoms de la mer ceux de Caveau de Dieu et de Cimetière des marins; ils s'appliquent plus particulièrement encore au fond de la mer. Dans l'opinion de plusieurs peuples, il est sacré comme une terre bénie. Dans le pays de Tréguier on assure même qu'il est béni, et que le corps des marins et des noyés y repose dans un endroit aussi saint qu'un cimetière (Comm. de M. Le Calvez). La même croyance existe en Italie; Chateaubriand (*Itinéraire*, p. 58) entendit au milieu d'une tempête des matelots prier pour les mariniers *sepolti in questo sacro mare*.

En Espagne, la mer est sacrée, parce qu'elle tient dans le fond un des trois vêtements de la Véronique sur lesquels a été imprimé le visage de Jésus au moment de la Passion. De ces trois l'un est à Rome, l'autre à Jaen, et le troisième au fond de la mer, parce que la barque qui les portait en Europe fit naufrage, et qu'on ne put sauver que deux de ces images (Communic. de M. de Olavarria y Huarte).

Dans la mythologie scandinave (THORPE, *Appendix*, p. 287), de même que les montagnes, le fond des sources et des étangs était regardé comme recevant les âmes des morts. Cette croyance se rapporte surtout à celles des noyés, qui arrivaient à la demeure du roi ou de la déesse maritime Rân.

Les Tahitiens croyaient que les navigateurs que l'Océan avait engloutis trouvaient dans les profondeurs de l'abîme des palais de corail et des régions embellies de tous les dons de la nature (RIENZI, t. II, 334).

Comme il y a beaucoup de noyés, l'opinion populaire est que la mer contient autant de morts que la terre. Un de mes correspondants, M. J. M. Comault, me signale une croyance singulière qui existe en Haute-Bretagne : J'ai entendu dire au Gouray, et aussi à des marins, qu'à la fin du monde la mer devra fournir au bon Dieu une âme de plus que la terre.

Dans les pays scandinaves, où existe la croyance aux évêques de mer, on croit aussi que dans le fond de la mer se trouvent des églises qui apparaissent parfois sur les flots. Voici une légende sur ce sujet; elle est rapportée par O. Nicolaissen dans *Sagn on Eventyr fra Nordland*, p. 30, et j'en dois la communication à M. Pettersen : J'ai souvent entendu parler des églises de mer, dans lesquelles doivent reposer jusqu'au jour du dernier jugement ceux qui ont péri en mer, et ils y doivent trouver un repos aussi absolu que ceux qui sont enterrés au cimetière. On dit qu'un pêcheur trouva en mer une grande maison ressemblant à une église. Elle paraissait être aussi fixe que si elle s'appuyait sur un rocher. Un grand escalier menait à la porte. Le pêcheur attacha la corde de son bateau au marchepied le plus

haut. Après cela il entra dans l'église où tout était tranquille et dont l'intérieur était à demi obscur. Il se trouvait là des personnes qui avaient fait naufrage. Plusieurs avaient leurs habits de pêcheur comme au moment de la mort.

Le pêcheur eut peur en croyant y retrouver d'anciens camarades, et il se dépêcha de sortir. Il était temps, car la maison était en train de s'enfoncer, et le marchepied auquel était attaché le canot se trouvait déjà au-dessous de l'eau. Le pêcheur coupa la corde, et au moment où il rentrait dans un bateau, l'église disparaissait sous la mer.

Si la mer est un cimetière, elle est aussi, pour certains peuples, un paradis.

Les Japonais (LAHARPE, IX, 543) croient à un paradis sous-marin.

Les Groenlandais (LAHARPE, t. XVI, p. 196, d'après Crantz) placent leur Elysée au fond de l'Océan ; il y règne un été perpétuel, et il y a abondance de tout ; surtout les phoques s'y pêchent sans aucune peine et tombent tout vivants dans des chaudières toujours bouillantes.

D'après la croyance des Fijiens, leur Mburotu ou Elysée est placé sous la mer à l'est de l'île (LESSON, t. II, p. 483-4). Pulotu, le paradis des Samoans, est aussi sous la mer ; son entrée est à la Fafa, à l'extrémité de l'île Sawai ; c'est de là que les âmes se précipitent à la mer.

Les Néo-Zélandais (D'URVILLE, *Astrolabe*, t. III, p. 446) disaient à Marsden que toutes les âmes se rendaient au moment de leur mort dans une grotte au cap Nord, et que de là elles descendaient dans la mer pour aller dans l'autre monde. Dans la croyance des Néo-Calédoniens (*Revue d'Ethnographie*, t. II, p. 348) les âmes après la mort se réunissent dans

un schéol sous-marin pour vivre d'une vie heureuse, sous les regards d'une divinité bienfaisante, à pose majestueuse et à attributs surnaturels.

§ 4. — LES DESCENTES AU FOND DE LA MER.

Les traditions populaires parlent assez fréquemment de dieux, de héros ou même de simples mortels qui descendent au fond de la mer, soit pour y trouver un refuge, soit pour toute autre cause.

D'après Grey (*Polynesian Mythology*, p. 9), pendant un déluge qui submergea tout, Tangaroa et ses fils s'étaient refugiés dans les profondeurs de l'Océan ou dans les eaux du rivage.

Voici un récit, raconté presque sérieusement par De Maillé (*Telliamed*, VI^e^ journée), qui prouve combien était répandue la croyance que dans certains cas des hommes pouvaient vivre au fond de l'eau. Au commencement du XVIII^e^ siècle, un homme marin sauta de la mer à bord du vaisseau marchand *l'Hirondelle*, monté par le capitaine Baker, et leur demanda en hollandais une pipe pour fumer. Il était couvert d'écailles, et avait les mains semblables à des nageoires de poisson. On lui demanda qui il était, et il répondit qu'il était Hollandais, et que s'étant embarqué à l'âge de huit ans sur un vaisseau, qui avait péri avec tout son équipage, il avait vécu depuis dans la mer sans savoir comment cela s'était fait.

Une légende de l'archipel Indien raconte que le roi Souran voulut entrer dans la mer pour savoir ce qu'elle contenait. Il se fit construire une caisse de verre qui pouvait s'ouvrir et se fermer à volonté. Le prince y entra, et la boîte descendit au fond de la mer. Il y vit des trésors innombrables, et arriva à une terre dont les habitants furent bien surpris d'ap-

prendre qu'il y avait une autre terre que la leur. Il se maria avec Lune Marine, la fille du roi du pays. Mais comme il s'ennuyait de ne plus voir la terre, il alla trouver le roi qui lui donna un cheval *sembrani* mâle, nommé Paro-al-Bahri (cheval marin). Le prince monta sur le cheval qui le porta hors de la mer et s'éleva dans l'air au-dessus des flots... Le premier ministre apercevant le roi prit une belle jument et l'amena sur le rivage. Le cheval aborda pour la rejoindre et Souran en descendit, puis le cheval sembrani retourna dans la mer.

Marsden, cité par (Maxwell *Aryan Mythology*, p. 2), rapporte qu'Iskender (Alexandre) descendit au fond de la mer et se maria avec une fille de l'Océan, dont il eut trois fils.

D'après Pfoundes (*Journal of Anthropological Institute*, t. XII, p. 223), il existe au Japon de nombreuses légendes où les héros visitent les profondeurs de l'Océan. En voici une qui est rapportée par Metchnikoff, p. 275-6 : Le dieu japonais Ho-ho-demino Mikoto, ayant eu son hameçon avalé par un poisson, descendit au fond de la mer où il fut très bien reçu par le Kami sous-marin. Il y devint amoureux de la fille du dieu des mers. Il l'épousa et resta trois ans à se divertir avec elle.

Une ballade russe (Jones, p. 29) raconte qu'un marchand nommé Sadko traversant la mer, le navire où il était s'arrêta et rien ne put le faire avancer. On tira au sort pour savoir qui était cause de ce retard, et il désigna Sadko; il avoua qu'il avait oublié de payer le tribut, depuis douze ans qu'il naviguait, au roi des eaux, en offrant le pain et le sel à la Caspienne bleue. Les marins le jetèrent à la mer et le vaisseau reprit sa marche. Sadko tomba au fond de la mer et y trouva une habitation entièrement cons-

truite en bois. C'est là que demeurait le czar Moskoi, qui dit que depuis douze ans il attendait Sadko, et lui ordonna de jouer. Sadko obéit et charma le czar qui commença à danser. Alors la mer bleue fut troublée, les rivières débordèrent et plusieurs navires furent perdus avec leurs cargaisons. Le roi de l'Océan prit tant de plaisir à cette musique qu'il offrit au musicien la main d'une de ses filles ; il se maria avec la nymphe Volkhof ; c'est le nom de la rivière qui coule au-dessous de Novgorod. Dans un conte de Campbell (*la Fille du roi sous les flots*. BRUEYRE, n° XXV), le héros Diarmaid entre dans un bateau qui flotte en pleine mer, puis s'enfonce au-dessous des flots, tant qu'à la fin il aborde à une terre ferme. C'est le royaume sous les flots, où le héros reste quelque temps et a diverses aventures. On retrouve encore une descente sous les flots dans un autre récit des Higlands rapporté par Brueyre, p. 268, d'après Stewart.

De toutes les descentes des humains au fond de la mer, les plus répandues dans les récits populaires sont celles où les hommes de mer, amoureux des filles de la terre, les enlèvent pour les faire demeurer dans leur palais sous-marin ; plus fréquentes encore sont celles où les Mermaids, les Sirènes ou les filles de la mer entraînent des hommes au fond de l'eau, en font de gré ou de force leurs époux, et ne consentent que moyennant certaines conditions à les laisser revenir sur terre.

Voici deux légendes, l'une recueillie par M. Luzel à l'île d'Ouessant, l'autre scandinave, qui sont relatives à l'enlèvement des femmes par les hommes de mer. Un vieux Morgan, ayant entendu une jeune fille se vanter de sa beauté et la comparer à celle d'une Morgane, l'emmène au fond de l'eau dans un palais

fait de coquillages et de coraux. Son fils devient amoureux d'elle et l'épouse par supercherie. Comme elle s'ennuyait au fond de l'eau, son mari la laisse revenir pour quelque temps, en lui recommandant de ne se laisser embrasser par personne; elle désobéit, et oublie son mari, jusqu'au jour où il se fait entendre à elle et où elle retourne vivre avec lui dans les profondeurs de l'Océan (SÉBILLOT, *Contes des provinces de France*, n° XII).

Un jour qu'une pauvre fille du diocèse d'Aarhuus était à ramasser du sable sur le rivage, elle vit un homme de mer qui s'élevait au-dessus de l'eau. Sa barbe était plus verte que la mer, il était d'un aspect agréable, et lui dit que si elle voulait le suivre, il lui donnerait de l'argent autant qu'elle en voudrait. Il la prit par la main et la conduisit au fond de l'Océan, où elle devint mère de six enfants. Il y avait longtemps qu'elle y demeurait, et elle avait presque oublié sa foi chrétienne, lorsqu'un dimanche matin, elle entendit sonner les cloches; elle eut envie d'aller à l'église. L'homme de mer, qui la vit pleurer, lui demanda la cause de son chagrin, puis il lui permit d'aller à l'église, en lui recommandant de ne pas oublier ses enfants. Au milieu du sermon, elle entendit l'homme de mer crier près de l'église et l'appeler; mais elle résolut d'entendre le sermon jusqu'au bout. Quand il fut fini, il l'appela une seconde fois, puis une troisième, mais en vain. Alors, ne la voyant pas venir, il pleura amèrement et redescendit au fond de la mer. Depuis ce temps, elle resta avec ses parents laissant, l'homme de mer soigner ses enfants; et l'on entend souvent ses gémissements sortir du fond de la mer (THORPE, t. II, 172).

Dans un récit populaire suédois (*La princesse Sin-*

gorra), le roi ayant promis son fils à une déesse des eaux, mais n'ayant pas accompli sa promesse, un jour que le jeune prince jouait sur le rivage avec les autres enfants, tout à coup une main blanche comme la neige, avec des anneaux d'or à chaque doigt, sortit de la mer et l'entraîna au milieu des vagues bleues. Le jeune prince fut porté à travers la mer, et ne s'arrêta qu'après être entré dans la demeure de la Nymphe des Eaux. La Dame de la mer sans bornes avait son palais au fond de l'Océan, et il était orné d'or et de pierres précieuses (CAVALLIUS ET STEPHENS, *Old norse fairy tales*).

D'après une légende irlandaise, une Mermaid qui demeure dans la mer y entraîne un musicien. Sur la côte de Kerry, par les nuits tranquilles, les marins entendent le bruit de la musique venant de l'eau, et ceux qui ont de bonnes oreilles prétendent même reconnaître la voix de Maurice et le son de sa cornemuse (CROKER, *L'air merveilleux*, Brueyre, n° XXIII).

Parmi un grand nombre de contes de ce type très répandu on peut citer GRIMM, *l'Ondine de l'étang*, CAMPBELL (dans Brueyre) *la Fille de la Mer;* ASBJORNSEN, *Boots et ses Bêtes; les Trois Princesses de Blancheterre.*

Dans plusieurs traditions qu'on trouvera au chapitre des Envahissements de la mer, il est parlé de villes ensevelies sous l'eau, et dont on entend sonner les cloches; d'autres cloches se trouvent aussi, par des circonstances variées, au fond de la mer. Sur la côte de Tréguier les marins et les pêcheurs entendent souvent des cloches qui sonnent sous la mer. Au large des Sept-Iles se fait aussi entendre le son de la cloche du Port-Blanc. Jadis les forbans anglais l'enlevèrent; mais, malgré eux, elle se précipita dans la

mer pour ne pas leur appartenir (Comm. de M. Le Calvez).

On voyait autrefois, lors des grandes marées, la grosse cloche de Chatelaillon; un jour on y attela tous les bœufs du prieuré de Saint-Romuald, et il fut convenu que, sur un signe, les *bistrauds* feraient partir leurs bœufs; au signal donné, un bœuf ayant fait un écart, un bistraud jura le nom de Dieu et la cloche disparut (Comm. de M. Musset). Une légende du comté d'Hereford présente plusieurs points de ressemblance avec celle-ci :

La cloche de Kentsam était la plus grande de toutes les cloches; elle fut fondue en même temps que le Grand Tom d'York, le Grand Tom de Lincoln, le Grand Tom de Christchurch; on les embarqua toutes les quatre dans le même navire qui arriva heureusement au rivage de la vieille Angleterre. Les trois cloches d'York, de Lincoln et de Christchurch furent heureusement déposées à terre; mais pour celle de Kentsam, l'opération était plus difficile. Au milieu de l'opération, le capitaine inquiet et en colère se mit à jurer, et la lourde cloche cassa ses cordes et tomba au fond de la mer. On se remit à l'œuvre pour la tirer de l'eau, et on était sur le point d'y réussir, lorsque le capitaine se mit à dire :

> En dépit des diables de l'Enfer,
> Nous avons débarqué la grosse cloche de Kentsam.

Aussitôt les câbles se rompirent, la cloche bondit sur les collines du rivage, roulant çà et là, avec un son surhumain, et elle tomba dans les profondeurs de la mer. Depuis personne ne l'a jamais revue ; mais depuis on l'a souvent entendue sonner sous les vagues, et en allant sur le rivage, on l'entendrait encore. Des légendes parallèles sont racontées dans le Folk-Lore

du Shropshire, p. 67, 8, 74 (*Folk-Lore journal*, 1884, p. 20-22).

Il y a longtemps de cela, les douze églises paroissiales de Jersey possédaient chacune un beau carillon de cloches ; mais pendant une longue guerre civile, les États résolurent de vendre ces cloches pour payer les troupes. Pour cet objet les cloches furent rassemblées et expédiées pour la France ; mais dans la traversée le navire qui les portait coula et tout fut perdu, comme pour montrer la colère du ciel contre un tel sacrilège. Depuis ce temps, pendant la tempête, ces cloches ont toujours sonné dans les profondeurs de l'abîme ; maintenant encore, avant de s'embarquer, les pêcheurs de Saint-Ouen vont toujours au fil de l'eau, écouter si le vent ne leur apporte pas le son des cloches, et s'ils l'entendent, rien ne les fera sortir (JONES, p. 105).

LIVRE SECOND

LE RIVAGE ET LES ILES

CHAPITRE PREMIER

LE RIVAGE

Bien que souvent les marins s'expriment avec quelque dédain en parlant du « plancher des vaches », il joue pourtant dans leur vie un rôle considérable. C'est de là que partent les navires, là aussi que se termine souvent leur course, soit qu'ils y abordent après une navigation heureuse, soit que la tempête, au lieu du port, leur y fasse trouver des écueils où souvent ils périssent.

Les superstitions et les croyances qui s'y rattachent sont en grand nombre. J'en tracerai ici les lignes principales ; et j'aurai plus d'une fois l'occasion d'y revenir dans les autres volumes de cet ouvrage.

§ 1. — LA VUE DE LA TERRE.

L'approche de la terre passait jadis pour avoir une influence sur la santé des matelots, qu'un long séjour en mer avait rendus malades. Les scorbutiques se sentaient soulagés par l'espérance de s'y guérir en trouvant des vivres frais et des herbes rafraîchissantes.

Au XVII^e^ siècle, on croyait que les matelots mortellement atteints attendaient pour mourir d'être

arrivés près du rivage. Il est ordinaire, dit Dampier (*Voyage autour du monde*, t. I, p. 157), aux malades qui sont en mer de mourir aussitôt qu'ils viennent en vue de terre.

L'ancien proverbe : *Terram video*, je vois la terre, c'est-à-dire je suis bientôt hors de danger (Erasme), exprimait le plaisir qu'ils ressentaient en la voyant.

Certains poissons, des oiseaux, étaient bien venus des matelots, parce qu'ils leur indiquaient l'approche de la terre : Les pompiles, honorés par les navigateurs, vont toujours en foule à la suite des navires, tant qu'ils ne sont pas troublés par le voisinage de la terre. Sitôt qu'elle n'est plus éloignée, car elle leur est odieuse, ils retournent tous ensemble et se retirent en abandonnant les vaisseaux. Leur retraite est un indice certain pour les nautonniers qu'ils approchent du continent (Oppien, *La Pêche*, ch. I).

Les marins ont remarqué que le grand Pingouin ne s'aventure jamais au-dessus des endroits profonds, et lorsqu'il apparaît, ils se dirigent d'après lui, assurés que la terre n'est pas très éloignée (Jones, p. 9).

Parfois on célébrait par des réjouissances la vue d'un pays désiré : « Dès que nous eûmes aperçu les costes d'Hollande, dit Tavernier, t. II, p. 576, tous les matelots de nostre flote, qui avoient esté avec celle qui fut assiéger les Manilles, de joie qu'ils eurent de revoir leur païs, mirent quantité de cierges gros et petits autour de la poupe et de la proüe du vaisseau, où le vent quand ils furent allumés ne les pouvoit pas éteindre. » Près de l'île de Kassami les Turcs exprimaient leur joie d'avoir échappé aux dangers de la mer, en tirant le canon et en illuminant le navire. Les matelots demandèrent un don aux passagers, puis ils jetèrent à la mer la boîte dans

laquelle ils avaient recueilli leur argent (NIEBUHR, *Travels through Arabia*, t. I, p. 221).

Si la terre est désirée des matelots, elle est aussi redoutée par eux à cause des dangers qui s'y présentent en plus grand nombre encore qu'en pleine mer. La navigation exige une attention de tous les instants ; il faut se tenir en garde contre les courants, les écueils et contre certains vents redoutables. Le naufrage près du rivage est souvent plus funeste que celui qui a lieu en pleine mer ; car parfois le navire se brise en mille pièces et nulle puissance ne peut secourir ceux qui le montent.

Aussi les proverbes des marins emploient l'expression *être à la côte*, comme synonyme de ruine. Sous différentes formes patoises, telles que : *ete á l'côte* (DESEILLE), elle est en usage sur tout le littoral.

En argot « être à la côte », c'est être à sec d'argent. On est à flot quand la fortune sourit (L. LARCHER).

« Etre à la côte en grand », c'est être perdu. « Se faire manger par la côte », c'est, dans le langage des marins, s'en approcher trop près et ne pouvoir s'en retirer.

Les anciens, qui, ne connaissant pas la boussole, naviguaient presque toujours en vue de la terre, disaient au contraire que la navigation la plus agréable était celle faite en vue des côtes, de même que la promenade la plus agréable était celle sur le bord de la mer : *Jucundissima navigatio juxta terram ; ambulatio juxta mare* (ERASME).

A cause du bruit incessant de la mer, on disait à quelqu'un qui faisait une chose inutile : *Littori loqueris*, tu parles au rivage (ERASME).

Lorsque les marins anglais veulent s'avertir qu'il vient un étranger ou un importun, ils disent : *The coast is clear*, la côte est claire (RŒBUCK, t. I, p. 92).

On a appelé de noms significatifs les parages particu-

lièrement dangereux: on donne celui de *Côte de fer* au littoral des Landes, où il n'y a aucun refuge. D'après Reclus, t. V, p. 651, le rivage de la Nouvelle-Zemble est appelé par les marins *Cimetière de la Mer Norvégienne*.

Les marins s'éloignaient autant qu'ils le pouvaient de quelques endroits du rivage, hantés par de malins esprits ennemis des hommes. Jadis les marins japonais n'osaient s'approcher de la côte où se trouve le volcan Ivoga-sima ; ils attribuaient ses sifflements continuels à de mauvais esprits qui y faisaient leur demeure (RECLUS, VII, 726). Suivant les contes arabes, une grande main sortait chaque nuit de la mer, près de l'île de Satan, et saisissant les habitants, les plongeait dans l'abîme ténébreux (ZURCHER et MARGOLLÉ, *la Navigation*, p. 217). Au chapitre des Endroits dangereux, on trouvera beaucoup d'autres exemples de cette croyance.

§ 2. — LES PHARES.

Dès une antiquité assez éloignée, on trouve l'usage de lumières allumées sur les côtes pour guider pendant la nuit la course des navires ; on sait qu'ils prirent le nom d'un édifice construit pour cet objet sur l'île de Pharos, à l'entrée du port d'Alexandrie.

On a employé ce terme au figuré pour exprimer une lumière qui guide ou dirige. Béranger a dit de Napoléon :

> Sa gloire est là comme le phare immense
> Du nouveau monde et d'un monde trop vieux.

Il y a, à ma connaissance du moins, peu de traditions relatives aux phares; voici tout ce que j'ai pu recueillir sur ce sujet. Suivant une légende du moyen âge, des ermites ou des anges allumaient

chaque nuit sur Lampeduse et Lampione des feux pour guider les navigateurs. De là les noms donnés à ces îles et qui veulent dire le Lampadaire et le Lampion (RECLUS, t. I, p. 573). Dans les îles Eternelles des géographes arabes se voyaient de hautes tours élevées de cent coudées, qui servaient de phares aux navigateurs, et sur chacune desquelles était placée une statue d'airain, le bras tendu en arrière, pour avertir qu'il n'y avait point de route au delà (D'AVEZAC, *les Iles de l'Afrique*, 16).

Au moyen âge, des tours avaient été construites sur le littoral italien, et aussitôt que les gardiens apercevaient les navires des Maures, ils allumaient des feux sur les tours, et ils frappaient sur des instruments de bronze (*Bulletins de la Soc. d'Anthropologie*, 1885, p. 81).

C'est vraisemblablement à un phare ancien que se rapporte la tradition suivante : A Nantillé existait sur le bord de la mer une maison blanche qui éclairait la nuit les marins et était tellement transparente qu'on voyait tout ce qui se passait à l'intérieur (G. MUSSET, *La Charente avant l'histoire*).

On verra au chapitre des Naufrageurs que pour perdre des navires on simula criminellement des phares à l'aide de feux allumés sur les hauteurs. Renard (*les Phares*, p. 261) rapporte d'après Coulier que chez les Etrusques, pendant les brouillards, les gardiens des phares sonnaient de la conque marine, qu'ils remplacèrent ensuite par des trompettes.

Il semble qu'au moyen âge on ait placé sur certains écueils des cloches pour avertir les marins, comme on en a établi dans notre siècle sur plusieurs écueils. On trouvera plus loin la légende de celles de Tintagel. Suivant une tradition, les cloches de l'abbaye de Saint-Gildas sonnaient d'elles-mêmes

lorsqu'un navire était en danger de se perdre en doublant la falaise prochaine (VIOLEAU, *Pèlerinages de Bretagne*, p. 260).

§ 3. — LA RELIGION ET LE RIVAGE.

A cause des dangers que présentent les côtes, les différents peuples y ont érigé des monuments nombreux et variés de forme et de destination. Ils espéraient ainsi apaiser les divinités de la mer et éloigner des marins les naufrages et les monstres malfaisants.

Dans l'antiquité, chaque rivage avait ses dieux tutélaires : on les invoquait au moment de l'appareillage, et, au retour, on leur offrait des sacrifices d'actions de grâce. Pausanias cite nombre de temples dédiés aux dieux marins ; ils étaient en général situés sur des promontoires, de manière à être vus de loin par les navigateurs. Catulle, liv. IV, dit en parlant d'un navire que « jamais depuis son départ des mers inconnues jusqu'à son arrivée dans ce lac limpide, on n'offrit pour lui des sacrifices aux dieux du rivage », faisant ainsi allusion aux cérémonies que les marins pratiquaient de son temps. Les Néréides, d'après Pausanias, liv. II, ch. I, avaient des bois sacrés en plusieurs endroits de la Grèce, mais particulièrement sur le bord de la mer.

Du temps de Diodore de Sicile (liv. IV, ch. 13) les navigateurs vénéraient encore auprès de Byzance un terrain que les Argonautes avaient consacré aux Dieux après y avoir élevé des autels et accompli leurs vœux. Lorsque la religion chrétienne succéda au paganisme, les chapelles et les églises remplacèrent sur les endroits élevés du rivage les temples des dieux; une grande partie d'entre elles sont sous l'invocation de la Vierge Marie, qui porte les noms

de Notre-Dame de la Garde, Notre-Dame de Grâce, Notre-Dame de Bon-Secours, etc., d'autres furent dédiés à saint Sauveur, qui semble une ancienne épithète d'un dieu païen divinisé, ou à des saints locaux.

Plusieurs chapelles ont été érigées à la suite de vœux faits en mer au moment du danger. On raconte qu'au milieu d'une grande tempête qui fut dans sa plus grande violence au milieu de la nuit, un capitaine fit vœu d'élever une chapelle à la Vierge sur la première terre qu'il apercevrait, s'il pouvait y aborder sain et sauf avec son équipage. Dès qu'il eut formulé ce vœu, il vit une grande clarté, et quelques heures après il abordait heureusement au rivage. C'est pour accomplir ce vœu qu'il fit bâtir la belle chapelle de Notre-Dame de la Clarté qui s'élève au-dessus du havre de Ploumanac'h (Comm. par M. Le Calvez).

Sur une petite île de la baie de Pérasto (Dalmatie) s'élève une chapelle consacrée au culte catholique et vénérée dans toute la région. Les marins dalmates viennent en procession suspendre leurs ex-voto à l'autel de la Vierge au Scapulaire. La peinture de cette madoné est attribuée à saint Luc lui-même. On dit qu'en 1452 une main inconnue apporta cette image sainte sur le rocher de l'île, et qu'elle apparut une nuit à des pêcheurs, entourée de lumières qui lui faisaient comme une auréole. Ceux-ci la prirent, et, en pieuse procession, escortés des barques de tous les Bocchesi qu'ils rencontraient, ils la déposèrent dans l'église de Pérasto : le lendemain, la Vierge était revenue dans son île. Trois fois on voulut la replacer sur l'autel de Pérasto, trois fois elle revint à sa place primitive. Alors les habitants de Pérasto bâtirent à

l'endroit même une petite chapelle; chaque habitant possesseur d'un bateau fut forcé de conduire un chargement de pierres. On y vient en pèlerinage tous les ans le 12 juillet. Le 15 août, on va prendre en grande pompe l'image vénérée dans la chapelle de l'île et on la porte à Pérasto : des centaines de barques pleines d'une foule vêtue des plus beaux costumes suivent la Vierge en chantant des hymnes (Ch. Yriarte, *Tour du monde*, XXXII, 311).

Ce culte des saints du rivage a persisté, même après la Réforme, dans quelques pays protestants; il est vrai que probablement il était antérieur au christianisme. W. Scott (*Le Pirate*, ch. xxv) en rapporte un curieux exemple : Aux îles Shetland, l'église de Saint-Ringan conservait quelques restes des anciens hommages qui lui étaient autrefois rendus. Les grossiers pêcheurs de Dunrossness observaient une pratique dont ils avaient eux-mêmes oublié l'origine, et dont le clergé protestant tâchait en vain de les éloigner. Lorsque leurs barques se trouvaient dans un extrême péril, ils avaient coutume de vouer un *awmous*, c'est-à-dire une offrande, à saint Ringan; et quand le danger était passé, ils ne manquaient jamais de s'acquitter de leur vœu en se rendant seuls et secrètement à la vieille église; et là, quittant leurs souliers et leurs bas à l'entrée du cimetière, ils faisaient trois fois le tour des ruines en suivant le cours du soleil ; à la fin du troisième tour, celui qui accomplissait un vœu jetait son offrande, consistant ordinairement en une petite pièce d'argent, à travers les grillages d'une fenêtre délabrée percée dans un des murs de côté, et puis se retirait en se gardant bien de regarder derrière lui avant d'être hors des limites du terrain jadis consacré ; car on croyait que le squelette du saint rece-

vait l'offrande dans sa main décharnée, et montrait son horrible tête de mort à la fenêtre par où on la jetait.

A l'embouchure du Péi-ho est la grande pagode du génie de la mer, où les marins chinois vont suspendre leurs ex-voto, faire leurs vœux et brûler de l'encens (*Tour du Monde*, t. XXXI, p. 308).

Les monuments de la piété et de la crainte des marins sont parfois plus simples ; sur les bords de la mer Blanche et de la Dwina (Dixon, *La Russie libre*, l. III), une forêt de croix borde les côtes et les rives des grands cours d'eau. Quand le ciel devient menaçant, le marin descend à terre, il érige une croix, s'agenouille et prie; dès qu'une bonne brise s'élève, il part, laissant cette offrande sur la plage déserte. Le péril est-il grave, l'équipage tout entier débarque, abat et sculpte de grands arbres, dresse un signe commémoratif sur lequel sont gravés les noms des matelots, la date de l'érection. Sur les côtes de la mer Blanche, on rencontre à chaque pas ces pieux témoignages; mais c'est principalement sur les rocs des îles saintes que leur accumulation frappe le voyageur. Chaque croix rappelle une tempête. Quelques-unes sont des monuments historiques. Un *ex-voto* de ce genre élevé par Pierre le Grand, quand il échappa au naufrage de son vaisseau sur ces rivages glacés, a été enlevé du lieu où l'avait érigé le tzar et transporté dans la cathédrale d'Arkhangel.

Virgile, au chant XII, parle d'un olivier consacré à Faunus, qui se trouvait sur la côte latine, et auquel les marins, à leur retour, faisaient de pieuses offrandes et consacraient leurs vêtements (Preller, *Dieux de l'anc. Rome*, p. 88).

On retrouve ces monuments chez les peuplades non civilisées. D'après Feir (*Archives de médecine*

navale, t. XXXI, 325), sur la plage de la côte des Esclaves, on remarque quantité de fétiches contre les requins. Pour empêcher l'arrivée des Anglais, lorsqu'on craignait le blocus, les naturels avaient installé à 300 ou 400 mètres du rivage un fétiche-pirogue auquel étaient attachées trois ancres.

En Polynésie (QUATREFAGES, *Les Polynésiens*, p. 60), les monuments érigés avaient un autre but. Les Tahitiens dressaient sur le bord de la mer les images des Tiis, petits-fils de Taaroa et de la Lune, pour empêcher les empiètements réciproques de la terre et de l'eau. Moërenhout cité par Lesson, t. II, p. 298, apprit que les statues si connues de l'île de Pâques étaient les Tii-oui et les Tii-papa de la cosmogonie polynésienne, c'est-à-dire les génies du sable et des rochers du rivage, les protecteurs de la terre contre les envahissements de la mer.

Aux îles Nicobar, il y avait sur la grève de petits bâtons fendus, auxquels on avait attaché un morceau de viande, talisman par lequel ces insulaires croyaient écarter la petite vérole (VALENTIA, *Voyage dans l'Indoustan*, I, 71). Chez les Serères, sur la plage où abordent les pirogues, au centre d'un petit enclos circulaire fait de branchages et soutenu par de longs pieux verticaux, auxquels sont attachées des têtes de gros dauphins, sont amoncelés les ornements et les dépouilles des animaux tués dans le village ; c'est ce qu'on nomme l'*Okhem*, lieu d'offrande au génie qui commande à la mer et dispose de ses produits (Dr CORRE, *Les Serères de Joal*. Un dessin de la *Revue d'Ethnographie*, t. II, 17, représente un okhem).

Dans une partie spéciale de cet ouvrage, je traiterai du culte rendu à la mer et à ses divinités. Je citerai ici quelques exemples seulement d'endroits du rivage salués par les navires. Les marins bretons

faisaient autrefois des signaux de pavillon, parfois même des salves d'artillerie, en passant devant certaines chapelles du rivage, telles que Notre-Dame de Guéodet et Notre-Dame de la Clarté. Lorsqu'on a un équipage de Lorientais, il faut tirer trois coups de canon en passant devant Notre-Dame de la Garde en Plémeur, ou bien l'équipage n'est pas content (Comm. de M. P. Bézier).

On retrouve ailleurs cette coutume : en Irlande Mac Dara est le saint patron du marin, et, lorsque les marins passent devant son île, ils inclinent trois fois leur voile pour le saluer, sinon ils sont sûrs de faire naufrage (*Folk-Lore Journal*, 1884).

Lorsque les chrétiens d'Amboine passent devant une montagne de la côte méridionale de Céram, ils font une offrande à leur mauvais génie qui demeure en cet endroit, pour qu'il n'arrive aucun accident fâcheux à leur embarcation : elle consiste à prendre quelques coques de cocos vides, dans lesquelles ils mettent de l'huile avec de petites mèches en forme de lampe, bien persuadés que le génie, satisfait de cette offrande, ne leur suscitera pas de tempête (Stavorinus, *Voyage à Samarang*, t. I, p. 267).

Lorsqu'on débarquait, soit pour se reposer, soit pour s'établir dans un pays, on accomplissait certaines pratiques religieuses ou symboliques.

A leur arrivée chez les Dolions, les Argonautes firent un sacrifice à Apollon, qu'ils invoquèrent sous le titre d'Ecbasius, ou de dieu qui préside à la descente heureuse.

Des cérémonies avaient lieu lorsqu'on arrivait sur une terre dont on désirait s'emparer. En débarquant sur la côte d'Islande, le chef de la tribu prenait un tison enflammé et parcourait tout le pays. Toute la terre qu'il enlaçait dans ce cercle de feu lui apparte-

nait et il la distribuait comme une terre de conquête à ses vassaux. (X. MARMIER, *L'Islande*, p. 100).

Les découvreurs de mondes agirent aux XV^e^ et XVI^e^ siècles d'une façon analogue. Colomb appela les deux capitaines et les autres qui avaient mis pied à terre, et il leur dit qu'il les appelait en foi et témoignage de ce que par devant eux tous il prenait possession de ladite île au nom du roi et de la reine leurs seigneurs, faisant les protestations que de droit, suivant le détail contenu dans les actes qui se dressèrent là par écrit (ZURCHER ET MARGOLLÉ, *La Navigation*, p. 282).

Quand Nunez de Balboa arriva sur le bord de la baie qu'il appela San Miguel, parce qu'il la découvrit le jour de la fête de ce saint, il prit une bannière, puis, tirant son épée, il entra dans la mer ; il en frappa les eaux et s'empara de l'Océan au nom de l'Espagne (CORTAMBERT, *Nouvelle histoire des Voyages*, p. 105).

En débarquant, pour apaiser l'Esprit de la terre, ceux qui montaient la flotte de l'Hawaïki dirent des prières ; l'une d'elles a été conservée : « J'arrive où une terre inconnue est sous mes pieds ; j'arrive où un nouveau ciel est au-dessus de moi ; j'arrive à cette terre, lieu de séjour pour moi ; ô Esprit de la terre, l'étranger t'offre humblement son cœur et de la nourriture (LESSON, IV, 332).

Des objets aperçus ou entendus en débarquant on tirait des présages favorables : j'en traiterai plus longuement dans un chapitre spécial ; voici quelques faits, empruntés à l'antiquité et aux pays non civilisés.

« D'un petit temple d'Apollo tout sur le bord de la mer il se leva une grosse compagnie de corbeaux, qui avec grands cris prindrent leur vol vers le bateau dedans lequel estoit Cicéron ; ils s'en allèrent

ces corbeaux poser sur l'un et l'autre bout des vergues de la voile, les uns criant, les autres becquetant les bouts des cordages, de manière qu'il n'y avoit celuy qui ne jugeast que c'étoit signe de quelque malheur à venir. » (PLUTARQUE, *Vie de Cicéron.*)

A Tahiti, quand on entend le cri du petit Otou, il y a de la mort dans l'air, et le marin qui revient de la mer et qui l'entend en touchant à la plage natale doit craindre de ne pas retrouver quelque personne de sa famille. L'otou est une sorte de héron crabier noir, de petite taille. A Tahiti, c'est l'oiseau funèbre par excellence (Comm. de M. Ch. Hercouët).

Beaucoup de gens sur nos côtes attribuent également au cri du pluvier, du courlis, de l'alouette de mer, un avertissement de mauvais présage.

CHAPITRE II

LA CEINTURE DU RIVAGE

Au bord de la mer, le flot vient mourir au pied d'obstacles naturels qui l'empêchent de pénétrer dans les terres. Souvent ce sont des roches d'une hauteur considérable qui forment une espèce de mur dont les caps sont les bastions ; parfois, entre deux pointes de pierre qui s'avancent dans la mer, s'ouvrent des baies dont le fond n'est plus défendu par le roc solide, mais par une muraille de sable amoncelé. Certaines côtes, comme celles de la mer du Nord et du golfe de Gascogne, n'ont pour les protéger que ce fragile rempart, et là il est même souvent dépourvu des rochers qui ailleurs servent pour ainsi dire de brise-lames.

§ 1. — LES FALAISES.

Outre le nom français, les falaises se nomment, en Haute-Bretagne, *falase, faléese;* en breton francisé (Jal) *falès; teven, tun*, en breton (Jal).

Les falaises ont, surtout à certains endroits, des hauteurs considérables; elles sont coupées, déchiquetées, modelées parfois de la façon la plus bizarre ; avec un peu de bonne volonté elles représentent des objets familiers aux hommes ou qui semblent leur œuvre.

On dirait parfois, comme au cap Fréhel, que l'on a devant soi les restes de quelque muraille de géants; pour compléter la ressemblance, les couches de la pierre forment des assises presque régulières. Aussi n'est-il pas surprenant que les gens du pays assurent (VÉRUSMOR, p. 284) que les roches de Penmarch sont des débris de monuments élevés par les hommes. Ailleurs on croirait voir l'ébauche mal dégrossie de quelque gigantesque statue, ou d'un énorme animal.

Les riverains ont souvent donné à ces endroits des noms en rapport avec les images qu'ils éveillent. D'autres, au lieu d'attribuer ces formes régulières aux érosions produites par l'action des vagues ou celle de l'air, ont cru que les dieux et les héros étaient intervenus, et ils rattachaient ces accidents aux volontés des puissances souveraines ou à des épisodes de leur légende. On a recueilli jusqu'à présent un assez petit nombre de faits, mais comme on les rencontre avec une certaine régularité en des endroits très divers, il est permis de croire que ces légendes sont très répandues, et que si on ne les a pas constatées, c'est qu'on ne s'est pas donné la peine de les chercher.

La tradition de Fidjiens (Pritchard cité par LESSON, II, 387) montre deux dieux se promenant autour de la côte de Vitu Levu ; partout où la longue traînée de Tapa (étoffe qu'on plaçait sous leurs pas) venait à toucher la terre, il se formait d'agréables plages de sable ; mais là où elles étaient portées sur les épaules, la terre restait inégale et couverte de rochers. A la Nouvelle-Zélande, d'après Grey (*Polynesian mythology*, p. 44), les accidents du terrain et des côtes du rivage d'une des îles étaient dus aux sauts d'un poisson gigantesque capturé par les frères de Maui ; ils le mangèrent, mais les dieux irrités de n'avoir pas

reçu l'offrande accoutumée lui rendirent la vie, et c'est alors qu'il se débattit.

Le Torghat, en Norvège, est coupé de haut en bas par une ouverture qui le traverse dans toute son épaisseur. Voici l'origine de cette prodigieuse coupure : un Jutul devint amoureux d'une jeune fille; mais cette fière personne, versée dans les arts magiques, repoussa son amour et changea même ses messagers en pierres. Le géant exaspéré banda son arc pour en tirer vengeance aussitôt. La puissante flèche partit et passa au travers de la montagne de Torghat, où l'on voit encore la large coupure qu'elle fit. Elle n'alla pas tout à fait à son but et tomba aux pieds de la jeune fille dans l'île de Lek (Lekoë), où on la voit sous la forme d'une grosse et haute pierre. Par leur magie mutuelle, le géant et la jeune fille furent changés en pierre, et ils resteront à se regarder jusqu'au jour du jugement. Maintenant encore aucun marin nortlandais ne passe pas par là sans ôter son chapeau pour saluer la vierge de Lek (THORPE, t. II, p, 5).

Cette légende est rapportée un peu différemment par M. Marmier (*Lettres sur le Nord*, p. 288). On raconte qu'un géant, dont on voit encore à 12 milles de là le buste pétrifié, lança un jour une flèche contre un Trolle qui lui enlevait sa bien-aimée. Le Trolle échappa au trait meurtrier, la jeune fille fut changée en pierre dans l'île de Lek, et la flèche fit dans le Torghat cette ouverture immense.

Un jour que saint Olaf naviguait près des hautes collines de la côte de Horns herred, une géante qui y demeurait lui cria : « Saint Olaf, avec ta barbe rouge, tu passes trop près du mur de mon cellier. » Olaf se mit en colère, et au lieu de gouverner son navire entre les falaises, il mit le cap sur la colline

et répondit : « Écoute, toi avec ta quenouille et ton fuseau, tu vas rester où tu es, et devenir pierre. » A peine eut-il fini de parler, que la géante fut changée en pierre, et on peut encore la voir sur la falaise de l'est, avec sa quenouille et son fuseau (GRIMM, ch. XVIII).

A l'île Moorea, la grande fissure dans la falaise de la montagne percée est due à un coup de lance que lui porta Oro un jour de mauvaise humeur (Comm. de M. Hercouët). A Tonga une fente dans un rocher, fort profonde et large de deux pieds, passait pour avoir été creusée par l'hameçon de Tangaloa, lorsqu'il pêcha les îles Tonga (MARINER, t. I, p. 292).

Auprès du cap Fréhel (Côtes-du-Nord) se trouvent de grosses pierres qu'on appelle les Pierres *dérublées*. Ainsi que leur nom l'indique, elles sont tombées de la falaise. Il y avait là jadis une maison, dont les habitants avaient, en plusieurs circonstances, tracassé les fées. Celles-ci, pour se venger, firent écrouler toutes ces pierres sur la maison le jour où l'on célébrait la noce du fils aîné.

Lorsque les falaises présentent sur un grand espace une coloration uniforme, ou bien des couleurs rouges ou voyantes, l'imagination populaire en a cherché l'explication dans les actes surnaturels de héros, ou les a attribuées au passage de monstres ou de navires gigantesques. Les marins du nord de la Frise (THORPE, t. III, p. 28) racontent que le gigantesque navire *Mannigfual* entra un jour dans le Pas de Calais; mais comme, à cause de l'étroitesse du détroit, il était impossible de le faire passer entre Douvres et Calais, le capitaine eut l'heureuse inspiration de graisser tout le côté tribord avec du savon blanc. Grâce à cette opération le *Mannigfual* passa sans avarie et entra dans la mer du Nord. C'est

depuis ce temps que les falaises de Douvres sont blanches et d'aspect savonneux, à cause du savon dont elles furent frottées, et de l'écume soulevée par le passage de navire géant. La langue de terre de Tanfoutchi, à Madagascar, n'a pris, disent les naturels, cet aspect argileux et blanchâtre d'où lui vient son nom, que parce qu'elle était le passage habituel d'un dragon qui dévorait les hommes et les bœufs (D'ESCAMPS, *Madagascar*, p. 369).

Les Marquisiens attribuent la coloration en rouge d'une falaise de Ua-Pu à ce que Ina, sœur de l'Hercule de Nouka-Hiva, s'y adossa après s'être enduite du suc de l'éka (CLAVEL, *Archives de médecine*, t. XLI, p. 248).

Les rochers des falaises présentent çà et là des empreintes dont on attribue l'origine à des divinités ou à des saints. A Cesson, un étroit escalier pratiqué dans la montagne s'appelle les Pas de la Vierge; l'herbe ne le recouvre jamais. Un jour, la mère du Seigneur gravissait la côte ; elle était rendue de fatigue, et, s'arrêtant au lieu où depuis on lui bâtit une chapelle, elle dit à saint Symphorien qui l'accompagnait : « Nous avons bien assez monté, cessons » ; d'où est venu le nom de la commune (HABASQUE, t. II, 313). Gargantua y a laissé aussi les siennes, de même que saint Cast (cf. SÉBILLOT, *Gargantua*, passim, et *Petites Légendes chrétiennes*, p. 7).

On remarque au bas de certaines falaises des trous presque ronds creusés dans les rochers; dans les pays scandinaves (RECLUS, t. V, p. 97), on les appelle *Jöttegryter*, *marmites de géants*. En Sicile, où elles portent le même nom, on assure que ce sont eux qui les ont creusées en y faisant tournoyer des blocs de pierre (*Tour du monde*, t. XIII, p. 386).

Près de Plaçamen, sur la côte de Clohars, une ca-

vité naturelle de 112 pieds sur 4 à 5 pieds a été creusée par les fées qui vont s'y baigner à l'aurore. Le gouffre de Belangenet, non loin de Clohars, est un trou creusé par le diable pour noyer les âmes des méchants ; on l'y a vu travailler. En son absence, ce sont les sorciers, ses valets, qui réparent les brèches que la mer peut y creuser. Les damnés l'habitent la nuit, et ce sont eux qui font entendre des rugissements continuels (*France maritime*, t. I, p. 384). On croit en plusieurs endroits que la pierre de quelques falaises augmente ou se renouvelle dans une période de temps assez restreinte. De Maillé (*Telliamed*, 2e journée) disait : « C'est de cette diminution des eaux de la mer qu'est venue l'opinion que la pierre croît sur ses bords, et que les rochers s'augmentent dans son sein. » D'après Reclus (t. II, p. 123), en plusieurs endroits de la Guadeloupe, où l'on exploite des carrières, toutes les excavations qu'on y pratique sont bientôt comblées par de nouveaux matériaux apportés par la mer. La carrière croît sous les yeux des travailleurs. De là le nom de *Maçonne-bon-Dieu* donné par les nègres à ces roches qui semblent renaître d'elles-mêmes.

§ 2. — LES FALAISES HANTÉES.

Un grand nombre de falaises, à cause de leurs escarpements, de leur stérilité, sont peu fréquentées par les hommes; elles ne sont pas pour cela dépourvues d'habitants. Les peuples primitifs en font la demeure de divinités, de fées, de héros, qui y vivent loin du voisinage des humains et n'aiment pas à être troublés par eux. On ne les voit qu'à de rares intervalles, se glissant à la tombée de la nuit sur les rochers abrupts ou sur les pentes stériles.

Si on les dérange, il est bon de se les rendre favorables, et de s'excuser auprès d'eux par une offrande.

Sur la côte sud de Java sont des falaises, et dans leurs crevasses on trouve des nids d'oiseaux comestibles. Pour les atteindre, on y descend avec des cordes, et aucun naturel ne s'y hasarde avant de s'être rendu propice par une offrande la déesse de ce lieu (KIEHL, *Journal of Anthropological Institute*, tome VI, p. 359).

Dans la falaise de Moen, il y a une coupure au bord de laquelle croît en abondance l'orcanète; aussi on l'appelle Orchard fall. Les paysans de Moen avaient jusqu'à ces derniers temps la coutume d'y offrir au Jode ou géant la dernière gerbe, après que leur récolte avait été ramassée (THORPE, t. II, p. 124). D'après la tradition danoise (THORPE, II, 124), un roi des falaises se promène sur celles de Moen, Stevn et Rugen. Il monte un chariot curieux, traîné par quatre chevaux noirs, sur lequel il va d'une falaise à l'autre, à travers la mer qui alors devient agitée. Les Danois parlent d'un géant des falaises qui a déjà deux fois sauvé la patrie en transformant en cavalerie toutes les pierres du rivage.

Le magicien de Harald Gormsson, roi de Danemark, ayant été explorer les côtes d'Islande sous la forme d'une baleine, vit toutes les montagnes et les collines de l'île occupées par la foule des divinités protectrices du pays (*Revue britannique*, 1871, p. 344).

A Bornholm, le peuple souterrain se montre quelquefois sur les bords de la bruyère, où il se livre à l'exercice des armes. Ces troupes ont un chef qui, comme les autres de cette armée, est à cheval sur

un coursier à trois jambes. On les voit surtout dans les moments de brouillards, vêtus en uniforme bleu brillant ou gris d'acier, avec des chapeaux rouges, parfois des tricornes. Des pierres rondes qu'on trouve çà et là passent pour être leurs boulets. Lorsque l'île a été menacée, ces êtres souterrains se sont toujours montrés sur le rivage, de sorte que l'ennemi, à la vue d'un si formidable spectacle, s'est souvent retiré aussi promptement que possible. C'est ainsi qu'en 1645, bien qu'il n'y eût dans l'île que deux compagnies de soldats, elle parut toute couverte de troupes aux Suédois qui voulaient y débarquer (THORPE, t. II, p. 125-6).

En Haute-Bretagne, les falaises sont fréquentées par les *faitauds* et surtout par leurs femmes, les fées des houles, qui font leurs demeures dans les cavernes dont elles sont percées, et qui parfois viennent faire sécher leur linge sur les herbes rares qui en tapissent le haut.

On disait que les fées avaient coutume de tenir une foire dans la cité gauloise de Limes près Dieppe ; là elles excitaient la convoitise des assistants par l'offre des marchandises merveilleuses que recèlent leurs trésors magiques. Mais, fasciné ou vaincu, quelqu'un des assistants avançait-il la main pour s'emparer de l'objet désiré, le perfide courroux des fées ne faisait point attendre sa vengeance : elles précipitaient du haut de la falaise le malheureux qu'elles avaient séduit (A. BOSQUET, p. 111, 112). En Haute-Bretagne, les fées mettaient leur linge à sécher sur l'herbe rase des falaises, et si quelqu'un avait pu arriver jusqu'à elles sans remuer les paupières, elles lui en faisaient présent.

Bien souvent pendant les nuits d'orage, des hauteurs des Chiratz, où il y a un cimetière, des moines

et des fidèles silencieux descendent en se glissant vers les profondeurs insondables de la mer, appelés à un office nocturne par les sons d'une cloche mystérieuse, peut-être celle du vieux Châtelaillon, que les pêcheurs disent avoir vue dans les temps calmes, sur les rochers, à travers la limpidité des eaux (G. MUSSET, *La Charente avant l'histoire*, p. 140).

On raconte qu'une femme grosse s'étant précipitée du haut de la falaise du Pollet, se brisa sur un rocher..., mais la femme grosse n'a point abandonné ce lieu; attirée par la tourmente des mers orageuses, elle vient encore, vêtue d'habits blancs flottants et poussant des cris de détresse, errer sur le rocher auquel elle a donné son nom. Ce fantôme, disent les femmes du Pollet, est, pour celle qui l'aperçoit, le signe certain de la mort d'un de ses proches (A. BOSQUET, p. 278). Plusieurs endroits des Indes-Occidentales étaient jadis crus hantés par les fantômes de ceux qui y avaient été tués : Coffin Key était surtout redouté par les matelots après le coucher du soleil. Sur le rivage de la baie d'Oakum aux États-Unis, apparaît le spectre d'une femme espagnole qui y fut assassinée au XVII^e^ siècle (BASSETT, p. 287-294).

A l'île Hawaï (RIENZI, *Océanie*, t. II, 21), quand une grande calamité menace l'île, des cris plaintifs se font entendre dans le voisinage d'un rocher qui porte le nom de Kavero-Hea, en mémoire d'une femme innocente qui, précipitée du haut d'une falaise par son mari, s'écrasa dessus. En tombant elle protesta de son innocence et pardonna sa mort à son meurtrier. Depuis ce temps plus d'un naturel croit voir son ombre légère effleurant les vagues ou entendre ses cris plaintifs.

Les falaises de Cornouaille, surtout celles au pied desquelles a eu lieu un naufrage, sont aussi le théâtre

d'apparitions. Un pêcheur ou un pilote qui se promenait la nuit sur les sables de Porth-Towan entendit distinctement une voix venant de la mer, et qui criait : « L'heure est venue, mais non l'homme. » Cela fut répété trois fois, et alors une figure noire ressemblant à un homme se précipita avec impétuosité le long de la falaise et se perdit dans la mer. Sous différentes formes, cette histoire se raconte un peu partout sur la côte cornique (W. Hunt, *Popular Romances*, p. 367).

Auprès du Port-Blanc, dans la grève, à la limite de Penvenan et de Trevou Treguignec, est un îlot très sauvage appelé *Bruck* (l'inculte, le sauvage), tout entouré d'écueils dangereux. C'est la demeure de mauvais génies qui y attirent les navires pour les perdre. La mer y est toujours en furie, et la nuit entre les rochers on voit des fantômes et des personnages armés de haches qui semblent guetter les navires naufragés. De Bruck à Trestel, sur une étendue d'une demi-lieue, la côte est maudite. Naguère personne ne s'y hasardait la nuit, et les douaniers mêmes redoutaient d'y passer. Un dicton breton constate la mauvaise renommée de ce passage :

Hen tre Bruck ha Trestel,
He ma belly an drouk-Aael;
Hen tre Bruck hag an Treo
He ma belly an Diaolo.

Entre Bruck et Trestel — Est le domaine du mauvais ange. — Entre Bruck et le Trevou — Est le domaine des diables.

Les personnes qui passent même de jour par ce lieu maudit se signent avant d'y entrer et craignent quelque effrayante apparition. Sur l'un des rochers on montre la trace des pieds du cheval du diable (Comm. de M. Le Calvez).

Au Groenland, les Iguersoit ou sorciers du feu,

ainsi appelés parce qu'ils paraissent enflammés, demeurent au bord de la mer, dans des rochers escarpés, et ce sont les météores que nous appelons dragons (EGGEDE, p. 140).

Un sentier appelé Fouerand, qui conduit à la baie Cevenniers (Côtes-du-Nord), passe pour être hanté par le diable. On n'y va pas volontiers et beaucoup prétendent que personne n'y est descendu sans accident.

Au cap Fréhel, on conserve la tradition de l'époque où la Mât du Cap, îlot en pleine mer, et le gros rocher du Jars se touchaient et où cette falaise était habitée. On montre sur un rocher une empreinte, celle d'un soc de charrue qui y a passé. Les habitants, pour se rendre à leur demeure, descendaient par un sentier qu'on appelle Sous-la-Rue. Certains ne veulent pas passer par ce sentier, dans la persuasion que, s'ils le faisaient, il leur arriverait malheur.

En plusieurs endroits de la Dalmatie, notamment dans l'île de Melada et sur la côte voisine, on a parfois entendu le sol mugir fortement, surtout au lever et au coucher du soleil. Pendant l'automne de 1825, les mugissements de l'île de Melada parurent tellement formidables que la plupart des habitants s'enfuirent, dit-on, sur le continent voisin. Ils croyaient entendre la plainte des âmes du purgatoire trop longtemps oubliées (RECLUS, t. III, p. 233).

L'animal Rô était un monstre qui dévorait les hommes; un jour arrivèrent dans une barque sept guerriers qui le contraignirent à reculer, et lui lancèrent leurs flèches ; deux lui percèrent les yeux, deux autres les oreilles, deux se logèrent dans les narines. La septième vint clouer les lèvres de la bête, qui, furieuse, se mit à pousser d'effroyables hurlements. L'animal Rô fut contraint par eux à se réfu-

gier dans le gouffre qui se trouve à la pointe du Chai, et à y demeurer jusqu'à la fin des temps. Quand Rô murmure vers le sud, Maumusson est bouleversé; quand il envoie vers le nord ses cris de rage, c'est le gouffre de Chevarache, dans le pertuis breton, qui soulève ses vagues profondes (G. MUSSET, *La Charente avant l'histoire*, p. 136-7).

§ 3. — LES HOULES OU CAVERNES.

Les cavernes au bord de la mer, outre ce nom de houles et celui de grottes, portent aussi celui de « trou » en Normandie, de « creux » à Guernesey; dans les îles normandes on les appelle parfois *houles*. Ce nom est celui sous lequel on désigne de Granville à Plouha toute une série de grottes, dont la plupart sont l'objet de récits légendaires. J'en ai publié une quarantaine dans mes divers recueils, et j'en possède un assez grand nombre d'autres. Ce mot houle se rapproche beaucoup de l'anglais *hole*, qui a la même signification; il est possible toutefois qu'il y ait à les faire remonter à une racine commune; à 20 lieues dans les terres, et dans des pays de Bretagne où les Anglais n'ont jamais pénétré, il est couramment employé pour désigner une excavation dans la terre. Dans le Haut-Maine (MONTESSON, *Vocabulaire*), ce nom s'applique aux cavités sous les racines au bord de l'eau.

On a aussi appelé Goules les cavernes de la mer, soit par corruption du mot houle, soit par assimilation à la goule ou gueule d'un four; vers Saint-Briac quelques-unes portent le nom de *cache*, c'est-à-dire cachette ou retraite.

Voici, en dehors des houles de la Manche, quelques noms qui éveillent le souvenir de légendes, non re-

cueillies jusqu'ici. A Étretat une caverne est appelée le Trou à l'homme. A Guernesey se trouve le Derrible, traduction mal faite, dit Métivier, de creux du Derrible ou du Deruble, c'est-à-dire de l'éboulement; sur la grande côte entre le Pouliguen et le Bourg-de-Batz, une cavité profonde dont la mer assiège incessamment l'entrée se nomme trou du Kourican; à Piriac, où il y a beaucoup de grottes, les principales portent les noms de trou du Moine-Fou, de grotte du Chat, et de grotte à Madame, qui font penser à des légendes (JOANNE, *Bretagne*).

A Bruck, petit îlot près du Port-Blanc, est une caverne qu'on appelle Toul an Diaoul, le trou du Diable.

Le nom celtique de la grotte basaltique de Fingal est An-Na-Vine ou Fine, ce qui signifie la grotte harmonieuse, ou, suivant une autre traduction, la grotte de Fingal. Ces deux noms peuvent d'ailleurs trouver leur explication; souvent, en effet, le fracas de la mer et les murmures du vent, qui vont se perdre en tourbillonnant au fond de la grotte, produisent des sons d'une merveilleuse harmonie : ce sont les harpes éoliennes des ombres fingaliennes, disent les Gaëls, qui rattachent l'idée de Fingal, le père d'Ossian, à tout ce qui leur paraît surnaturel (BADIN, *Grottes et Cavernes*, p. 179).

Les grottes du bord de la mer passent pour s'étendre bien avant sous les terres; généralement on assure qu'elles vont jusque sous l'église du village; plusieurs de celles dont j'ai parlé avec détails dans mes *Contes de paysans et de pêcheurs* avaient, au dire de mes conteurs, cette profondeur. En Normandie, une grotte près Flamanville s'avance jusque sous l'église (*Soc. arch. d'Avranches*, t. V, p. 155); le Creux des Fées, à Guernesey, jusque sous l'église

Saint-Sauveur, à 2 milles de là (CLARKE, *Guernesey*, p. 49). Il en est de même du trou du Diable en Tréveneuc. Il y en a de plus profondes encore : l'une de celles de Saint-Cast (*Contes populaires*, 1re série, la Houle de Chêlin) se prolonge jusque sous la cathédrale de Lamballe, à 35 kilomètres de son ouverture.

On raconte au sujet de plusieurs des cavernes du bord de la mer que des joueurs de cornemuse y entrèrent et s'y promenèrent en jouant, parfois à courte distance, parfois à plusieurs milles, suivant la profondeur de la caverne, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au-dessous de la cuisine de la ferme voisine ; mais quelque charme tomba sur eux, et ils ne purent jamais retourner à la lumière. On entend encore parfois leur musique à l'endroit où s'arrêta leur voyage souterrain (GREGOR, *Folk-Lore of Scotland*, p. 116).

Sur la côte de la Manche, aux environs de Granville, on dit que la teinte sanguinolente des parois d'une grotte vient du sang des victimes qu'un dragon, tué jadis par saint Germain, y a dévorées (Comm. de M. A. Frémine).

Dans le Finistère (*Guionvac'h*, p. 24) quelques-unes des cavernes ont gardé la forme des dragons qu'elles recélaient autrefois.

Une légende rapportée par Lagneau (*Guide du Casino de Dinard*, p. 77) raconte ainsi l'origine de la Goule-ès-Fées : Par une nuit de tempête un pêcheur vit tout à coup, à la lueur d'un éclair, comme une forme humaine, mais blanche et vaporeuse, se dresser au seuil d'une ouverture que la foudre venait de pratiquer dans la falaise... On crut depuis cette grotte habitée par les fées.

Dès les temps anciens, l'imagination populaire avait peuplé les grottes du littoral de génies et de

divinités. Dans l'*Odyssée*, ch. xii, Ulysse et ses compagnons traînent leur navire et le mettent à l'abri dans une immense grotte où les nymphes ont placé des sièges, et où elles conduisent les chœurs de leurs danses.

En Malaisie, à Atché, on fait des offrandes à l'Antou, génie d'une grotte qui ne produit que des nids de salangane noirs, afin d'en obtenir de blancs (*Revue d'Ethnographie*, t. III, p. 242). Quatrefages (*Les Polynésiens*, p. 152) dit qu'après l'arrivée des colons de l'Asie maritime, ils trouvèrent des dieux, c'est-à-dire des sauvages singulièrement agrandis par la tradition, dans les grottes et dans les rochers.

A l'île Saint-Vincent, les Caraïbes prétendaient que la Sirène redoutée habitait une caverne creusée dans les rochers du sud (Moreau de Jonnès, *Souvenirs de guerre*, I, 262).

Sur la côte de la Cornouaille anglaise, une fissure près Portreath connue sous le nom de Ralph's Cupboard était la demeure du géant Wrath, qui guettait ceux que les courants et les tempêtes faisaient dériver de son côté, s'avançait dans la mer, attachait les bateaux à sa ceinture et dévorait les pêcheurs (Hunt, p. 76).

Dans les pays scandinaves, des géants habitent aussi les cavernes. Près du Fauteuil de la Reine sur la falaise de Moen est une caverne, très élevée au-dessus du rivage où jadis demeurait le Jode d'Upsala. Une personne hardie voulut autrefois aller voir le géant dans son antre. On la descendit au bout d'une corde; mais elle ne reparut jamais.

Deux cavernes de cette même falaise sont, l'une la demeure de « Jon Opsal » lui-même; l'autre est habitée par le cheval du géant (Thorpe, t. II, p. 124).

On m'a raconté à Ploubazlanec, qu'il y a une trentaine d'années, les pêcheurs de Loguivy avaient très peur des fées ou sorcières de la mer, qui demeuraient dans une caverne appelée Toul ar Groac'h, à peu de distance du petit port. Lorsqu'ils revenaient de nuit, plutôt que de passer devant cet endroit hanté, ils retournaient leurs bateaux et se couchaient dessous. Mais il paraît que les fées n'avaient aucun pouvoir sur les femmes, car lorsque celles-ci venaient au devant de leurs hommes, ils n'avaient plus peur, et ils passaient avec elles devant le Trou de la fée.

Dans les légendes, ces fées des Houles sont généralement bienfaisantes, ainsi qu'on pourra s'en convaincre en lisant la série qui ouvre les *Contes des Paysans*, et le tome I, p. 88, de mes *Traditions et superstitions*, où j'ai résumé les croyances relatives à ce petit monde des fées et des faitauds des Houles, groupe légendaire très bien conservé sur le littoral de la Manche.

Ailleurs des légendes parallèles ont dû exister, mais, soit qu'elles aient été oubliées, soit qu'on n'ait pas su les recueillir, elles sont jusqu'à présent en petit nombre. A Guernesey l'*Histoire du P'tit Colinet* (Sébillot, Contes des provinces de France) est une véritable légende de houle. Il en est de même de la suivante, la première, à ma connaissance, qu'on ait trouvée en pays bretonnant.

Une caverne, à l'île Groagez près du Port-Blanc, était habitée autrefois par une fée de la mer (Groac'h Vor). Une femme étant venue à passer une nuit dans ces parages vit briller une lumière dans le creux du rocher. Elle entra dans la caverne et vit au fond une vieille qui filait. C'était une fée qui lui donna sa quenouille, en lui disant que si elle n'en parlait à personne, elle lui procurerait la richesse. De retour chez elle, la femme fut curieuse d'éprouver la vertu de sa

quenouille; elle se mit à filer, et pendant des mois et des mois la quenouille lui fournissait de beau fil qu'elle allait vendre, et la filasse ne diminuait point sur le bâton. Elle aurait sans doute fait fortune si la langue ne lui avait démangé; mais un jour qu'une de ses voisines lui demandait pourquoi elle avait du beau fil en si grande abondance, elle lui raconta sa visite à la fée. A partir de ce moment, la quenouille s'épuisa, et l'argent qu'elle avait amassé disparut aussi (Comm. de M. Le Calvez).

Cet épisode du don inépuisable jusqu'au moment où on en a parlé est très fréquent dans les légendes des houles de la Haute-Bretagne.

D'après M. Sauvé, que j'avais prié de s'occuper de la question, les grottes célèbres du sud de la Bretagne, entre autres celles de Morgat, n'ont pas de légendes. Sur plus de vingt personnes interrogées, une seule lui répondit, non sans hésitation, qu'elles avaient autrefois été débitées par les Corriquets. On retrouve cette croyance sur d'autres parties du littoral breton : dans l'anse de Portzmoguer en Plouha se trouve une grotte hantée, dit-on, par les korrigans ou korrandons, et qui s'appelle grotte des Korrandons. Ces nains ont pour jambes des pattes de chèvre dont les sabots sont de fer; la nuit, au clair de lune, ils exécutent dans cette grotte des danses bruyantes. Le bruit des galets remués par la houle est causé par leurs piétinements (Comm. de M. Chardin).

On a vu pendant longtemps un korandon se promener, même en plein jour, le long des falaises de Bilfot près Paimpol. Il ne parlait à personne et ne répondait pas à ceux qui le hélaient. Personne n'a pu savoir où il demeurait; beaucoup pensent qu'il habitait quelque trou des falaises avec une famille

de korandons qui y fait sa demeure (Comm. de M. Galabert).

Une des grottes dont il a été parlé s'appelle trou du Diable, et éveille l'idée d'une légende; elle n'a pas été recueillie; il est probable qu'elle ressemble à celle de la grotte de Flamanville. Celui qui s'y aventure trouve une table magnifiquement servie, mais s'il s'y assied, le diable arrive et l'enlève (*Soc. acrh. d'Avranches*, V, 155).

Ainsi qu'on l'a déjà vu, plusieurs de ces cavernes ont servi de demeure à des dragons, qui en ont été chassés par les saints. A l'embouchure du Léger, en face du Gueaudet, une excavation dans le rivage cachait autrefois un dragon, dont saint Thurien a délivré le pays en le conduisant par un licou dans la baie de la Vierge, de l'autre côté du promontoire, où il le noya (Comm. de M. Le Calvez).

Olaüs Magnus (*Histoire des Goths*) dit que sur les rivages de la mer du Nord se trouvent des cavernes d'une profondeur incalculable, d'où sortent les hurlements terribles et surhumains des monstres des eaux, d'une forme horrible à décrire.

Dans la baie de Wide est un endroit au-dessous de celui où l'on passe la rivière Burnett; les noirs disent que dans une caverne profonde auprès de là, vit quelque chose qui s'emparerait d'eux s'ils passaient par là. Non loin de là un lagon est redouté des noirs qui ne veulent pas, pour des raisons de superstition, y entrer ou passer auprès (E. Palmer, *J. of Anthropological Institute*, 1883, p. 297).

Des grottes se trouvent en relation avec l'autre monde. Derrière le château anglais (Négrin, *Guide de Nice*) se trouve la batterie des Sabatiés, qui a remplacé l'ancien *barri dei Sabatié*, défendu au Moyen Age par la corporation des cordon-

niers : au-dessous, la mer forme les grottes des Sabatiés. L'onde y éveille sans cesse des échos qui se fondent en un bruit sourd. A ce que disent les marins, ce sont les revenants, compagnons de saint Crépin, qui continuent à battre des semelles revenantes.

Les anciens croyaient et les habitants de Byzance avaient souvent répété que sous le cap Ténare existait une porte par où l'on descendait dans les enfers. Les Maniates croient aussi que l'archange saint Michel va dans les cavernes sombres de ce cap, pour en faire sortir les âmes de ceux à qui Dieu a pardonné leurs péchés. Guilletière rapporte qu'à son époque les Maniates croyaient que le diable sortait de cette caverne métamorphosé en chien et qu'il se mettait à chasser. Pouqueville dit également que dans les antres du Ténare demeurent des larves que l'archange rejette dans les enfers quand les hommes lui font des prières (Politis, *Mythologie néo-hellénique*, p. 406). Les Groenlandais croient que la demeure des âmes est placée au-dessous de la mer et qu'on y arrive en suivant de profondes cavernes qui s'ouvrent dans les rochers (Tylor, t. II, p. 99).

§ 4. — LES DUNES.

Dans les endroits où les falaises ne forment pas la limite du rivage, s'élèvent des dunes de sable qui s'étendent dans l'intérieur, souvent assez loin, et y affectent la forme de monticules.

En Haute-Bretagne et en Basse-Normandie, on les appelle *mielles ;* ce terme est souvent employé au singulier, et on dit la *mielle*. Entre la Gironde et Maumusson, d'après Reclus, p. 507, on les nomme *Puechs*. Sur la côte sud de la Bretagne, on appelle

improprement falaises des dunes aux environs du Croisic et de Quiberon. En Angleterre, elles portent le nom de *Sandy hills*, collines de sable. Certains de ces sables ont une grande mobilité, et leurs envahissements ont été souvent très rapides, surtout avant qu'on eût planté des pins pour les arrêter. C'est ce qu'exprimait un ancien proverbe que cite Reclus en parlant des dunes de la côte des Charentes : « Les montagnes marchent en Arvert. »

L'imagination populaire, qui ne se rendait pas compte de la cause des déplacements parfois prodigieux des sables, avait fait intervenir, pour les expliquer, des agents surnaturels : des fées ayant commis un meurtre furent obligées pour l'expier d'aller chercher du sable dans la mer, et d'en compter les grains jusqu'à ce qu'elles fussent arrivées à un chiffre que l'imagination peut à peine concevoir. Les monticules représentent le tas que chaque fée eut à compter. Telle est, à ce qu'on a raconté à Portzall (Finistère), l'origine des monticules qui se voient à quelque distance au nord de ce petit port.

Les traditions danoises (THORPE, t. II, 219) attribuent l'origine des dunes aux environs de Nestved à la haine que portait à cette ville un Trolle qui demeurait à Fladsö. Un jour il alla sur le rivage, remplit de sable son sac de cuir et le chargea sur ses épaules, avec l'intention d'ensevelir sous le sable les maisons de Nestved. Mais pendant qu'il s'acheminait vers la ville dans cette intention, le sable coula par un trou, et forma les collines de sable qui sont entre Fladsö et Nestved. Il ne s'en aperçut qu'auprès du château de Husvold, et, voyant qu'il avait perdu la plus grande partie de son sable, de colère, il jeta le reste du côté de Nest-

ved, où il forma la colline de sable isolée qu'on y voit encore.

Dans le Nordstrand demeurait une femme de mer, qui jadis faisait paître son bétail sur le rivage. Cela ne plut pas aux paysans des environs; ils trouvèrent moyen de la prendre avec son troupeau, et lui dirent qu'ils ne la lâcheraient que si elle leur payait quelque chose pour le pâturage. Comme elle leur assurait n'avoir pas d'argent, ils lui demandèrent la ceinture qu'elle portait, et qui paraissait belle, et ornée de pierres précieuses. Elle la leur donna pour la rançon de son bétail. Mais en le poussant vers le rivage, elle dit à son grand taureau : « Va maintenant. » L'animal se mit à fouiller la terre avec ses cornes, et à rejeter le sable le long du rivage; et comme le vent soufflait du nord-ouest, le sable fut poussé vers le village de Tibirke, de sorte que l'église fut presque ensevelie dessous. Quant à la belle ceinture, lorsque les gens qui l'avaient la regardèrent à leur arrivée chez eux, ils trouvèrent qu'elle se composait de vieux joncs (THORPE, t. II, p. 171).

D'après une légende du Holstein (GRIMM, *Veillées allemandes*, I, 183-4), une sainte se promenait le long du rivage, regardant le ciel et priant; c'était un dimanche après midi; les habitants du village, parés d'habits de soie, leur maîtresse sous le bras, la rencontrèrent et se moquèrent de sa piété. Elle n'y fit point attention, et pria Dieu de ne point leur compter ce péché. Mais le lendemain matin deux bœufs vinrent qui, avec leurs cornes, fouillèrent jusqu'au soir dans une montagne de sable située tout près de là, et la nuit il s'éleva un violent ouragan qui porta tout le sable de la montagne sur le village et l'engloutit. Tout ce qui y avait vie y périt. Quand les habitants des villages voisins

vinrent et voulurent dégager le village enseveli, tout ce qu'ils étaient parvenus à découvrir le jour fut de nouveau recouvert la nuit; ce qui a toujours duré jusqu'à nos jours.

On retrouve, dans l'intérieur, des légendes similaires : telle est celle rapportée par le *Tour du monde*, t. XXXVIII, p. 38, d'après laquelle l'ancienne Samarcande a été enterrée sous le sable apporté par le géant Aphrosiab.

CHAPITRE III

LES CAPS ET LES DÉTROITS

§ 1. — NOMS ET SURNOMS DES CAPS.

Un grand nombre de caps portent des noms empruntés à leur aspect réel ou supposé. Celui de tête leur a été fréquemment donné ; Valmont-Bomare le cite même comme synonyme. Dans les pays où les dialectes celtiques sont encore parlés, ou ont été autrefois en usage, on trouve nombre de promontoires dont le nom commence par le suffixe *pen*, tête; tels sont Penmarc'h dans le Finistère, Penhap, Pen-Boc'h dans le Morhihan, Pen-Bwch dans le pays de Galles, Penclos à Anglesey, Pentire dans la Cornouaille anglaise. Dans le pays de Caux (*Voyage curieux fait autour du monde*, 1674, p. 10), un cap était appelé Sainct-Denis, chef de Caux; en Angleterre, plusieurs promontoires sont appelés d'un nom suivi du suffixe *head* (tête).

D'après d'Anville, le cap Matapan tire son nom du mot grec METOΠON, qui veut dire front.

Le terme *nez* est encore plus généralement employé. Sur le littoral du Pas-de-Calais, on trouve Cornez, Gris-nez, Blanc-Nez ; ce dernier a son similaire en Écosse : White-Ness. En Normandie, le Nez de Carteret, le Nez de Jobourg, désignent aussi des caps, de

même que Gros-Nez, à Jersey. Depping (*Histoire des Normands*), pense que ces noms viennent de Nœsse, terme qui désignait les caps chez les Scandinaves, et d'où les chefs qui y étaient établis se nommaient Nœsse-Kongar, rois des caps. On trouve en Angleterre et en Écosse le suffixe *ness* appliqué à d'assez nombreux promontoires tels que Holderness, Oxfordness, Dungeness, Whiteness, etc. Cette image est tellement familière aux marins anglais qu'ils ont donné le nom de Sweet-Nose ou Joli-Nez au cap Sviœtoe nose, la pointe Sainte, dans la mer Blanche. En Bretagne plusieurs pointes sont précédées du préfixe Fri ou Fré qui veut aussi dire nez : Fréhel, Frinandour; plusieurs pointes s'appellent aussi *le Grouin*. D'après Bruce (*Voyages*, I, 10), un cap de la mer Rouge, qu'on a bizarrement imaginé ressembler à un nez d'homme, a été nommé par les Arabes Ras-El-Anf, cap du Nez. Au Japon (*Magasin pittoresque*, 1853, p. 277), deux rochers dont l'un s'avance sur la mer sont appelés, l'un le Nez de Monsieur, le plus petit le Nez de Madame, Me Oga Fana. Un autre rocher qui a aussi la forme d'un nez se nomme Soto-Fana. D'après Reclus, t. VIII, p. 491, le cap qui protège le mouillage de Nagapatam est appelé le Nez du Dauphin.

D'autres noms éveillent l'idée de formes humaines ou animales : tels sont le Pouce du Diable au Groenland (*Tour du monde*, t. XXVI, p. 37), la Mâchoire-d'âne, un des promontoires qui terminaient la Laconie, et qui, d'après Pausanias, ch. XXVII, était sans doute nommé ainsi à cause de sa forme. Les anciens désignaient par le nom singulier de Genou de la Vieille un promontoire de l'Afrique (D'AVEZAC, *Iles de l'Afrique*, p. 17).

Quelques noms font allusion à la coutume ou à la po-

sition : tels sont le cap du Départ, *Farewell*, près Dartmour, point où les navigateurs perdent la terre de vue en naviguant vers l'Atlantique ; le même ordre d'idées a fait appeler Finistère trois caps ou pointes de terre en France, en Espagne et en Angleterre.

Le cap Enragé, à la Martinique, le cap Wrath ou Colère, en Écosse, sont connus par l'agitation incessante des flots qui les battent.

Le dernier cap de la côte d'Abyssinie est appelé par les Abyssiniens cap Defan ou des Funérailles. C'était là sans doute que le vent d'est poussait à terre les cadavres de ceux qui avaient fait naufrage sur ces mers (Bruce, II, 5).

Aux îles Mariannes, un cap a été appelé par les Espagnols *cabo de los Amantes*, à cause de deux amants qui, persécutés par leurs parents, enchaînèrent leurs chevelures l'une à l'autre, et, se tenant embrassés, se précipitèrent dans les flots (Rienzi, *Océanie*, I, 393).

Le promontoire de Drepanum tirait son nom de ce que, assure-t-on, Saturne, monté dessus, jeta la faux avec laquelle il avait mutilé son père le Ciel (Pausanias, l. VII, c. xiii).

Outre les noms topographiques, les caps, surtout ceux dont l'approche est redoutée à juste titre, portent des appellations particulières, sorte de sobriquets qui impliquent le danger. D'après Belleforest (*Cosmographie*, p. 135), le promontoire du Four « est nommé ainsi à cause que le flus et reflus de la mer y est enclos tout ainsi que dedans une fournaise ».

Le cap de la Chèvre est si dangereux, qu'on l'appelle vulgairement la mort du marin (Cambry, p. 301). Le cap Matapan est redouté par les pilotes comme un grand tueur d'hommes (Reclus, p. 84).

Le Cap de Non est ainsi nommé parce qu'avant l'an

1042, que les Français commencèrent à le doubler, « ils estimoient tous que quiconque se hazarderoit de passer outre ne retourneroit jamais en sa maison » (*Le Voyage curieux par le S^r le B.*, p. 16). Le cap Noun ou Non était ainsi nommé, disaient les marins en jouant sur le mot, parce que la mer répondait Non au navire qui voulait passer plus avant; il eût été impie de vouloir le doubler ; ceux qui y étaient allés blancs en étaient revenus noirs, disait la légende (RECLUS, XI, 871).

Les proverbes relatifs aux caps éveillent souvent l'idée de danger :

— Qui habite un promontoire est nageur (Arabe. CAHIER).

— Doubler le cap, plus souvent doubler la pointe, c'est tourner ou surmonter la difficulté (LA LANDELLE, *Langage*, p. 93).

En argot, doubler un cap, c'est faire un détour, soit pour ne point passer devant un créancier, soit pour éviter l'endroit où il peut être rencontré (L. LARCHER).

Dans les villes où ils relâchent, les marins appellent cap Horn le quartier des tavernes et des filles faciles (DUBARRY, *Roman d'un baleinier*, p. 230).

Les matelots ennuyés des haricots secs expriment le changement d'aliment comme un cap difficile à doubler et disent par une métaphore originale : Quand doublerons-nous le cap Fayot? (JAL, *Glossaire.*)

Doubler le cap a aussi été employé au figuré en parlant de l'âge. « Elle venait de doubler le cap de trente ans, qui pour les femmes non mariées n'est pas en général le cap de Bonne Espérance » (MARMIER).

En langage de corsaire, « chercher le cap de grappe, c'était faire la course. » (SOUVESTRE, *Chroniques de la mer*).

Suivant l'aspect de certains caps élevés, les marins prédisent la pluie ou le vent, de même que les habitants de l'intérieur tirent aussi des pronostics de l'apparence des montagnes (cf. sur ce sujet de nombreux dictons géographiques dans GAIDOZ et SÉBILLOT, *Blason populaire de la France*).

D'après un dicton du pays de Sussex, « lorsque les Charleses portent un chapeau, les nuages pleuvent». Les Charleses se composaient de sept massifs de falaises dont un seul subsiste encore près de Beachy Head (SAWYER, *Sussex Place Rhymes*, n. 11).

Dans la saison sèche, depuis le mois de septembre jusqu'au mois de mars, et souvent dans le cours des autres mois, on voit, pendu au sommet de la montagne de la Table et de celle du Diable, une nuée blanche, qu'on regarde comme la cause des terribles vents du sud-est qui se font sentir au Cap. Lorsque les matelots aperçoivent cette nuée, ils disent comme en proverbe : « La table est couverte, ou la nappe est sur la table. » Aussitôt ils se mettent à l'ouvrage pour se garantir de la tempête (LAHARPE, t. III, p. 82). D'après Le Vaillant, on dit proverbialement au Cap : « Nous aurons du vent, la montagne de la Table a mis sa perruque. »

§ 2. — ORIGINES ET CROYANCES.

De même que les falaises, les caps devaient parfois leur origine à des dieux ou à des héros. Dans les *Lusiades*, on voit même Adamastor, transformé par la colère céleste en promontoire, métamorphose que le poète n'a peut-être pas entièrement inventée. Voici ce que Camoens dit au chant V : « De ma chair desséchée, de mes os convertis en rochers, les dieux, les inflexibles dieux, ont formé le vaste promontoire

qui avance au milieu de ces vastes ondes, et pour accroître mes tourments, pour insulter à ma douleur, Thétis vient chaque jour me presser de son humide ceinture. »

Des dieux, des génies, presque toujours malfaisants, faisaient leur demeure à l'extrémité des caps.

Les roches abruptes du cap Matapan sont encore aujourd'hui un objet de terreur pour les pilotes de l'Archipel, qui racontent à ce propos une foule de funèbres légendes et s'imaginent souvent y voir errer des fantômes de naufragés (YEMENIZ, *La Grèce moderne*, p. 142).

A la Nouvelle-Zélande (D'URVILLE, III, 342), les dieux de la mer résidaient près des pointes.

Les marins américains semblent avoir gardé la croyance au génie des tempêtes, si l'on s'en rapporte à ce passage de Dana : Il semblait que le génie du cap Horn s'était éveillé en voyant que nous étions sur le point d'échapper à ses doigts et qu'il arrivait sur nous avec une furie décuple. Les marins disaient que chaque souffle, en secouant les haubans et en sifflant à travers les cordages, criait au vieux marin : « Non, tu ne pourras pas! non, tu ne pourras pas. » (*Before the Mast*, p. 320.)

Les Carthaginois (RECLUS, t. XI, p. 180) avaient donné au cap Bon le nom de Bon ou Beau, pour flatter le génie du cap et obtenir sa bienveillance.

A la pointe sud-est de Tahiti est un passage dangereux que les naturels ont consacré par une légende. Ils racontent qu'autrefois, lorsqu'une pirogue de voyageurs doublait cette pointe, un petit vieillard bossu, mais extrêmement agile, s'avançait sur les roches déchiquetées qui bordent la mer, et là, en dépit des flots furieux qui s'abattaient sur lui, il bondissait en une danse surnaturelle. Ce spectacle

était si étrange que les malheureux voyageurs, étonnés, laissaient un instant leurs pagayes immobiles ; c'était assez pour que la lame pût venir et briser contre le rocher matelots et pirogue, à la grande joie du perfide vieillard (*Bull. de la Soc. de géographie*, 1868, t. II, p. 460).

Chez les Finnois et les Polynésiens, les dieux eux-mêmes sont créateurs de caps. Partout où la vierge Luonnotar, la mère de l'onde, étend la main, elle fait surgir des promontoires ; où touchent ses pieds, elle fait surgir des trous aux poissons ; où elle plonge, elle rend les gouffres plus profonds ; quand elle frappe la terre du front, elle y fait surgir des golfes (*Kalevala*, première runo). A Nouka-Hiva, le cap. Adam et Ève est l'œuvre de Tupa, qui l'agrémenta de deux rochers ressemblant à un homme et à une femme (CLAVEL, *Archives de médecine navale*, XLI, 248).

Dans le district de Heretaunga on montre encore l'hameçon de pêche de Maui, qui devint un cap s'étendant dans la mer, et qui forme maintenant l'extrémité sud de la baie de Hawke (GREY, *Polynesian mythology*, p. 45).

En Haute-Bretagne, Gargantua passe pour avoir créé plusieurs pointes avancées du rivage (SÉBILLOT, *Gargantua*, ch. I).

Le cap de Fortrose est encore appelé la Chaussée de Michel Scott. Ce magicien avait à ses ordres tant d'ouvriers invisibles qu'il était embarrassé pour leur trouver de l'ouvrage. Il leur ordonna une fois de construire une chaussée depuis Fortrose jusqu'à Arde sur le golfe de Murray. Le lendemain elle était presque terminée, et Michel Scott n'eut d'autre ressource que de la faire détruire ; il n'en resta que le cap Fortrose (*Revue brit.*, 1834, XXVII, 194).

Timbs rapporte une histoire assez singulière à propos du cap de Bonne-Espérance : On croit généralement que Vasco de Gama a, le premier, doublé le cap de Bonne-Espérance. Un ancien prédicateur portugais, Vieyra, en grande renommée à Lisbonne, disait pourtant dans un de ses sermons : « Il y a eu un seul homme à passer le cap avant les Portugais. Qui était-il? à quelle époque? c'était Jonas dans le ventre de la baleine. La baleine sortit de la Méditerranée parce qu'elle n'avait pas d'autre route ; elle laissa à sa gauche la côte d'Afrique, passa par l'Arabie et vint aborder à l'Euphrate, non loin de Ninive, et, faisant de sa langue une sorte de pont, elle débarqua le prophète. » (*Things not generally known*, t. I, p. 47-8).

Voici sur les caps une autre histoire de bord : A propos de poisson, je me souviens qu'en une lointaine navigation océanique et périlleuse, nous rencontrâmes une si furieuse mère-baleine suivie d'une file de si terribles baleinons, que nous prîmes la mère-baleine pour un immense promontoire, et les baleinons pour une côte très gigantesque, et cela est si vrai que le maître pilote hauturier resta d'abord tout ébahi, puis prit son arbalète, à cette fin de reconnaître la hauteur de ces terres inconnues et surprenantes (E. Sue, *Jean Bart et Louis XIV*, p. 2).

D'après les traditions, les contes, et même les récits de plusieurs voyageurs, certaines montagnes au bord de la mer renfermaient de l'aimant; il y était en grande quantité, et sa force attractive était si considérable, que les navires étaient infailliblement attirés vers ce rivage dangereux. Tout le monde connaît l'épisode des *Mille et une nuits*, dont on trouvera ci-après le résumé. Il est beaucoup plus ancien que les célèbres contes de la sultane Schehe-

razade. Brown dans son *Essai sur les erreurs populaires*, t. II, p. 151, constate qu'il était connu dès l'antiquité : Pline dit que ces mines ou rochers d'aimant sont en si grand nombre sur les côtes des Indes, et ont une si puissante vertu, qu'en naviguant le long de ces côtes en des vaisseaux qui auraient des clous de fer on risquerait infiniment. La même chose est confirmée par Sérapion, auteur assez ancien. Cette mine, dit-il, est située sur la côte de l'Inde; et si quelques vaisseaux en approchent, on voit toutes les parties de fer s'élancer du vaisseau comme autant d'oiseaux et voler vers ces montagnes. C'est pourquoi dans ce climat les planches des vaisseaux sont attachées avec du bois, sans quoi ils seraient bientôt démontés.

D'après les *Merveilles de l'Inde*, qui datent du x^e^ siècle, en certains lieux d'un fleuve de Chine, il y a sur les rives des montagnes d'aimant; c'est pourquoi on ne peut y naviguer avec des navires contenant du fer, que ces montagnes attireraient. Dans le poème de Henri de Valdeck, composé au douzième siècle (TYLOR, *Civilisation primitive*, t. I, p. 430-1), le duc Ernest et ses compagnons arrivent dans la Klebermeer, où ils virent le rocher appelé Magnes, et furent entraînés par-dessus au milieu d'une multitude de carènes dont les mâts s'élevaient comme une forêt. John Mandeville raconte que « dans une île appelée Crues, on voit une quantité de navires, sans clous ni chevilles en fer, à cause des roches d'aimant qui abondent dans cette mer, à tel point que c'est merveille d'en parler. Aussi quand un navire passe dans ces parages, il périt fatalement, s'il est cerclé et chevillé de fer. Car l'aimant de cette sorte attire le fer, et par le fer ce navire serait entraîné et resterait à jamais fixé sans pouvoir se détacher. »

Bien avant que les contes orientaux fussent connus en Europe, on rencontre des traces de cette croyance au pouvoir attractif des montagnes d'aimant.

L'une d'elles attire et fait périr le navire qui porte Huon de Bordeaux. Dans la *Description, forme et l'histoire du noble chevalier Berinus et du vaillant et très chevaleureux champion Aygres de l'aimant, son fils* (Paris, Jean Bonfons, in-4°), au chapitre 71, la nef de Berinus est aussi attirée sur une roche d'aimant, il se trouve dessus une inscription d'après laquelle le navire qui y est collé ne pourra s'en détacher que si un homme de l'équipage, désigné par le sort, et qui devra y rester, détache un anneau qui se trouve sur l'île et le jette à la mer (HIPPEAU, *Histoire naturelle légendaire*, p. 71-72).

Voici en abrégé les passages des contes persans et arabes où se trouve cet épisode :

Le vaisseau dans lequel se trouve Aboulfaouaris dérive et est entraîné vers une montagne qui paraît d'une hauteur prodigieuse, et on eût dit qu'elle était d'acier poli, tant elle paraissait claire et luisante. Un vieux matelot s'écrie qu'on est perdu, que les vaisseaux, une fois arrivés au pied de la montagne, y sont retenus comme par un charme. Aboulfaouaris y aborde avec le capitaine, grimpe au sommet et y trouve une colonne d'acier, vers le bas de laquelle était attaché un petit tambour fait de bois d'aloès et une crosse de bois de sandal rouge. Au-dessous était une table d'ébène sur laquelle on lisait que si un homme voulait rester volontairement, au premier coup de crosse frappé sur le tambour, le navire s'éloignerait d'une flèche, au second il perdrait de vue la montagne, et au troisième il se trouverait dans la voie qu'il voudrait tenir (*Les mille et un jours*, CLXXI-II).

Dans les *Mille et une nuits*, il est également parlé de la montagne noire, qui est une mine d'aimant; elle attire de loin les vaisseaux à cause des ferrements qui entrent dans leur construction ; lorsqu'on en est à une certaine distance, la force de l'aimant est si violente que tous les clous se détachent et vont se coller à la montagne qui, du côté de la mer, en est toute hérissée. En haut se trouve un cavalier de bronze monté sur un cheval de bronze, et c'est ce qui est la cause de la perte des navires. Agib averti en songe creuse la terre, y trouve un arc de bronze et trois flèches de plomb; il les tire toutes les trois, le cavalier tombe dans la mer, et le cheval à côté de l'endroit où étaient les flèches. Le cheval enterré, la mer monte jusqu'à la crête de la montagne, et il y arrive aussi une chaloupe conduite par un homme de bronze (LIII^{e} et LIV^{e} nuits).

Dans les *Mille et une nuits*, Sindbad est aussi emporté par un courant irrésistible au pied d'une haute montagne, dont il est impossible de s'écarter quand on en est à une certaine distance (LXXXV^{e} nuit).

Cet épisode des montagnes d'aimant figure dans les histoires du bord : Dans un conte recueilli en Haute-Bretagne (*Contes des marins*, n° XVII), le prince aperçoit un jour, à cinq lieues de distance, un tas de navires qui étaient les uns sur les autres ; il demande à un vieux marin la cause de ce prodige. C'est, lui répond le marin, une carrière d'aimant; tout navire qui passe à trois lieues sous le vent est *supé* par la carrière, et va se coller avec les autres navires. Il y en a là des mille et des cent qui ne pourront se décoller qu'au jour du jugement. Malgré tout ce qui lui est dit, le prince veut voir la carrière de près, et il s'embarque seul dans un canot; à trois lieues, il n'a plus besoin de ramer et son canot est supé par

l'aimant : en un clin d'œil, il fut collé avec les autres navires.

Les marins des bords de la Manche racontent que le premier navire en fer qui fut construit en Angleterre alla chercher en Suède du minerai de fer. En arrivant au bord d'une île, il fut attiré par le *diamant* (aimant) qu'elle contenait en abondance, et il alla s'y coller. D'après eux, dans la mer Baltique et dans le golfe de Finlande se trouve aussi une île, appelée Odensholm, qui a un cap d'aimant. Si les navires en approchent trop près, ils sont attirés par l'aimant et restent collés au cap. Lorsque les marins vont dans ces parages, ils enlèvent le fer qui se trouve sur leur navire.

Au siècle dernier Ogée fait mention d'un point de la Bretagne qui possédait, à un degré moindre il est vrai, le pouvoir magnétique. « A une demi-lieue au sud-ouest de Saint-Nazaire est une croix aux environs de laquelle est un rocher qui passe pour renfermer de l'aimant, et qui, assure-t-on, fait varier la boussole des marins. »

Dans la croyance de nombreuses peuplades de la Polynésie, les falaises et surtout les caps étaient les endroits d'où les âmes partaient pour l'autre monde. A la Nouvelle-Zélande, les âmes s'assemblaient au cap Reinga pour se précipiter dans la mer (A. Lesson, *Les Polynésiens*). Aux îles Hervey, les prêtres racontaient qu'après leur mort, les esprits se rendaient au sommet d'une falaise faisant face au soleil couchant. Une grande vague s'approchait de la base de la falaise, et un gigantesque Bua (*Fagræa berteriana*) couvert de fleurs odorantes s'élevait de l'Avaiki ou monde souterrain pour recevoir sur ses belles branches les esprits des hommes qui étaient mystérieusement poussés à se grouper sur ses branches. Lorsque l'ar-

bre mystique est couvert d'esprits, il s'enfonce dans le monde souterrain avec sa cargaison vivante (W. Wyatt Gill, *Journal of Anthropological Institute*, t. V, p. 4).

Aux îles Fidji, lorsque meurt un chef, certains jeunes gens des deux sexes se rendent dans une maison sous la garde des vieillards. Ils tombent dans un sommeil profond et leurs esprits abandonnent leurs corps. Ils voient alors l'esprit du chef mort qui s'efforce de se rendre à Naithombothombo, pointe de terre qui forme l'extrémité de Vanua Levou, et d'où les esprits des morts s'élancent dans la mer pour se rendre à Mbulu, l'enfer des Fidgiens. Ils voient le fantôme arriver sur le rocher surplombant qui est le lieu d'où l'on s'élance. Il s'arrête quelque temps et regarde attentivement les vagues. Les deux esprits s'embrassent, se plongent dans la mer et sont perdus de vue par les assistants, dont les âmes retournent à leur corps (Lorimer Fison, *Journal of Anthropological society*, t. XI, p. 147).

A l'île Florida, groupe Salomon, tous les esprits se ressemblent après leur mort à l'extrémité ouest de l'île, dans une partie inhabitée. Les fantômes y restent quelques jours et la nuit on entend leur danse. Au bout de quelque temps, un canot vient de Gualcanar et les transporte à Galaga. Ils prennent terre sur un rocher près du rivage, et alors pour la première fois ils s'aperçoivent qu'ils sont morts... Les hommes vivants qui arrivent à cet endroit voient les fantômes, mais ne peuvent les approcher (R. H. Codrington, *Journal of Anthrop. Inst.*, t. X, 304).

Les caps étaient l'objet d'un culte qui se manifestait par l'érection de monuments, par des prières ou des offrandes. Plutarque dit en parlant du tombeau de Thémistocle : « Placé dans un lieu découvert,

ton sépulcre est salué par les mariniers qui entrent au port ou qui en sortent. » Dans l'antiquité, on trouve des caps redoutés, tel était le cap Malée; un proverbe ancien disait : « Quand vous doublez Malée, dites adieu à vos pénates. » Reclus (t. I, p. 83), le cite d'une manière un peu différente : « As-tu doublé le cap Malée, oublie le nom de ta patrie. » Dans l'Océan glacial, il y a de nombreux Svatoï Nos ou promontoires sacrés; les marins les doublent avec inquiétude, se demandant si, par delà la pointe, le vent ou la houle ne les saisiront pas brusquement ou s'ils ne se trouveront pas perdus dans les brouillards. Sur les promontoires des rivages de Birmanie sont élevées des pagodes saluées au passage par les marins.

La roche la plus avancée du cap appelé Ras Masadam (Arabie) est la Pierre du salut ou de l'accueil, sur laquelle planent les génies protecteurs. En se hasardant sur la pleine mer, le navigateur arabe fait un sacrifice au rocher; quand il revient, il lui offre ses actions de grâces. L'Hindou jette dans l'eau des fleurs et des noix de coco en hommage aux divinités, ou bien il lance sur les vagues un *modèle* de bateau avec sa voilure bariolée et sa petite cargaison de riz. Le présage est favorable si la miniature d'embarcation atteint heureusement la rive ; mais que les flots la submergent, tous les dangers sont à craindre : la prudence ordonne de revenir au port (Reclus, V, 604; VIII, 723; IX, 842).

Freycinet rapporte que les habitants de Morokaï avaient élevé sur chaque promontoire de leur île des temples au dieu Moho-Arou, roi des lézards. adoré sous l'emblème d'un requin.

Un ami m'a raconté que faisant, tout dernièrement, une promenade en mer, vers la grande côte (entre

Pouliguen et Batz), en passant devant le cap, qui délimite l'embouchure et sur laquelle est une chapelle, son matelot se mit à genoux, ordonna aux promeneurs d'en faire autant, pria et dit : « Mon père a toujours dit son *Notre père* en passant ici, je fais de même, car on ne sait point si l'on revient quand on a la pointe dans le dos » (Comm. de M. Bézier).

Parmi les caps dont le passage est le plus redouté, figure celui du Ras dans le Finistère ; sa renommée sinistre est attestée par un grand nombre de proverbes.

Lorsque certains vents y règnent, les marins de Saint-Malo disent :

— Au Raz.

Le bon Dieu lui-même n'y passerait pas.

— *Biscoaz den ne dremenas ar Raz n'en deveze aoun pe glas.* Nul n'a passé le Raz sans mal ou sans frayeur (CAMBRY, p. 292).

— Si jamais tu passes le Ras,
Si tu ne meurs tu trembleras.

(V. HUGO, *Les Travailleurs de la mer.*)

— *Nep na sent quet ouc'h ar stur ouc'h ar garrecq a ra sur.* Qui ne gouverne pas sans erreur son vaisseau dans le Raz, y périra infailliblement (CAMBRY).

La prière proverbe des marins à ce passage a été souvent citée, elle est en effet très expressive :

Va Doue, va diwallit da dremen Beg ar Raz
Raz va lestr 'zo bihan hag o mor a zo braz.

Mon Dieu, protégez-moi au passage du Bec du Raz, car ma barque est petite et votre mer est grande (SAUVÉ, *Lavorou-Koz*).

Dans une chanson bretonne, il est dit qu'à ce passage les navires qui n'invoquent pas sainte Anne sont perdus si le Kornaoueck souffle (D'AMÉZEUIL, *Récits bretons*, p. 134).

Lorsque les pêcheurs de Saint-Cast et des environs

franchissent le passage du Décollé, pointe dangereuse qui se trouve entre ces havres et Saint-Malo, ils se signent, récitent un *Pater* et un *Ave*, et disent :

Saint-Lunaire,
Préservez-nous d'un naufrage en mer.

En passant à la pointe nord d'Ouessant, on récitait aussi des litanies. Pas un marin breton ne passe devant la pointe de Saint-Nicolas, à l'entrée du Morbihan, sans chanter l'*Ave maris stella* et sans invoquer saint Nicolas, qui doit le protéger dans le passage dangereux des grands courants (OGÉE, art. Arzon).

Aux siècles derniers, quand on avait passé certains caps, on rendait des actions de grâces au ciel pour le remercier. Quand le galion de Manille arrive en vue du cap Espiritu Santo en Californie on entonne un *Te Deum* (*Voyages d'Anson*, t. III, 124). Lorsque le navire qui portait le P. Angelo passa près de N.-D. de Nazareth, à cinq milles de Fernambouc, les missionnaires saluèrent la pointe de trois *Ave Maria*, et le capitaine de son artillerie (WALCKENAER, XIII, 51). Quand on a doublé Bréhat, il est d'usage de boire une goutte (DUCREST DE VILLENEUVE, *Rev. litt. de l'ouest*, 1835-37, p. 146). On chanta un *Te Deum*, suivant l'usage, pour remercier Dieu d'avoir passé le Cap et le canal de Mozambique (BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, *Voyage à l'île de France*).

Le baptême de mer avait lieu en vue de certains caps ou détroits. « Les Hollandais ne font cette cérémonie (celle du baptême nautique) qu'au passage du Raz et des Barlingots ou rochers qui sont devant la rivière de Lisbonne en Portugal, et à l'entrée de la mer Baltique qu'ils nomment le Zund » (ŒEXMELIN, *Histoire des aventuriers*, t. I).

On trouve un usage semblable adopté de temps immémorial par une des peuplades du Nord dont descendaient les navigateurs normands. Lorsque les matelots danois et norwégiens doublent le cap si pittoresque de Kullen, près d'Engelhohn, au nord d'Helsinborg, l'usage veut qu'on achète le droit de passage, comme on l'achète sous les tropiques et sous la ligne équinoxiale. Kulla Cubben (le vieillard de Kulla) est tout aussi exigeant que le bonhomme La Ligne et s'affuble de la même manière que lui, pour jouer aux passagers les mêmes tours : vêtu de peaux velues presque toujours noires, la tête couverte d'un bonnet de laine rouge, il porte aussi le trident ; envoyé de Neptune, il semble sortir du fond des eaux, pour imposer aux voyageurs la joyeuse amende qui doit servir à abreuver l'équipage, et qu'il perçoit en raison de la protection perpétuelle dont les passagers jouissent dans ces parages grâce à son intercession (*Magasin pittoresque*, 1853, p. 231).

LES DÉTROITS.

§ 1. — NOMS, SURNOMS ET DICTONS.

Les détroits dangereux ont parfois des noms expressifs ; l'un d'eux, auprès d'Ouessant, s'appelle le *Fromveur* ou Grand Effroi ; un autre est le passage de la Déroute. A cause de son courant, le Helder se nomme Porte d'Enfer (RECLUS, IV. 309). Bab-el-Mandeb signifie, d'après Bruce, la Porte de l'Affliction, et d'après Reclus, la Porte de ceux qui vont mourir.

Détroit a quelquefois été employé comme synonyme de lieu périlleux, ou de chose dangereuse. « Il

faut que j'aille trouver Zarah ; elle seule peut nous faire passer ce détroit dangereux. » (W. SCOTT, *Péveril*, XLVII.)

Pour mieux goûter le calme il faut avoir passé
Des pénibles détroits d'une vie orageuse
Dans une vie enfin plus douce et plus heureuse.
(A. CHÉNIER.)

Les détroits ont été parfois assimilés à des gorges, comme le mot goulet, dont le parallèle se trouve en turc, Bogaz voulant dire gorge ou gosier (D'HERBELOT).

Certains passages dangereux, surtout dans les détroits ou dans les endroits où le chenal est resserré, sont le sujet de dictons où l'on dit que le château ou le lit de la mort s'y trouve.

Hen-tre Treoger a Lockemo
Emá pales an Anko

Entre les Triagoz et Locqueman — se trouve le palais de la mort.

— *Hen-tre Treoger hag an Taro*
Emà gwele ar Maro

Entre les Triagoz et le Taureau est le lit de la mort (Comm. de M. Le Calvez).

— *If the Bermudas let you pass,*
You must beware of Hatteras.

Si vous passez les Bermudes, — il faut prendre garde à Hatteras.

§ 2. — ORIGINES ET CROYANCES.

Les deux montagnes de Calpé et d'Abilé se touchaient autrefois ; Hercule les sépara et ouvrit le détroit qui fait communiquer la Méditerranée et l'Océan. Le demi-dieu Rupe avait aussi séparé l'Ha-

waiki de la Nouvelle-Zélande, en faisant passer la mer dans le détroit de Cook, et en coupant ainsi l'île en deux (Lesson, t. IV, 336).

Saint Olaf, trouvant que le chemin qu'il parcourait habituellement pour visiter ses États était trop long, s'en alla en droite ligne; la terre s'ouvrit devant lui et forma un détroit qu'on appelle encore aujourd'hui détroit de la Croix (*Dict. des superstitions*, Migne, c. 1049).

La tradition norvégienne attribue à saint Olaf la formation de certains détroits (Thorpe, II, 37). D'après une légende norvégienne (Faye dans Grimm), les montagnes de Hornelen étaient autrefois unies à Moroë dont elles sont maintenant séparées par un chenal (sound). Saint Olaf mit le cap sur elles, et leur ordonna de se séparer pour le laisser passer.

Les Tchouktches disent que l'Asie et l'Amérique se rejoignaient autrefois par un isthme, et ils racontèrent à Neumann cemment le sol s'effondra, lors d'un combat terrible que se livrèrent un héros et un ours blanc (Reclus, VI, 786).

Dans le courant de Mosko strom ou Maelstrom, les marins voyaient un poulpe aux bras de plusieurs centaines de mètres qui faisait tourbillonner les eaux en un immense remous pour attirer les embarcations et les engloutir. De cette ancienne légende est même restée chez plusieurs l'idée que le courant est une sorte de gouffre en forme d'entonnoir, duquel les objets flottants se rapprochent par degrés en décrivant des cercles de plus en plus retrécis, jusqu'à ce qu'ils plongent enfin dans le puits tournoyant.

Le plus formidable des petits détroits est peut-être le Great Gulf ou Coirebhreacain, « chaudière de la

mer tachetée » en gaélique, entre les îles Jura et Scarba, sur la côte occidentale d'Écosse.

Les anciens voyaient dans les gouffres du détroit de Messine « le nombril de la mer ». Sur les confins des courants, là où le mélange des eaux s'opère avec violence, il se forme des remous étroits où les vagues sont plus agitées qu'ailleurs : ce sont les œillets ou *garofoli* (RECLUS, *La Terre*, II, 147, 146, 156).

Les anciens se figuraient que les promontoires du détroit qui sépare la Sicile de l'Italie, se rapprochaient et s'éloignaient pour intercepter, fracasser et engloutir les vaisseaux et se séparaient ensuite; fiction moins imaginée par le désir d'embellir la fable, qu'enfantée par l'étonnement et la crainte des voyageurs (JUSTIN, IV, 1).

On retrouve aux îles Vancouver une tradition parallèle : Trois aventuriers explorent les bords du canal Alberni. Le phénomène étrange qu'ils virent fut celui des montagnes qui se refermaient derrière eux et leur ôtaient la possibilité du retour. Ils arrivèrent à une île où il n'y avait que des femmes. Deux qui entrèrent dans les maisons étaient tués le lendemain. Le troisième avait dormi sur un arbre. Il remonta dans son canot, fit de son mieux et les montagnes se rouvrirent pour le laisser passer (SPROAT, p. 179).

La plupart des cérémonies usitées par les marins qui doublaient les caps se retrouvent au passage des détroits : les marins ne s'engagent dans le court mais périlleux passage d'Arzon à l'île aux Moines, qu'après avoir fait un signe de croix (MAURICET, *l'Isle aux Moines*, p. 3). « Toutes les fois qu'il faut passer le détroit de Gibraltar, ces pirates superstitieux ont tous accoutumé de recourir aux prières, et de faire

leur Sala, disant qu'en ce mesme lieu est le tombeau d'un grand saint de leurs plus fameux et illustres marabouts » (Le P. Dan, p. 275).

Pour se rendre le dieu de la mer favorable, les Néo-Calédoniens jettent dans l'eau des offrandes et des cannes à sucre, lorsqu'ils franchissent le dangereux passage de Panié, balayé par les lames dès qu'il souffle un peu de vent d'est (*Revue d'Ethnographie*, II, 341).

CHAPITRE IV

LE BORD DE L'EAU.

Les peuples primitifs considéraient la nature comme partout animée et peuplée : là où les hommes ne pouvaient habiter, il y avait des divinités ou tout au moins des esprits chargés de certaines fonctions, et qui, souvent invisibles, se montraient parfois aux hommes pour les avertir ou les effrayer. De même que les falaises et la mer elle-même, le sable et les vases que la marée couvre et découvre étaient hantés par des êtres surnaturels d'apparences variées, qui faisaient leur demeure dans l'onde ou dans les rochers. Si l'on a fréquenté les rivages, il est facile de comprendre que les bruits musicaux qu'on y entend aient pu faire croire à des musiciens ; les jeux de lumière sur le sol au crépuscule du soir donnent à certains objets, les amas de varechs par exemple et les rochers, des apparences fantastiques : qu'un esprit un peu prévenu se trouve en présence de ces lumières qui, en se jouant sur les caps, semblent les animer, qu'un inconnu grandi par le crépuscule, qu'un animal survienne dans cette solitude, il croira facilement qu'il a devant les yeux les génies du rivage. Il y a lieu aussi de faire remarquer qu'en Europe du moins, ces croyances ont été entretenues par les fraudeurs qui avaient intérêt à ne pas

être dérangés dans leurs expéditions nocturnes.

Les Nakki, esprits musiciens des Finlandais, apparaissaient sur le rivage avec des harpes d'argent et mêlaient le son de leurs instruments aux soupirs de la brise (*Dictionnaire des superstitions*, col. 758).

Aux Shetland (KEIGHTLEY, trad. Brueyre, n° LVI), des esprits dansent sur la grève unie, et près d'eux gisent des peaux de phoques, qu'ils reprennent pour retourner dans la mer. En Islande (BASSETT, p. 245), les phoques, à ce qu'on assure, viennent danser sur le sable du rivage la nuit de la Saint-Jean.

D'après les traditions danoises (THORPE, II, 170), dans le voisinage d'Assens en Fionie, un nombre incroyable de Mermen et de Merwomen se montrait jadis sur le rivage. Les vieux pêcheurs racontent que souvent ils ont vu les femmes de mer assises sur de gros rochers au-dessus de l'eau, avec leurs enfants sur leur poitrine, qu'elles faisaient disparaître promptement lorsque, à l'approche de l'homme, elles se précipitaient dans l'eau.

En Haute-Bretagne certains bancs de sable semblent être le domaine des fées qui n'aiment pas à être dérangées (*Contes des marins*, n° IX. Le pêcheur de lançons).

La croyance aux rivages hantés existe aussi à Guernesey. « Pourquoi allait-il se promener le soir, et quelquefois jusqu'à minuit, dans les falaises? Évidemment pour causer avec les mauvaises gens qui sont la nuit au bord de la mer dans de la fumée. » (V. HUGO, *Les Travailleurs*, I, 4.)

Dans la Cornouaille anglaise, des marins ont vu la nuit sur le rivage des hommes qui ne répondent pas à celui qui leur parle. Ils ont les mains semblables à celles des femmes qui ont fait la lessive, et à chacun de leurs pas l'eau fait du bruit dans leurs souliers. Ils

suivent les marins sans répondre à leurs questions (HUNT, p. 358).

A Roscoff, on croit fermement à un sorcier rouge qui se promène sur le rivage pendant les nuits et précipite sans pitié dans les flots quiconque a la témérité de le troubler dans ses courses nocturnes (VÉRUSMOR, p. 217).

Tous les sorciers, lutins, tupapau, de Moorea et de Tahiti se donnent rendez-vous à la baie de Peo-Peo. (Comm. de M. Ch. Hercouët).

On dit que des squelettes drapés en blanc errent nuitamment sur la plage déserte : ce sont les âmes des marins naufragés qui cherchent leurs parents (VÉRUSMOR, p. 247).

Les habitants de l'île d'Arz racontent que l'on voit quelquefois de grandes femmes blanches sortir des îles voisines ou bien du continent : elles viennent en marchant sur la mer, s'asseoir à leur rivage; tristes et penchées, elles se mettent à creuser le sable avec leurs pieds nus, puis à effeuiller les feuilles de romarin qu'elles ont cueillies sur la dune. Ce sont des filles de l'île qui se sont imprudemment mariées avec des étrangers, et qui, étant mortes dans le péché loin du sol natal, y reviennent pour demander des prières à leurs proches (*Dict. des sup.*, c. 400).

A l'époque où les rivages de la mer n'étaient pas encore consacrés, il était dangereux de passer la nuit par les sentiers le long de la côte, à cause du Strand-varsler qui les fréquentait. C'étaient les spectres de ceux que la mer avait apportés sur le rivage, et qui n'avaient pas encore reçu la sépulture. Un paysan qui passait une nuit sur le rivage sentit tout à coup un revenant qui sautait sur ses épaules en criant : « Porte-moi à l'église. » L'homme, ne pouvant faire autrement parce que le spectre était forte-

ment attaché à lui, le porta à Gientofle par le plus court chemin. Lorsqu'ils arrivèrent près du mur du cimetière, le Varsel sauta promptement par-dessus; mais le Kirkegrim (génie de l'église) s'approcha aussitôt, et il y eut entre eux un combat acharné. Lorsqu'après assez longtemps ils s'arrêtèrent, le Varsel dit au paysan : Suis-je bien debout? — Non, répondit le paysan. Le combat recommença une seconde fois, et le paysan fit la même réponse. A la troisième pause, il répondit « oui » et le Varsel lui dit : « C'est bien heureux pour toi que tu aies fait cette réponse, car je t'aurais brisé les os » (THORPE, II, 166-7).

D'après une légende anglaise mise en vers par C. Kingsley (*les Sables de la Dee*), une jeune fille surprise par la marée et environnée par le brouillard périt au milieu des flots. Depuis ce temps, « les bateliers l'entendent toujours rappeler les bêtes à l'étable, à travers les sables de la Dee. »

Dans l'Annam, il y a des diables, esprits, revenants spéciaux aux grèves ; ils ont pour spécialité de tourmenter les chasseurs et les bûcherons.

A Tahiti, toutes les plages plantées d'aïtos (Casuarinas), arbres funèbres qui parlent la nuit, sont hantées par les âmes des noyés qui viennent y pleurer (Comm. de M. Ch. Hercouët).

Sur la côte d'Yport en Normandie, il se montre fréquemment sur le rivage des chevaux et des moutons de mer, dont les yeux exercent une telle fascination, que les imprudents qui s'exposent à leurs regards sont entraînés irrésistiblement dans la mer, où ils disparaissent pour ne plus revenir (*Dict. des superstitions*, c. 199).

En Islande, le Nennir ou Nikur se présente sur le rivage de la mer sous la forme d'un beau cheval gris pommelé, et il est reconnaissable à ses sabots retour-

nés ; si quelqu'un monte dessus, il se plonge dans l'abîme avec sa proie (GRIMM, ch. XVII).

Dans le comté d'Argyle, il existe un oiseau d'eau nommé le Boobrie, qui habite l'eau douce et les lacs salants déposés par le flux de la mer. Il est gigantesque, a les pieds palmés et dévore les moutons et les vaches. Il rappelle trait pour trait ces mystérieux oiseaux du lac Stymphale qu'Hercule abattit à coups de flèches (BRUEYRE, *Contes pop. de la Grande-Bretagne*).

D'après une légende rapportée par Leroux de Lincy (*Le livre des légendes*, p. 108), chaque année, au jour et à l'heure où trépassa une fille du nom d'Hélène qui, n'ayant pu suivre son amant en Angleterre, mourut de chagrin, une colombe vient le soir sur les genêts de Tombeleine et ne s'envole que le matin à l'aurore.

§ 1. — LE SABLE.

Dans la parémiologie populaire le sable est employé pour désigner la quantité innombrable :

— *Lavaret gevier evel treaz.* Dire des mensonges comme le sable. Dire autant de mensonges qu'il y a de grains dans le sable (Ile de Batz. Comm. de M. G. Milin).

— Ceux-ci (mes maux) surpasseraient les autres (mes péchés) de toute la pesanteur du sable de la mer (*Job*, VI, 3).

— Mes peines sont innombrables comme le sable de la mer (ARISTOPHANE, *Les Acharniens*).

— Il serait aussi difficile de trouver le nombre des travaux d'Hercule que de compter les sables de la mer (PINDARE, *Olympiques*, XIII).

— Les Latins avaient emprunté aux Grecs le pro-

verbe *Arenam metiris*, mesurer du sable, pour exprimer une besogne impossible (ERASME).

— *Mere end Stierner paa Himmelen, Sand i Havet.* Plus que d'étoiles dans le ciel et de grains de sable dans la mer (*Dict. des Prov. danois*).

— Les faveurs se présentent en vain à celui qui est indigne, c'est comme si on écrivait sur le sable du bord de la mer (Tamoul. PERCIVAL).

— Comme le sable sur le rivage de la mer, sur lequel on peut marquer jusqu'où l'eau vient (Malais. MAXWELL).

— *Ex arena funiculum nectis.* Tresser une corde de sable (ERASME).

— *To twiste a rope of sand* (Anglais. BOHN).

— *He is making ropes of Sand.* Il fait des cordes avec du sable (REINSBERG). Ces proverbes s'appliquent à ceux qui font un ouvrage inutile.

— Il tresse une corde de sable (Indoustani. RŒBUCK).

— Il n'y a pas ici à tresser une corde de sable (Indoustani).

Une légende rapportée dans la *Revue britannique* (1871, t. XX, p. 194) est en relation avec ce proverbe. Michel Scott, pour occuper ses ouvriers invisibles qui lui demandaient sans cesse de l'ouvrage, leur ordonna de tresser du sable. Ils lui demandèrent d'ajouter un peu de paille au sable, il refusa et ils sont encore occupés à cette tâche, dont on voit les vestiges sur les bords de Solway-Gulf.

— *Arare littus.* Labourer le rivage (ERASME).

— *Arenæ mandas semina.* Tu sèmes sur le sable (ERASME).

— *He is sowing on the sand* (BOHN).

— *In arena ædificas.* Bâtir sur le sable (ERASME).

— *Furaris littoris arenas.* Prendre ce qui est délaissé par tout le monde (ERASME).

Le sable du rivage a, dès l'antiquité, passé pour jouir de vertus curatives. Le sable des bords de la mer, dit Pline (l. XXXI, ch. 38), surtout fin et échauffé par le soleil, est excellent pour dessécher le corps, que l'on en couvre entièrement, des hydropiques et des rhumatisants.

Ce moyen thérapeutique, qui est encore employé parfois en Europe, se retrouve en Océanie.

Les Marquisiens considèrent les bains de sable comme un excellent moyen de favoriser le développement musculaire des enfants. Vers trois heures du soir, alors que la plage a été fortement échauffée par les rayons du soleil, un trou est pratiqué dans le sable, et le jeune Canaque est enfoui jusqu'au niveau des aisselles (CLAVEL, *Archives de médecine navale*, t. XLI, p. 283).

Dans le pays de Tréguier, lorsque les enfants ont des coliques, on chauffe du sable, et on le leur met sur le ventre dans de petits sachets (Comm. de M. Le Calvez).

En Algérie le sable de mer est aussi usité, non comme médecine, mais comme une sorte d'épreuve divinatoire.

Il arrive souvent (A. CERTEUX ET H. CARNOY, *l'Algérie traditionnelle*, t. I, p. 207) que, par dévotion, des mères prennent leurs enfants et les enterrent jusqu'au cou dans le sable de la mer; elles les y laissent plusieurs heures parfois, dans la croyance que celui qui échappe à cette épreuve aura une longue existence toute remplie de joie et de bonheur.

Jadis, dans les maisons hantées par les revenants, lorsqu'on voulait les faire disparaître, on plaçait, avant de se coucher, de petits tas de sable sur la table. Si les revenants y trouvaient leur compte, ils disparaissaient et quittaient la maison (Comm. de

M. Le Calvez). Cette croyance se rapproche de celle des grains de millet que les lutins sont obligés de compter.

Les sables mouvants, qui existent en maints endroits, sont l'objet de légendes ; mais on en a recueilli un très petit nombre.

Dans la *Fiancée de Lammermoor* (ch. XVIII), W. Scott parle d'un banc de sable appelé *the Kilpie's flow*, sable mouvant découvert par la marée et où l'on s'enfonce pour disparaître à jamais à la marée montante. C'est dans cet abîme qu'est englouti, accomplissant une prophétie de Thomas le Rimeur, le dernier des Ravenswood.

On raconte, aux environs du mont Saint-Michel, qu'un jour toute une famille qui revenait d'un pèlerinage s'enlisa ; le mari donna la main à sa femme, et de l'autre tint son enfant élevé au-dessus de la vase. Au moment où ils allaient tous y disparaître, un ange survint, prit la main de l'enfant, et retira de la vase toute la famille (Comm. de M. Guyot-Daubès).

Dans le langage des marins, s'envaser, c'est commettre une erreur ou s'embrouiller : « Mais pardon, excuse, je m'envasais, cette bêtise » (LA LANDELLE, *Troisièmes Quarts de nuit*, p. 11).

En Haute-Bretagne, on a parfois attribué aux lignes de fond des pêcheurs les petites raies qu'on voit sur le sable ou sur la vase, et qui ont l'air de petites vagues solidifiées. Lorsqu'il survient de la brume, la mer étant basse, il faut, pour revenir à la côte, traverser les petites raies de sable de la grève. Si on les suit, on ne s'éloigne pas de l'eau qui risque d'engloutir les pêcheurs lorsque la mer montera.

§ 2. — LES COQUILLAGES.

— *Conchas legere.* S'amuser à des bagatelles, comme les enfants qui jouent sur le rivage (ERASME).

— *Hij zal den schel-visch in de boomen vangen.* Il pense ramasser des coquillages dans les arbres (Hollandais. *Polyglot Proverbs*).

Les coquillages de la mer ont été employés dans la médecine superstitieuse, et comme préservatif contre les maléfices. Une coquille bleue passe pour guérir de la surdité... « Où vas-tu, Jeanne? tu vas chercher les fleurs de la mer, les coquillages bleus qui rendent l'ouïe aux sourds? » (E. CAPENDU, *Le chat du bord.*) La coquille appelée à cause de sa forme *oreille de madone* porte bonheur à celui qui la possède et l'approche de son oreille (Madame FIGUIER, *Le Gardian de la Camargue*, 22). En Algérie les coquillages de mer comptent parmi les amulettes les plus efficaces (CERTEUX et CARNOY, *l'Algérie*, t. I, p. 207).

Les Lapons jettent encore dans la tombe de leurs chiens des espèces de coquillages appelés « âmes de chiens. » (RECLUS, V, 152).

On a retrouvé des coquillages-amulettes préhistoriques en plusieurs endroits, notamment dans les grottes de Menton (*Bull. de la Soc. d'Anthrop.*, 1883, p. 32).

D'après Strabon, les femmes des Troglodytes qui habitaient le littoral de l'Afrique s'entouraient le cou de coquillages pour se défendre des maléfices. De nos jours les femmes du Çomal portent au cou des amulettes de gros coquillages ronds (*Revue d'Ethnographie*, t. I, 237) : deux de ces amulettes figurent au Musée du Trocadéro et sont reproduites p. 241-3.

Les coquilles de mer (BASSETT, p. 458) sont des talismans populaires chez les Indiens de la côte d'Amérique, et les nègres de la Côte d'Or portent aussi, pour se préserver des tempêtes, des coquillages fétiches.

En Calabre (*Société d'Anthropologie*, 1876, p. 182) on emploie des coquilles contre le mauvais œil. Dans les Asturies, pour augmenter le lait, une femme qui nourrit doit avoir suspendu au cou par un cordon un coquillage appelé grain (*euenta de la leche*) de lait. Lorsqu'elle désire que le lait la quitte, elle n'a qu'à rejeter le cordon vers ses épaules. Ce grain de lait, pour avoir de la vertu, doit avoir été ramassé dans la mer (Comm. de M. Braulio Vigon).

A Dacca il existe toute une grande industrie qui a pour objet la fabrication, avec des coquilles de *Turbinella pyrum* et de *Turbinella rapa*, de bracelets, de pendeloques, de fétiches de toutes sortes. De temps en temps on trouve dans le nombre une coquille sénestre, c'est la conque sacrée qui doit porter bonheur à celui qui la possède. A Calcutta, en 1882, une de ces coquilles fut vendue environ 1000 francs de notre monnaie (Les coquilles sacrées. *Annales du Musée Guimet*, VII, 304-5). Cette idée de la coquille marine sacrée n'appartient pas exclusivement au peuple hindou. Elle aurait eu dans l'antiquité une bien plus grande extension. Un passage d'Elien rapporte une légende tout à fait analogue à celle de Ponchajanya ou du Xanxus. Les strombes, dit-il, ont un roi auquel ils obéissent avec la plus grande docilité. Le pêcheur assez heureux pour capturer ce roi réussira dans tout ce qu'il entreprendra, et même celui qui assisterait à la prise de ce roi s'en va tout joyeux, persuadé de sa bonne fortune. A Byzance on récompense celui qui a fait une telle capture;

tous les autres pêcheurs lui donnent une drachme attique... (*De animalium naturâ.*) Il est certainement curieux de retrouver cette même légende, basée sur la pêche d'une coquille sacrée, source de prospérité pour celui qui la possède, chez des peuples aussi différents.

La conque sacrée anormalement senestre n'existe pas seulement dans l'imagination des auteurs anciens de livres religieux hindous. Quoique des plus rares, on la rencontre quelquefois dans les mers. De tout temps, elle a été recherchée par les pêcheurs avec le plus grand soin, et, aujourd'hui encore, outre sa valeur vénale toujours très grande, elle constitue une source de bonheur, de félicité et de prospérité pour l'heureux mortel qui peut la rencontrer. Une tradition brâhmanique conte que l'un des compagnons de Râma, dans son expédition à Ceylan, poursuivi en mer par un Rakshasa, ogre ou démon, fut obligé de se cacher dans un Xanxus ayant ses volutes enroulées de gauche à droite. Au moment de la pêche, en janvier, des milliers d'indigènes restés fidèles au Brahmanisme arrivaient à Tuticorin pour voir s'ils allaient enfin pêcher le Xanxus ayant ses volutes enroulées de gauche à droite (*Annales du Musée Guimet*, Les coquilles sacrées, t. VII, p. 303).

Plusieurs dieux indiens ont à la main une coquille senestre ; des amulettes en bronze affectent la forme d'une boule et représentent la conque de Krishna (*Ibid.*, p. 299). La conque sacrée « bénie par tous les dieux nés dans la mer et que Vischnou tint autrefois dans sa main » est adorée dans l'Inde (*Annales*, t. VII, 56).

Une coquille appelée Uva est une divinité à Fidji (Bassett, p. 27).

En Ecosse le lutin du rivage, Shellycoat, est cou-

vert d'herbes de mer et de coquilles de moules (THORPE, t. II, 22).

Sur le littoral de la Manche, des lutins s'amusent à étaler sur le rivage des objets qui brillent comme de l'or, et ressemblent à des pièces frappées; si on va pour les ramasser, on voit que ce sont de simples coquilles.

On a vu, au chapitre des Vagues, l'emploi des coquillages pour savoir si la mer monte ou descend.

§ 3. — LES GALETS.

Les cailloux de la plage sont l'objet de croyances et de superstitions. Aux Nouvelles-Hébrides, les naturels adorent certains cailloux roulés par la mer. Dans la baie de Djohore, des galets bleus et blancs sont sacrés; les enlever est un sacrilège irrémissible, puni d'un naufrage immédiat (*Dict. des Sciences anthropologiques*). Ces faits se rattachent au culte des pierres, qui se retrouve encore en des endroits si variés du monde; dans l'archipel indien, on rencontre des croyances analogues, qui se rapportent à des dieux qui ont choisi des cailloux pour leur demeure.

Les habitants de Macassar révèrent un être mystérieux, Varaëng Loë, habitant des pierres dispersées sur la plage, ou trouvées dans des grottes au bord de la mer (VAN LEENT, *Archives de médecine navale*, XV, 246).

A Nallahia, un habitant étant allé un jour sur le rivage de la mer aperçut aux environs d'une petite baie une pierre qui voltigeait dans les airs et l'entendit chanter comme un joueur de flûte. Il se mit alors à danser, saisit cette pierre, et vit qu'elle était entourée de nombreux petits poissons. Il la déposa sur d'autres pierres du rivage et la nomma Alaléa.

La nuit suivante, il eut un songe pendant lequel lui apparut un génie qui lui dit : « Tu as pris naguère une pierre ; c'est moi-même et mon nom est Alaléa. Tu poseras cette pierre légère sur d'autres grandes pierres et là tu m'invoqueras. Et quand tu pêcheras dans cette baie, tu dois avec tous ceux de Nallahia réunir les poissons par espèce comme ils l'étaient sur la pierre et les déposer au sommet de cette haute colline. Alors je ferai que beaucoup de poissons soient chassés dans la baie et que vous puissiez les prendre. » (L. DE BACKER, *l'Archipel indien*, p. 221.)

Les Aléoutes croyaient que le tchmikieh, pierre merveilleuse que la mer rejetait parfois sur le rivage, avait le pouvoir d'attirer comme un puissant appât toutes les bêtes sauvages. Le chasseur qui la possédait n'avait pas même besoin de poursuivre sa proie (D'ORBIGNY, *Voyage dans les deux Amériques*, ch. LXVI).

Dans l'antiquité grecque, on donnait à la couleur de certaines pierres une origine fabuleuse : Les Argonautes abordèrent à l'île d'Æthalie, où ils s'arrêtèrent pour enlever de leurs corps la sueur dont ils étaient couverts. Les cailloux qu'ils employèrent à cet usage, répandus sur le rivage, se font remarquer par leur couleur (APOLLONIUS, ch. IV). Strabon, l. V, parle aussi de l'origine fabuleuse de ces pierres de diverses couleurs.

Pendant les tempêtes, les galets qui forment aux Sept-Iles une sorte de large et épaisse ceinture se heurtent avec fracas, et leur bruit s'entend de fort loin. Il est très distinct de celui que fait la mer en déferlant sur les rochers. Les Iliens et les gens de la côte voisine rendent par le dicton ci-après l'impression de terreur que leur cause ce bruit :

E noz, en seiz-Enez, pera gwall amzer fall, clevet rer

eur veïn komz. La nuit, aux Sept-Iles, quand le temps est très mauvais, on entend les pierres parler (Comm. de M. Galabert).

Jadis, à Plouezec, près Paimpol, le recteur bénissait des cailloux blancs qu'on trouve sur l'une des grèves de cette commune, et les marins du pays les mettaient dans de petits sachets de toile. Ils étaient persuadés qu'en les portant sur leur poitrine ils ne pouvaient se noyer (Comm. de M. Blandin).

La médecine superstitieuse a aussi employé les galets. En se frottant avec une pierre qui se trouve sur les plages de San Lucar et de Chipina, ramassée le vendredi saint, on se guérit de la fièvre (GUICHOT, *Folk-lore Español*, t. I, p. 258).

A l'île de Sein, les fiévreux font déposer au pied des menhirs neuf galets enveloppés dans le mouchoir du malade, et celui qui ramasse ces galets prend la fièvre (JOANNE, *Bretagne*).

§ 4. — LES HERBES DE MER.

La barbe blonde du héros Olger Danske (DARGAUD, *Voyage en Danemark*), enchanté dans une caverne comme Barberousse, entoure mille fois de ses plis la table où il appuie le coude ; elle perce la terre et pénètre jusqu'au Sund. Quelquefois cette barbe, soulevée par les flots, flotte dans l'azur de la mer, et les navigateurs étrangers disent : « Voilà de belles algues ! » Mais les matelots danois répondent : « Non, non ; ce ne sont pas des algues, c'est la barbe d'Olger Danske. »

Les Frisons (GRIMM, ch. XX) représentaient sur leurs boucliers des herbes de mer, et, les portant, ils croyaient être assurés de la victoire.

Chez les Aléoutes (D'ORBIGNY, *Voyage dans les deux*

Amériques, ch. LXVI), l'usage des talismans était universel, et nul n'ignorait que celui-là était sûr de vaincre, qui marchait au combat ceint d'herbes marines tressées avec des nœuds magiques.

Dans un temps reculé et jusque dans le moyen âge, le *Fucus digitatus* était consacré aux sorcières de l'Irlande, de la Norvège et de l'Écosse qui s'en servaient, disait-on, pour exciter les chevaux marins qu'elles montaient ou qui étaient attelés à leur char (*Dict. des superstitions*, c. 425). Aux Hébrides (BASSETT, p. 151), plusieurs croient que les fèves de mer sont des œufs de fairies. Aux Orcades, d'après W. Gregor (*Folk-Lore of Scotland*), un esprit appelé Tangy est couvert d'herbes marines.

Sur le rivage de l'île de Mac Dara est une pierre appelée Pierre du Captif, et sur laquelle, jusqu'à ces derniers temps, les femmes allaient à marée basse ramasser de l'iluluk. Elles croyaient, en le faisant, obtenir l'intercession du saint pour un ami prisonnier. En Écosse, sur le rivage où le varech est employé comme engrais, les fermiers s'efforcent, le matin du nouvel an, de ramasser le premier morceau de varech qui a été recueilli sur le rivage. Lorsqu'il a été amené à la maison, on en place une petite quantité devant chaque porte de la ferme, et le reste est porté dans les champs : on en met dans chaque pièce une petite quantité. On croit que cela porte chance (*Folk-Lore Journal*, 1884).

En Haute-Bretagne, pour se débarrasser des puces, il faut apporter sous son lit une branche de goëmon.

Dans les Asturies, on recommande pour la guérison du bocio, sorte d'excroissance scrofuleuse au menton, l'algue de mer appelée ocle, que l'on applique sur la partie malade, telle qu'on la retire de la mer (*Boletin flolk. español*, p. 44).

Au Cap, on s'amuse à souffler dans le varech-trompette (*Fucus buccinalis*), comme dans l'instrument dont elle porte le nom (*Voyage de Thunberg*, I, 273).

Autrefois les nouveaux mariés de Brest étaient obligés, le jour de leurs noces, d'aller arracher au pied du rocher de la Rose, en plongeant, une poignée de goëmon (*Dict. des superstitions*, col. 1024).

Les Néo-Zélandais (DUMAS, *Les Baleiniers*) prétendent que le *pate*, bois blanchâtre et friable comme le bois pourri et qui brûle sans fumée, leur est envoyé sur le rivage par Mawi. Ce dieu poisson exploite exprès pour eux les forêts qu'il possède au fond de l'Océan.

CHAPITRE V

LES GOLFES, LES BAIES ET LES EMBOUCHURES DES FLEUVES.

§ 1. — LES GOLFES ET LES BAIES.

Les golfes et les baies sont de formes très variées; parfois presque en demi-cercle, ces échancrures du rivage s'enfoncent ailleurs profondément dans les terres en décrivant des courbes capricieuses. Notre littoral compte peu de golfes de cette dernière espèce, aussi n'avons-nous pas de terme équivalent aux *fjords* scandinaves, aux *firths* écossais, aux *rias* du littoral espagnol; sauf quelques points de la côte nord du Finistère et du littoral morbihanais, rien ne rappelle chez nous les baies étroites qui continuent sur le littoral les vallées de la terre ferme, et auxquelles, d'après Reclus, t. III, p. 240, les marins dalmates ont conservé les noms de *valli* et de *valloni*.

La plupart du temps le golfe et la baie ne diffèrent que par les dimensions; sur les côtes de France bien peu portent des noms qui éveillent des idées légendaires : je ne connais guère à citer que la baie des Trépassés, dans le Finistère.

Des baies, généralement assez petites et de forme semi-circulaire, sont désignées par le nom d'anses.

En d'autres pays, les noms sont plus significatifs; ainsi dans le Golfe Persique, qui est lui-même une mer intérieure, on appelle une des baies *Bahr-el-Benat*, mer

des filles, sans doute à cause de sa sécurité (RECLUS, *La Terre*, t. II, p. 138). En Danemark, au contraire, une baie porte le nom de *Jammer-Bugt*, baie de la calamité, parce que la navigation y est dangereuse.

Certaines parties de la mer ont aussi reçu le nom de golfe, sans que leur aspect répondît aux conditions ordinaires qui motivent ce nom. Ainsi les marins espagnols donnaient jadis celui de *el golfo de los Damas*, le golfe des Dames, à la partie tropicale de l'Atlantique (RECLUS, *La Terre*, t. II, p. 295).

On a recueilli quelques dictons qui font allusion aux qualités physiques, réelles ou présumées, de certains golfes ou de certaines baies. Il est probable qu'on en trouverait, en cherchant bien, un assez grand nombre.

En Haute-Bretagne, quand il s'élève du brouillard en mer, les pêcheurs disent: On n'y voit pas plus que dans la baie de Libourne. A la fin du XVI^e^ siècle, les marins anglais, pour désigner une chose profonde, la comparaient probablement à la baie de Lisbonne; un des héros de Shakspeare dit à sa maîtresse :

« Mon affection est sans fond, comme la baie de Portugal. » (*Comme il vous plaira*, IV, 1.)

Au siècle dernier, deux golfes danois avaient le privilège d'être employés comme termes de comparaison quand il s'agissait de grandes choses :

— *Staa stor som Bogense-Sund.*

— *Staa stor som Darum-Sund.*

Aussi grand que le golfe de Bogense (Fionie).

Aussi grand que le golfe de Darum (Jutland) (*Dict. des prov. danois*).

D'accord avec la géologie, les traditions populaires attribuent à plusieurs golfes une origine assez récente, très postérieure en tous cas à la création du monde. Chez les Somalis certains cheiks prétendent

qu'avant le déluge la mer Rouge et le golfe qui sépare l'Arabie de l'Afrique n'existaient pas (*Bull. de la Soc. d'Anth.*, 1884, p. 331).

Les indigènes des îles Andaman font remonter la formation des criques à un heureux accident : un jour il arriva que Tômo, le premier homme, harponna un gros poisson, qui avait un museau très allongé ; dans ses efforts prodigieux pour s'échapper, il en frappa le rivage, et ses coups furent si violents qu'il fit un trou dans la terre, à chaque fois qu'il s'y laissa retomber, chose qui fut d'un grand avantage pour le redoutable harponneur et ses descendants (E. Man, *Andaman*, p. 97).

De même que les embouchures de rivières, et que nombre de cours d'eau, les baies et les golfes réclamaient une proie annuelle : La baie de Kiel demande tous les ans le sacrifice d'un homme (Thorpe, t. III, 30).

Des génies malfaisants s'y cachaient, et ils exigeaient parfois pour prix du passage des navires une vie humaine : Jadis l'Issefiord était habité par un Troll ; il avait coutume d'arrêter chaque navire qui entrait dans la baie et d'exiger de lui un homme. On supporta ce malheur jusqu'au moment où il fut connu que son pouvoir cesserait quand on lui montrerait la tête du pape Lucius, qui avait vécu à Rome plusieurs siècles auparavant. Des moines furent envoyés pour la chercher. Lorsque le navire qui les portait apparut à son retour dans la baie, le Troll fit son apparition comme d'habitude ; mais lorsque les moines lui eurent montré la tête du pape, il poussa un horrible hurlement et fut transformé en rocher (Thorpe, II, 248).

Dans la baie d'Amboine, il y a aux environs du môle un fort grand poisson, nommé Jacob Eversten

(*Perca L.*, n° 168), lequel, dit-on, enlève chaque année un seul homme (STAVORINUS, *Voyage à Samarang*, t. I, p. 255).

Des serpents qui grandissent couvés sur l'or habitent, dit-on, le lit des lacs et des fjörds ou golfes les plus profonds de l'Islande. On les a vus vomir leur venin sur les deux rives du fleuve (*Revue brit.*, 1871, III, 345).

On dit que dans la baie des Trépassés on entend retentir, le jour des Morts, les gémissements des naufragés qui s'élèvent du sein de chaque vague écumeuse. C'est là que se rassemblent les âmes de tous les pêcheurs du pays qui ont eu les flots pour linceul (*Dict. des Superstitions*, c. 118).

D'autres parages, jadis tristement célèbres par les tempêtes qui y régnaient, devinrent, lorsqu'on y eut jeté des reliques, plus commodes pour la navigation : « Saint Grégoire de Tours, et après lui Baronius, racontent que, l'an 326, Hélène, mère de Constantin, retournant d'Orient en Italie, ayant apris les tempestes et naufrages qui arrivoient d'ordinaire dans le golphe de Venise, arrivée qu'elle y fut, y jetta l'un des clous de Notre-Seigneur ; et que depuis, cette mer, qu'auparavant on appelait l'Abyme et le Goufre des vaisseaux, devint tranquille comme nous le voyons. Cet autheur ajouste qu'en mémoire de cela, les mariniers de son temps, incontinent qu'ils y entroient, respectans ce lieu, avoient coustume de chanter divers Hymnes et Oraisons en actions de grâce de cette faveur » (LE P. FOURNIER, *Hydrographie*, p. 917).

§ 2. — LES EMBOUCHURES DES FLEUVES.

Certaines embouchures de fleuves portent des noms indiquant qu'elles donnent accès dans la mer,

comme la branche de l'Escaut qui se nomme *Zeegat* ou porte de mer. Une autre branche du même fleuve s'appelle *Dollart* ou furieux. Il en est de même de l'embouchure de l'Ems ; ce dernier est ainsi appelé (Reclus, t. VI, 63), à cause des dunes qu'il emporte en se creusant un nouveau lit. Quelques embouchures sont connues sous le nom de bouches, d'autres sous celui d'estuaire à cause du flot marin. Comme nombre d'estuaires sont encombrés de sables mouvants, ou présentent des courants trompeurs ou dangereux, l'imagination populaire, frappée des accidents qui y ont lieu fréquemment, les a expliqués par la présence d'un lutin malfaisant, sorte de mauvais génie du fleuve, auquel il faut chaque année une victime. C'est ainsi qu'en Norvège (Thorpe, II, 26) et dans plusieurs autres pays scandinaves, le Nök qui habite plus généralement les rivières et les lacs se retrouve parfois à l'embouchure des fleuves, prêt à saisir sa victime annuelle.

Le mascaret étant produit par le contact de la marée avec le courant du fleuve, j'en ai parlé au chapitre de la Marée, p. 143.

C'est au souvenir des monstres qui hantaient les baies et les embouchures des fleuves, et aussi peut-être à l'effroi que cause le passage des eaux douces, relativement tranquilles et peu dangereuses, dans celles de la mer, que l'on doit faire remonter l'origine de certains baptêmes, qui avaient lieu à l'embouchure des rivières. Dans l'Europe ils ont disparu ou sont devenus des plaisanteries ; ailleurs ils ont mieux conservé leur caractère religieux.

En Haute-Bretagne, ceux qui traversaient pour la première fois la mer à l'embouchure de l'Arguenon, avant la construction du pont, étaient baptisés par le passeur, et lui payaient, pour ne pas être trop ar-

rosés, une bolée de cidre. A bord des bateaux qui transportaient les voyageurs de Dinan à Saint-Malo, un baptême avait aussi lieu à un certain endroit de la Rance. Des personnes encore vivantes se souviennent de l'avoir vu pratiquer dans leur enfance. Avant la canalisation de la Rance, lorsqu'un bateau passait devant le moulin de Foumois, on entendait les bateliers s'écrier : « Ah! le petit cochon; le voyez-vous ! le salaud ! v'là le petit bonhomme qui montre son cul! » Ceux qui n'avaient pas encore passé par là levaient le nez dans la direction que le batelier désignait. C'était avouer qu'ils passaient pour la première fois dans cet endroit. Alors ils étaient forcés de subir le baptême, qui consistait en une écuellée d'eau de mer.

Une facétie assez semblable à celle du petit bonhomme de Foumois était en usage sur la Tamise au siècle dernier : Il y avait un peu au-dessous de Londres (*Voyages du capitaine Boyle*, t. I), une petite langue de terre à l'extrémité de laquelle on a attaché par plaisanterie des cornes, ce qui a donné lieu de l'appeler la Pointe aux Cocus. Lorsqu'on passait par devant on faisait les naïfs tirer leur chapeau en leur disant de saluer un monsieur qui se trouvait à la fenêtre. On se mettait à rire et on disait qu'on faisait bien de l'honneur aux cornes.

Au Sénégal, des cérémonies analogues sont fréquentes, mais elles ont lieu, à l'inverse de ce qui se pratique en Europe, lorsqu'on remonte le fleuve.

Le marigot des Maringouins, qui communique avec l'Océan, est un lieu consacré par les nègres pour une cérémonie semblable à celle du Tropique ou de l'Equateur, moins toutefois la mise en scène qui est encore inconnue aux navigateurs du Sénégal. Ils nomment cette cérémonie *bagnass* (qui est évidem-

ment une corruption du mot baigner), et ils étendent ce nom au lieu où elle se fait : elle consiste en parodies de prières, en un serment qu'ils font prêter aux nouveaux baptisés (le même que celui du passage de la Ligne) enfin en une aspersion plus ou moins abondante d'eau et de cendres, selon le degré de générosité du néophyte ou selon l'autorité qu'il exerce sur eux : c'est encore là un nouvel emprunt fait au baptême de l'Équateur. Le passage d'une bagnass s'annonce par le bruit des tams-tams, de grands cris et des coups de fusil.

Au marigot de N'Guérere qui forme la séparation du Fouta-Damga et du pays de Galam, il y a encore une bagnass, et les noirs la tiennent en plus grande vénération que toutes les autres. Il est d'usage de leur permettre de tirer le canon, même à bord des navires de guerre, sans préjudice toutefois des hurlements, des coups de fusil et du bruit ordinaire des tams-tams. (Anne Raffenel, *Voyage dans l'Afrique occidentale* p. 6-7 et 78).

La passe qui donne entrée dans les eaux de Mbao était tenue jadis en grande vénération pour les indigènes de Viti. En la traversant ils avaient l'habitude de se dépouiller de leur coiffure et de pousser le cri de respect qu'on fait entendre à l'arrivée d'un chef. Et si on avait à déployer la voile dans ce lieu consacré, on devait le faire dans le plus profond silence. (*Tour du Monde*, d'après Mackenzie, I. 194).

A l'embouchure du Couesnon, il y a un gué dans le chenal de Pontorson à la mer ; pour le passer à marée basse, les femmes relèvent leurs jupes ; alors les mauvais plaisants leur crient : « Ça mouille par devant, les bonnes femmes ! « Si elles se retroussent par devant, ils leur crient : « Ça mouille par derrière, les bonnes femmes, ça mouille par derrière » (Comm. de M. Gayot-Daubès).

CHAPITRE VI

LES PORTS

Les surnoms de quelques ports font allusion à leurs qualités, ou au genre de commerce qu'on y fait le plus habituellement. On prête à André Doria ce mot devenu proverbial : Que juin, juillet, août et Mahon sont les meilleurs ports de la Méditerranée (D'URVILLE, *Voyage autour du monde*, t. I, 5). D'après Dana (*Before the mast*, p. 289), le port de San Pedro, à cause du danger qu'il présentait, était surnommé l'Enfer de la Californie. On appelle ports de poivre, plusieurs des ports des îles de la Sonde. On attribue l'origine du proverbe grec « Plus sourd que le port de Toronée » à un certain port de Thrace qui était si bien protégé par deux langues de terre qu'on n'y entendait aucun bruit (ERASME).

— Pied de montagne et port de mer,
Font enrichir et profiter (LEROUX DE LINCY).

— *Gran laguna fa bon porto*. Grand fond fait grand port (Venise, PASQUALIGO).

— Le navire va, le port reste (Tamoul, PERCIVAL).

— *In portu navigare*. On est hors de danger (ERASME).

— *'Tis safe riding in a good haven.*

— *'Tis good riding in a safe harbour.*

La navigation est sûre dans un bon port (Anglais, REINSBERG).

— *Det er godt at segle in Havnen.* Il est bon de naviguer dans un port (*Dict. des Prov. danois*).

— *In portu impingere.* Se dit de ceux qui font une faute dès le commencement de leur ouvrage (ERASME).

— Au premier port faire bris (XVI^es., LEROUX DE LINCY).

— *Perecer no porto.* Périr au port (Portugal, ROQUETE).

— *Han seiler ikke ilde ud, som naaer Havn.* Celui qui atteint le port ne navigue pas mal (Prov. danois, MOLBECH).

— *The worse the passage, the more welcome the port.* Plus la navigation est difficile, plus le port est bienvenu (Anglais, BOHN).

— *En tem de bourrasca toui lu puort soun buoi.*

— *En tem de tempesta tout puort es buon* (Nice, TOSELLI).

— *In tempo de borasca, ogni porto serve* (Venise, PASQUALIGO).

— A barque désespérée Dieu fait trouver le port (Français, CAHIER).

— *A barca desperà Dio trova 'l porto* (Venise, PASQUALIGO).

— Un marin ne doit jamais rire qu'il n'ait atteint le port (TROUSSET, *Les Pirates*, 202).

— Il passerait devant un port sans le remarquer (COOPER, *l'Ontario*, I).

Le port enferme l'idée d'assurance, de calme, de tranquillité. On dit d'un homme de bien qui est mort et que l'on croit être en paradis, qu'il est arrivé au port, qu'il est dans le port (*Académie fr.*). Les anciens philosophes considéraient la mort comme un port placé au terme d'un long voyage, et assimilaient la vie à une navigation sur une mer semée d'écueils (LA LANDELLE, *Langage*).

« A son bon voyage, dit un des matelots en buvant

(à la santé du mort), il a rencontré une tempête sur sa route, le voilà au port » (W. Scott, *Mannering*).

Pèlerins qui passez par la cité du monde,
Pour gaigner la cité qui bienheureuse abonde
En plaisirs éternels et pour ánchrer au port
D'où n'approchent jamais les douleurs de la mort.
(Du Bartas, *Sixième jour*.)

En Italie (Buttura, *Dict.*) on appelle *porto termine* la fin de toute chose. *Essere in porto*, c'est être à la fin. En argot on appelle Dieu le havre ou le grand havre, Dieu est le port de salut (L. Larcher).

— *Et miseriarum portus est patientia.* La patience est le port des misères (Publius Syrus).

— *Portus optimus pœnitenti mutatio consilii.* Le meilleur port pour celui qui se repent, c'est de changer de conduite (Cicéron).

« Arriver à bon port, s'assurer un port, attraper un port », c'est être en pleine sécurité, ou y parvenir après bien des traverses. Vous serez là comme dans un port en attendant votre embarquement (W. Scott, *Redgauntlet*, ch. xv). Il aurait volontiers mis le cap, vent en poupe, sur la rade du mariage (Dubarry, *Le roman d'un baleinier*, p. 78). Henoque m'avait juré ses grands dieux qu'il s'en irait prendre un bon mouillage dans son village natal et filerait cent brasses de chaînes, de peur de chasser sur ses ancres pendant les ras de marée et les tempêtes de la vie civile (A. Dumas, *Les baleiniers*, t. II, p. 249).

— Se mettre à quai, c'est pour un marin se retirer du service.

On a aussi parfois comparé le port à une écurie : image fondée sur la comparaison entre le navire et le cheval : « Comme un cheval, revenant de la campagne, entre dans son escurie, pour y prendre son repos ;

ainsi un vaisseau sortant de la mer entre dans son havre, pour se mettre en assurance (FOURNIER, *Hydrographie*, II. 1).

Rêver de port de mer signifie profit, bonne nouvelle, joie (JACOB, *Oneirocritie*).

A Rome Mater Matuta présidait à la vie des ports, comme la Leucothoé grecque, avec laquelle on l'identifia plus tard, absolument comme on confondit Portunus avec Palémon ou Mélicerte, fils de Leucothoé (PRELLER, p. 209).

Les légendes attribuent en général aux ports la même origine qu'aux baies et aux golfes; en voici une relative au nom donné à un port de la Manche : A l'ouest du port Blanc se trouve un petit havre de pêcheurs qui se nomme Porz-Spern en Trelevern. On rattache l'origine de son nom à une légende : Un jour les pêcheurs de Trelevern et des côtes voisines furent surpris par les Forbans (*Ar forbanted*, les Anglais). Ils se hâtèrent de lever l'ancre et de rentrer dans la petite anse qui est maintenant Porz-spern. Les forbans les y poursuivirent, mais ils se trouvèrent bientôt au milieu d'une forêt d'épines d'où ils ne purent se sauver, et où ils périrent tous. C'est ce qui aurait fait donner à cet endroit le nom de Port aux Épines (Porz-Spern) (Comm. de M. Le Calvez).

D'après la légende groenlandaise (MARKAM, *la Mer glacée*, p. 29), le port de Godhav'n est l'échancrure par laquelle fut attachée à l'île de Disco la courroie au moyen de laquelle un sorcier l'amena dans sa position actuelle.

Les gens qui louent leurs services pour décharger les navires, ou qui ramassent les épaves dans les ports, ont reçu des matelots des sobriquets méprisants.

On appelait autrefois « scuffle-hunters », chasseurs de batterie, les gens qui s'offraient pour décharger les navires. Ils portaient de grands tabliers où ils cachaient tout ce qu'ils pouvaient dérober (RUSSELL's *Sailor's language*).

A Saint-Malo, on nomme rossignols de vase les femmes qui vont ramasser auprès des navires les bouts de filin, les vieux clous, etc. (Comm. de M. Paul Hercouët). On les nomme aussi rats de vase.

En Angleterre on appelle *Water-pads*, voleurs d'eau, les voleurs des ports (RUSSELL, *ibid.*).

Dans l'antiquité, si l'on en juge par un passage de Juvénal, satire XII, on voyait souvent sur les ports des marins s'assembler pour raconter leurs voyages : Là (sur le port) les matelots, la tête rasée et narguant les dangers, se plaisent à raconter à l'envi leurs périlleuses aventures.

A Brest, le rendez-vous spécial des vieux marins a reçu le nom significatif de pointe aux Blagueurs.

A Cancale et surtout à Saint-Jacut, les jetées sont fréquentées par les vieux matelots; dans le dernier de ces ports, on assure que c'est là, en attendant l'arrivée des bateaux, que se racontent les légendes burlesques, populaires sur tout le littoral de la Manche bretonne, et dont les Jaguens eux-mêmes sont les héros.

A l'entrée et à la sortie de plusieurs ports, les navires avaient coutume de rendre des honneurs à certains monuments religieux, soit pour s'assurer un bon voyage, soit pour remercier la divinité du lieu de leur avoir été propice.

Autrefois les navires saluaient l'entrée des ports par des signaux de pavillon, parfois même par des salves d'artillerie. La même cérémonie avait lieu à l'entrée de la rivière de Tréguier et de celle de Lan-

nion : Un passage d'un vieux gwerz qu'on chantait encore il y a quelques années, et qui avait pour sujet le voyage de Jean Largentier, capitaine de vaisseau (Beach Yan ar Argentour capiten lestr), faisait allusion à cette coutume.

A pa vin ho tremenn Landreger
Me ha losko pewar zenn perrier ;
Me ha losko pewar zenn pèrrier.
A pa vin no tremenn Lanhuon
Me ha losko zenn kanon ;
Me ha losko pewar zenn kanon.

Quand je passerai à Tréguier — je tirerai quatre coups de pierrier (bis) ; — quand je passerai à Lannion — je tirerai quatre coups de canon.

Maintenant encore les gros bateaux bretons saluent souvent l'entrée des ports en hissant et en amenant trois fois leurs pavillons (Comm. de M. Le Calvez).

Fynes Moryson, dans ses *Voyages* raconte qu'il vit à Venise une image de la vierge Marie à laquelle on attribuait de grands miracles. Tous les navires qui entraient dans le port avaient coutume de saluer en tirant le canon cette image et celle de saint Marc. (Jones, p. 35).

Au sortir d'Alger, les pirates saluent de plusieurs volées de canon un de leurs principaux marabouts, appelé Scidy Butica, qu'ils ont en grande vénération, et qui est enterré près de la ville, en un petit oratoire (Le P. Dan, p. 259).

Certains individus avaient pour métier de guetter l'arrivée des navires, et d'aller l'annoncer aux armateurs : En Portugal on appelle *alvicareiro* celui qui annonce l'arrivée d'un vaisseau et court demander à son maître des étrennes (alviçaras) (Roquete, *Dict.*).

LES AMERS.

On désigne sous le nom d'amer un objet placé à terre et qui indique la direction à prendre pour entrer dans un port ou dans un bassin. Jal le fait dériver du breton *Ar merk*, la marque ; il peut tout aussi bien venir du hollandais *merk*, qui a le même sens. On ne le trouve guère employé qu'à la fin du XVIII^e^ siècle.

Les amers sont des points qu'on découvre en général de loin, et qui sont d'une forme facile à reconnaître : tels sont les moulins à vent, les tours, etc. Au Bourg-de-Batz, le moulin de Saint-Michel est un amer, de même que celui du Croisic, grain de sable sorti de la botte de Gargantua; le grand menhir de Locmariaquer, haut de 30 mètres, était probablement un amer.

La tour d'une vieille chapelle à Donges, sur la Loire, est aussi un amer, de même qu'une chapelle à l'entrée du port de Saint-Nazaire, qu'on saluait autrefois en arrivant en rade (Comm. de M. Bézier).

D'autres fois ce sont des rochers de forme remarquable ou des pics.

A Billiton (Indes Néerlandaises) deux pics, Goenong Tadjam Laki (le mari) et Tadjam Bini (la femme), servent de marque d'atterrissement pour les navigateurs (LEENT. XIX, 82. *Archives de méd. navale*).

Parfois ce sont des arbres. A. Bosquet, p. 474, raconte au sujet d'un amer la légende suivante : Un gros pommier à Fatouville, près du Havre, est nommé le bonhomme de Fatouville. Un vieux pilote, qui seul savait le cours de la Seine, demanda à Dieu un successeur ; le bâton desséché, sur lequel il s'ap-

puyait, devint un vert pommier, affectant la forme d'un vieillard ; l'une de ses branches semble un bras allongé. Les habitants de Fatouville se cotisent pour l'entretien de cet arbre qui sert d'amer.

Les marins, à propos des amers, se sont parfois égayés aux dépens des terriens :

Si un pêcheur veut humilier un autre pêcheur, il l'appelle *berquer* (berger, paysan). Il se raconte, une fois par semaine au moins, une histoire qui fait également rire. C'est l'histoire d'un paysan, d'un berquer, qui va à la mer, qui se fait pêcheur. Il *met hors* ses aplets (filets) ; pour les retrouver, il prend des *amers*. Par exemple, on voit les arbres de la ferme à Paul Frémoni par-dessus la maison des signaux ; eh bien ! pour revoir le lendemain les arbres à Paul Frémoni par-dessus les signaux, il faut que vous soyez précisément à la mer à la place où vous étiez hier. Mais le berquer, il voit une *vaque* (vache) paissant sur la falaise, il prend la vaque pour *amer*, il *met dehors* et s'en va ; mais le lendemain, la vaque a changé de place, et il ne retrouve plus ses aplets (A. KARR, *La famille Alain*, p. 109).

CHAPITRE VII

LES ENVAHISSEMENTS DE LA MER ET LES VILLES ENGLOUTIES

En beaucoup d'endroits la mer bat incessamment le rivage ; son action lente, mais continue, finit par ronger les rochers les plus durs, et l'on peut constater, parfois au bout de peu d'années, les brèches qu'elle a faites. Mais si au lieu de rencontrer des falaises résistantes, elle n'a devant elle que des dunes de sable ou des roches assez basses, elle peut, sous l'influence par exemple de certaines marées d'équinoxe, franchir ces faibles barrières, et noyer sous ses flots des pays jadis florissants.

A des époques tout à fait historiques on trouve des exemples nombreux des envahissements de la mer ; en Bretagne, une marée restée célèbre envahit vers le VIII^e^ siècle la forêt de Scissey et ses environs, et changea complètement la configuration des côtes de la Manche, de l'embouchure du Couesnon à l'entrée de la baie de Saint-Brieuc. Une seconde invasion compléta cette œuvre de destruction. En Hollande le Zuyderzée, la mer de Harlem et plusieurs autres mers intérieures doivent leur origine à des cataclysmes récents. Sur presque tous les rivages du monde on rencontre dans les annales écrites des

peuples ou dans leurs traditions orales des récits de villes ou de rivages engloutis.

Ces témoignages de la puissance de la mer ont frappé vivement l'imagination des peuples, et chacun d'eux a regardé comme surnaturels des phénomènes absolument naturels, mais dont la puissance et la soudaineté ne leur semblaient explicables que par l'intervention des divinités.

Dès l'antiquité on rencontre, avec des circonstances merveilleuses, analogues à celles des légendes modernes, des traditions relatives aux villes englouties par les flots, en punition des crimes de leurs habitants. Les Achéens d'Hélice ayant égorgé des suppliants qui s'étaient réfugiés dans le temple de Neptune, le dieu manifesta sa colère par un tremblement de terre qui anéantit leur ville. Au tremblement de terre on dit qu'il se joignit un débordement de la mer qui inonda la ville et tout le pays d'alentour (PAUSANIAS, *Voyage de l'Achaïe*, ch. XXIV). La ville de Burre, dans le même pays, éprouva un sort semblable ; d'après Ovide (*Métamorphoses*, XV-2), les mariniers montraient en passant ses murailles et ses tours bouleversées dans la mer qui les abîma.

Sur le littoral de la France, on raconte de nombreuses légendes sur la destruction par la mer de villes perverses et de châteaux habités par les tyrans.

La submersion de la ville d'Is est bien connue, et l'on sait qu'au seizième siècle des personnes anciennes « osoient bien asseurer qu'aux basses marées estant à la pesche, avoir souvent veus des vieilles maseures de murailles » (LA VILLEMARQUÉ, *Barzaz-Breiz*, p. 43).

Les marins de Tréguier croient que la cité de Grallon n'était pas à Douarnenez, mais dans leur voisinage. Au dire des habitants de Penvenan et des

pays voisins, la ville d'Is était située à l'endroit où se trouve maintenant la grève désolée de Trestel; les empreintes qu'on voit sur un des rochers de la côte sont pour les uns les fers du cheval du diable, pour les autres ceux du roi Grallon. Quelquefois on entend sonner sous les flots les cloches de la ville disparue. Une autre tradition trécorroise rapporte qu'une grande cité existait autrefois à l'endroit où sont maintenant les récifs des Triagos (Comm. de M. Le Calvez).

Les pêcheurs de Cancale assurent que quand la mer est belle et claire, on voit entre les îles Chausey et le mont Saint-Michel des débris de murailles. Ce sont les restes d'une ville disparue, et l'on raconte à ce sujet la légende suivante : Au temps jadis la Manche n'était pas si grande que maintenant, et il n'y avait qu'un ruisseau à franchir pour aller à Jersey. Pourtant il y avait une anse qui s'avançait dans les terres du côté de Granville. Le roi de ce pays avait fait construire une digue qui en barrait le fond, et son château s'abritait derrière elle. Cette digue était fermée par une porte qui donnait dans le château lui-même, et il en gardait soigneusement la clé. Il avait une fille mariée à un seigneur du voisinage ; celui-ci voulait s'emparer du château et détrôner son beau-père. Il engagea sa femme à prendre la clé des digues afin que la mer noyât le château et le roi, et ils avaient préparé une barque pour s'échapper au moment de l'irruption de la mer. La fille du roi fit boire à son père une infusion de plantes narcotiques, et à minuit elle et son mari ouvrirent la porte et les flots entrèrent. Mais leur fureur était si grande qu'ils noyèrent le seigneur et sa femme et submergèrent le pays environnant (Comm. de M. Angot).

Entre la pointe de Castelli, l'embouchure de la Vilaine et l'île Dumel, on parle d'une ville jadis engloutie dans des circonstances analogues à la cité d'Is (Comm. de M. Bézier).

La ville des Olives, à l'embouchure de la Gironde, a été aussi abîmée sous les flots ; on affirme même que, par un temps calme, on voit très distinctement les maisons au fond de la mer (Comm. de M. Daleau).

A Erquy (Côtes-du-Nord), on raconte qu'il exista jadis une grande ville, Nasado, dont les habitants étaient corrompus ; les femmes avaient la peau si blanche que lorsqu'elles buvaient du vin, on le voyait couler dans leur gosier. Le ciel, lassé des excès des habitants, fit monter la mer qui noya la ville et tous ceux qui y demeuraient. D'après une autre légende (Sébillot, *Gargantua*, p. 70) les soldats du géant étant restés avec les filles de Nasado, Gargantua les maudit, et la ville fut submergée par la mer. Une cité d'Antioche aurait, d'après la légende, existé dans l'île de Ré près des écueils redoutés de Chancardon, et la mer l'aurait engloutie pendant une tempête (Reclus, t. II, p. 503).

Parfois c'étaient, comme on l'a vu pour les villes grecques d'Hélice et de Bures, des divinités offensées qui conviaient la mer à leur aider à se venger.

Un méchant seigneur, ayant refusé l'hospitalité à Mélusine qui était déguisée en mendiante, celle-ci lui jeta sa malédiction, puis arrachant quelques pierres de la falaise, elle adjura la mer de continuer son œuvre et de détruire cet arrogant donjon jusque dans ses fondements. A compter de ce jour, Mélusine revint souvent joindre ses efforts à ceux de l'Océan (L. Desaivre, *Le Mythe de la Mère Lusine*, p. 90).

A la Repentie, près de La Rochelle, on raconte au sujet de ce nom la légende suivante : Un riche habi-

tant de cette côte qui y avait une belle propriété et était père de plusieurs enfants, étant à la pêche avec sa femme, prit dans ses filets une sirène. Celle-ci les supplia de lui rendre la liberté. Le mari y était disposé, mais la femme insista pour garder la curieuse capture qu'ils venaient de faire. La sirène menaça de l'en faire repentir. Mais, malgré ses pleurs et ses menaces, elle fut conduite dans la maison de ses capteurs. Quelque temps après la mer envahit le rivage et détruisit leur propriété, en enlevant le mari et les enfants, avec la sirène, qui laissa ainsi veuve, ruinée et repentie la malheureuse femme (G. Musset, *La Charente avant l'histoire*, p. 124). Au chapitre de l'Eau de mer, on a pu lire une légende similaire.

A l'étranger, on retrouve les mêmes traditions, elles sont surtout répandues dans les pays du Nord où la côte est basse et présente peu de résistance à l'action des flots.

Les marins gallois de la baie de Cardigan, qui occupe, assure-t-on, un territoire submergé, prétendent voir sous les eaux des ruines d'anciens édifices. Selon Girard de Barry, les pêcheurs irlandais du XII^e^ siècle croyaient voir briller sous les eaux qui recouvraient leur ville engloutie les tours rondes des anciens jours (La Villemarqué, *Barzaz-Breiz*, p. 43). Il y a encore d'autres villes sous les eaux dans le sud de l'Angleterre; Bassett, qui en cite un certain nombre, p. 480, parle aussi des légendes irlandaises relatives aux villes qu'on aperçoit sous les eaux, entre autres celle d'Inclidon, qui gît près des falaises de Maher. Si on peut fixer ses yeux sur elle, on est sûr de devenir riche.

A l'endroit où les clochers et les superbes maisons de l'ancienne ville de Stavoren sont ensevelis au fond des eaux, il pousse de hautes herbes et de longues

tiges de blé. Elle fut engloutie à cause de l'impiété de ses habitants et de leur orgueil. Un jour en puisant de l'eau dans les puits on en retira des harengs, et la nuit, la mer sortit de son lit, et engloutit sous ses flots plus des trois quarts de la ville (GRIMM, *Veillées allemandes*, I, 385-389).

Les vieillards de Zoula disent que les gens d'Adulis, sur la mer Rouge, étant devenus pervers, la mer entra un jour par-dessus leurs têtes et leurs temples, et fit disparaître les rues sous des monceaux de sable (*Soc. de géographie*, 1847, XVIII, p. 336).

Le matin de Pâques, on croit voir remonter à la surface des eaux, à l'île de Wollen, la Vineta ou Iouline avec ses portes de bronze, ses cloches d'argent, et ses jetons d'argent qui servaient de jouets aux enfants dans les rues (*Bull. de la Soc. d'Anth.*, 1872, 610, d'après Temme).

Sur les bords de la Baltique on entend encore le dimanche sonner les cloches des villes englouties (GRIMM, *Veillées*, I, 443).

Une église de la côte Baltique, profanée par des impies, s'est abîmée dans les flots. La nuit on entend les malheureux chanter, avec des sanglots, les psaumes de la pénitence et, quand la mer est calme, on voit à travers les vagues briller les cierges qu'ils allument devant l'autel (X. MARMIER, *Lettres sur le Nord*, p. 78).

En pleine mer se trouvent, au large de Madras, des écueils que les indigènes disent être les restes d'une cité submergée (RECLUS, VIII, 531).

En Basse-Bretagne, plusieurs dictons menacent des villes du sort de la légendaire cité d'Is :

— Brest périra submergé,
Morlaix incendié,
Saint-Pol ensablé !

— Qui vivrait vieux assez
Verrait la mer faire de Plogoff une île.
— Quimper repose sur trois colonnes de sureau. Quand elles viendront à manquer, la ville sera engloutie par la mer.
— Quand la ville d'Is des flots sortira,
Brest ainsi qu'Ouessant s'abîmera,
Et Quimper submergé sera.

(Comm. de M. Sauvé.)

Cette croyance aux villes menacées de destruction était très vivace en Bretagne, au siècle dernier. Avant la Révolution, on conservait dans la chapelle de Notre-Dame de Guéodet une bougie continuellement allumée. Si elle s'éteignait, Quimper devait subir le même sort que la ville d'Is. C'était par un puits placé contre l'église, que la submersion devait avoir lieu. La bougie brûlait encore en 1792 (O. Pradère, *La Bretagne poétique*, p. 83).

Parfois la mer ne se bornait pas à engloutir une seule ville ; elle rongeait tout un coin de pays, parfois elle faisait disparaître un continent entier, si l'on en croit les traditions relatives à l'Atlantide. En certains cas, on a attribué à la mer seule des envahissements dont la cause première était un affaissement du sol produit par un tremblement de terre ou des éruptions volcaniques. C'est à la première de ces causes qu'était due la présence sous l'eau de certains mégalithes dont parle Cambry (*Voyage dans le Finistère*, p. 350). Les anciens marins, dit-il, assurent avoir vu au large, entre Le Guilvinec et Penmarc'h, des pierres druidiques, à quinze ou vingt pieds de profondeur, tellement vénérées, qu'on disait la messe dans un bateau au-dessus d'elles une fois chaque année. On trouve à Er-Lanic, petit îlot de la mer du Morbihan, deux cromlechs circulaires à la suite

l'un de l'autre, et qui rappellent les pierres signalées par Cambry ; toute la base du cromlech supérieur se trouve recouverte par la mer; le cromlech inférieur est tellement engagé sous les eaux qu'une partie seule découvre, et seulement dans les très basses marées (G. DE MORTILLET, *L'Homme*, t. I, p. 421).

Le château de Trémazan en Landunvez a été bâti à sept lieues de la mer; il n'en est plus aujourd'hui qu'à sept cents pas (Comm. de M. L. Sauvé).

On raconte encore sur le littoral de nombreuses légendes sur l'engloutissement de la forêt de Scissey qui remonte à une époque assez peu éloignée de nous; une des plus répandues l'attribue à la malédiction d'un ermite; troublé dans ses prières par le croassement des corbeaux, il les maudit, et la mer vint submerger la forêt, la chapelle et l'ermite. D'après une autre tradition, la forêt était infestée de brigands qui ravageaient tout le voisinage ; les habitants se plaignirent aux magistrats qui firent rompre une digue et donnèrent passage à la mer (cf. pour les détails SÉBILLOT, *Traditions de la Haute-Bretagne*, II, p. 362-5).

Il y a bien longtemps, tout l'espace compris entre les Ébihens et l'île Agot vers le Nord, et les mielles de Lancieux vers le Sud, était occupé par une forêt qu'on appelait le Bois Talard et qui s'étendait jusque dans les mielles. Le sol de la forêt était plus bas que le niveau de la mer, mais il y avait, des Ebihens à l'île Agot, une bande de terrain plus élevée qui formait comme une digue naturelle, et qui retenait les eaux. La forêt était remplie de loups, de *lopards* (léopards) et d'autres bêtes féroces qui ravageaient tout le pays, et l'on ne savait comment s'en débarrasser. On fit une coupure dans la digue à l'endroit où est

maintenant la Passe Charlemagne. La mer s'y précipita, inonda le pays et noya presque toutes les bêtes féroces. Celles qui ne furent pas noyées furent tuées ou disparurent du pays.

Mais on essaya en vain de fermer le passage qu'on avait ouvert à l'eau. La mer continua d'aller et de venir, agrandissant l'ouverture et rongeant la terre et les rochers. C'est comme cela qu'elle forma les Ebihens, les rochers des Portes, l'Islet de Saint-Briac et celui de Lancieux.

Dans ce temps-là, la mer n'avait pas rongé les côtes; il y avait une grande route qui allait du Cap Fréhel à Avranches. La Rance qui est si large devant Saint-Suliac, qu'on la nomme la Plaine, n'était qu'une « pissée de chien », que les ânes de Rigourdaine traversaient comme ils voulaient (conté par Jean Allain de Lancieux, et recueilli par M. d'Armont).

D'après Reclus, t. IV, p. 571, Sunk Island (île noyée) est en effet une île noyée à l'embouchure de l'Humber.

Une légende de la côte orientale de l'Afrique recueillie par Froberville (Société de géographie, 1847, VIII, 345) raconte aussi, en l'attribuant à la colère divine, l'envahissement de tout un pays. Les Amakoua assurent qu'il y a bien longtemps le fond de la mer, qui sépare aujourd'hui la terre des noirs et celle des blancs, fut un pays d'une fertilité merveilleuse. On l'appelait Kassipi. Une année y fut si particulièrement abondante en grains que les habitants en sablèrent le chemin au lieu d'en faire présent aux peuples voisins qui éprouvaient une affreuse disette. Mouloukou, le bon Dieu, fut irrité de cette indifférence. Malheur sur vous! dit-il aux habitants de Kassipi. La terre devint stérile; mais

cette nation ne devint pas meilleure. Les diables prirent possession du pays : le cœur des habitants s'endurcit davantage et ils firent cause commune avec les démons. La mer envahit leur territoire, mais les mauvais esprits les aidèrent à gagner la côte de l'Afrique. Alors Mouloukou dit : Ces peuples sont incorrigibles et ceux qui les ont accueillis sont stupides. C'est depuis ce temps que les Africains se vendent les uns les autres et que les navires viennent les enlever.

Dans les temps reculés, le rocher de Fêtu-Huku était un vaste plateau porté comme un champignon sur un pied étroit. Les habitants, malgré les menaces réitérées de Tiki, s'adonnaient aux plus extravagantes débauches. Le dieu enfin, las de ces débordements, prit l'île par la base et l'engloutit dans les flots. Depuis cette époque, il n'en reste plus qu'un îlot aride, environné de poissons, maudit et hanté par les oiseaux noirs de la mer qui sont les âmes de ses anciens habitants (RADIGUET, *Derniers sauvages*, p. 231).

D'après une tradition japonaise (DORVILLE I, 285) Peirum régnait sur une île voisine de Formose ; ses habitants devinrent efféminés et insultèrent les dieux, qui résolurent de les détruire ; mais Peirum était juste ; ils l'avertirent en songe que le moment de la destruction serait celui où une rougeur apparaîtrait sur la face de deux idoles ; Peirum en avertit son peuple et le conjura de se convertir. Ce fut en vain, et l'un des incrédules barbouilla même de rouge la face des idoles. Le roi se sauva sur des vaisseaux et l'île fut submergée.

Un document des plus anciens fait mention d'îles englouties par la mer. Dans une communication faite au Congrès des Orientalistes de Berlin en 1881,

M. Golénischeff parle d'un conte trouvé dans les papyrus égyptiens et qui contient plusieurs épisodes analogues à ceux de Sindbad le marin. Le héros du conte, après un naufrage, aborde à une île enchantée où il trouve un serpent qui lui dit qu'après son départ l'île disparaîtra parce qu'elle aura été changée en vagues (*Folk-Lore Journal*, fév. 1883, p. 60).

CHAPITRE VIII

LES ENDROITS DANGEREUX

§ 1. — LES ÉCUEILS.

Sur les côtes de la Manche, on donne aux rochers le nom de « roches, de pierres », plus souvent encore celui de « caillou ». Les Malouins ne disent presque jamais un rocher, alors qu'ils emploient très couramment le mot caillou pour les désigner. Dans les *Travailleurs de la mer*, Victor Hugo avait bien saisi cette nuance. Il fait dialoguer ainsi, au moment où la *Durande* navigue dans des parages dangereux, un habitant de Saint-Malo et un Jersiais : « C'est des cailloux très mauvais, dit le Malouin. — Je vois que vous connaissez les pierres. — Si on ne connaissait pas les pierres, on ne serait pas de Saint-Malo. »

Quand un navire se jette sur les rochers ou touche sur un bas-fond, les marins disent plaisamment qu'il joue à *toc-toc* avec les cailloux.

Certains noms de rochers sont tirés de leur aspect réel ou supposé, l'imagination complétant ce qui empêche la ressemblance parfaite entre le nom et les objets qui le portent. A l'île de Wight (RECLUS, IV, 157), on appelle *Needles*, ou les aiguilles, des rochers séparés qui de loin ont l'apparence d'une flottille. Dans le même ordre d'idées on peut signaler les Mâts de Pénerf, à l'entrée de la Vilaine.

Des récifs à l'embouchure de la rivière de Tréguier se nomment les Épées de Tréguier. Sur la chaussée des Pierres noires, les Cheminées sont un groupe de rochers pointus, sur lesquels la mer en se brisant fait une sorte de fumée; on trouve aussi des Cheminées au nord du Decollé, près Saint-Malo.

Les Anglais (RECLUS, *La terre*, t. II, p. 188), par une association d'idées analogue, ont donné le nom de *Chimney rocks*, ou Rocs cheminées, à plusieurs rochers élancés, débris d'anciennes falaises, qui se voient aux Shetland et aux Orcades; des écueils s'élevant brusquement sur la mer se nomment *Stacks*, ou cheminées (RECLUS, IV, 698).

Le nom du rocher sur lequel a été bâti le célèbre phare d'Eddystone signifie pierre du Remous (RECLUS, IV, 423).

Une brèche naturelle sur la côte de Cornouaille est appelée *Song of the Sea*, chant de la mer (SIMONIN, *Voyage aux mines de Cornouailles*). Elle doit très vraisemblablement ce nom au bruit rhythmé que produit la mer en s'y engouffrant. On a déjà vu au chapitre de la Mer agitée que le bruit harmonique qu'on entend en certains endroits du rivage porte le même nom.

La ressemblance que nombre de rochers présentent avec la forme ou les actions des animaux est devenu une source d'appellations :

Certains écueils (TROUSSET, *Histoire des pirates*) sont appelés « Chevaux, » à cause de l'écume qu'ils font jaillir autour d'eux. Le cheval se trouve fréquemment en rapport avec la mer, surtout lorsqu'elle est agitée, et l'on aura transporté le nom des vagues aux rochers par une figure toute naturelle. Aux environs de Paimpol se trouvent la Jument de Plouezec, la Jument près des Héaux, et la Grande Jument au nord

de Plougrescant; aux Glenans la Jument est un écueil des plus redoutés.

Les célèbres Vaches noires du Calvados sont des rochers de forme oblongue et arrondie, qui de loin semblent noirs à cause des moules qui les couvrent; leur ensemble a éveillé l'idée d'un troupeau. On retrouve un nom semblable dans la Méditerranée. Les Maures (L. PIESSE, *Itinéraire d'Algérie*, p. 356) ont appelé Vache noire une roche conique à l'extrémité d'une pointe aiguë, non loin du Ras-Axin.

Un rocher près de Bréhat est nommé *Penazen*, Tête d'âne (HABASQUE, I, 214).

Près de la pointe de Dinant (Finistère), on trouve les rochers de la Chèvre et du Chevreau, les Chèvres sur le Plateau de la Helle non loin d'Ouessant; à Plœmeur le Grand Cochon, à Groix les Chats, écueils redoutés. A Guernesey (VICTOR HUGO, *Les Travailleurs de la mer*, I, 8) les pêcheurs du Houmet appellent une grande roche : la Corne de la bête. Il y avait dessus une sorte de siège que les très anciens habitants appelaient Kidormeur (Qui dort meurt) parce que, disait-on, celui qui s'y endormait, bercé par la mer, ne se réveillait point. Un banc de roche près d'Ambleteuse, très dangereux pour les navires, a reçu le nom de Langue dé c'tien, chien (DESEILLE, *Glossaire*).

Certains rochers tirent leur nom des animaux qui y font leur séjour : tels sont les pointes des Goëlands, les Nids à Crabes, les Roches aux Cancres, les Maisons des Congres, appellations qui, à force d'être nombreuses, sont presque des surnoms généraux (Comm. de M. Sauvé).

Sur la côte nord de l'Écosse (*Les Pilleurs d'épaves*, p. 152), des écueils dangereux sont appelés Dents de Requin, à cause de leurs pointes tranchantes.

Une idée analogue a fait donner à des rochers du littoral morbihannais le nom de Râtelier. Cette image naturelle a été employée par des écrivains, et appliquée à toute une généralité d'écueils : « quelquefois la dent pointue d'un rocher apparaissait à la surface de l'eau agitée » (L. PASCAL, *La Cange*). Près de la Jamaïque, les écueils à fleur d'eau sont appelés les Caïmans (TIXIER, *Voyage au pays des Osages*).

Les marins bretons, à cause des aspérités pointues, qualifient les écueils redoutés de broches sèches, arètes, épines de la mer, buissons, etc. Les plus connus parmi ceux qui portent ce dernier nom sont les buissons de Méaban, à l'entrée du Morbihan (Comm. de M. L. Sauvé).

Plusieurs noms d'endroits dangereux éveillent l'idée de la mort, tel est l'Treu (trou) de la Mort, écueil des environs de Boulogne. L'imagination populaire en met d'autres en relation avec le diable. Près de Guernesey on trouve une Roque du Diable. Aux Shetland (W. SCOTT, *Le Pirate*), des rochers qui forment l'entrée d'une caverne se nomment Narines du Diable. Près de Ciudadela, dans l'île de Minorque, les Soufflets du Diable sont deux espèces de puits dans lesquels viennent s'engouffrer des flots qui jaillissent en colonnes (RECLUS, *La terre*, II, 183).

Les navigateurs du XVIII^e^ siècle, d'après Laharpe, t. VI, p. 287, appelaient des rocs et des passages dangereux de la mer de Chine les cinq laids Diables. Certain endroit difficile du Pas de Calais se nomme Treu (trou) du Diable.

Les anfractuosités du rivage où la mer s'engouffre avec fracas ont aussi reçu des appellations significatives : tels sont les Narines du Diable déjà citées et le Trou Tonnerre sur la côte du Morbihan, qui mugit au moment de la tempête.

En plusieurs pays (RECLUS, *La terre*, t. II, p. 183), les marins donnent le nom de Souffleurs à la soudaine apparition de colonnes d'eau marine qui s'élancent en jets à travers les fissures du rocher. Il en est qui ressemblent de loin aux jets de souffle humide des baleines, de là leur nom. On le retrouve appliqué plus particulièrement à un rocher de l'archipel normand : « Il y a près de la roche Souffleresse des coups de mer subits très dangereux. La roche est ainsi nommée parce qu'elle souffle brusquement sur les barques » (V. HUGO, *Les Travailleurs de la mer*).

A la pointe de la Varde se trouve un rocher que les habitants de Saint-Malo appellent la Tremblouse (trembleuse); ils prétendent que lorsque la mer est grosse on le voit remuer (Comm. de M. Paul Hercouet).

Certains rochers battus par le vent et par les vagues ne présentent aucune trace de végétation; sur la côte bretonne, on en trouve un assez grand nombre qui s'appellent la Teignouse (teigneuse). La Teignouse de Quiberon est un des écueils redoutés de la côte du Morbihan. Sur la grève nord de Granville (*Le Vieux Corsaire*, février 1885) un rocher est dit le Fainéant, parce que le varech n'y peut tenir, tant il est balayé par la mer.

D'autres rochers ont des noms qui éveillent l'idée de danger ou rappellent des sinistres; entre Guernesey et Serk, on trouve la Déroute, les Mortes Femmes, le Mauvais Cheval, Pater Noster (V. HUGO, *Les Travailleurs de la mer*); sur la côte bretonne, l'Enfer de Groix, les Errants de Gâvre, le Chariot d'Hœdic, le Serpent de l'île de Batz, sur lequel court ce dicton :

Karrez ar Zarpant e beg Vaz
Diwallit pe ho po glaz.

L'écueil du Serpent à la pointe de Batz — Prenez

garde ou il vous en cuira (Comm. de M. Sauvé).

Les Errants, à la pointe Gâvre (Morbihan), sont ainsi nommés à cause de leur nombre qui paraît les faire changer de place.

Les noms qui éveillent l'idée de héros légendaires ne sont pas très rares. En Scandinavie, une roche mince, élancée, entourée d'oiseaux qui tourbillonnent, est le Staven ou Bâton du Géant; une autre roche du littoral de Tromsö, le Hestmanden, est un cavalier enveloppé d'un manteau, qui chevauche éternellement dans le brouillard ou dans la tempête. Auprès du cap Finistère, le peuple appelle *Armed Knights*, chevaliers armés, quelques-uns des écueils qui l'entourent, et l'imagination populaire leur prête le rôle de chevaliers qui défendent le continent (Reclus, V, 71 ; IV, 6). Des écueils dangereux de la côte bretonne sont appelés Gardiens à tête dure, ils ne paraissent pas être le sujet de légendes analogues à celles de leurs congénères du Nord (Comm. de M. Sauvé).

Un rocher redouté de la baie de Paimpol s'appelle les Charpentiers. Non loin de Pornichet sont le grand et le petit Charpentier, nom appliqué à toute une catégorie de rochers, parce qu'ils démolissent les navires, si l'on en juge par le passage suivant d'Al. Dumas (*Les baleiniers*, I, 190) : « Nous voyions des rochers à fleur d'eau qui semblaient mugir et se plaindre sous les coups de la vague et demander, les bons charpentiers qu'ils étaient, à travailler la carcasse de notre bâtiment. »

Les groupes de rochers ont des noms collectifs, parfois assez curieux. La langue expressive des marins a, en maints endroits, désigné sous le nom de Fourmis les îlots qui élèvent au-dessus de la surface unie des mers leur tête noirâtre (d'Avezac, *Les Iles de*

l'Afrique, p. 16). La même idée de nombre a fait appeler Tas de Pois d'Aval, des rochers de Guernesey, et *Ar berniou Pez*, les Tas de Pois, des écueils du passage de Toulinguet.

Certains blocs de rochers de corail, à cause de leur aspect bizarre à différentes époques de la marée, ont été nommés Têtes de Nègres (*Mag. pitt.*, 1864, p. 364).

Un rocher de la baie de Paimpol porte le nom de *Plac'h a dœiou*, les Fillettes, à cause d'une légende qu'on raconte encore dans le pays. Il y avait sur l'îlot de Saint-Riom, où on se rendait, à ce qu'on assure, à pied sec au moment des hautes marées, une chapelle dédiée à ce saint. Un jour des jeunes filles de Plouezec allèrent à l'île Saint-Riom, en partie de plaisir, pour y prendre le lait de mai. Après en avoir bu, il leur prit fantaisie de barbouiller irrévérencieusement avec du lait la figure du saint. Elles reprirent le chemin de la côte; mais elles ne tardèrent pas à être cernées par la mer, qui ce jour-là montait plus rapidement que de coutume. Elles allèrent se réfugier sur la roche la plus voisine. Mais la mer continua à monter: aucune voile n'étant en vue, elles périrent victimes de la vengeance du saint qu'elles avaient outragé. Le rocher sur lequel elles moururent, et qui couvre à mi-marée, a pris depuis ce temps le nom « des Fillettes » (Comm. de M. Galabert).

En Ecosse des rochers qui affectent une forme humaine ont reçu le nom de Filles de Macleod (*Rev. brit.*, 1834, XXVII, 201).

Dans plusieurs des dénominations des rochers on a pu en voir qui éveillaient l'idée de bêtes ou de génies malfaisants; les marins, témoins de la furie de la mer qui se brise sur les écueils et semble y attirer les navires, ont fait un pas de plus, et leur ont aussi,

dans leur langage, attribué quelque chose comme des passions bonnes ou mauvaises, mais le plus habituellement terribles.

Une phrase qu'A. Karr (*La famille Alain*, p. 110) met dans la bouche d'un marin, et qu'il avait sans doute entendue sur le littoral normand, exprime cette idée d'une façon saisissante : « La pierre à Jean Beaufils a pardonné au bateau, mais la Moulière ne lui pardonnera pas. »

On retrouve chez les poètes des expressions analogues. Cet écueil des Hanois était un des plus redoutables assassins de la mer (V. HUGO, *Les Travailleurs de la mer*).

Les cruels rochers lui déchirèrent les flancs
Comme les cornes d'un taureau en fureur. (LONGFELLOW, *Le Naufrage de l'Hesperus*).

Bruce prête, d'une façon plaisante, une espèce d'animation aux écueils : Le vaisseau qui le portait ayant touché, sans avarie notable, un rocher, il s'écria : « Change de route, chien! » Le raïs, croyant que ces mots s'adressaient à lui, demanda ce que cela signifiait. « Eh quoi! répondit Bruce, ne m'avez-vous pas dit quand je vous ai frété que tous les rochers se reculeraient devant votre navire? Ce drôle que nous venons de heurter ne connaissait pas son devoir; il dormait, j'imagine, et il nous a donné un furieux coup. Aussi j'ai juré contre lui, en attendant que vous veuilliez le châtier d'une autre manière. » Alors il secoua la tête et dit : « A la bonne heure! Vous ne voulez pas croire; mais Dieu connaît la vérité : eh bien! où est le rocher? ne s'en est-il pas allé » (*Voyage aux sources du Nil*, I, 10).

A en juger par ce que j'ai pu recueillir, les proverbes relatifs aux rochers et aux écueils en général semblent assez peu nombreux.

— Les hommes se retrouvent, mais les rochers en mer ne se retrouvent pas (Littoral de la Manche).

— Vent arrière et beau temps rapprochent les écueils (Chinois, CAHIER).

— Un petit écueil peut briser de grands navires (AASEN, Prov. norv.).

— L'homme ressemblait à un navire qui supplie l'écueil (ERASME). Cela se dit des gens sots et stupides qui prennent une chose pour une autre.

— *Evitata Charybdi in Scyllam incidi* (ERASME).

— *To escape the rocks and perish in the sands.* Echapper aux rochers et périr sur les sables : tomber de Charybde en Scylla (Anglais, REINSBERG-DURINGSFELD).

— *Trindal, Anholt og Lessöe,*
Giör mangen Skipper snart at döe.

Trindad, Anholt et Lesso — ont fait périr bien des vaisseaux (Dict. danois).

— Ils se regardent comme Mercanne et Bobara. Ce sont deux rochers dangereux de la côte de Raguse : l'un est masculin, l'autre féminin en dialecte dalmate (Comm. de M. Bogisic).

Rattrayhead est une chaîne de rochers dangereuse pour la navigation et plusieurs navires y ont fait naufrage. Le dicton suivant exprime qu'il faut bien s'en garder :

Keep Mormond hill a handspike high,
And Rattray Brigs y 'ill not come nigh.
(GREGOR, *N. E. of Scotland*, p. 114.)

Au figuré un écueil c'est un obstacle, un danger : La haine et la flatterie sont deux écueils où la vérité fait naufrage (LA ROCHEFOUCAULD, *Maximes*). Tout pouvoir qui s'attaque aux hommes, au lieu de s'attaquer aux choses, prend le port pour l'écueil et l'écueil pour le port (E. DE GIRARDIN, cité par Larousse).

On dit aussi : Courir sur des écueils, les écueils d'une carrière, un projet hérissé d'écueils, signaler un écueil (La Landelle, *Langage*, p. 88).

Au figuré, le rocher se prend comme symbole de dureté; on dit couramment d'une personne dure : c'est un rocher, c'est un cœur de rocher.

Boukòch eo kalz eun garrek
Evit na d eo kaloun eur chrek.

Beaucoup plus souple est le rocher, — que n'est le cœur de la femme. (Ile de Batz, comm. de M. G. Milin).

Dans un autre ordre d'idées la résistance du rocher aux assauts de la mer lui a fait comparer ceux qui sont fermes et inébranlables dans leurs résolutions. On dit : Cet homme est ferme comme un rocher; c'est un rocher, rien ne l'ébranlera. Properce (l. I, 16) a dit en parlant d'une personne obstinée, qu'elle était « aussi inébranlable qu'un rocher battu par la mer de Sicile » :

Saxo patientior illa Sicano.

L'homme, à un certain degré de civilisation, est porté à attribuer à des causes surnaturelles les objets qui excitent son admiration ou son effroi. Bien des rochers par leurs formes bizarres, l'énormité de leur masse et le danger qu'ils présentent aux navigateurs ne paraissaient pas aux marins avoir été créés en même temps que la terre et la mer, ou avoir été produits par l'action des vagues, les éboulements ou tout autre phénomène physique. L'imagination populaire a fait encore ici intervenir le merveilleux; c'étaient les dieux et les génies qui les avaient placés à l'endroit où on les voit, et les légendes en racontaient les circonstances.

Dans la mythologie finnoise (*Kalevala*, première runo), Luonnotar, mère de l'onde, s'avance en pleine mer, et elle crée les rochers et enfante les écueils pour la mort des marins. Sur la côte d'York le diable bâtit, pour la perte des navires, le Pont de Filey (Jones, p. 52).

D'autres avaient été suscités par les héros ou les dieux pour se défendre. Wainamoinen, menacé par le bateau de Pohjola (*Kalevala*, 43e runo), tire de son briquet un petit morceau d'amadou, un petit caillou de silex, et le jette par-dessus son épaule gauche dans la mer, en disant : « Qu'il en naisse un écueil, qu'il en surgisse une île cachée, et que contre ses rochers le navire de Pohjola se brise. » Et de l'amadou et du silex naquit un écueil, surgit une île sous les flots de la mer, et le navire ennemi vint s'y briser. Pausanias (*Voyage à Corinthe*, ch. XXIX) dit que l'on assurait qu'Eacus avait infesté tout exprès les environs de l'Ile d'Egine de roches et d'écueils cachés sous l'eau, pour la défendre contre les pirates et contre les entreprises des ennemis. Les indigènes de Pounipet (Océanie) racontaient qu'une race de géants entoura jadis l'île d'une large ceinture de corail (*Revue d'Ethnographie*, t. II, p. 119).

Neptune avait parsemé la mer Egée d'îles et d'écueils lancés par lui dans sa lutte contre les géants. Les indigènes d'Hawaï (Rienzi, t. II, p. 21) montrent encore aujourd'hui les rochers que Pélé, la déesse des volcans, lança contre la pirogue de Kahavari, alors que ce chef fuyait pour éviter sa colère.

En Haute-Bretagne (Sébillot, *Gargantua*, ch. I) un grand nombre de rochers doivent leur origine au géant qui les ôta de ses souliers; d'autres sont le résultat de ses digestions; quelques-uns enfin lui

servirent de projectiles contre ses ennemis ou les oiseaux qu'il voulait atteindre. La légende norvégienne (THORPE, t. II, p. 8) raconte que les rochers qu'on voit autour du promontoire de Kunnan ont été lancés par des géants qui se battaient.

Les sirènes furent changées en rochers après le passage d'Ulysse qui ne s'était pas arrêté à les écouter, d'autres disent parce que Orphée les avait surpassées par ses chants. Deux rochers de la côte de Cornouaille (BASSETT, p. 19) sont appelés le Prêtre et son Clerc; la légende raconte qu'ils se vendirent au diable qui les changea en pierres.

D'après une tradition de la Baltique, le rocher appelé Moenslnit, ou rocher de la jeune fille, est une jeune et belle fée qui règne sur l'île et sur les eaux. Ce que vous voyez de blanc, c'est sa robe qui tombe en replis au sein des vagues. Elle est la protectrice des marins, des pêcheurs surtout. La nuit on entend sortir des voix harmonieuses du sein des vagues qui baignent le rocher : ce sont d'autres fées qui viennent rendre hommage à leur reine (MIGNE, *Superst.*, 692).

Les rochers de Seaconnet sur la côte d'Amérique sont les restes de la femme du géant Mausthorpe qui la jeta à la mer en cet endroit (BASSETT, p. 150).

A Tahiti, une pierre, qualifiée maudite, et inclinée sur une route, avait été condamnée par Taroa, le dieu créateur, à rouler éternellement au gré des flots, sans se reposer sur terre. Après avoir roulé des siècles, elle aperçut Tahiti. Tii, le dieu de la nuit, voyant qu'elle avait envie de s'y reposer, lui dit que Taroa ne voyait pas ce qui se passait la nuit, et il lui conseilla de descendre à terre, et de s'y rouler dans de la terre, de sorte que le dieu ne la reconnaîtrait pas. Un matin elle se laissa surprendre par le jour, Taroa la foudroya; elle est restée maudite et ceux qui s'en-

dorment à son ombre ne se réveillent plus (*Magasin pittoresque*, 1866, p. 31).

Quelquefois des rochers surgissaient du fond de la mer pour secourir des héros en danger. Une fée qui traversait la mer de Jersey à la côte du Val André était fatiguée et avait besoin de repos. Elle sentit dans son soulier une petite pierre; elle le tira et le secoua. La pierre tomba dans la mer, grossit aussitôt et la fée put s'asseoir dessus, et se reposer. C'est le rocher de Verdelet que l'on voit près de Pleneuf (Côtes-du-Nord). Dans une légende irlandaise rapportée par Beauvois (*l'Eden occidental*, p. 364) un héros descend pour faire pénitence sur un rocher de la mer, qui s'accroît sans cesse de manière à former un îlot. Une tradition danoise (THORPE, t. II, p. 216) fait aussi surgir un rocher pour secourir une héroïne fugitive. Hélène, princesse de Scanie, poursuivie par un roi qui voulait lui faire violence, se mit à le fuir. Le roi était sur le point de l'atteindre quand elle arriva au bord de la mer. Elle s'y jeta; mais elle ne périt pas : un gros rocher s'éleva du fond de l'Océan et la recueillit, et elle flotta vers Seeland. Dans une autre légende le corps de la princesse est jeté à la mer, et un rocher le reçoit et le porte en Secland.

D'après une légende provençale (E. SUE, *La Coucaratcha*) un moine repoussé par la femme d'un pêcheur lui lance un anathème; dès qu'il touche le berceau de son enfant, celui-ci meurt; il jette une poignée de sable dans la mer en prononçant des paroles mystérieuses et l'entrée de la baie se trouva garnie d'une chaîne de récif, où la barque du mari se brisa le soir en rentrant.

Dans l'*Odyssée*, Neptune irrité contre le vaisseau des Phéaciens qui avait reconduit Ulysse à Ithaque le métamorphose en rocher (ch. XIII). Une partie d'un

des canots légendaires des Néo-Zélandais devint un rocher qui se voit près du cap Nord du havre Kawhia (LESSON, III, 246).

Au fond de l'anse de Leixal près Lisbonne, des rochers passent pour pousser au fond de l'eau (RECLUS, t. I, p. 153).

Aux Andaman (H. E. MAN, p. 103), deux rochers de la côte sont d'énormes animaux marins qui abordèrent à l'île et ne purent se retirer de la vase où ils furent changés en pierre.

Un troll qui hantait Issefiord en Danemark fut changé en pierre à la vue de la tête du pape Lucius... (THORPE, t. II, p. 248). A la Nouvelle-Zélande une roche de la mer porte le nom de Wairaka, qui, d'après la légende, fut pétrifiée par les enchantements de son mari (LESSON, X, p. 379).

Suivant les géographes arabes du moyen âge, Dieu, irrité des déprédations de deux frères pirates qui habitaient une des îles de l'Afrique, les changea en deux rochers qui surgissaient au milieu des flots (D'AVEZAC, *Les Iles de l'Afrique*, p. 17).

D'autres rochers, dangereux auparavant, étaient rendus moins redoutables par les dieux. Telles étaient les roches Cyanées qui s'entrechoquaient sans cesse. Lorsqu'avec l'aide de Minerve les Argonautes les eurent dépassées, elles devinrent immobiles et restèrent pour toujours voisines l'une de l'autre (APOLLONIUS, *Argonautiques*, ch. II). Sur le littoral de l'Illyrie (BASSETT, p. 17) il y avait deux rochers semblables aux Cyanées.

Les grands rochers des Triagoz (Treoger) sont formés des squelettes des noyés.

Entre Saint-Gildas et Buqueles, il y a un rocher qui, sans la vertu que lui a donnée saint Gildas, se couvrirait à mi-marée. Mais depuis que le saint

surpris par la mer s'y est sauvé, la marée ne le couvre plus. (Comm. de M. Le Calvez).

Les rochers en pleine mer, surtout ceux dont l'abord est dangereux, semblent ne pouvoir être fréquentés que par les poissons; telle n'était pas la croyance des gens de mer qui faisaient de beaucoup d'entre eux la demeure d'esprits de la mer, de dieux ou de génies presque toujours malfaisants : aussi ils ne passaient auprès qu'avec une sorte de crainte respectueuse, ou essayaient par des offrandes de les rendre favorables.

On trouve des traces très vivaces de cette croyance sur nos côtes mêmes.

La Dame Blanche habite le Tau de Pez d'Amont, la Dame Grise habite le Tau de Pez d'Aval, la Dame Rouge habite la Silleuse au nord du Banc-Marquis, et la Dame Noire habite le Grand Etacré, à l'ouest du Li-Houmet. La nuit, au clair de lune, ces dames sortent et quelquefois se rencontrent.

On a cru longtemps que saint Maclou habitait le gros rocher carré Ortach, qui est au large entre Aurigny et les Casquets, et beaucoup de vieux matelots d'autrefois affirmaient l'y avoir très souvent vu de loin, assis et lisant dans un livre. Aussi les marins de passage faisaient-ils force génuflexions devant le rocher Ortach jusqu'au jour où la fable s'est dissipée et a fait place à la vérité. On a découvert aujourd'hui que ce qui habite le rocher Ortach, ce n'est pas un saint, c'est le diable. Ce diable, un nommé Jochmus, avait eu la malice de se faire passer pendant plusieurs siècles pour saint Maclou (V. Hugo, *Les Travailleurs de la Mer*, liv. I, ch. II).

Un rocher de la côte cornique, appelé le Roc de la Mermaid, est hanté par une femme de mer lorsqu'il doit arriver un naufrage. A Nidden dans la

Prusse occidentale, une mermaid se tient sur un rocher, et appelle les gens, mais ils sont noyés avant d'arriver jusqu'à elle. Le Drowning-Stol, rocher de la côte de Norvège, est, dit-on, la demeure d'une reine de la Mer qui s'y assied, y peigne ses cheveux et porte chance aux pêcheurs (BASSETT, p. 184, 194, 159). Les marins grecs croient encore que les flots sont peuplés d'esprits funestes ou tutélaires, et ils s'imaginent souvent entrevoir pendant la nuit les Néréides (Νεραΐδαι) étalant leur verte chevelure à la surface des récifs sur lesquels elles cherchent à attirer les navigateurs (YEMENIZ, *La Grèce moderne*, p. 134).

Les Ignersoit sont des sorciers marins qui habitent au bord de la mer et dans des écueils. Ils emportent, dit-on, les Groënlandais, pour en faire leurs camarades (EGGEDE, p. 140).

Des objets, merveilleux dès leur origine, ne devaient pas être assujettis aux lois de la nature comme les choses vulgaires; aussi on racontait un peu partout bien des faits surprenants qui s'étaient passés autour d'eux. Les sorciers, surtout les Finnois, pouvaient charmer la vue de leurs ennemis et leur faire prendre pour de hautes montagnes les rochers au milieu desquels ils naviguaient (THORPE, *Appendix*, I, 215).

Des démons, moitié gnomes et moitié marins, les Bolbigéandet, habitent les rochers de la côte et ne se montrent que rarement aux mortels; encore n'est-ce que pour leur présager des infortunes (*Musée des Familles*, t. IV, p. 534).

D'autres fois c'étaient les rochers eux-mêmes qui, hantés par des génies malfaisants, semblaient guetter pour les perdre les bateaux qui avaient le malheur de se trouver dans leur dangereux voisinage.

Au ras de l'île de Bréhat, entre la Horille et les Roches Douvres, est le Rocher-Maudit. Tous les navires qui approchent de cet écueil sont perdus; on assure que le diable y a sa demeure et qu'il attire à lui tous ceux qui passent à une certaine distance. Des rochers dangereux au nord de la petite île Ar C'hastel (le Château), sur la côte de Tréguier, attirent aussi à eux les navires qui les rangent à quelque distance. Parmi les récifs des Triagoz, il en est un qui se cache souvent sous la mer, tout exprès pour perdre les navires.

De grandes pieuvres (souaed) attendent au passage les navires qui s'approchent des Triagoz, pour les entourer de leurs longs tentacules. Autrefois tout bateau ou navire qui s'aventurait trop près de ces écueils était fatalement perdu, s'il ne jetait à la mer un sabot ayant appartenu à l'équipage, une coquille de noix, ou une mèche de cheveux du plus jeune matelot, en disant :

Botez, cogeu, cogeu vihan,
Et da gavout an erouan;
Et da gavout ar pot ru;
Kesset dezan ma blew dû.

Sabot, coquille, petite coquille; — allez trouver le diable (le génie du mal); — allez trouver l'homme rouge; — portez-lui mes cheveux noirs (Comm. de M. Le Calvez).

Des oiseaux malfaisants ou fantastiques faisaient leur demeure sur des écueils redoutés. Le rocher de la Fauconnière auprès du cap Fréhel était jadis habité par de gros oiseaux appelés corbins qui ravageaient la côte, tiraient les yeux des moutons et enlevaient toute la volaille.

Les habitants de la baie d'Audierne disent que l'on

voit toujours sur un rocher éloigné du rivage, sous la forme de deux corbeaux, les âmes du roi Gralon et de Dahut sa fille; elles disparaissent à l'œil de ceux qui s'en approchent (O. PRADÈRE, *La Bretagne poétique*, p. 22). Brizeux, dans *Les Bretons*, a fait allusion à cette légende.

Dans la croyance des habitants des côtes, les goëlands qui volent autour des écueils sont les trépassés qui y ont fait naufrage, et dont les cadavres roulent dans les profondeurs de l'Océan (MOREAU DE JONNÈS, *Souvenirs de guerre*, II, 87).

En Océanie des dieux, jaloux d'être respectés, avaient leur palais sur des rochers : Sur le bord méridional de l'entrée du havre Gambier, il y a deux rochers qui sont regardés comme sacrés, étant la résidence du dieu du vent et des vagues. Les matelots du *Cossak* n'eurent point de respect pour ces rochers; mais ils les frappèrent avec des marteaux. Les naturels les prévinrent que s'ils continuaient, leur dieu serait irrité; mais ils ne tinrent aucun compte de cet avertissement. Quand le *Cossak* en sortant passa sur la barre, le dieu des rochers se glissa sous le fond du navire : dans sa colère, il se mit à danser et fit bondir le navire comme une balle. Le maître laissa tomber les ancres, mais le dieu furieux coupa les ancres elles-mêmes au fond de la mer et secoua le navire jusqu'à ce qu'il fût brisé en pièces. Lorsque Marsden visita les bords de la rivière Gambier, les naturels le prièrent de ne point toucher ces deux rochers, demeure du dieu du vent et des vagues, de peur qu'il ne mourût (D'URVILLE, *Voyage de l'Astrolabe*, t. III, p. 477 et 476).

D'après Martens cité par Rienzi (*Océanie*, t. I, p. 215), dans les coraux sur lesquels reposent les îles basses des Carolines demeure un esprit malfaisant

qui vient parfois dans l'île et rend comme furieux ceux dont il s'empare.

Un moine d'Oxone avait fait accroire que sous le pôle il y avait un gros rocher de 30 lieues de tour, qui attirait avec violence par quatre Euripes les vaisseaux qui s'en approchaient (Le P. Fournier, liv. XI, ch. II).

Au commencement du XVI^e^ siècle, le baron Von Herbestein voyageait sur la Baltique. Après avoir passé le Saint-Nez (Holy Nose), on arriva à une certaine montagne de rochers autour de laquelle ils étaient obligés de naviguer. Ils y furent retenus plusieurs jours par des vents contraires, et un marin leur dit : « Le rocher que vous voyez est appelé Semes, et si vous ne l'apaisez par un présent, nous ne pourrons facilement passer outre. » Le capitaine le gronda de sa vaine superstition ; lorsqu'ils eurent été retenus là trois ou quatre jours par la tempête, le vent cessa et ils levèrent l'ancre. Lorsqu'il s'éleva un vent favorable pour quitter ce lieu, le matelot dit : « Vous vous êtes moqués quand j'ai parlé d'apaiser le rocher Semes, et vous avez traité cela de vaine superstition ; mais si pendant la nuit je n'avais secrètement imploré le rocher et rendu Semes favorable, vous n'auriez pas obtenu un passage facile. » On lui demanda quelle offrande il avait faite, et il dit qu'il avait répandu sur le rocher avancé que nous avions vu de la farine d'avoine mélangée avec du beurre (W. Jones, p. 61).

On retrouve des pratiques semblables chez des tribus sauvages, surtout en Amérique et en Afrique : en voici deux exemples auxquels on pourrait en joindre un grand nombre d'autres :

« Sur le chemin des Hurons à Kébec, il y a des rochers qu'ils respectent particulièrement, et aux-

quels ils ne manquent jamais, quand ils descendent pour la traite, d'offrir du petun; ils tiennent que dans le creux de ce rocher il y a un démon qui est capable de faire réussir leur voyage; c'est pourquoi ils s'y arrestent en passant et luy offrent du petun qu'ils y mettent simplement dans une des fentes, en luy adressant cette prière : « Démon qui habites en ce « lieu, voilà du petun que je te présente; assiste-nous, « garde-nous du naufrage et fais qu'après avoir fait « une bonne traite, nous retournions sains et saufs à « notre village » (*Relations des jésuites*, 1636, ch. III).

On trouve sur le fleuve Mafa dans l'Afrique occidentale un rocher dangereux près duquel on ne manque jamais d'offrir en passant un tribut à l'esprit des eaux, tribut consistant en une poignée de riz ou un verre de rhum (Tylor, *Civilisation primitive*, t. II, p. 271).

La vue de quelques roches, qui paraissent en petit nombre, semble être pour les marins un présage de navigation favorable. Le rocher de la mer polaire dans lequel les pêcheurs de morue découvrent une femme et son enfant leur était longtemps apparu comme la *Sorcière d'or*. Rarement elle se laisse voir, mais quand elle daigne montrer son visage, les matelots la saluent avec des chants de joie, car ils savent que leur voyage sera béni, qu'une abondante récolte de peaux et de poissons les attend (Dixon, *La Russie libre*).

Des légendes, assez rares il est vrai, donnent à des rochers une sorte de rôle de sauveurs. Non loin de Rovigo, se trouve le rocher de forme bilobée de Saint-Jean, sur la dépression centrale duquel le navire naufragé d'un pieux capitaine fut miraculeusement porté dans une eau tranquille; de là la chapelle dédiée à l'Évangéliste (*Journal of Anthropological Institute*, X, 353).

Les gens de mer racontent qu'un pêcheur génois, surpris par la tempête et ne pouvant maîtriser son bateau que les vagues poussaient à la côte, avait abandonné à son fils la barre du gouvernail. Celui-ci, obéissant à une inspiration soudaine, met résolument le cap sur le défilé de Port-Miou, et, malgré les imprécations de son père, se dirige vers le rocher qui se dresse à l'entrée. Affolé par cette manœuvre insensée, le père se précipite sur son fils et le frappe mortellement. Au même instant la barque double l'écueil, le rocher s'entr'ouvre et le navire s'engage dans une cluse étroite et jusqu'alors invisible (LENTHÉRIC, *La Provence maritime*, p. 67).

Dans la chaussée naturelle de Beg ar Gador (pointe de la Chaise) dans l'anse de Morgate, une brèche s'ouvrit tout à coup, d'après la tradition, pour donner passage à une embarcation de pêcheurs qui, dans leur détresse, venaient d'invoquer sainte Marine (JOANNE, *Bretagne*).

Sur les balises, il existe un dicton anglais assez égoïste : *Let another shipwreck be your sea-mark*. Que le naufrage d'autrui vous serve de balise (BOHN).

D'après les jugements d'Oléron, les « malicieux » pilotes qui avaient fait échouer un navire sur la côte devaient être branchés, c'est-à-dire pendus, à la plus haute falaise des côtes pour servir de balise aux navigateurs et d'exemple aux autres scélérats. Supplice d'ailleurs employé par l'antiquité, car Nicétas, en ses *Annales*, dit que l'empereur de Grèce Andronicus ordonna de semblables peines contre les spoliateurs de navires, et le chancelier Bacon, dans son *Histoire de Henri VII*, parle aussi « des corps de pirates ou ignorants lamaneurs attachés à des balises ou amers,

de sorte que le mort serve au vivant » (E. SUE, *Jean Bart*, p. 161).

§ 2. — LES CHAUSSÉES.

Parfois la côte a sous la mer une sorte de prolongement recouvert par l'eau, c'est généralement le reste d'une partie du continent englouti par les eaux ; en France, on appelle ces sortes de hauts-fonds des chaussées ; en d'autres pays, particulièrement dans le Nord, on les désigne sous le nom de ponts. Les habitants de la Norwège septentrionale donnent le nom de *havbroen* ou ponts de mer à des amas sous-marins, à l'embouchure des fjoörds (RECLUS, V, 80).

Des légendes, qu'on retrouve en des parties du monde très éloignées les unes des autres, racontent l'origine surnaturelle de ces chaussées.

D'après un récit populaire aux environs de Saint-Malo, Saint-Jacut était autrefois une île ; la chaussée de sable qui la réunit à la terre ferme est due au saint dont la commune porte le nom. Un jour qu'il se trouvait dans l'île, et qu'il était poursuivi, il posa la main sur la mer en souhaitant que l'île devînt presqu'île : aussitôt une langue de terrain sortit du fond de la mer.

En Norvège, près de Spirillen, à marée basse on voit une sorte de pont de pierre d'environ un mille de longueur. Il doit son origine à un Jutul qui demeurait dans l'Elsrudkolle. Ce géant courtisait une jeune fille qui demeurait dans l'Engerkolle, de l'autre côté de l'eau. Pour aller voir sa maîtresse sans se mouiller, il résolut de construire un pont ; mais le soleil se leva avant qu'il eût terminé son ouvrage et le pont fut mis en pièces (THORPE, t. II, p. 56, d'ap. Faye).

Pour passer à l'île Lankai (Ceylan) Rama conçut le projet de construire une digue sur le bras de mer. Le singe Anouma, chargé de cette grande entreprise, se mit à déraciner les montagnes et les rochers : il portait à chaque fois autant de pierres qu'il avait de poils sur le corps, et, les amoncelant les unes sur les autres, il eut bientôt achevé la besogne et joint l'île Lankai au continent (DUBOIS, 3e partie, ch. V).

Sur les flèches de sable qui, sauf la différence des matériaux, ressemblent aux chaussées de rochers, je ne connais qu'une légende. Le Sillon ou Crau (bret. *craou*, long amas de rochers et de sable) du Talbert est une longue flèche de sable qui, partant du rivage de Pleubian (Côtes-du-Nord), s'avance dans la mer et a plus d'un kilomètre de longueur. C'est un endroit redouté des marins. Il est, disent-ils, formé en entier des os des matelots naufragés, et c'est pour cela qu'il est blanc; sa pointe est un aimant qui attire les navires et les bateaux qui passent dans les parages des Héaux. Les gens du pays craignent de s'aventurer dans son dangereux voisinage, et ils disent :

Arok tremeun Kraou Alberz,
Gret ho kiniad goude kovez

Avant de passer le sillon du Talbert, — Faites vos adieux après vous être confessé. Lorsque les marins passent devant, ils disent aussi une prière qui ressemble à celle usitée au passage du Raz (Comm. de M. Le Calvez).

§ 3. — LES BANCS DE SABLE.

Les bancs de sable que la mer recouvre avec des profondeurs variables, mais généralement peu consi-

dérables, sont aussi redoutés des marins que les écueils eux-mêmes. Quelques-uns portent des noms qui font allusion aux dangers que courent les navires qui s'en approchent.

Les matelots anglais et américains ont donné le nom de *Frying pans*, Poêles à frire, à des bancs de sable situés à quelques mètres seulement au-dessous du niveau de la mer, et sur lesquels la vague écume incessamment. Ce sont les plus dangereux (Reclus, *La terre*, t. II, p. 219). Un banc des îles Feroe s'appelle Boned-Bed, lit d'ossements, à cause des amas de débris qui se trouvent dessus (Reclus, t. IV, p. 896). Il est possible que cet endroit ait une légende analogue à celle du sillon du Talbert, rapportée ci-dessus.

Les bancs de sable qui bordent la côte des Pays-Bas étaient fort redoutés des marins espagnols. Les dangers que présentaient ces parages et l'habileté qu'il fallait pour s'en préserver avaient fait dire proverbialement, pour résumer l'éloge d'une personne recommandable, qu'elle pouvait passer par les bancs de Flandre (*Don Quichotte*, trad. Viardot, t. II, p. 142, note).

De même dans l'antiquité les dangereux parages des Syrtes servaient de terme de comparaison proverbiale : « La foi d'une femme irritée est plus mobile que les Syrtes, changeant de place au souffle capricieux des vents » (Properce, II, 9).

Plusieurs bancs sont célèbres par la quantité de poisson qu'on y trouve, tels sont dans la mer du Nord le *Fishers bank*, banc des Pêcheurs, le *Doggers bank*, ou banc des Dogres, qui porte ce nom à cause de sa morue recherchée que pêchent des Dogres, et ne veut pas dire, comme on le croit souvent, Banc des Chiens. Le banc par excellence est celui de

Terre-Neuve où se rendent chaque année des milliers de navires. Dans le langage argotique, on a appelé, par une assimilation assez malhonnête, Banc de Terre-Neuve, la partie des boulevards entre la Madeleine et la Porte Saint-Denis, par allusion aux *morues* qu'on y rencontre (L. LARCHER).

On retrouve, appliquées aux bancs de sable, des traditions analogues à celles qui s'attachent aux rochers. D'après une tradition hollandaise, une dame de Stavoren ordonna à un de ses capitaines de lui apporter ce qu'il trouverait de plus précieux. Il arriva au port avec une cargaison de blé; mais la dame la fit jeter à la mer. A la place où la cargaison tomba, il s'éleva un énorme banc de sable, appelé le *Sable de la Dame* (Frauensand), et ce banc s'éleva devant le port qu'il ferma et rendit impraticable (GRIMM, *Veillées allemandes*, I, 384, 195).

Dans la Cornouaille anglaise (*Revue britannique*, 1868, t. V, p. 69), Fregeagle, le meurtrier de son maître, lorsque le diable le poursuit, fuit en toute hâte et laisse tomber sa charge. Ce fut de cette manière que se forma le banc qui sépare la mer du Loch Pool.

Dans les parages des Triagoz et des Héaux surgissent sur la route des navigateurs des bancs de sable et des écueils. Pour les éviter il faut jeter du lest. Sable, pierre ou marchandise, lorsqu'ils sont sacrifiés à temps, apaisent ces bancs qui disparaissent, ayant eu une proie. Tout le monde raconte au Port-Blanc, qu'en 1868, un navire long-courrier, chargé d'huile de palme, se perdit sur un de ces bancs parce que l'équipage ne voulut pas jeter à la mer un baril pour apaiser le banc. Dans le pays de Tréguier, on croit que dans certains endroits des bancs de sable et de coquillages surgissent tout à

coup. Ils se forment en rond, s'élèvent hors de l'eau, et gardent les navires au milieu de cette espèce d'entonnoir (Comm. de M. Le Calvez).

Le banc de l'Etandré près du cap Fréhel est appelé le banc Maudit. Les marins disent qu'il a été maudit par le bon Dieu, et que depuis ce temps le diable y réside et cherche à faire périr les navires qui s'en approchent. Le banc maudit de Chélin, à la pointe de Saint-Cast, est, pour les mêmes motifs, réputé dangereux pour les navires.

A Tenby, comté de Pembroke, existe la tradition d'un banc ou rocher extraordinaire appelé Will's Mark, où jadis on prenait de grandes quantités de morue. Mais ce banc disparut, et l'on assure que ce fut en punition de quelque crime commis autrefois par les habitants de Tenby. En 1858, un rapport constata que le banc submergé avait été retrouvé, probablement parce que les gens de Tenby avaient, peut-être inconsciemment, fait quelque bon acte d'expiation (W. Jones, p. 113).

§ 4. — LES GLACES FLOTTANTES.

Elles sont redoutées à très juste titre, par les marins; toutefois, comme elles se trouvent dans des pays très faiblement peuplés, et dans des parages peu fréquentés, il semble qu'elles ne soient pas l'objet de croyances aussi nombreuses que les autres écueils.

Les marins anglais appellent *Ice cakes*, gâteaux de glace, des glaçons qui forment des rondelles d'un faible diamètre, légèrement relevés sur leurs bords (Reclus, *La Terre*, II, 47).

Les chasseurs ostiaks désignent sous le nom de Glaces d'Adam, Adamovchtchina, les torosses ou

monticules de glaces qui viennent s'échouer sur le rivage. Ils s'imaginent qu'elles sont contemporaines de l'origine du monde, et prétendent que l'attaque du feu lui-même est impuissante contre elles.

Les marins disent que la glace pourrit, quand sa fonte est aidée par les diatomées qui s'y attachent. Les habitants du Groenland s'imaginent que la masse entière des glaçons s'est engloutie au milieu de l'Océan. Et même dans la Baltique, les marins danois affirment qu'au printemps les glaces s'abîment sous les eaux (RECLUS, *La Terre*, t. II, p. 49, 50).

Dans la légende islandaise (BASSETT, p. 159), les esprits des eaux font dans la glace des trous qu'on appelle trous des elfes.

Les navigateurs danois connaissent sous le nom d'Ijsblink, en allemand Eisblink, une sorte de mirage qui fait croire à des baies s'ouvrant au milieu des plaines de glace (RECLUS, t. II, 48).

Les glaces flottantes, de même que la plupart des objets merveilleux ou de grande taille, étaient habitées par les dieux.

Certaines tribus indiennes croyaient que Michabo avait, ainsi que plusieurs grands esprits, bâti sa cabane tout au loin au fond du nord, sur quelque montagne de glace de l'océan Arctique. Une montagne de glace de la mer Arctique était la demeure de l'esprit gardien des Algonquins (BRINTON, p. 177 et 95).

Des pêcheurs ayant donné à saint Theobold pour rafraîchir son pied goutteux un morceau de glace pris dans la mer, il entendit une voix qui en sortait et il réussit, en disant trente messes, à le sauver et à le délivrer (BASSETT, p. 160).

CHAPITRE IX

LES ILES.

La France n'a pas, comme la Norvège, le nord de l'Angleterre et la Dalmatie, pour ne parler que des pays européens, une ceinture d'îles innombrables le long de ses côtes. Ce n'est guère que sur le littoral de la Bretagne, surtout au sud, qu'on en trouve un assez grand nombre. On prétend même que dans le golfe du Morbihan il y en a autant que de jours dans l'année.

Peu des îles françaises portent des noms qui éveillent des idées animales ou anthropomorphes. Il n'en est pas de même dans les pays où les archipels sont nombreux et où il y a tant d'îles et d'îlots, qu'on n'en sait pour ainsi dire pas au juste le compte. Les Norvégiens comparent les îles extérieures à des animaux marins : les rochers qui se voient à l'extrémité de mainte grande île sont appelés par eux des Kalve, ou des petits, comme les baleineaux, qui suivent toujours leurs mères (Reclus, V, p. 69). Aux Açores, les marins portugais ont donné le nom de Formigos ou de Fourmis à un amas de petits îlots (d'Avezac, *Iles de l'Afrique*, p. 81).

En Bretagne on nomme Iliens et Iliennes, les insulaires, surtout ceux de l'île de Batz. Le dicton sui-

vant est populaire sur toute la côte et désigne par des mots expressifs les qualités ou les défauts des îles :

Qui voit Belle-Ile
Voit son île ;
Qui voit Groye (Groix)
Voit sa joie ;
Qui voit Ouessant
Voit son sang.

§ 1. — L'ORIGINE DES ILES.

Les îles, à cause de la mer qui s'agite autour d'elles et semble, en les isolant, les envelopper d'une sorte de mystère, ont de tout temps été le sujet de nombreuses légendes qui leur attribuaient des origines surnaturelles. Les habitants d'Hawaï prétendaient que dans les temps les plus reculés, à l'époque où l'Océan couvrait tout l'espace, un oiseau énorme pondit un œuf qui, sans doute fécondé par le soleil, produisit l'île d'Hawaï (RIENZI, *Océanie*, t. II, p. 58). Cette légende de l'œuf est commune à un grand nombre de peuples, qui lui attribuent la naissance de toute la partie de l'univers qu'ils connaissent.

Ailleurs les îles émanent directement de la divinité. Dans la cosmogonie japonaise (METCHNIKOFF, p. 266) beaucoup d'îles sont nées de l'union d'Isanaghi et d'Isanami. D'après la mythologie tahitienne (JACOBI, *Dict. myth.*), le dieu Etoua-Rahaï précipita dans la mer sa femme O-Té-Tapad. Celle-ci, qui n'est autre que la roche primordiale, se brisa en éclats et forma les récifs, les écueils et les îles dont l'Océan est parsemé. Ici se présente l'idée assez rationnelle qu'elles sont des démembrements de la terre, considérée comme un être divin.

Dans certaines des légendes polynésiennes, les îles

sont tombées du ciel par la volonté des dieux : jadis il y avait cinq lunes à visages humains au-dessus de l'Océan : elles jetaient des maléfices sur ceux qui les regardaient et ils étaient pris de folies étranges. Taaroa les conjura et les fit tomber dans l'Océan, où elles formèrent cinq îles (*Le mariage de Loti*, p. 136).

On raconte, à Tahiti, qu'autrefois brillait au ciel une lune plus belle que la lune actuelle : les dieux s'amusèrent à la casser et les morceaux en tombant dans la mer y devinrent l'archipel Pomotou (Comm. de M. Ch. Hercouët).

On trouve une conception analogue dans un hymne où Callimaque, louant Neptune, rapporte quelques-uns des gestes que lui attribuait sans doute la tradition : « Dirai-je comment un dieu terrible, d'un coup du trident que lui avaient fabriqué les Telchines, sapa les montagnes, les arracha de leurs fondements, et, les faisant rouler dans la mer, en forma les premières îles? Dirai-je qu'il les fixa toutes dans l'abîme par de profondes racines, pour leur faire oublier le continent? » (*Hymnes*, V.)

D'après des traditions, communes à l'antiquité classique et à des pays dont les anciens n'avaient aucune notion, les dieux avaient parfois suscité des îles pour venir au secours de divinités persécutées ou de héros en danger.

On raconte que l'île de Délos sortit des flots où elle était submergée pour donner asile à Latone, ou que, jusque-là flottante, elle devint stable au moyen de quatre colonnes qui s'élevèrent du fond de la mer pour la soutenir (JACOBI, *Dict. myth.*). Au Japon les dieux jetèrent l'île d'Ava pour arrêter Hirougo emporté par le courant dans une nacelle de bambou (METCHNIKOFF, p. 265). D'après la légende malaise, à l'origine, il n'y

avait que le ciel et l'eau et un milan volant entre les deux; le ciel jeta une île dans la mer pour que le milan pût s'y reposer (MARSDEN, *Sumatra*, t. II, p. 216).

D'autres îles témoignaient de la puissance des dieux ou des demi-dieux qui s'en étaient d'abord servis en guise de projectiles. Dans la lutte contre les géants, on voit Minerve écrasant Encelade sous le poids de la Sicile, Neptune jetant à la tête de Polybotès qui s'enfuyait à travers la mer Egée un morceau de l'île de Cos, qui forma l'île de Nisyre (JACOBI, d'après Apollodore). Une tradition, qui paraît encore vivace en Sicile, prétend que les îles Farglioni ont été jetées à l'endroit où elles sont par les Cyclopes qui voulaient atteindre le vaisseau d'Ulysse (*Tour du monde*, t. XIII, p. 386). En Haute-Bretagne, le peuple attribue l'origine de l'île Agot, et de quelques îlots, à des pierres dont Gargantua se servit pour tuer des bernaches (SÉBILLOT, *Gargantua*, ch. I).

Un cycle de traditions qui semble particulier à l'océan Pacifique, où il est des plus répandus, fait sortir les îles du sein de la mer où lès dieux vont les chercher avec des lances ou des instruments de pêche. D'après M. Maget (*Revue d'ethnographie*, I, 252), le dieu japonais Izanaqui, sondant avec son javelot la mer qui était au-dessous de lui et cherchant s'il n'y avait point au-dessous quelque monde submergé, créa l'île d'Onokoro. Le javelot souleva quelques gouttes d'eau salée qui, en se figeant, formèrent les colonnes du monde. Izanaqui créa ensuite Aivadsi, l'île d'écume terrestre, la contrée du Yamato, etc.

Grey (*Polynesian mythology*, p. 39-40) raconte que Maui étant sorti pour pêcher avec ses frères, ceux-ci jetèrent leurs filets et prirent beaucoup de poisson.

A son tour Maui voulut pêcher, et leur demanda de l'appât ; ils le lui refusèrent ; alors il amorça son hameçon avec son sang et le jeta à l'eau. L'hameçon coula jusqu'au fond de la mer et s'accrocha à la maison du vieux Tonganui. Il l'attira à lui, la mer bouillonnait tout autour, et Maui, au milieu des murmures de ses frères, chantait l'incantation qui fait que le poisson est tiré facilement de la mer. Quand il l'eut finie, on vit flotter, pendu à sa ligne, le poisson de Maui, une portion de la terre de Papa-tu-a-Nuku.

Les Néo-Zélandais racontaient encore une autre légende. Un jour le vieux Morm, étant à pêcher sur un rocher, sentit au bout de sa ligne quelque chose de résistant, et pourtant il prenait facilement les baleines. Comme il ne pouvait venir à bout de tirer sa ligne de l'eau, il prit un pigeon, attacha la ligne à ses jambes, la remplit de son souffle, et lui commanda de prendre son vol. Alors la Nouvelle-Zélande s'éleva au-dessus de l'eau sans la moindre difficulté (Jones, p. 96).

Aux îles Gambier existait une tradition assez analogue à celle rapportée par Grey. Un jour que Mawi était à pêcher dans la mer, il manqua d'appât pour mettre à sa ligne. Il en demanda à ses compagnons et n'éprouva que des refus. Il coupa alors une de ses oreilles et la plaça à l'extrémité de son hameçon. A peine eut-il jeté sa ligne à l'eau, qu'il sentit un poids énorme qui s'y accrochait. L'ayant retirée à lui, il fit sortir de l'Océan une grande quantité de terres, que tous ceux qui l'entouraient se mirent à se partager sans son agrément. Irrité de ce procédé, Mawi agita trois fois sa ligne, et chaque fois les terres que les autres s'étaient appropriées retombaient à la mer. Il ne resta enfin que les îles Gambier que le pêcheur garda pour lui (Cuzent, *Voyage aux îles Gambier*, p. 34).

Tangaloa pêchant à la ligne, son hameçon s'arrêta dans la fente d'un rocher; le dieu en le tirant fit sortir toutes les îles Tonga qui n'auraient formé qu'une seule grande île, si le fil de la ligne ne se fût cassé. Ils montrent dans ce rocher la fente où ils prétendent que l'hameçon de Tangaloa s'arrêta (MARINER, t. I, p. 292). Une légende similaire a été constatée à Hawaï par Fornander (LESSON, t. III, 150), aux Marquises (RADIGUET, 228-29).

D'après Lesson (*Les Polynésiens*, I, p. 399) il existe dans les îles de la Société une tradition suivant laquelle les îles de la Polynésie ont été produites lorsque Mawi traînait, de l'ouest à l'est, à travers l'Océan, une grande terre, dont elles ne sont que des morceaux détachés pendant la route et laissés au milieu des flots. Une légende des Indiens de la rivière Fraser attribuait l'origine des îles aux débris d'un panier merveilleux dérobé à un grand sorcier par son esclave (*Journal of Anthropological institute*, t. VII, p. 207).

Des légendes particulières racontent comment les îles volcaniques ou les îles madréporiques à lagon central ont été créées : l'île de Soufre, à la Nouvelle-Zélande, a été formée par le dieu pêcheur Morm qui, s'étant brûlé les doigts avec la première chose qu'il toucha sur la grande île, la jeta à la mer; il y avait dedans tant de soufre que l'île de ce nom en prit naissance (JONES, p. 96).

D'après les naturels des îles Wallis, le dieu supérieur, fatigué d'errer sur les mers dans sa pirogue, occupait un jour ses loisirs en tendant des filets dans les profondeurs de la mer. Après bien des efforts, il amena à la surface des eaux Uvéa et les quelques îles qui l'entourent; mais il ne put retirer du fond

des mers son filet qui, aujourd'hui encore, entoure Wallis, n'ayant pour unique passage que l'ouverture de cette seine gigantesque (REINAUD, *Archives de médecine navale*, t. XXVI, p. 184).

La tradition raconte que le génie Mawi tirait de la mer les îles hautes de la Société en les pêchant à la ligne, tandis qu'un autre génie, Tékuraï-te-Atua, se servait d'une trombe pour former les îles Pomotou. Cette trombe faisait tourbillonner les flots et remuait tellement le fond de l'Océan dans certains endroits que le sable s'y amoncela et forma ainsi des îles contenant des lacs intérieurs (CUZENT, p. 24).

Une légende, qu'on retrouve à la fois en Grèce, dans les pays scandinaves et en Océanie, faisait naître les îles de mottes de terre jetées à la mer par les héros ou par les demi-dieux : Jason (APOLLONIUS, ch. IV) ordonne à Euphemus de jeter à la mer la glèbe que Triton lui avait donnée sur la terre de Libye; dès qu'il a accompli cet ordre, elle se transforme en l'île Callisté.

L'Edda de Snorri rapporte que Gylfe, roi de Suède, accorda à une jeune étrangère autant de terre que quatre bœufs pourraient en labourer en un jour. Elle attela à la charrue quatre bœufs qu'elle avait enfantés avec un géant. Mais le soc s'enfonça si avant dans le sol qu'il en détacha une partie. Les bœufs la traînèrent avec eux dans la mer, et cette terre tombant dans les flots forma l'île de Seelande (X. MARMIER, *Voyage en Islande*).

On regarde les îles éloignées du groupe principal comme les sommets des montagnes des deux grandes îles Vanua et Viti Levu, que les dieux et les déesses se sont amusés à transporter jusque là, dans un moment de bonne humeur; ainsi l'île Ouo aurait été emportée de la sorte en une nuit par deux

déesses, qui, surprises par le jour, la laissèrent tomber où elle est aujourd'hui (LESSON, II, 288, d'après Pritchard).

Le peuple grec a plusieurs légendes relatives aux tremblements de terre et à la naissance des îles volcaniques. Pendant la grande éruption de 1650, on a vu des fantômes qui activaient le feu et jetaient des pierres (POLITIS, *Myth.*, p. 406).

Les marins du Nord racontaient sur la naissance de quelques îles des contes à moitié plaisants d'après lesquels elles auraient été produites par le passage du vaisseau géant. Selon la légende frisonne, l'énorme navire étant entré dans la Baltique, l'équipage s'aperçut bientôt que l'eau n'était pas assez profonde. Pour se remettre à flot, on jeta le lest, les cendres et les saletés du navire. L'île de Bornholm tire son origine du lest, et la petite île de Christiansö, qui en est voisine, a été formée des autres débris (THORPE, t. III, p. 29). Les îles des Lentilles sont nées de cette circonstance qu'un jour le cuisinier du navire légendaire *Refanu* enlevait en écumant les cosses de la soupe aux lentilles et, comme Refanu fut plusieurs fois forcé de jeter un peu de son lest par dessus bord, de là sont nés Euland et Gotland (LIEBRECHT, *Germania*, nouvelle série, 16e année, p. 110). Les pêcheurs de la Baltique croient que les îles qui sont très rapprochées l'une de l'autre ont été ainsi disposées par des enchanteurs, afin qu'il leur fût plus facile d'établir leurs stations (*Dict. des superst. populaires*. Coll. Migne).

§ 2. — LES ILES QUI CHANGENT DE PLACE.

D'après des légendes assez peu répandues, des îles avaient quitté leur place primitive pour en

occuper une nouvelle, parfois assez distante. C'étaient les dieux ou les sorciers qui, par leur puissance magique, les avaient entraînées au loin. Les traditions relatives aux îles qu'on fait voguer comme un navire à la remorque pour les *mouiller* à un endroit où elles ne sont pas gênantes n'existent, à ma connaissance du moins, que dans les pays voisins du pôle. Il semble dès lors qu'on peut en expliquer l'origine par des causes, naturelles au début, mais agrandies en passant de bouche en bouche, et finissant par devenir merveilleuses. Il est vraisemblable que toutes ces légendes se rattachent à d'énormes banquises, formant de véritables îles de glace, qu'un été plus chaud que les autres aura fondues en partie et, les détachant de l'endroit où elles semblaient fixées, entraînées en dérive loin du pays où elles se trouvaient d'abord.

Dans les temps jadis, l'île de Disco était située bien au midi, tout contre la côte du Groenland, et empêchait les habitants d'aller en pleine mer avec leurs kayaks. Aussi ils la détestaient merveilleusement. Deux grands sorciers, après s'être concertés, se sentirent de force à déloger cette île de malheur. Mais un troisième enchanteur s'opposait à leur dessein. Les deux angekoks, se lançant à la mer dans leurs kayaks, attachèrent l'île par un fin cheveu d'enfant, et l'auraient ainsi tirée après eux sans labeur aucun, si l'autre ne l'avait retenue au moyen d'une lanière de peau de phoque. La lutte fut longue; courbés sur leurs pagaies, les vieux sorciers ramaient avec acharnement, chantant leurs paroles magiques et tirant sur le cheveu; mais, avec la même obstination, leur ennemi s'accrochait à sa courroie, suant sang et eau pour résister à leurs efforts. Soudain, à sa grande surprise, la peau de phoque céda

et l'île flotta victorieusement vers le nord, jusqu'au moment où les deux sorciers lui ordonnèrent de s'arrêter. La seconde légende rapporte que Disco était autrefois en face de la rivière de Baal, et qu'un angekok, au moyen d'un lien magique, réussit à l'amener dans sa position actuelle (MARKHAM, *La mer glacée*, p. 29-30).

En Europe on raconte sous une forme plaisante des essais faits par des naïfs pour déplacer une île, de même que ceux qui veulent faire changer de place leur village ou leur clocher (cf. GAIDOZ et SÉBILLOT, *Blason populaire*, p. 144, 258. SÉBILLOT, *Gargantua*, p. 307). Les Jersiais voulurent autrefois amener Guernesey jusqu'à leur île pour l'agrandir; l'un d'eux attacha un câble à l'une des pointes et se mit à ramer de toutes ses forces (MÉTIVIER, *Dictionnaire franco-normand*, p. 275). J'ai rapporté plus haut une tradition similaire de Tahiti.

Les Kouriles racontent l'histoire suivante au sujet d'une île déserte voisine de leur rivage. Elle était autrefois au milieu du grand lac Kourile, qui est sur la pointe du Kamtchatka, mais comme elle dérobait la lumière aux montagnes voisines, elles lui firent la guerre et l'obligèrent de chercher un asile à l'écart dans la mer. Ce fut à regret qu'elle quitta le lac, et pour monument de sa tendresse elle y laissa son cœur. C'est un rocher qui est encore dans le lac Kourile et qu'on appelle Cœur de Rocher. Mais le lac, la payant de retour, courut après elle quand elle se leva de sa place, et il se fraya vers la mer un chemin qui est aujourd'hui le lit de la rivière Ozernaia (LAHARPE, IX, 367).

Les traditions relatives aux îles flottantes sont beaucoup plus répandues; quelques-unes sont dues à un effet de mirage qui semble montrer aux ma-

rins des îles qui s'évanouissent quand on veut en approcher, d'autres sont explicables par des erreurs de position, faciles à commettre aux époques où on ne connaissait pas aussi bien que maintenant les latitudes et les longitudes.

L'île de Délos fut longtemps flottante avant d'être fixée au milieu des Cyclades; Callimaque (Hymne V) décrit poétiquement ses voyages : « Souvent le nocher qui, du port de Trézène, faisait voile pour Ephyre, t'apercevait dans le golfe Saronique, et souvent il te cherchait vainement au retour : une course légère t'avait portée vers le détroit où mugissent les flots resserrés de l'Euripe; d'où quelquefois, dans le même jour, dédaignant la mer de Chalcis, tu avais nagé, soit jusqu'aux rochers de Sunium, soit jusqu'aux bords de Chio... Mais après que toi seule eus reçu Phébus à sa naissance, les nautonniers te donnèrent le nom de Délos, parce que tu cessas de disparaître à leurs yeux et que tu fixas des racines au milieu des flots égiens. »

Pline fait aussi mention (liv. II, 96) de quelques îles toujours flottantes dans le territoire de Cécube, des îles Calamines en Lydie, qui obéissent à l'impulsion, non seulement des vents, mais même des crocs; dans le Nymphæum de petites îles appelées Saliares, parce qu'elles se meuvent au bruit de la symphonie et des pieds qui battent la mesure. Quelques-unes étaient dans des lacs.

D'après une légende rapportée par Reclus, t. IV, p. 765, l'Irlande flottait sur les mers au moment du déluge.

Au moyen âge on croyait que l'île de Saint-Brandan se dérobait malicieusement à la vue des navigateurs, mais toutefois se laissait parfois entrevoir (D'AVEZAC, *Les îles de l'Afrique*, p. 21).

Cette tradition a subsisté jusqu'à nos jours; Dumont d'Urville (*Voyage autour du monde*, t. I, p. 27) fait mention de cette huitième Canarie; M. Guichot y Sierra (*Bibliotheca del folk-lore español*, I, p. 296) dit qu'elle se nomme Saint-Morondon, que personne n'a pu y aborder, parce qu'à mesure qu'on veut s'en approcher, elle s'éloigne; d'Avezac rapporte que cette île insaisissable ressemble singulièrement à Palma; la tradition aurait pour origine un mirage très explicable.

C'est une tradition répandue dans les mers du nord (FERDINAND DENIS, *Le monde enchanté*, p. 236), et sur les côtes de Norvège qu'on voit souvent des îles flottantes surgir au sein des vagues avec des arbres tout formés, aux rameaux desquels pendent des coquillages au lieu de feuilles, mais qui disparaissent au bout de quelques heures. Deber y fait allusion dans son livre intitulé *Feroa reserata;* Harpelius dans son *Mundus mirabilis;* Torfœus dans son *Histoire de la Norvège.*

Les gens du peuple et les matelots regardent ces îles comme les habitations sous-marines d'esprits malins qui ne les font ainsi surnager que pour railler les navigateurs, confondre leurs calculs et multiplier les embarras de leur voyage. Le géographe Ruræus avait placé sur sa carte une de ces îles merveilleuses qu'il appelait *Gummer's Ore* et qui apparaît parmi les récifs en vue de Stockholm. Le baron de Grippenheim raconte qu'il avait vainement cherché cette île, lorsqu'un jour, tournant la tête par hasard, il distingua comme trois pointes de terre qui s'étaient tout à coup élevées au-dessus de la surface des flots. « Voilà sans doute le Gummer's Ore? demanda-t-il au pilote qui gouvernait sa chaloupe. — Je ne sais, mais soyez certain, répondit

celui-ci, que ce que nous voyons pronostique une tempête ou une grande abondance de poisson. » Gummer's Ore n'est qu'un amas de récifs à fleur d'eau, où se tient volontiers le Krake, ou plutôt c'est le Krake lui-même.

D'autres traditions norvégiennes parlent d'îles flottantes et merveilleuses. Loin en mer, vis-à-vis de Trœnon, dans le détroit de Helgeland, est situé un petit banc qu'on appelle Sandflœsen; c'est une excellente pêcherie, mais difficile à trouver, parce qu'elle flotte d'un lieu à l'autre.

Ce banc n'a pas toujours été situé au fond de la mer; dans les anciens temps, c'était une île qui appartenait à un riche paysan du Helgeland; il y avait élevé une loge pour se mettre à l'abri l'été... Quelques personnes prétendent que ce banc s'élève parfois à la surface de l'eau comme une île charmante. Autrefois tout ne se passait pas régulièrement dans cet îlot désert. Les pêcheurs et les navigateurs affirmaient avoir entendu, en passant par là, des éclats de rire, de la musique, des danses, et toutes sortes de bruits et de remue-ménage comme lors de l'équipement d'un navire. C'est pourquoi ils s'éloignaient volontiers, le plus vite qu'ils pouvaient; mais il n'était personne qui prétendît avoir vu âme vivante à Sandflœsen (E. Beauvois, *Contes popul. de la Norvège;* ce conte est traduit d'Absjörnsen, t. I, 267-76).

Sur le littoral de la Manche, on parle aussi fréquemment d'îles flottantes. Dans la croyance des marins, ce sont des montagnes qui ont été détachées du fond de la mer par l'éruption d'un volcan. Plusieurs assurent en avoir vu de leurs propres yeux. Elles fuient toujours devant les navires et on ne peut y aborder. Elles sont conduites par le dé-

mon, et il commande aux âmes des noyés qui ont mérité l'enfer et sont condamnées à y rester jusqu'au jugement dernier. Dans quelques-unes on entend des cris de bêtes féroces, et les marins considèrent leur rencontre comme un augure des plus funestes (Comm. de M. J. Comault).

Les marins croient aussi qu'il y a des îles verdoyantes qui fuient devant eux quand ils sont tourmentés par la faim et la soif. Cette croyance est certainement fondée sur le phénomène du mirage ou sur l'hallucination, si fréquente aux naufragés, qui leur fait voir des navires arrivant à toutes voiles, alors que tout autour d'eux l'immense océan est absolument désert.

Les habitants des environs de Boston jouissaient de temps en temps, à des espaces incertains de plusieurs années, d'une apparition fort extraordinaire. Par un clair et serein jour d'automne il surgissait alors vers l'orient une île éclatante de verdure. L'île en question se présentait avec des formes et des couleurs si distinctes, que nul ne pouvait mettre en doute son existence. Voici même ce que l'on raconte à ce propos. Lorsque les Européens débarqués à Boston l'aperçurent pour la première fois, ils mirent leurs bateaux à la mer pour aller la reconnaître. Mais une tempête survint qui les engloutit au moment où ils faisaient force de voiles pour atteindre ce rivage qui sans cesse reculait devant eux. Depuis, aucun homme blanc ne parvint à s'approcher de cette terre enchantée. Quelquefois elle semblait fuir d'une vitesse égale à celle de la marche des investigateurs; impossible alors de toucher au but; d'autres fois elle restait stationnaire jusqu'à ce qu'ils en fussent assez près pour toucher le fond avec les crocs des chaloupes; mais

le soleil s'éteignait tout à coup et les laissait dans l'obscurité; dans tous les cas ils étaient certains d'éprouver quelque coup de vent. On appelle cette magique apparition l'Ile-qui-fuit. Un Indien resté seul de sa race la voit quelque temps avant de mourir, et il lance sa pirogue pour aller à l'île des esprits bienheureux, à ce qu'il disait. Il disparut au milieu d'une tempête comme jamais on n'en a vu, et depuis on n'a point revu l'île enchantée (*Musée des Familles*, VII, 150-3, d'après *New Montly Magazine*).

On ne pouvait aborder aux îles flottantes parce qu'elles s'évanouissaient devant les navigateurs; d'autres îles qui ne changeaient pas de place étaient d'un accès aussi difficile, défendues qu'elles étaient par des divinités jalouses, des génies, des dragons ou des bêtes féroces.

Philostrate (*Vie d'Apollonius*, III, 56) rapporte que l'île sacrée de Sélère sur la mer Erythrée est habitée par une néréide, divinité terrible, qui souvent enlève les navigateurs qui passent sur ces parages, et ne permet même pas qu'on attache un câble à son île.

Dans le *Mariage de Loti*, M. Pierre Viaud raconte, p. 135, que la reine Pomaré lui dit que les îles Pomotou furent les dernières peuplées des archipels polynésiens. Des génies de l'eau les garantissaient jadis et battaient si fort la mer de leurs grandes ailes d'albatros que personne n'en pouvait approcher.

Les marins trécorrois assurent, sans nommer les parages où elles se trouvent, qu'il y a des îles où veillent des dragons pour empêcher les hommes d'y débarquer. On les entend siffler au loin, et ce sont ces sifflements qui révèlent leur existence aux marins, qui se gardent bien d'y descendre, dans la

crainte d'être dévorés (Comm. de M. Le Calvez).

Pareille tradition est répandue parmi les navigateurs des mers du sud : l'île aux Serpents, qui fait partie de la Nouvelle-Calédonie, passe pour être gardée par des serpents de mer. On raconte à bord des légendes de marins qui ont essayé d'y pénétrer, et qui ont été avalés par les serpents qui l'habitent (THIERALIN, *Journal d'un baleinier*, t. Ier).

Autrefois on donna le nom de terre de Beurre à une prétendue île de l'Océan Atlantique, que l'on apercevait de temps à autre, mais qui disparaissait aussitôt; elle fondait, disait-on, comme une masse de beurre (*Magasin pittoresque*, 1859, p. 323).

§ 3. — LES HABITANTS DES ILES.

Lorsqu'elles étaient éloignées de la route des navigateurs, difficiles à aborder, ou qu'elles présentaient quelque particularité de nature à frapper l'imagination, les îles ne passaient point pour être la demeure de personnes ordinaires; leurs habitants n'étaient rien moins que des géants ou des femmes, amazones, fées ou demi-déesses.

Un Tahitien parla à Cook (*Voy. à l'Hémisphère austral*, I, 450) d'une île habitée par des géants monstrueux aussi hauts que le grand mât et aussi gros par la ceinture que la tête du cabestan. Ils sont bons, mais quand ils se fâchent contre quelqu'un, ils le prennent et le jettent à la mer comme si c'était une petite pierre; et ils pourraient prendre sur leur dos le vaisseau des Anglais.

Dès l'antiquité, les poètes font mention, peut-être d'après les récits des navigateurs, d'îles où l'on ne trouve que des femmes, accueillant les voyageurs de leur mieux, et leur faisant oublier dans les délices

d'une Capoue maritime les dangers de la mer et le but de leur voyage. Si l'on se reporte aux premières excursions des Européens dans les îles du Pacifique, on comprendra que les navigateurs, témoins de la facilité de mœurs des femmes qui séjournaient à bord des navires et comblaient les matelots de leurs caresses, sans que les hommes parussent en être jaloux ou se mêler en quoi que ce soit de ce commerce, aient pu, dans leurs récits, transformer en îles exclusivement peuplées de femmes celles où ils trouvaient cet accueil d'autant plus apprécié qu'il succédait à une longue privation. De là à supprimer complètement dans le récit des hommes qui n'étaient point gênants, ou à diviniser les insulaires hospitalières, il n'y a qu'un pas, facile à franchir, si l'on se reporte aux descriptions enthousiastes de Tahiti et d'autres îles à mœurs faciles faites par les voyageurs du siècle dernier.

D'après Apollonius (*Argonautiques*, ch. I) les compagnons de Jason furent retenus plusieurs jours à Lemnos, où habitaient des femmes qui s'étaient débarrassées de leurs maris en les tuant. Le héros danois Olger Danske fut retenu par une fée dans une île enchantée, comme Ulysse le fut par Calypso, comme les poètes ont souvent représenté leurs héros (Dargaud, *Voyage en Danemark*, p. 331). Les géographes arabes (Thurnberg, t. III, p. 164, note) appelaient Iles des Filles immortelles certaines îles de l'Océan occidental, ce qui suppose une légende analogue à celles des Argonautes et à ses parallèles. L'île des femmes, Gezirêt-el-Nessâ, n'est habitée que par des femmes; on n'y trouve non seulement aucun homme, mais encore aucun animal mâle. Les habitantes de ces deux îles, de même que les animaux femelles qui s'y rencontrent, sont rendues fécondes, dans une des deux

îles du groupe, par un vent qui souffle un certain jour de l'année, dans l'autre en mangeant le fruit de certains arbres (*Contes du Cheik el Modhy*, t. III, p. 192).

A Fidji, on croit à l'existence, au nord-ouest de l'archipel, d'une île peuplée de femmes immortelles : elles ont les passions des femmes ordinaires, ainsi que le constate le récit fait par un canot qui y aborda, et dont les marins s'y trouvèrent trop bien traités (MARINER, t. II, p. 191).

A côté des îles peuplées de créatures gracieuses, il y en avait d'autres où vivaient des puissances terribles ou diaboliques : D'après la tradition norvégienne, les îles Tarven servaient autrefois de retraite aux Trolls; aucune n'était habitée. Maintenant il y en a une qui est peuplée; les autres sont désertes, et servent seulement aux bestiaux, par suite de la croyance superstitieuse que personne ne peut y demeurer à cause des Trolls et d'autres êtres diaboliques (THORPE, t. II, 8). Une île de la mer de Sanf, où résonnaient sans cesse des instruments agréables, passait pour la demeure de Dedjdjal (l'Antéchrist, MAÇOUDI, ch. XVI). Maury (*De la magie*, p. 281) raconte qu'aux Carolines, un esprit nommé Harmo régnait sur les îles, et devenait démon possédant.

A Bruck et au Château, qui sont des îlots dépendant du Port-Blanc, on voit passer entre les rochers des fantômes armés, et l'on entend gémir les trépassés. Une femme qui était restée la nuit sur le Château pour y brûler du varech sec s'était accroupie près de l'un de ses feux. Vers minuit, on l'entendit de la côte pousser des cris épouvantables, et l'on voyait des ombres blanches parmi les feux. Elle voulut regagner le rivage qui était peu éloigné; mais la mer était pleine et elle se

noya. On racontait aussi qu'au Château gémissaient les âmes des noyés (Comm. de M. Le Calvez). D'après la tradition scandinave, l'île d'Hornum est hantée par les fantômes des gens assassinés, des voleurs, des meurtriers et des marins naufragés. Les spectres des marins japonais tués dans une bataille navale peuplent une des îles du Japon (BASSETT, p. 292-296).

Les traditions arabes faisaient aussi mention d'îles étranges par leurs habitants ou des circonstances extraordinaires. Les forêts qui couvrent la surface de l'île de Wak ne sont composées que d'arbres singuliers, dont les branches, au milieu de leur feuillage, ne portent, au lieu de fruits, que des corps tronqués de femmes sans bras et sans jambes, suspendus par leur chevelure à l'arbre auquel ils sont attachés.

Dans l'île d'êl-Ramany, les hommes sont de la plus petite taille et leur hauteur égale à peine une coudée et demie. Ceux de l'île Gezyrét-êl-Quossâr n'atteignent jamais deux empans de hauteur.

L'île êl-Mozzasemeh est couverte de ténèbres tellement épaisses qu'on n'y aperçoit ni le soleil, ni la lune, ni les étoiles (*Contes du Cheik El Modhy*, t. III, p. 193-195).

Dans son livre *De Bello Gothico*, IV, 20, Procope racontait que les âmes des morts étaient transportées par des bateaux dans l'île de Brittia. Cette tradition existe encore en Bretagne. Dans le pays de Tréguier, on croit qu'il y a des barques qui portent les âmes des morts, et surtout celles des noyés à des îles qu'on ne connaît pas, que personne n'a jamais vues. Elles n'en existent pas moins, et elles se montreront à la fin du monde. Les soirs d'été, quand le vent se tait et que la mer est calme, on entend gémir les rames de

ces barques, et l'on voit des ombres blanches voltiger autour des bateaux noirs. Si quelqu'un tente de suivre en mer les barques qui portent les âmes des morts, il est obligé de les suivre jusqu'à la fin des siècles (Comm. de M. Le Calvez).

Cette superstition était jadis très accréditée, et plus d'une fois des pêcheurs en ont profité pour débarquer leurs marchandises. Je traiterai, dans une autre partie de cet ouvrage, des barques des morts, sujets de nombreuses légendes.

A Terre-Neuve se trouve une île qui porte le nom de l'île aux Morts. C'est là que viennent se réfugier les âmes de tous les noyés. On n'ose s'en approcher, de peur d'y être retenu par les âmes (Comm. de M. J. Comault).

Ces traditions sont répandues en dehors des pays civilisés : aux Nouvelles-Hébrides, les âmes des morts vont à une petite île près d'Ulava. Les gens qui y abordent les voient sur le rivage, mais quand on s'en approche de près, ils disparaissent (CODRINGTON, *Journal of Anthropological Institute*, t. X, p. 299). En Araucanie, on croyait que les âmes de ceux qui mouraient allaient se réunir d'abord à la Mocha, petite île voisine, pour entreprendre le grand voyage à travers l'Océan (A. LESSON, *Les Polynésiens*).

On a vu dans les légendes précédentes que des îles devenaient le lieu où les morts étaient transportés, ou bien celui qui formait leur première étape avant leur grand voyage à travers l'Océan.

C'est dans d'autres îles que nombre de peuples ont placé leur Elysée; les traditions antiques, en Europe et dans l'Inde, sont d'accord sur ce point avec celles des Celtes au moyen âge et des Polynésiens à l'époque actuelle. Hésiode (*Les travaux et les jours*) rapporte

qu'après la mort des héros au siège de Troie, « le puissant fils de Saturne leur donnant une nourriture et une demeure différentes de celles des autres hommes, les plaça aux confins de la terre. Ces héros fortunés habitent les îles des bienheureux par delà l'Océan aux gouffres profonds, et trois fois par an la terre féconde leur prodigue des fruits brillants et doux comme le miel ». Cette tradition se rapproche singulièrement de celle des héros qui, d'après Macpherson, cité par Tylor, t. II, 84, font après leur mort un voyage à Flatt-Innis, l'île toujours verte, où demeurent les trépassés, et qui, malgré les orages de l'Océan occidental, reste toujours calme et joyeuse.

Pindare (Olympiques, II) parlait en ces termes des îles merveilleuses : « Ceux dont les âmes ont habité trois fois la terre et trois fois les enfers, pures de toute injustice, sont conduits à la ville de Saturne par la route que Jupiter a tracée. Cette ville est située au milieu de l'Océan, dans une île que les zéphirs rafraîchissent de leur douce haleine et qu'embellissent mille fleurs d'or. » Ce fut à ces traditions que Platon emprunta son allégorie de l'Atlantide.

Helvoetsfuis, à l'embouchure de la Meuse, était une île des esprits (Bassett, p. 235). On retrouve dans la mythologie indienne, dès l'époque la plus reculée, la légende d'une île blanche, d'une terre du soleil, située à l'occident et servant de demeure aux bienheureux. Cette croyance conservée chez toutes les nations de même famille que les Indous dut exercer une grande influence sur leurs premières migrations. De la Caspienne à l'Atlantique, ces nations voyaient toujours poindre à l'horizon des îles blanches, séjour des dieux où régnait un éternel printemps (Zurcher et Margollé, *La Navigation*, p. 217).

Les Russes (BASSETT, p. 335) croient à une île paradis, Boyard, située à l'orient; pour les Japonais, l'île Onogorojima était aussi un paradis.

Les habitants des îles Tonga croient qu'il existe une grande île à une distance considérable des leurs et qu'elle est la résidence des dieux et des âmes des nobles et des motoboles. Ils la supposent plus grande que toutes leurs îles réunies. On y trouve toutes les plantes et tous les arbres, toujours chargés des meilleurs fruits et couverts des plus belles fleurs. A peine les a-t-on cueillies que d'autres prennent leur place. Ils sont immortels, de même que les animaux de l'île, à moins qu'on ne tue ceux-ci pour la nourriture des dieux; mais alors un autre les remplace et se trouve à l'instant même au degré de perfection de son espèce. Cette île qu'ils nomment Bolotoo est, suivant eux, si éloignée, qu'il serait dangereux pour leurs canots d'essayer d'y aborder. Ils sont persuadés qu'ils ne l'apercevraient pas, à moins que ce ne fût par la volonté des dieux. Ils conservent pourtant la tradition d'un canot de Tonga qui, en revenant des îles Fiji, il y a bien longtemps, fut entraîné par les vents jusqu'à Bolotoo. Ceux qui le montaient, ignorant où ils se trouvaient, y abordèrent. Ils voulurent y cueillir des fruits à pain, mais ils ne purent pas plus les toucher que s'ils n'en eussent été que l'ombre. Tous les objets qu'ils touchaient étaient impalpables; le tronc des arbres n'arrêtait pas leur marche et les murs des maisons ne leur opposaient aucune résistance. Les dieux leur disaient de partir promptement, attendu qu'ils n'avaient pas à leur donner de nourriture qui pût leur convenir, et leur promirent un vent favorable et un prompt retour. Ils revinrent dans leur île; peu de jours après, ils moururent tous, non par punition d'avoir été à Bolotoo, mais par une suite

naturelle du séjour qu'ils y avaient fait, l'air de cette île étant mortel pour les hommes (MARINER, t. II, p. 171).

Vévéo est pour les Nouka-Hiviens une terre de promission, un lieu de délices. C'est une de leurs traditions. Souvent des familles entières se sont entassées dans leurs pirogues, avec leurs vivres, et se sont ainsi exposées à la merci des flots à la recherche de cette terre imaginaire (D'URVILLE, *Voy. aux îles Marquises*, cit. par Zurcher, p. 254).

Les îles merveilleuses n'étaient pas toutes le séjour des morts ou des divinités. Il y en avait où coulaient des fontaines dont l'eau assurait l'immortalité à ceux qui, à travers mille obstacles, avaient la bonne fortune d'y parvenir.

Diodore de Sicile, l. V, ch. XV, fait la description d'une grande île au milieu de l'Océan, où l'on jouit d'un printemps perpétuel et qui paraît plutôt le séjour des dieux que celui des hommes. Ailleurs, l. IV, XXI, il raconte qu'Iambule et son compagnon, pris par les Ethiopiens, furent mis dans une barque avec six mois de vivres. On enjoignit aux captifs de cingler vers le midi. On leur dit qu'au bout de leur course ils trouveraient une île fortunée ayant pour habitants des hommes pleins de douceur.

Dans les traditions gaéliques, il est parlé de pays merveilleux et lointains qui portent à l'époque païenne les noms de Traig mar (grand rivage), Tir nam-Beo (Terre des Vivants), Mag Mell (plaine des Délices), Flaith Innis (île des Héros); pendant la période chrétienne, elles s'appellent Tairngire (la Terre Promissionnée de la légende de Saint-Brendan); puis dans les poèmes ossianiques elles sont appelées Tir nan-Og ou Tir na hoge, terre des jours ou terre de Jouvence (BEAUVOIS, *L'Elysée transatlantique*, 287).

On sait quel rôle considérable joue dans les traditions celtiques l'île d'Avalon et ses congénères. Je ne cite ici que pour mémoire ce cycle légendaire, dont le seul résumé exigerait un volume entier.

On pourra consulter sur ce mythe, mais avec réserve, l'article de Beauvois cité ci-dessus et l'*Eden occidental*, autre article du même auteur (*Revue de l'histoire des religions*, t. VII et VIII). On y trouve une abondante bibliographie des sources.

Une ancienne tradition des Antilles avait persuadé aux Américains que dans une île appelée Bimini, du nombre des Lucayes, il y avait une fontaine dont les eaux avaient la vertu de rajeunir les vieillards qui s'y baignaient (LAHARPE, t. X, p. 194). On retrouve la croyance à la fontaine de vie en Nouvelle-Zélande (LESSON, t. IV, p. 302).

Il est souvent parlé, dans les Contes populaires, de la fontaine de Jouvence, mais elle n'est pas toujours, loin de là, placée dans les îles.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
COLLon RENAN

FIN.

TABLE

PRÉFACE..... V

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
DE
Ve C. LÉVY
QUAI VOLTAIRE

LIVRE PREMIER

La mer et ses mouvements.

CHAPITRE PREMIER

L'Origine de la mer. — Croyances antiques, scandinaves et extra-européennes. La création de la mer, légende marocaine. La mer antérieure à la terre. La fin du monde et de la mer..... 3

CHAPITRE II

Les Noms, les Surnoms et les Épithètes de la mer..... 16

CHAPITRE III

Les Proverbes et les Devinettes..... 39

CHAPITRE IV

L'Eau de la mer. — La salaison de la mer ; ses causes ; légendes bretonnes, scandinaves, indiennes. L'eau de mer dans la religion, la superstition et la politique. Privilèges et propriétés de l'eau de mer. L'eau de mer et

la médecine. Les bains de mer. La natation. L'écume de la mer : divinités et animaux qui en sont nés..... 74

CHAPITRE V

La Marée. — Noms, surnoms et proverbes. Les causes de la marée : croyances antiques, modernes et sauvages. La marée qui retarde ou recule. L'influence de la marée sur les hommes et les animaux. La météorologie et la marée. Les raz de marée et les marées extraordinaires. Le mascaret et les barres..... 112

CHAPITRE VI

La Mer agitée. — Noms, surnoms et épithètes des vagues. — Proverbes et comparaisons. Origine des vagues ; pronostics tirés de leur bruit. Comment on apaise les vagues. La danse des vagues. Les vagues et les nombres : légendes des vagues-sorcières..... 142

CHAPITRE VII

Le Large et les Courants. — Le large et ses noms ; les dieux, les héros et les saints qui marchent sur les eaux. Les courants..... 179

CHAPITRE VIII

Le Fond de la mer. — Objets jetés au fond de la mer. Ce qu'il y a au fond ; dieux, nymphes, diables. Le fond de la mer cimetière et paradis. Les descentes au fond de la mer. 189

LIVRE SECOND

Le rivage et les îles.

CHAPITRE PREMIER

Le Rivage. — La vue de la terre. Les phares. La religion et le rivage..... 211

CHAPITRE II

La Ceinture du rivage. — Les falaises. Les falaises hantées. Les houles ou cavernes. Les dunes ; légendes scandinaves. 242

CHAPITRE III

Les Caps et les Détroits. — Noms et surnoms des caps. Origines et croyances; les caps d'aimant; caps hantés; baptêmes en vue des caps..... 250

Les Détroits. — Noms, surnoms et dictons. Origines et croyances..... 263

CHAPITRE IV

Le Bord de l'eau. — Le sable; médecine et légendes. Les coquillages; coquilles sacrées. Les galets. Les herbes de mer..... 280

CHAPITRE V

Les Golfes, les Baies et les Embouchures des fleuves; proverbes; origine des golfes; baptêmes; facéties..... 283

CHAPITRE VI

Les Ports; proverbes; origine; ports salués. — Amers.... 290

CHAPITRE VII

Les Envahissements de la mer et les Villes englouties; similaires de la ville d'Is; légendes de la Manche et du Poitou; Continents disparus; forêt de Scissey et Polynésie; Japon. 298

CHAPITRE VIII

Les Endroits dangereux. — Les Ecueils; noms et appellations animistes; légendes et proverbes; rochers qui surgissent soudainement; personnages changés en rochers; rochers hantés; offrandes aux roches. Les chaussées; légendes. Les bancs de sable; bancs merveilleux ou maudits. Les glaces flottantes..... 309

CHAPITRE IX

Les Iles. — L'origine des îles; îles pêchées à la ligne ou lancées par les dieux; îles madréporiques. Les îles qui changent de place. Les habitants des îles; sorciers qui les déplacent; îles flottantes; îles des femmes; îles hantées; îles paradis..... 351

5780-86. — Corbeil. Typ. et stér. Crété.

BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER

11, RUE DE GRENELLE, 11, PARIS

A **3** FR. **50** LE VOLUME

CHOIX DE CONTES

CHEFS-D'ŒUVRE DES CONTEURS FRANÇAIS

Première partie. — CONTEURS FRANÇAIS AVANT LA FONTAINE, (1050-1650) . . . . . 1 vol.

CONTEURS FRANÇAIS CONTEMPORAINS DE LA FONTAINE, XVII^e^ siècle.. . . . . 1 vol.

CONTEURS FRANÇAIS APRÈS LA FONTAINE, XVIII^e^ siècle . . 1 vol.

EDOUARD LABOULAYE

SOUVENIRS D'UN VOYAGEUR, nouvelles (Marina. — Le Jasmin de Figline. — Le Château de la Vie. — Le Rêve de Jodocus. — Don Ottavio). . . . . 1 vol.

CONTES BLEUS (Yvon et Finette. — La Bonne Femme. — Poucinet. — Contes Bohêmes. — Les Trois Citrons. — Pif! paf! ou l'Art de gouverner les Hommes). . . . . 1 vol.

NOUVEAUX CONTES BLEUS (Briam le Fou. — Petit Homme gris. — Deux exorcistes. — Zerbin. — Pacha Berger. — Perlino. — Sagesse des Nations. — Château de la Vie) . . . . . 1 vol.

ŒUVRES COMPLÈTES (Voyage autour de ma chambre. — Expédition nocturne. — Le Lépreux de la cité d'Aoste. — Les Prisonniers du Caucase. — La jeune Sibérienne) *Nouv. édit.* ornée du portrait de l'auteur. 1 vol.

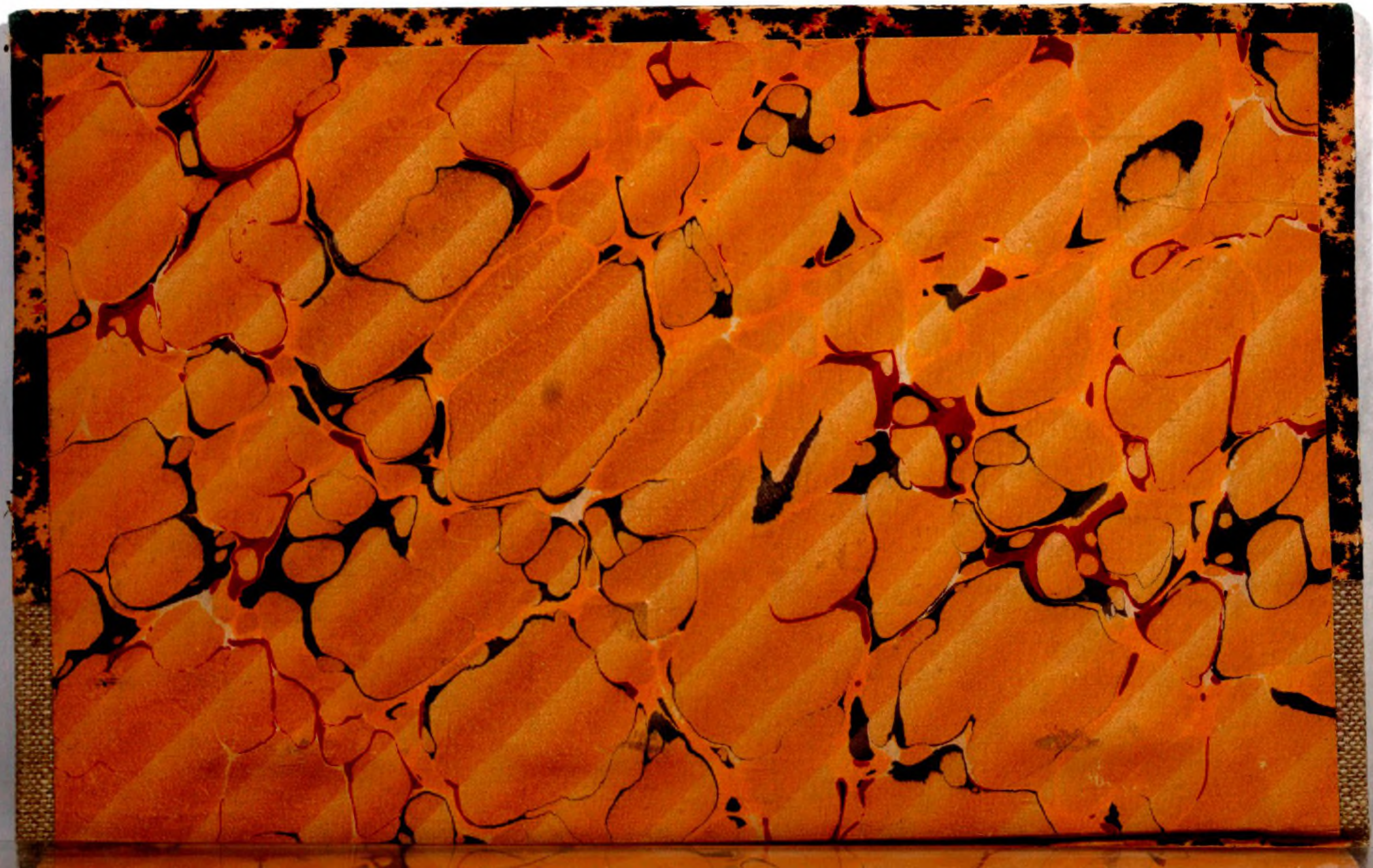
PAUL SÉBILLOT

CONTES POPULAIRES DE LA HAUTE-BRETAGNE. (Les Féeries et les Aventures merveilleuses. — Les Facéties et les bons tours. — Les Diableries, Sorcelleries et Histoires de revenants. — Contes divers). . . . . 1 vol.

CONTES DES PAYSANS ET DES PÊCHEURS, 2^e^ *série des Contes populaires de la Haute-Bretagne.* (Les Fées des houles et de la mer. — Les Féeries et les Aventures merveilleuses. — Les Facéties et les bons tours. — Les Diables, les Sorciers et les Lutins. — Contes d'animaux et petites légendes) . . . . . 1 vol.

CONTES DES MARINS, 3^me^ *série des Contes populaires de la Haute-Bretagne.* (Les Aventures merveilleuses. — Les contes des Vents. — Les joyeuses histoires des Jaguens. — Les Facéties. — Les Diables, les Sorciers et les Revenants. — Petites Légendes de mer. . . . . 1 vol.

Paris. — Typ. G. Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 19597.



BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7502 01686554 7